

# **HISTOIRE DES EMPEREURS ROMAINS**

DEPUIS AUGUSTE JUSQU'À CONSTANTIN

## **TOME QUATRIÈME**

**PAR JEAN-BAPTISTE CREVIER**

Professeur émérite de rhétorique au collège de Beauvais.

PARIS - FIRMIN DIDOT - 1824

**GALBA ET OTHON.**

LIVRE UNIQUE.

§ I. Galba. — § II. Othon.

**VITELLIUS.**

LIVRE UNIQUE.

§ I. Les troupes vaincues offrent inutilement l'empire à Virginius. — § II. Les chefs du parti de Vespasien tiennent conseil sur le plan de guerre qu'ils doivent suivre. — § III. Courses des Daces dans la Mésie arrêtées par Mucien.

**VESPASIEN.**

LIVRE PREMIER.

§ I. Vespasien, prince digne de noble estime. — § II. Les Gaulois se préparent à se révolter, et à se joindre à Civilis. — § III. Bonheur singulier de Vespasien dans la manière dont il est parvenu à l'empire.

# GALBA ET OTHON

## LIVRE UNIQUE

### § I. Galba.

L'extinction de la maison des Césars est une époque importante dans l'histoire des empereurs romains. Jusque-là, quoique les armes fussent l'origine, la force et l'appui du gouvernement impérial, cependant une sorte de droit de succession tempérant et limitait le pouvoir des gens de guerre, et les empêchait de disposer de l'empire pleinement à leur gré. A la mort de Néron se divulgua, dit Tacite<sup>1</sup>, un mystère d'état : on sut que l'on pouvait faire un empereur ailleurs qu'à Rome, et, ce qui tirait encore plus à conséquence, que la force décidait seule de ce choix, et que les troupes en étaient maîtresses absolues.

L'énorme largesse promise par Nymphidius aux prétoriens, acheva de porter le mal à son comble. Il était entièrement contraire au bien public que les soldats donnassent l'empire, ils apprirent à le vendre. De là une suite de révolutions et de catastrophes tragiques. Galba n'ayant pu ni voulu acquitter la promesse de Nymphidius, l'avidité des prétoriens frustrée se tourna vers Othon. Les armées des provinces prétendirent n'avoir pas moins de droit de faire un empereur que les prétoriens, et voulurent porter leurs chefs à la souveraine puissance. C'est ainsi que pendant un espace de temps très-court trois empereurs passèrent rapidement sur la scène, presque comme des rois de théâtre. L'empire romain fut livré au trouble et mis en combustion, jusqu'à ce que la sagesse de Vespasien et de ses premiers successeurs, si pourtant on en excepte Domitien, rappela pour un temps le calme, et rétablit l'ordre renversé par la violence.

Mais le vice radical subsistait. Les troupes, faites pour obéir, avaient trop bien connu leur ascendant sur la puissance civile pour l'oublier jamais. Les princes le mieux affermis furent obligés de les ménager extrêmement. Enfin elles prirent absolument le dessus. Le caprice des soldats fit et défit les empereurs, et amena, par des secousses réitérées, la chute de l'empire. Telle est la fragilité de toutes les choses humaines, qu'elles portent même dans ce qui fait leur force le principe de leur ruine. Je reprends le fil des événements.

**C. SILIUS ITALICUS. - M. GALBEIUS TRACHALUS. AN R. 819. DE J.-C.**

68.

Au temps de la mort de Néron, arrivée, comme je l'ai dit, le 11 juin, Galba était à Clunia dans la plus grande consternation. Il n'attendait que la mort, quand Icélus vint de Rome lui annoncer celle de son ennemi. Cet affranchi n'était resté dans la ville qu'autant de temps qu'il lui en avait fallu pour s'assurer de la vérité des faits, et pour voir de ses propres yeux le corps mort de Néron ; et tout de suite il était parti, faisant une telle diligence qu'en sept jours il se rendit de Rome à Clunia. Il apprit donc à Galba que les cohortes prétoriennes, et à leur exemple le

---

<sup>1</sup> TACITE, *Histoires*, I, 4.

sénat et le peuple, l'avaient proclamé empereur, du vivant même de Néron ; et il l'instruisit du sort funeste de ce prince, qui lui laissait la place vacante.

Sur ces heureuses nouvelles, Galba passa en un instant de la tristesse, et presque du désespoir, à la joie et à la confiance : il vit se former surie-champ autour de lui une cour nombreuse de personnes de tout état, qui le félicitaient à l'envi ; et, deux jours après ayant reçu le courrier du sénat, qui confirmait le rapport d'Icélus, il quitta le titre de *lieutenant du sénat et du peuple romain*, prit le nom de *César*, qui était devenu celui de la souveraine puissance, et se disposa à aller incessamment s'en mettre en pleine possession dans la capitale.

Icélus fut bien récompensé de son voyage. Son patron devenu empereur lui donna l'anneau d'or, le mit au rang des chevaliers, en le décorant du nom de Martianus, pour couvrir la bassesse de sa première condition, et il lui laissa prendre un crédit et une autorité dont cette âme servile abusa étrangement.

Dans ces commencements tout réussissait à Galba. Virginius suivit constamment son plan de s'en rapporter au sénat sur le choix d'un empereur. Après la mort de Néron, les légions qu'il commandait lui firent de nouvelles instances pour obtenir qu'il consentît à monter sur le trône des Césars ; et même un tribun, lui présentant son épée nue, le somma de recevoir l'empire, ou l'épée dans le corps. Rien ne put faire abandonner à ce grand homme ses principes de modération ; et il insista si fortement auprès des soldats pour les engager à reconnaître celui que le sénat avait déclaré empereur, qu'enfin il les amena, quoique avec beaucoup de peine, à prêter le serment de fidélité à Galba.

Il fit plus ; et, Galba lui ayant envoyé un successeur, qui fut Hordéonius Flaccus, Virginius remit à ce lieutenant le commandement de son armée, et vint se rendre auprès de son empereur, qui l'y avait invité comme par amitié. Il fut reçu assez froidement : un mot de Tacite nous apprend qu'il y eut même une accusation intentée contre lui. Il ne fut en arriva aucun mal. Galba, qui lui eût sans doute souhaité plus de chaleur pour ses intérêts, estimait pourtant sa vertu. Mais il était empêché de lui en donner des témoignages par ceux qui l'approchaient, et qui croyaient faire beaucoup que de laisser la vie à un homme tant de fois proclamé empereur. C'était l'envie qui les portait à le tenir bas. Ils ne savaient pas, dit Plutarque, qu'ils lui rendaient service, et que leur mauvaise volonté secondait la bonne fortune de Virginius, en lui procurant un asile de tranquillité où il fut à l'abri des agitations et des orages qui firent périr coup sur coup tant d'empereurs.

L'armée de la basse Germanie accéda aussi à Galba mais il en coûta la vie à son commandant Fonteïus Capito. C'était un homme bien différent de Virginius, et qui s'était rendu odieux par son avidité et par son orgueil tyrannique. On prétendit qu'il avait aspiré à la souveraine puissance ; et un trait rapporté par Dion peut confirmer ce soupçon. Un accusé ayant appelé du jugement de ce lieutenant à César, Capito monta sur un siège plus élevé, et lui dit : *Plaide maintenant devant César* ; et, l'ayant forcé d'alléguer ses moyens de défense, il le condamna à mort. Cette action est hardie, et peut marquer des vues ambitieuses. Ce qui est certain, c'est que, sur le prétexte de ses desseins turbulents, Cornélius Aquinus et Fabius Valens, qui commandaient sous ses ordres deux légions de son armée, le tuèrent sans attendre l'ordre de Galba. Quelques-uns crurent que ces deux commandants de légions l'avaient sollicité eux-mêmes à se faire empereur, et que, n'ayant pas réussi à le persuader, ils voulurent se défaire par sa mort d'un témoin qui pouvait leur nuire. Galba approuva le meurtre de Capito, soit par une légèreté d'esprit qui le rendait

crédule, soit qu'il n'osât pas trop approfondir une affaire si délicate, de peur de trouver des coupables qu'il ne fût pas en état de punir. C'est ainsi que Galba fut reconnu par les deux armées de Germanie.

Clodius Macer en Afrique voulut exciter du trouble. Détesté pour ses rapines et ses cruautés, il crut n'avoir d'autre ressource que de se cantonner dans sa province, et de tâcher de s'en faire un domaine propre et un petit état. Il fut aidé dans ce dessein par Galvia Crispinilla, femme aussi audacieuse que savante dans la débauche, dont elle donnait des leçons à Néron. Nous l'avons vue accompagner ce prince en Grèce. Elle passa, dans le temps dont je parle ici, en Afrique, et, de concert avec Macer, elle entreprit d'affamer Rome et l'Italie en retenant les vaisseaux qui partaient pour y porter des blés. Mais Trébonius Garucianus, intendant de l'empereur, tua Macer par ordre de Galba, et rétablit ainsi le calme dans le pays.

Dans les autres provinces il n'y eut aucun mouvement, et toutes se soumirent avec docilité à l'obéissance de Galba. On a dit qu'il avait pris ombrage de Vespasien, qui faisait actuellement la guerre contre les Juifs, et qu'il envoya des assassins pour le tuer. La chose ne paraît pas vraisemblable : et ce qui est certain, c'est que Vespasien n'en fut pas instruit ; car il fit partir Tite son fils pour aller rendre son hommage au nouvel empereur.

Rome, qui avait déterminé les vœux des provinces en faveur de Galba, par un retour inopiné lui suscita du trouble et des alarmes. La cause du mal fut l'ambition de Nymphidius, qui, aspirant au trône, commença par s'emparer de toute l'autorité dans la ville. Il méprisait Galba comme un vieillard faible et caduc, qui à peine pourrait se faire porter en litière jusqu'à Rome. Au contraire, il s'attribuait à lui seul la gloire de la ruine de Néron, et il se comptait puissamment soutenu par les cohortes prétoriennes, dont l'affection dévouée depuis longtemps à sa personne avait acquis une nouvelle chaleur par la largesse immense qu'il leur avait promise, et qui leur faisait regarder Nymphidius comme leur bienfaiteur, et Galba comme leur débiteur.

Plein de ces idées présomptueuses, il ordonna à Tigellin son collègue de quitter l'épée de préfet du prétoire. Il s'appliqua à gagner les principaux membres du sénat, invitant à des repas les consulaires et les anciens préteurs, comme au nom de Galba, pendant qu'il travaillait pour lui-même. Il aposta des émissaires secrets, qui dans le camp des prétoriens exhortaient les soldats à envoyer demander à Galba que Nymphidius fût établi seul et pour toute sa vie leur commandant. La bassesse du sénat augmenta encore la frénésie de cet ambitieux. Il se voyait traité de protecteur par la première compagnie de l'empire. Les sénateurs venaient en foule lui faire leur cour : on voulait qu'il dictât tous les décrets du sénat, et qu'il les confirmât. Enflé de ces déférences excessives, bientôt il devint redoutable à ceux qui s'étaient proposé de gagner sa faveur.

Les consuls avaient chargé des esclaves publics de porter à Galba le décret qui le déclarait empereur, et ils leur avaient donné des lettres scellées de leurs sceaux pour se faire fournir des chevaux sur toute la route. Nymphidius trouva très-mauvais qu'on n'eût pas pris de lui des soldats pour cette commission, et qu'on ne se fût pas servi de son sceau. La colère qu'il en eut le porta à délibérer sérieusement d'en faire repentir les consuls, et il fallut que ces souverains magistrats fissent effort pour l'apaiser par d'humbles excuses.

Dans les vues de Nymphidius, il lui était avantageux de mettre le peuple dans son parti. Il s'attacha à le gagner en lui accordant une pleine licence. Il souffrit que la multitude traînât par les rues les statues de Néron, et qu'elle les fît passer sur le corps d'un gladiateur qui avait été agréable à ce malheureux prince. On étendit par terre Aponius, délateur de profession, sous une charrette chargée de pierres, qui l'écrasa : plusieurs autres furent mis en pièces, et même des innocents ; en sorte que Junius Mauricus, homme extrêmement estimé pour sa sagesse et sa vertu, dit en plein sénat : **Je crains que nous ne soyons bientôt obligés de regretter Néron.**

Nymphidius appuyé, à ce qu'il pensait, du peuple et des soldats, et tenant le sénat en esclavage, crut devoir aller en avant, et faire des démarches qui, sans le découvrir pleinement, avançassent néanmoins l'exécution de ses desseins. Ce n'était pas assez pour lui de jouir des honneurs et des richesses de la souveraine puissance, d'imiter les désordres les plus honteux de Néron, et d'épouser comme lui l'infâme Sphorus, il voulut être empereur en titre ; et il travailla à disposer les esprits dans Rome en faveur de son projet insensé, par ses amis, par quelques sénateurs qu'il avait gagnés, par des femmes intrigantes. En même temps il dépêcha vers Galba l'un de ses plus intimes confidents, nommé Gellianus, pour épier les sentiments du nouveau prince, et reconnaître par où il serait plus aisé de l'attaquer.

Gellianus trouva les choses dans un état capable de désespérer Nymphidius. Cornélius Laco avait été nommé par Galba préfet du prétoire : T. Vinius pouvait tout sur l'esprit de l'empereur, et rien ne se faisait que par ses ordres ; en sorte que l'envoyé de Nymphidius, soupçonné et observé de tous, n'avait pas même pu obtenir une audience particulière de Galba.

Nymphidius, alarmé du rapport de Gellianus, assembla les principaux officiers des cohortes prétoriennes, et il leur dit **que Galba était un vieillard respectable, et plein de douceur et de modération ; mais qu'il se gouvernait peu par lui-même, et suivait les impressions de deux ministres dont les intentions n'étaient pas bonnes, Vinius et Laco : qu'avant donc qu'ils se fortifiassent, et qu'ils acquissent insensiblement une puissance pareille à celle de Tigellin, il était à propos d'envoyer des députés du camp à l'empereur, pour lui représenter qu'en éloignant de sa personne et de sa cour ces deux hommes seulement, il se rendrait plus agréable, et trouverait les cœurs mieux disposés en sa faveur à son arrivée à Rome.** La proposition de Nymphidius ne fut point goûtée. On trouva indécent d'entreprendre de donner des leçons à un empereur de Pige de Galba, et de lui prescrire, comme à un jeune souverain qui commencerait à goûter la douceur du commandement, quels étaient ceux à qui il devait donner sa confiance.

Nymphidius prit un autre tour, il entreprit d'intimider Galba en lui grossissant les dangers. Il lui écrivit que dans Rome les esprits fermentaient, et menaçaient d'une nouvelle révolution ; que Clodius Macer (dont j'ai rapporté la mort par anticipation) remuait en Afrique ; que les légions de Germanie nourrissaient des mécontentements qui pourraient bientôt éclater, et qu'il apprenait que celles de Syrie et de Judée étaient dans de semblables dispositions. Galba ne fut point la dupe de ces vains artifices, ni ébranlé par des terreurs visiblement exagérées à dessein, et il n'en continua pas moins sa marche vers Rome ; en sorte que Nymphidius, qui comptait que l'arrivée de Galba serait sa ruine, se résolut de le prévenir. Clodius Celsus d'Antioche, l'un de ses plus fidèles amis, et homme de sens, l'en détournait, et il l'assurait qu'il n'y aurait pas une maison dans Rome

qui déférât le nom de César à Nymphidius. Mais la plupart se moquaient de sa réserve : surtout Mithridate, autrefois roi d'une partie du Pont, qui s'était soumis à Claude, comme je l'ai rapporté, et qui depuis ce temps n'avait point quitté le séjour de Rome, tournait en plaisanterie la tête chauve et les rides de Galba ; et il disait que de loin ce bon vieillard paraissait quelque chose aux Romains, mais que vu de près il serait jugé l'opprobre des jours pendant lesquels il aurait porté le nom de César. Cette façon de penser, qui flattait l'ambition de Nymphidius, fut approuvée, et ses partisans convinrent de le mener vers minuit au camp des prétoriens, et de l'y proclamer empereur.

Une partie des soldats était gagnée : mais Antonius Honoratus, tribun d'une cohorte prétorienne, rompit ces mesures. Sur le soir il rassembla ceux qu'il avait sous ses ordres, et il leur représenta de quelle honte ils se couvraient en changeant tant de fois de parti dans un si court intervalle, et cela sans cause légitime, sans que l'amour du bien dirigeât leur choix, et comme si un mauvais démon les forçait de passer de trahison en trahison. **Notre premier changement, ajoutait-il, avait un motif, et les crimes de Néron nous justifient. Mais ici, avons-nous à reprocher à Galba le meurtre de sa mère et de sa femme ? avons-nous à rougir d'un empereur qui fasse le rôle de comédien, et qui monte sur le théâtre ? Et néanmoins, ce n'est pas pour ces raisons que nous avons abandonné Néron ; il a fallu que Nymphidius nous trompât, en nous faisant croire que ce prince nous avait abandonnés le premier, et s'était enfui en Égypte. Prétendons-nous donc faire de Galba une victime que nous immolions sur le tombeau de Néron ? Prétendons-nous nommer César le fils de Nymphidia, et tuer un prince qui appartient de près à Livie, comme nous avons réduit à se tuer le fils d'Agrippine ? Ah ! plutôt faisons porter à celui-ci la peine de ses attentats, et d'un seul coup vengeons Néron et prouvons notre fidélité à Galba.** Ce discours fit impression sur les soldats qui l'entendirent ; ils communiquèrent leurs sentiments à leurs camarades, et en ramenèrent le plus grand nombre à leur devoir. Il s'élève un cri, et tous se mettent en armes.

Ce cri fut un avertissement pour Nymphidius de se rendre au camp, soit qu'il s'imaginât que les soldats l'appelaient, soit qu'il voulût prévenir un trouble naissant. Il vint donc, à la lumière d'un grand nombre de flambeaux, muni d'un discours qui lui avait été composé par Cingonius Varro, consul désigné, et qu'il avait appris par mémoire pour le prononcer aux prétoriens rassemblés. En approchant il trouva les portes fermées. et les murs garnis de soldats. Effrayé, il demanda à qui ils en voulaient, et sur quel ordre ils avaient pris les armes. Il lui fut répondu d'un cri unanime qu'ils reconnaissaient Galba pour empereur. Nymphidius fit bonne contenance, il joignit ses acclamations à celles des soldats, et il ordonna à sa suite d'en faire autant. Il ne put néanmoins par là éviter sa perte. On le laissa entrer dans le camp, mais ce fut pour le percer de mille coups ; et lorsqu'il eut été tué, son corps, environné d'un grillage, demeura pendant tout le jour à la vue de quiconque voulait repaître ses yeux de ce spectacle.

C'était là un heureux événement pour Galba, qui se trouvait, sans y avoir rien mis du sien, délivré d'un indigne rival, dont le génie turbulent avait de quoi se faire craindre. Mais il déshonora ce bienfait de la fortune par la cruauté. Il fit tuer Mithridate et Cingonius Varro comme complices de Nymphidius. Pétronius Turpilianus, choisi pour général par Néron, fut aussi mis à mort par les ordres de Galba ; et ces illustres personnages, exécutés militairement et sans aucune

forme de justice, passaient presque, aux yeux du public, pour des innocents opprimés<sup>1</sup>.

On attendait tout autre chose du gouvernement de Galba, et les violences de sa part révoltèrent d'autant plus qu'elles étaient moins prévues. Il avait déjà commencé à dégénérer du goût de simplicité avec lequel il s'était annoncé. Tout le monde fut charmé de la façon dont il reçut les députés du sénat à Narbonne. Non-seulement il leur fit l'accueil le plus gracieux, sans faste, sans hauteur, mais dans les repas qu'il leur donna il ne voulut point se servir des officiers de la bouche de Néron, qui lui avaient été envoyés, et il se contenta de ses propres domestiques. En conséquence on le regarda comme un homme qui pensait supérieurement, et qui se mettait au-dessus d'une vaine ostentation, que l'on veut faire passer pour grandeur. Mais bientôt Vinius, dont le crédit sur l'esprit de Galba prenait des accroissements rapides de jour en jour, le fit changer de système, et renoncer à cette simplicité du vieux temps ; et il lui persuada qu'au lieu de ces façons unies et populaires, qui n'étaient qu'une flatterie peu séante envers la multitude, il devait soutenir son rang par une magnificence digne du maître de l'univers. Galba prit donc tous les officiers de Néron, et se monta pour sa maison, pour ses équipages, pour sa table, sur le ton d'un empereur.

Vinius, qui va faire pendant quelques mois le premier rôle dans l'empire, était un homme bien peu digne de la confiance d'un prince tel que Galba. Né d'une famille honnête, mais qui pourtant ne s'était jamais élevée au-dessus de la préture, sa jeunesse fut dérégulée : et, dans ses premières campagnes, il osa déshonorer son général Calvisius Sabinus, dont il corrompit la femme, qui était entrée dans le camp en habit de soldat. Pour ce crime, Caligula le fit charger de chaînes. Sorti de prison par la révolution qui suivit la mort de ce prince, Vinius se fit une nouvelle affaire, mais d'une autre espèce, sous Claude. On le soupçonna d'avoir eu l'âme assez basse et assez servile pour voler un vase d'or à la table de l'empereur où il mangeait ; et, Claude le lendemain, l'ayant de nouveau invité, le fit servir seul en vaisselle de terre. Il se releva pourtant de ce double opprobre : actif, ardent, rusé autant qu'audacieux, il vint à bout de parcourir la carrière des honneurs jusqu'à la préture ; et, ce qui est plus singulier, il gouverna la Gaule narbonnaise avec réputation de sévérité et d'intégrité. C'était un de ces caractères également souples au bien et au mal selon les occasions<sup>2</sup>, et faits pour réussir de quelque côté qu'ils portent les talents que la nature leur a donnés. Élevé par la faveur de Galba au comble de la fortune, il y donna l'essor à ses vices, et surtout à son avidité pour l'argent ; et, après avoir brillé comme un éclair, nous le verrons tomber avec son maître, dont il avait en grande partie causé la chute.

Quoique Vinius tînt le plus haut rang à la cour de Galba, Cornélius Laco, préfet du prétoire, avait aussi un grand crédit : et l'assemblée du plus lâche des hommes avec le plus vicieux<sup>3</sup>, réunissait contre le gouvernement du prince qu'ils obsédaient la haine et le mépris. L'affranchi Icélus, ou Martianus, entraînait avec eux en part de l'autorité. Ils formaient ensemble un triumvirat de *pédagogues*, ainsi les appelait-on dans Rome, qui ne quittaient point le faible vieillard et le menaient à leur gré.

---

<sup>1</sup> TACITE, *Histoires*, I, 6.

<sup>2</sup> TACITE, *Histoires*, I, 48.

<sup>3</sup> TACITE, *Histoires*, I, 6.



C'est à leurs impressions qu'il faut attribuer presque toutes les fautes de Galba. Il était sans doute esprit borné, avare, sévère jusqu'à la rigueur ; mais au fond il avait des intentions très-droites : il aimait la justice, le bon ordre, les lois. Ces qualités, si précieuses dans un souverain, devinrent inutiles au bonheur public, par l'aveugle confiance qu'il eut en des ministres qui ne cherchaient que leurs intérêts. Le prince voulait le bien, et le mal se faisait avec une licence effrénée. On s'en prit à Galba, on le rendit responsable de la mauvaise conduite de ceux qui abusaient de son autorité, et avec raison. Car, suivant la judicieuse remarque de Dion, il suffit aux particuliers de ne point faire d'injustices, mais ceux qui commandent doivent même empêcher qu'il ne s'en commette par d'autres. Il importe peu à ceux qui souffrent, de qui vienne le mal, dès qu'ils en sont les victimes.

J'ai dit que Galba avait aliéné les esprits par divers actes de cruauté contre d'illustres personnages. Il affectait même un appareil de terreur, ayant pris la casaque militaire, comme s'il eût eu une guerre à entreprendre ou à soutenir, et portant un poignard qui, attaché à son cou avec un ruban, lui pendait sur la poitrine. Il fit presque tout son voyage en cet équipage, qui rendait plutôt ridicule que terrible un vieillard infirme et goutteux ; et il ne revint à l'habit de paix qu'après la mort de Nymphidius, de Macer et de Capito. Les faits répondaient à ces annonces menaçantes. Il sévit contre les villes d'Espagne et de Gaule qui avaient balancé à se déclarer pour lui ; et il punit les unes par des augmentations de tributs, les autres en détruisant leurs murailles. Il fit mourir des intendants et autres officiers, avec leurs femmes et leurs enfants. Mais rien ne le rendit plus odieux que le massacre qui souilla et remplit d'horreur son entrée dans Rome. Les soldats de marine, que Néron avait formés en corps de légion, et qui par là avaient acquis un grade de milice plus honorable chez les Romains, vinrent à la rencontre de Galba à Ponte-Mole, à trois milles de la ville, et ils lui demandèrent à grands cris la confirmation du bienfait de son prédécesseur. Galba, rigidement attaché à l'ordre de la discipline, les remit à un autre temps. Ils comprirent que ce délai équivalait à un refus, et ils insistèrent d'une façon peu respectueuse, quelques-uns même tirèrent leurs épées. Cette insolence méritait d'être punie ; mais Galba passa les bornes, en donnant ordre à la cavalerie qui l'accompagnait de faire main-basse sur ces malheureux. Ils n'étaient point armés en règle, et ne firent aucune résistance, ce qui n'empêcha pas qu'on ne les massacrât inhumainement, et qu'il n'en restât plusieurs milliers sur la place. Quelques-uns se soumirent en implorant la clémence de l'empereur, et ils furent décimés. Cette exécution sanglante excita de justes plaintes, et frappa de terreur ceux même qui en avaient été les ministres.

Les traits d'avarice n'étaient pas moins marqués. Les habitants de Tarragone lui ayant offert une couronne d'or pesant quinze livres, il la fit fondre, et exigea trois onces qui manquaient au poids. Il cassa une cohorte de Germanie que les Césars avaient établie pour leur garde, et dont la fidélité ne s'était jamais démentie ; et il renvoya ces étrangers dans leur pays sans récompense. On faisait même courir des histoires malignes, qui, sans avoir peut-être beaucoup de fondement, le rendaient tout-à-fait ridicule. On disait que, ayant vu qu'on lui servait un souper dont la dépense pouvait être considérable, il avait gémi de douleur ; que pour reconnaître le zèle et les soins de son intendant, qui lui présentait ses comptes en bon ordre, il lui avait donné un plat de légumes ; et qu'un fameux joueur de flûte, nommé Canus, lui ayant fait grand plaisir en jouant devant lui pendant un repas, il avait tiré de sa bourse cinq deniers pour l'en gratifier, observant que c'était de son argent, et non pas de l'argent du public. Ces petites choses firent grand

tort à sa réputation ; et l'estime universelle qu'on lui portait au moment de son élection, était déjà changée en mépris lorsqu'il arriva à Rome.

Il en eut tout d'un coup la preuve. Car dans un spectacle, les comédiens qui représentaient une espèce d'opéra comique ayant entonné un air fort connu, dont les premières paroles signifiaient, *Voici le vieil avare arrivé de sa métairie*, toute l'assemblée acheva la chanson, dont elle faisait l'application à Galba, et on la répéta plusieurs fois.

Les procédés qu'on lui vit tenir ne réformèrent pas l'idée que l'on s'était faite de lui, parce que les arrangements même louables qu'il prenait étaient mêlés de circonstances qui en diminuaient le prix, et totalement gâtés par l'indigne conduite de ceux qui l'approchaient. Pour remplir le trésor épuisé, il ordonna une recherche des largesses insensées de son prédécesseur. Elles se montaient à deux cent cinquante millions, et elles avaient été répandues sur des débauchés, sur des farceurs, sur les ministres des plaisirs de Néron. Galba voulut qu'ils fussent tous assignés, et qu'on ne leur laissât que la dixième partie de ce qui leur avait été donné. Mais à peine ce dixième leur restait-il. Aussi prodigues du bien d'autrui que du leur, ils ne possédaient ni terres ni rentes<sup>1</sup>. Les plus riches ne conservaient qu'un mobilier, que le luxe et leur goût pour tout l'attirail du vice et de la mollesse leur avaient rendu précieux. Galba, qui n'était pas traitable sur l'article de l'argent, trouvant insolvable ceux qui avaient reçu les gratifications de Néron, étendit la recherche jusque sur les acheteurs qui avaient acquis d'eux. On conçoit quel trouble et quel bouleversement dans les fortunes résulta de cette opération, dont trente chevaliers romains étaient chargés. Une multitude d'acquéreurs de bonne foi étaient inquiétés, on ne voyait dans toute la ville que biens mis en vente. C'était pourtant une joie publique<sup>2</sup>, de trouver aussi pauvres ceux que Néron avait prétendu enrichir, que ceux qu'il avait dépouillés.

Mais on souffrait très-impatiemment que Vinius, qui engageait l'empereur dans des discussions de minuties et dans des chicanes tout-à-fait onéreuses à un très-grand nombre de citoyens, bravât par son luxe les yeux de ceux qu'il vexait, et abusât de son crédit pour tout vendre et pour recevoir de toute main. Il n'était pas le seul qui exerçât ce trafic. Tous les affranchis<sup>3</sup>, tous les esclaves de Galba, le faisaient en sous-ordre, se hâtant de profiter d'une fortune subite, et qui ne pouvait pas durer longtemps. Il y avait commerce ouvert pour tout ce qui trouvait des acheteurs, établissements d'impôts, exemptions et privilèges, impunité des crimes, condamnations d'innocents. Sous le nouveau gouvernement renaissaient tous les maux de l'ancien, et le public n'était pas également disposé à les excuser.

On fut encore très-blessé de l'inconséquence de la conduite de Galba, par rapport au supplice de ceux qui s'étaient rendus les instruments des cruautés de Néron. Plusieurs subirent la juste peine de leurs crimes, Hélius, Polyclète, Patrobe, l'empoisonneuse Locuste, et d'autres, qui n'avaient point trouvé de protecteurs. Le peuple applaudissait à ces actes de justice : lorsque ces insignes criminels étaient conduits au supplice, on criait que nulle fête ne pouvait être plus satisfaisante pour la ville, et que leur sang était l'offrande la plus agréable aux dieux ; mais on ajoutait que les dieux et les hommes demandaient la mort

---

<sup>1</sup> Je parle notre langage pour être entendu. Le texte porte *foenus*, argent placé à intérêt.

<sup>2</sup> TACITE, *Histoires*, I, 7.

<sup>3</sup> TACITE, *Histoires*, I, 7.

de celui qui par ses leçons avait formé Néron à la tyrannie, de l'infâme et malfaisant Tigellin.

Mais le rusé scélérat avait suivi la pratique ordinaire de ceux de son espèce, qui, toujours en défiance sur le présent, toujours alertes sur les changements qui peuvent arriver, se ménagent dans des amis puissants une ressource contre la haine publique, et sous cet abri ils commettent hardiment le crime, sûrs de l'impunité. Tigellin avait pris de loin ses mesures pour s'assurer la protection de Vinius. Dès les commencements des troubles, il se l'était attaché par l'attention à lui sauver sa fille, qui, se trouvant dans Rome au pouvoir de Néron, courait risque de la vie ; et récemment il avait promis au même favori de très-grandes sommes, si par son crédit il pouvait sortir de péril. Des mesures si habilement prises lui réussirent. Vinius le prit sous sa sauvegarde, et lui obtint de Galba l'assurance de la vie.

On compara avec étonnement le sort de ce misérable avec celui de Pétronius Turpilianus, qui n'ayant guère d'autre crime que d'être demeuré fidèle à Néron, en avait été puni par le supplice, pendant que celui qui avait rendu Néron digne de mort, et qui, après avoir achevé de le pervertir, s'était séparé d'intérêt d'avec lui, et avait ajouté à tous ses forfaits la lâcheté et la perfidie, vivait heureux et tranquille : grande preuve de l'énorme pouvoir de Vinius, et de la certitude indubitable de tout obtenir de lui par argent.

Le peuple indigné s'acharna sur Tigellin. Au Cirque, au Théâtre, il demandait à grands cris son supplice, qui aurait été pour la multitude le plus doux des spectacles. Tous se réunissaient dans ce vœu, tant ceux qui haïssaient Néron que ceux qui le regrettaient. Galba porta la docilité aux ordres de Vinius jusqu'à faire afficher une ordonnance, dans laquelle il prenait la défense de cet homme abominable. Il disait que Tigellin ne pouvait pas vivre encore longtemps, étant consumé d'une maladie de langueur, qui le mènerait bientôt au tombeau. Il accusait même le peuple de cruauté, et il trouvait fort mauvais qu'on voulût le forcer de rendre son gouvernement odieux et tyrannique.

Vinius et Tigellin vainqueurs insultèrent à la douleur du peuple. Tigellin offrit aux dieux un sacrifice d'action de grâces, et prépara un repas somptueux ; et Vinius, après avoir soupé avec l'empereur, vint au dessert chez Tigellin avec sa fille, qui était veuve. Tigellin porta à cette dame une santé d'un million de sesterces<sup>1</sup> ; et il ordonna à la sultane-reine de son sérail d'ôter un collier qu'elle portait, de la valeur de six cent mille sesterces<sup>2</sup>, et de le mettre au cou de la fille de Vinius. Tigellin ne jouit pas longtemps de cette impunité scandaleuse : nous le verrons bientôt sous Othon porter enfin la peine de ses crimes.

Il n'était pas besoin d'être un aussi important criminel que lui pour obtenir grâce de Galba. L'eunuque Halotus, qui avait empoisonné Claude, qui s'était montré l'un des plus ardents instigateurs des cruautés de Néron, non-seulement échappa au supplice, mais fut revêtu d'une riche et honorable intendance. Il n'est pas dit quel fut son protecteur ; mais ce qu'on peut assurer sans aucun doute, c'est qu'il n'en eut pas de meilleur que son argent.

D'un prince haï et méprisé<sup>3</sup>, les bonnes actions même sont mal interprétées et mal reçues, ou au moins on ne lui en tient aucun compte. Galba rappela ceux qui

---

<sup>1</sup> Cent vingt-cinq mille livres.

<sup>2</sup> Soixante-quinze mille livres.

<sup>3</sup> TACITE, *Histoires*, I, 7.

avaient été exilés, il permit de punir les délateurs, il livra les esclaves ingrats et insolents à la juste vengeance de leurs maîtres. Ces traits, assurément louables, furent si peu remarqués, que Suétone et Plutarque n'en ont fait aucune mention.

Galba avait récompensé les villes et les peuples de Gaule qui s'étaient soulevés avec Vindex, par la remise du quart des tributs, et même par le droit de bourgeoisie romaine. Il était bien naturel que ce prince témoignât sa reconnaissance à des peuples à qui il devait l'empire. Mais on se persuada que ces-bienfaits étaient achetés de Vinius ; et ils devinrent ainsi une occasion de murmure et de mécontentement contre son maître.

La disposition générale des esprits était donc peu favorable à Galba. 11 acheva de se perdre en irritant les soldats. Sa sévérité r, autrefois estimée et vantée par les gens de guerre, leur était devenue suspecte depuis que, par une habitude de quatorze ans de licence sous le gouvernement de Néron, ils avaient appris à redouter l'ancienne discipline et à chérir autant les vices de leurs chefs qu'ils avaient dans d'autres temps respecté leurs vertus. Un mot de Galba, très-digne d'un empereur, mais dangereux dans la circonstance, porta leur secret dépit jusqu'à une haine violente et cruelle. Ils s'attendaient à recevoir, sinon la largesse promise par Nymphidius, du moins une gratification pareille à celle que Néron leur avait faite à son avènement à l'empire. Galba, instruit de leurs prétentions, déclara **qu'il avait coutume de lever les soldats, et non de les acheter**. Ils sentirent que cette parole non-seulement les frustrait du présent, mais leur ôtait toute espérance pour l'avenir, et serait regardée comme une loi dictée par Galba à ses successeurs. Ils entrèrent en fureur ; et leur emportement pouvait leur paraître d'autant plus légitime, qu'une façon de parler si haute n'était pas soutenue, comme nous l'avons vu, par le reste de la conduite. Ainsi tout se préparait à une révolution au commencement de l'année où Galba prit un second consulat avec T. Vinius.

#### SER. SULPICIUS GALBA CÆSAR AUGUSTUS II. - T. VINIUS RUPINUS. AN R. 820. DE J.-C. 69.

Cette année est remarquable dans les fastes du genre humain, comme prodigieusement féconde en scènes tragiques, en guerres civiles, en secousses violentes, qui ébranlèrent successivement toutes les parties de l'univers. Tacite, curieux d'instruire son lecteur non-seulement des événements, mais de leurs causes, nous trace ici un tableau de l'état actuel de l'empire avant que ces tempêtes éclatassent, et des dispositions où étaient les citoyens, les provinces et les soldats. J'en ai déjà emprunté plusieurs traits, qui s'enchâssaient naturellement dans mon récit : et je vais maintenant le présenter en entier, en évitant néanmoins les redites.

La mort de Néron avait d'abord réuni tous les esprits dans un sentiment de joie universelle, mais bientôt elle produisit une grande variété de mouvements. Les sénateurs persévérèrent dans une façon de penser que fixait en eux la haine de la tyrannie. Ils goûtaient tout le charme d'une liberté, bien douce au sortir de la plus affreuse servitude, et nullement gênée dans son premier essor par un prince nouveau et absent. Toute la fleur de l'ordre des chevaliers, la plus saine partie du peuple, avaient dans tous les temps suivi les impressions du sénat. Mais la vile populace, accoutumée aux plaisirs du cirque et du théâtre, les plus vicieux des esclaves, les citoyens débauchés, qui, ayant dissipé leur patrimoine, ne subsistaient que par les honteuses prodigalités de Néron, étaient mécontents, consternés, et portés à recueillir avidement les bruits qui pouvaient les flatter

d'un changement. L'âge même de Galba fournissait matière aux railleries de la multitude, qui, estimant ses princes par la mine, comparait avec dédain les infirmités et la tête chauve de ce vieil empereur à la brillante jeunesse de Néron.

J'ai fait assez connaître les dispositions des prétoriens. Ils n'avaient abandonné Néron que parce qu'on les avait trompés. Plusieurs étaient entrés dans le complot de Nymphidius, et, quoique le chef de la révolte ne fût plus, il restait un levain d'aigreur dans leurs esprits. Frustrés de la gratification qui leur avait été promise ; ne voyant point de lieu, si les choses demeuraient tranquilles, à espérer des occasions de grands services et de grandes récompenses ; comptant peu sur l'autorité d'un prince qui avait obligation de l'empire aux légions, leur fidélité était d'autant plus chancelante qu'ils méprisaient Galba, et qu'ils lui reprochaient tout ouvertement sa vieillesse et son avarice.

Les prétoriens n'étaient pas les seules troupes qui fussent alors dans la ville. Galba y avait amené sa légion d'Espagne : les restes de la légion de marine, formée par Néron, les détachements des armées de Germanie, de Bretagne et d'Illyrie, dont ce même prince avait voulu se servir contre Vindex, s'y trouvaient aussi ; et le tout ensemble faisait une grande multitude de gens de guerre qui remplissait Rome, et qui offrait des forces considérables à quiconque en saurait réunir en sa faveur les vœux encore incertains.

La plus grande partie des provinces étaient tranquilles. Mais, dans les Gaules et parmi les armées de Germanie, une fermentation violente annonçait les approches d'un orage terrible. Les Gaules, dès le commencement des troubles, s'étaient partagées en deux factions fort inégales. Le plus grand nombre des peuples avait pris parti pour Vindex ; au contraire, ceux qui étaient voisins de la Germanie s'étaient déclarés contre lui, et lui avaient même fait la guerre. Cette division subsistait encore. Les anciens partisans de Vindex demeuraient attachés à Galba, qui les avait comblés de bienfaits. Les peuples de Trèves, de Langres, et de tout ce canton, exclus des grâces répandues sur leurs compatriotes, ou même punis par la confiscation d'une partie de leurs terres, joignaient la jalousie au ressentiment, et n'étaient pas moins outrés des avantages dont ils voyaient jouir les autres, que de ce qu'ils souffraient eux-mêmes.

Les deux armées de Germanie<sup>1</sup>, toujours prêtes à se réunir, et redoutables par la jonction de leurs forces, étaient tout à la fois mécontentes et agitées d'inquiétudes ; disposition très-voisine de la rébellion dans un corps puissant. Fières de leur victoire sur Vindex, elles se croyaient d'un autre côté suspectes à Galba, comme ayant soutenu des intérêts contraires aux siens. Elles ne s'étaient laissé persuader que fort tard d'abandonner Néron. Elles avaient offert l'empire à Virginius ; et, quoiqu'elles fussent piquées contre ce grand homme, qui les avait refusées, cependant elles souffraient avec peine qu'on le leur eût enlevé. Sa situation à la cour de Galba, où il était sans crédit, et même accusé, leur paraissait humiliante et ignominieuse pour elles ; et elles se regardaient presque comme accusées en sa personne. L'armée du haut Rhin méprisait son commandant Hordéonius Flaccus, vieillard infirme et goutteux, incapable d'une conduite soutenue, incapable de prendre de l'autorité. Il n'aurait pas suffi même à gouverner une armée qui eût été tranquille. Ainsi, des furieux, tels que les soldats qu'il avait sous ses ordres, n'en étaient que plus animés par les faibles efforts qu'il faisait pour les contenir. Les légions du bas Rhin, après la mort de Fonteius Capito, demeurèrent assez longtemps sans chef. Enfin Galba leur

---

<sup>1</sup> TACITE, *Histoires*, I, 8.

envoya A. Vitellius, qu'il choisit à dessein comme un homme sans conséquence et qui ne pouvait lui faire ombrage. Vitellius était un caractère souverainement méprisable, et entre ses vices une basse gourmandise tenait le premier rang. Galba ne croyait donc avoir rien à craindre de lui. Il disait que ceux qui ne pensent qu'à manger ne sont nullement à craindre, et que le ventre de Vitellius trouverait dans une riche province de quoi se satisfaire. L'événement prouva que Galba s'était trompé.

La Germanie était la seule province qui menaçât d'un trouble prochain. L'Espagne demeurait tranquille sous le gouvernement pacifique de Cluvius Rufus, homme célèbre par les talents de son esprit, orateur, historien, mais sans expérience dans les choses de la guerre. Nulles légions ne prirent moins de part que celles de la Grande-Bretagne aux horreurs des guerres civiles, soit que leur éloignement et l'Océan qui les séparait du reste de l'empire les missent à l'abri de la contagion de l'esprit séditieux, soit que les expéditions fréquentes qui les tenaient en haleine occupassent leur activité, et leur eussent appris à faire un meilleur usage de leur valeur en la tournant contre l'étranger. L'Illyrie, où les légions tenues dans des quartiers fort éloignés les uns des autres ne mêlaient ni leurs forces ni leurs vices, avait été prémunie par cette prudente politique contre le trouble et le mouvement.

L'Orient était encore dans le calme, et l'on n'y voyait alors nul préparatif de la révolution qui fixa enfin le destin de l'empire en terminant heureusement toutes les autres. Mucien, à qui Vespasien fut dans la suite redevable de son élévation sur le trône des Césars, commandait en Syrie quatre légions<sup>1</sup>. Sa fortune fut sujette à de grandes vicissitudes. Dans sa jeunesse il s'était acquis des amis puissants, auxquels il misait sa cour avec toute la vivacité d'une ardente ambition. Un revers survint, la dépense qu'il faisait le ruina ; son état devint chancelant, il eut même à craindre la colère de Claude, et il se trouva heureux d'en être quitte pour aller en Asie avec un commandement de peu d'importance. Il y passa quelque temps dans une situation aussi voisine de celle d'un exilé qu'il se vit près dans la suite de la grandeur impériale. Son caractère ne fut pas moins mêlé que sa fortune. C'était un composé d'activité pour le travail et de paresse voluptueuse, de douceur et d'arrogance. Dans le repos, le plaisir le dominait : si les affaires l'appelaient, il faisait preuve de grandes vertus. Au dehors il ne paraissait en lui rien que de louable : sa conduite intérieure n'avait pas bonne renommée. Habile à prendre diverses formes, selon la qualité de ceux avec qui il traitait, il sut plaire à ses inférieurs, à ses égaux, à ses collègues, et se faire dans tous les ordres des créatures et des amis. A tout prendre, il était plus capable de donner l'empire à un autre, que de s'y maintenir s'il y eût pensé pour lui-même.

Vespasien faisait la guerre contre les Juifs avec trois légions. Il n'eut aucune pensée de traverser Galba, et j'ai déjà dit qu'il fit partir Tite son fils pour l'assurer de sa soumission. Tibère Alexandre, dont j'ai eu déjà occasion de parler plus d'une fois, Juif de naissance et neveu de Philon, gouvernait l'Égypte, et commandait les troupes qui gardaient cette province. L'Afrique, depuis la mort de Claudius Macer, s'était soumise à la loi du plus fort, et, peu contente du maître faible dont elle avait essayé, tout empereur lui était bon. Les deux Mauritanies, la Rhétie, le Norique, la Thrace, et les autres provinces qui n'avaient que des intendants pour les gouverner, suivaient les impressions des armées dont elles se trouvaient voisines. L'Italie et les provinces désarmées n'avaient d'autre sort à

---

<sup>1</sup> TACITE, *Histoires*, I, 10.

attendre que celui d'être la proie du vainqueur. Tel était l'état des choses dans toutes les parties de l'empire, lorsque Galba et Vinius consuls 'ensemble commencèrent une année qui fut la dernière pour eux, et presque fatale à la république.

Peu de jours après le premier janvier arrivèrent à Rome des lettres de Pompeius Propinquus, intendant de la Belgique, qui avertissait la cour que les légions du haut Rhin, au mépris du serment par lequel elles s'étaient engagées à Galba, demandaient un autre empereur, et qu'elles en laissaient le choix au sénat et au peuple romain, pour donner à leur révolte une couleur plus honnête. Ce mouvement, qui porta Vitellius à l'empire, sera raconté avec une juste étendue en lieu plus convenable.

Sur la nouvelle qu'en reçut Galba, il se hâta d'exécuter le dessein où il était dès auparavant de se désigner un successeur par la voie de l'adoption, persuadé qu'il n'avait point de meilleur remède à opposer au mal naissant, et que ce qui inspirait la hardiesse de mépriser son autorité, était moins sa vieillesse qu'une succession incertaine, faute d'un héritier déterminé. Il y avait défié quelques mois qu'il s'occupait de cette pensée, et qu'il en conférait même avec ceux à qui il donnait sa confiance ; et l'on ne parlait d'autre chose dans la ville, par une suite de la manie qu'ont tous les hommes de se mêler de politique, au moins dans leurs discours, s'ils ne le peuvent autrement. Mais les bruits vagues répandus dans le public étaient sans conséquence. Les ministres de Galba pouvaient influencer beaucoup dans la décision ; et, toujours divisés entre eux sur les moindres objets, ils l'étaient bien plus vivement par rapport à une affaire de cette importance.

Vinius portait Othon, qui était en effet le sujet le plus apparent entre tous ceux sur lesquels on pouvait jeter les yeux. J'ai fait connaître Othon sous le règne de Néron, dont il fut pendant quelque temps le favori, et qui ensuite, à cause de Poppée, l'éloigna de la cour, et l'envoya gouverner la Lusitanie. J'ai dit que de tous les gouverneurs de provinces, Othon fut le premier qui se déclara pour Galba, et qu'il témoigna pour son service un grand zèle, dont le motif secret était l'espérance de l'adoption qu'il avait dès lors en vue. Cette espérance se fortifia en lui de jour en jour. Les vœux des soldats étaient décidés en sa faveur : la vieille cour le désirait, dans l'espérance de retrouver en lui un autre Néron.

Mais la recommandation et l'appui de Vinius donna à Othon pour adversaires les deux autres ministres, Laco et Icélus, qui se réunirent contre lui, quoiqu'ils ne fussent pas eux-mêmes fixés sur la personne de celui qu'ils devaient proposer en sa place. Ils n'avaient pas laissé ignorer à leur maître que Vinius était intimement lié avec Othon ; qu'il y avait un mariage projeté entre celui-ci et la fille du consul, qui était veuve ; et que Vinius en travaillant pour Othon comptait travailler pour son gendre. Tacite pense que Galba fut même touché de la vue du bien public, et qu'il crut que ce n'eût pas été la peine d'ôter à Néron l'empire pour le laisser à Othon.

Le choix qu'il fit confirme cette conjecture. La vertu le détermina en faveur de Pison Licinianus, en qui, avec un âge déjà formé et une illustre naissance, il trouvait une grande sévérité de mœurs, qui passait même pour misanthropie auprès des amateurs du plaisir. Il était fils de M. Crassus et de Scribonia, et il avait été adopté par un Pison, qui n'est pas connu d'ailleurs. Son père et sa mère furent mis à mort par Claude, aussi-bien que l'un de ses frères aînés Pompeius Magnus. Un autre de ses frères, qui paraît avoir été l'aîné de toute la famille, périt sous Néron. Lui-même il avait été exilé, et vraisemblablement il n'était

revenu à Rome que par la révolution qui mit Galba sur le trône. Suétone assure que Galba avait toujours beaucoup aimé Pison, et qu'il était résolu depuis longtemps de le faire héritier de ses biens et de son nom. D'autres prétendaient, au rapport de Tacite, que Pison fut redevable de son adoption à Lacon, qui avait eu autrefois des liaisons avec lui chez Rubellius Plautus, mais qui feignait de ne le pas connaître, pour éviter de rendre son suffrage suspect d'intérêt particulier. Ce qui est certain, c'est que le caractère de sévérité qui se remarquait dans Pison, plaisait autant à Galba qu'il donnait d'inquiétude à la plupart des courtisans. L'empereur donc ayant assemblé un conseil, auquel, outre Vinius et Laco, il appela Marius Celsus, consul désigné, et Ducennius Géminus, préfet de la ville, manda Pison, et, le prenant par la main, il lui fit un discours que Tacite rapporte en ces termes :

Si j'étais un simple particulier qui vous adoptasse, il me serait honorable sans doute de faire entrer dans ma maison le descendant de Pompée<sup>1</sup> et de Crassus, et ce ne serait pas une moindre gloire pour vous de rehausser l'éclat de votre noblesse en y joignant celle des Sulpicius et des Catulus. L'élévation où m'a porté le consentement des dieux et des hommes, donne un bien autre relief à mon adoption. Plein d'estime pour votre vertu, conduit par l'amour de la patrie, je vais vous chercher dans le sein du repos pour vous offrir le rang suprême, dont l'ambition a allumé tant de guerres du temps de nos aïeux, et que je n'ai moi-même acquis que par les armes. Je suis en cela l'exemple d'Auguste, qui assura la première place après lui d'abord à Marcellus son neveu, ensuite à Agrippa son gendre, puis à ses petits-fils, et enfin à Tibère son beau-fils. Mais Auguste se chercha un successeur dans sa famille, et moi je le choisis dans la république. Non que je n'aie des parents, des amis, dont le secours m'a été utile dans la guerre. Mais ce n'est point l'ambition ni aucune vue d'intérêt propre qui m'a élevé à l'empire : et je puis vous donner pour preuve de la pureté et de la droiture des intentions, qui guident mon choix, non-seulement mes liaisons auxquelles je vous préfère, mais encore les vôtres. Vous avez un frère qui a même sur vous la supériorité de l'âge. Il serait digne de la fortune que je vous offre, si vous ne l'étiez encore plus que lui. Vous êtes dans un âge où est amorti le feu des passions ordinaires à la jeunesse. Votre conduite a toujours été telle, qu'on n'y a rien remarqué qui eût besoin d'apologie. Jusqu'ici vous ne connaissez que la mauvaise fortune. La prospérité sonde le cœur par une épreuve plus délicate, parce que l'on se raidit pour résister à l'adversité, au lieu que les amorces de la bonne fortune nous séduisent et nous corrompent. Vous persévérerez sans doute avec une égale constance à conserver la fidélité à vos engagements, la franchise, l'amitié, qui sont les plus grands biens de la vie ; mais les autres par leurs molles complaisances travailleront à affaiblir en vous ces vertus. L'adulation, les caresses flatteuses, vous livreront des assauts : l'intérêt particulier, cet ennemi mortel de tout attachement véritable, changera en trompeurs tous ceux qui vous approcheront. Actuellement je vous parle avec ouverture et simplicité : les courtisans dans le commerce qu'ils ont avec nous envisagent plus notre fortune que notre personne. Car donner an prince de boni conseils, c'est une chose pénible et souvent hasardeuse ; au lieu que la flatterie s'exerce sans que le sentiment y entre pour rien.

---

<sup>1</sup> C'était vraisemblablement par Scribonia sa mère que Pison descendait de Pompée, dont un de ses frères, qui fut marié à Antonia, fille de Claude, avait pris les noms, se faisant appeler Cn. Pompeius Magnus. On peut voir la généalogie de cette famille dans les notes de Ryckius sur Tacite, *Hist.*, I, 14, et *Ann.*, II, 27.



Si le vaste corps de l'empire pouvait se soutenir en équilibre sans une main qui le gouvernât, je penserais assez noblement pour mériter l'honneur de rétablir l'ancienne forme de la république. Mais il y a longtemps que la nécessité d'un chef est prouvée. Je ne puis faire un meilleur présent au peuple romain que celui d'un bon successeur ; et vous vous serez acquitté envers lui, si vous le gouvernez en bon prince. Sous Tibère et les empereurs qui l'ont suivi, nous avons été comme le patrimoine d'une seule famille qui nous possédait par droit héréditaire. L'élection nous tiendra lieu de liberté. Et la maison des Jules et des Claudes étant finie, l'adoption est un moyen qui nous fera trouver le plus digne. Car naître d'un prince est un avantage fortuit, et qui ne laisse plus de lieu à un jugement libre. Au contraire, rien ne gêne l'adoption ; et, si l'on veut faire un bon choix, il ne faut qu'écouter la voix publique.

Mettez-vous devant les yeux le sort de Néron. Ce prince orgueilleux d'une longue suite de Césars qu'il avait pour ancêtres, comment a-t-il été détruit ? Ce n'est point Vindex avec sa province désarmée, ni moi avec une seule légion, qui avons ruiné sa fortune. Ce sont ses débauches, c'est sa cruauté monstrueuse qui a forcé le genre humain à se délivrer de son indigne joug, et à donner l'exemple jusqu'alors inouï d'un empereur condamné. Nous-mêmes nous ne devons pas nous promettre une entière sécurité. Quoique portés au rang suprême par la voie de la guerre et de l'élection, quoique nous gouvernant par les principes les plus vertueux, l'envie s'attachera à nous. Ne vous effrayez pas néanmoins si, au milieu de cet ébranlement général de l'univers, vous voyez deux légions qui ne soient pas encore rentrées dans le calme. Je n'ai pas trouvé non plus les choses dans une situation tranquille lorsque j'ai pris le timon de l'empire : et, dès que l'on sera informé d'une adoption qui m'assure un successeur, on oubliera ma vieillesse, seul reproche que l'on se croie en droit de me faire maintenant. Néron sera toujours l'objet des regrets des vicieux : c'est à nous à faire en sorte que les bons même n'aient pas à le regretter.

Le temps ne me permet pas de m'étendre ici en paroles pour vous donner des leçons : et, si mon choix est bon, tout est dit. J'ajouterai seulement, en un mot, que le moyen le plus sûr et le plus court pour vous de discerner les bonnes et les mauvaises règles de conduite, c'est de vous rappeler ce que vous avez souhaité, ce que vous condamnerez dans les princes sous lesquels vous avez vécu. Car il n'en est point de cet état comme des autres, où une seule maison régnante tient tout le reste de la nation dans l'esclavage. Vous avez à gouverner des hommes qui ne peuvent supporter ni une pleine liberté, ni une entière servitude.

Ainsi parlait Galba, comme instituant un héritier de l'empire. Les autres adoraient déjà la fortune du nouveau César.

Pison se posséda parfaitement. Au premier coup d'œil lorsqu'il entra, et ensuite pendant un assez long temps que tous les regards demeurèrent fixés sur lui, on ne remarqua ni trouble ni aucun signe d'une joie immodérée. Il répondit d'une façon pleine de respect pour son père et son empereur, avec modestie sur ce qui le touchait lui-même : nul changement ni dans son visage, ni dans tout son maintien. Il n'était point ému, et ne paraissait point insensible : et on avait lieu de le juger plus capable qu'avidé de la première place.

On douta où il serait plus convenable de notifier l'adoption, devant le peuple, dans l'assemblée du sénat, ou au camp des prétoriens. On se détermina pour commencer par le camp. C'était une distinction d'honneur que l'on accordait aux soldats ; et l'on pensa que s'il y avait de la bassesse et du danger à gagner leur faveur par des largesses ou par une molle indulgence, on ne devait pas négliger

les bonnes voies de l'acquérir. Cependant il s'était assemblé autour du palais impérial une foule infinie, qu'agitait et tenait en suspens l'avidité d'un secret de cette importance ; et les efforts mêmes que l'on faisait pour empêcher qu'il ne transpirât avant le temps, augmentaient l'impatience, et donnaient plus de cours aux bruits qui commençaient à se répandre.

C'était le dix janvier ; et la pluie, le tonnerre, et les éclairs, en firent un jour hideux, même pour la saison. De toute antiquité la superstition des Romains leur avait fait regarder le tonnerre comme un mauvais présage pour les élections, et en pareil cas les assemblées se rompaient. Galba méprisait avec raison ces idées populaires, et il n'en poursuivit pas moins ce qu'il avait résolu. L'événement fut contre lui, et fortifia le préjugé.

Il ne tint pas un long discours aux soldats. Sec par caractère, et affectant encore une brièveté digne de son rang, il déclara qu'il adoptait Pison, se conformant à l'exemple d'Auguste, et suivant la pratique militaire<sup>1</sup> de s'associer par son choix un compagnon dans les grandes occasions. Il ajouta un mot touchant la sédition de Germanie, de peur que son silence ne parût mystérieux, et ne donnât lieu d'en penser plus encore qu'il n'en était. Il dit que la quatrième et la dix-huitième légion, animées par un petit nombre d'esprits turbulents, n'avaient pourtant point poussé l'égaré au-delà de simples paroles, et que bientôt elles rentreraient dans le devoir.

Galba ne tempéra la sécheresse laconique de son discours par aucune douceur, par aucune distribution d'argent, par aucune promesse. Cependant les officiers et ceux des soldats qui se trouvaient près du tribunal, applaudirent et donnèrent des témoignages extérieurs de satisfaction. Les autres demeurèrent dans un morne silence, outrés de perdre, dans une révolution qui s'était faite par la voie des armes, le droit à des largesses usitées même en pleine paix. Tacite donne pour constant, qu'une libéralité modique, si ce prince eût su y forcer sa rigide économie, lui aurait gagné les esprits. Il se perdit par une austérité du vieux temps, que ne pouvait plus comporter le siècle où il vivait.

Du camp Galba se transporta au sénat, où sa harangue ne fut ni plus longue, ni mieux parée. Pison s'expliqua d'une manière obligeante et modeste. La compagnie était favorablement disposée pour lui. Plusieurs approuvaient sincèrement son adoption : ceux à qui elle déplaisait, y applaudissaient avec plus d'empressement que les autres : le plus grand nombre, neutres et indifférents, ne s'intéressant aux affaires publiques que par rapport à leurs vues particulières, portaient indistinctement leur hommage partout où ils voyaient la fortune.

Cependant les nouvelles de Germanie augmentaient les craintes et les alarmes dans la ville. Le mal paraissait grand, et il l'était. Le sénat délibéra d'envoyer des députés de son corps pour apaiser la sédition. Dans le conseil du prince, il fut proposé de mettre Pison à la tête de la députation, afin que le nom de César joint à l'autorité de la première compagnie de l'empire imposât aux mutins. Quelques-uns furent d'avis de faire partir avec Pison le préfet du prétoire : et ce fut ce qui rompit le projet, parce que Laco ne jugea pas à propos de s'exposer aux dangers d'une pareille commission. La députation même du sénat n'eut point lieu. Galba, à qui l'on s'en était rapporté du choix des députés, les nomma, puis reçut les excuses de quelques-uns, en substitua de nouveaux. Les uns

---

<sup>1</sup> Les exemples de cette pratique ne sont pas rares dans l'histoire romaine. On en trouve un chez les Samnites, *Hist. de la république romaine*.

s'offraient, les autres refusaient, selon que chacun était remué par la crainte ou par l'espérance. Et de toutes ces variations il résulta une conduite sans dignité, sans décence, qui décrédita de plus en plus le vieil empereur.

Dans le même temps fluent cassés deux tribuns des cohortes prétoriennes, un de celles de la ville, un des compagnies du guet. Le plan était de faire des exemples capables d'intimider ceux qui restaient en place On ne réussit qu'à les irriter. Ils se persuadèrent qu'ils étaient tous suspects, et que l'on se proposait de les attaquer et de les détruire successivement l'un après l'autre.

Cette disposition des esprits était bien favorable aux desseins ambitieux d'Othon, qui, furieux de voir ses espérances frustrées, ne songeait qu'à emporter par le crime ce que l'adresse et l'intrigue n'avaient pu lui faire obtenir. Il s'était mis, par sa mauvaise conduite, dans la nécessité de périr ou d'être empereur : il le disait ouvertement, et accablé du poids de ses dettes, qui se montaient à deux cent millions de sesterces, il protestait qu'il lui était indifférent de succomber sous les coups des ennemis dans une bataille, ou sous les poursuites de ses créanciers devant les juges. Vivant donc dans un luxe onéreux même à un empereur, et réduit à une indigence intolérable au plus petit particulier, agité de sentiments violents de vengeance contre Galba, d'envie contre Pison, il se forgeait encore des dangers et des craintes, pour allumer davantage ses désirs. Il se disait à lui-même, qu'il avait été à charge à Néron, et qu'il n'était plus question pour lui d'attendre un nouvel exil déguisé sous un titre d'honneur : que les princes ne manquaient pas de tenir pour suspect et de haïr quiconque leur était destiné par l'opinion publique pour successeur ; que cette idée lui avait nui auprès d'un empereur presque décrépité : combien plus lui nuirait-elle auprès d'un jeune prince, sombre et malfaisant par caractère, et encore aigri par un long exil ? Qu'il ne pouvait donc espérer que la mort, et que par conséquent il devait agir et tout oser pendant que l'autorité de Galba était ébranlée, et que celle de Pison n'avait pas eu le temps de s'établir. Que le changement dans le gouvernement était un moment avantageux pour les grandes entreprises, et que la circonspection était déplacée où le repos est plus pernicieux que la témérité. Enfin, que la mort assurée à tous par une commune loi, ne laissait d'autre différence, que l'oubli de la postérité ou la gloire ; et que si un même sort l'attendait, innocent ou coupable, il était d'un homme de cœur de mériter son infortune plutôt que de s'y laisser conduire lâchement.

Ces horribles pensées étaient soutenues dans Othon par un courage ferme, et qui ne ressemblait en rien à la mollesse de ses mœurs. Tous ceux dont il était environné aiguillonnaient encore son audace. Ses affranchis et ses esclaves, accoutumés à vivre dans une corruption égale à celle de leur maître, lui remettaient devant les yeux les plaisirs de la cour de Néron, le luxe, la licence de la débauche, et toutes les facilités que donne le rang suprême pour satisfaire ses passions, le flattant de l'espérance de jouir de tant de biens, s'il avait de la hardiesse, et lui reprochant comme une bassesse l'inaction par laquelle il les laisserait en d'autres mains. Ces exhortations étaient bien conformes à son goût : et les astrologues venaient à l'appui, espèce d'hommes, dit Tacite, qui fait métier de tromper les grands, qui nourrit les fausses espérances, que toujours les lois condamneront, et que toujours la cupidité retiendra à son service.

Il y avait longtemps qu'Othon avait commencé à les consulter. Cette maladie lui était commune avec Poppée, qui en tenait plusieurs à ses gages, qui dans le secret donnait sa confiance à ces fourbes, si dangereux auprès d'une impératrice. L'un d'eux, nommé Ptolémée, avait prédit à Othon, lorsqu'il partit

pour l'Espagne, qu'il survivrait à Néron. Cette prédiction, vérifiée par l'événement, accrédita beaucoup l'astrologue dans l'esprit d'Othon ; et Ptolémée devenu plus hardi, en ajouta une seconde, et lui promit l'empire après Galba. Il était guidé par les circonstances, par les bruits publics, par une conjecture qui avait de la probabilité. Mais Othon, suivant la manie de l'esprit humain, qui croit volontiers l'extraordinaire, et pour lequel l'obscurité, surtout si elle est flatteuse, devient une amorce de persuasion, ajoutait une pleine foi à l'habileté de son devin, et ne doutait point que ce ne fussent ses hautes connaissances qui lui avaient dicté cet oracle. Après l'adoption de Pison, Ptolémée ne voulut point passer pour faux prophète<sup>1</sup> ; et puisque les événements ne se prêtaient pas d'eux-mêmes, il résolut de les aider, et il conseilla les attentats les plus criminels, suite toute naturelle de vœux semblables à ceux dont Othon s'était laissé repaître.

Il est pourtant incertain si l'on doit dater de ce moment seulement le projet d'une conspiration contre la vie de Galba, et n'était pas plus ancien. Car depuis longtemps Othon avait pris à tâche de gagner l'amitié des soldats. Il est à croire que, voulant, à quelque prix que ce pût être, devenir empereur, il eût mieux aimé arriver par les voies licites à ce qu'il souhaitait, mais bien résolu de recourir au crime si les autres ressources lui manquaient. Dans les marches, dans les corps de garde, il reconnaissait les vieux soldats, les appelait par leur nom, les traitait de camarades, comme ayant fait avec eux le service sous Néron : il demandait des nouvelles de ceux qu'il ne voyait pas ; il aidait de son crédit ceux qui en avaient besoin, il leur donnait de l'argent, mêlant à toutes ces caresses des plaintes sur ce qu'ils avaient à souffrir, des discours ambigus sur Galba, et tout ce qui est capable d'aigrir une multitude et de la porter à la sédition.

Il travaillait donc ainsi par lui-même à soulever les soldats, et il avait pour second un certain Mévius Pudens, l'un des intimes confidents de Tigellin. Celui-ci s'était chargé des détails ; et connaissant les caractères les plus turbulents, les plus légers, ceux que pressait la disette d'argent, il prenait soin de les réunir entre eux et avec lui, il les comblait secrètement de ses dons : et enfin il en vint à cette audace, que toutes les fois que l'empereur soupait chez Othon, il distribuait cent sesterces<sup>1</sup> par tête aux soldats de la cohorte qui faisait la garde, feignant d'honorer Galba par une largesse qui tendait à le détruire. On conçoit facilement qu'il agissait ainsi au nom et par les ordres d'Othon, qui lui-même cachait si peu ses démarches de séduction, qu'ayant su qu'un soldat était en contestation avec son voisin pour les limites de leurs champs, il acheta tout le champ du voisin, et en fit présent au soldat. Et le préfet Lacon, par une négligence stupide, ne voyait rien. Ce qui éclatait, les sourdes pratiques, tout lui demeurait également inconnu.

Lorsqu'Othon eut pris son parti de lever le masque et d'attaquer Galba, il chargea Onomastus, l'un de ses affranchis, de la conduite du crime. C'est une chose incroyable, que la faiblesse des moyens qu'il employa pour une entreprise de cette conséquence. Un million de sesterces, c'est-à-dire cent vingt-cinq mille livres de notre monnaie, qu'il venait de tirer depuis peu d'un esclave de l'empereur, à qui il avait fait, par son crédit, obtenir un emploi, formaient tout son trésor : et Onomastus lui gagna par présents et par promesses Barbius

---

<sup>1</sup> Douze livres dix sous = 20 fr. 45 cent., selon M. Letronne.

Proculus et Véturius, sergents<sup>1</sup> aux gardes, qui avaient de la ruse, de l'audace, et quelque talent pour manier les esprits. Deux soldats, dit Tacite avec étonnement<sup>2</sup>, entreprirent de détrôner un empereur et d'en substituer un autre en sa place, et ils réussirent.

Il est vrai qu'ils n'eurent qu'à mettre le feu à une matière toute disposée. Il restait encore parmi les prétoriens des créatures de Nymphidius : quelques-uns regrettaient Néron, et la licence où ils avaient vécu sous cet empereur : tous étaient indignés de n'avoir reçu aucune gratification de Galba, et ils craignaient même qu'on ne changeât leur état, et qu'on ne les fit passer des cohortes prétoriennes dans les légions, dont le service était beaucoup plus pénible, et moins utile. Barbius et Véturius ne firent pourtant l'entière confiance de leur plan qu'à un petit nombre des plus déterminés. Ils se contentèrent de jeter parmi les autres des semences de sédition, qui pussent éclore au moment de l'exécution.

J'ai dit qu'outre les prétoriens, il y avait actuellement dans Rome des légions et des détachements de légions, que l'occasion des derniers troubles avait donné lieu d'amener des différentes provinces dans la ville. La contagion du mal se communiqua aussi à ces troupes, depuis l'exemple que leur montraient les séditeux de Germanie. Et les choses se trouvèrent si aisément et si promptement préparées, que le lendemain des ides, quatorze janvier, les conjurés auraient enlevé et proclamé Othon à son retour de souper, s'ils n'eussent craint l'embarras de l'obscurité, celui de l'ivresse de la plupart de ceux qu'il s'agissait de mettre en œuvre, et la difficulté de faire concourir ensemble des soldats de différentes années, répandus dans tous les quartiers de la ville. Le désordre en eût sans doute été plus grand. Mais ce n'était pas cette considération qui touchait des scélérats prêts à verser de sang-froid le sang de leur prince. Ils appréhendaient que les soldats des légions venues de province, ne connaissant pas pour la plupart Othon, ne prissent pour lui par erreur le premier qui se présenterait. L'affaire fut donc remise au lendemain.

Il n'était pas possible que toutes ces menées se tramassent si secrètement, qu'il n'en transpirât quelque chose. Il en vint même à Galba des avis, auxquels Laco l'empêcha de faire attention. Ce préfet était en même temps malhabile et opiniâtre. Il ne connaissait point du tout le caractère du soldat ; et tout conseil qui ne venait pas de sa part, quelque excellent qu'il pût être, trouvait en lui un contradicteur zélé, qui s'irritait même contre les remontrances des gens sages.

Le quinze janvier, jour choisi pour l'exécution du complot, Othon vint le matin, selon son usage, faire sa cour à Galba, qui le reçut comme de coutume, en lui donnant le baiser, Il assista ensuite au sacrifice qu'offrait l'empereur : et il entendit avec grande joie celui qui consultait les entrailles des victimes annoncer à Galba des présages de la colère céleste, un danger pressant, un ennemi domestique.

Dans le moment, son affranchi Onomastus vint lui dire que l'architecte et les maçons l'attendaient. C'était le mot dont ils étaient convenus pour signifier que les apprête de la- conjuration se trouvaient en état, et que ha soldats commençaient à s'assembler. Othon partit ; et comme on lui demandait pourquoi

---

<sup>1</sup> J'interprète à notre manière les titres d'*optio* et de *tesserarins*, auxquels il serait peut-être difficile de trouver des titres exactement correspondants dans notre milice.

<sup>2</sup> TACITE, *Histoires*, I, 26.

il se retirait, il dit qu'il était sur le point d'acheter une maison déjà vieille, et qu'il voulait la faire visiter avant qu'il consommât le marché. Appuyé sur le bras de son affranchi, il gagna la colonne militaire érigée dans la place publique : et là il trouva vingt-trois soldats qui le saluèrent empereur. Il fut effrayé de les voir en si petit nombre : il voulut reculer, si nous en croyons Plutarque, et renoncer à une entreprise qui lui paraissait trop mal concertée. Mais les soldats ne lui en laissèrent pas la liberté ; et l'ayant mis promptement dans une chaise, ils le portèrent au camp, tenant en main leurs épées nues. Sur le chemin, environ un pareil nombre de soldats se joignirent aux premiers, quelques-uns instruits du mystère, la plupart poussés par la curiosité et la surprise : et ils accompagnèrent la chaise, les uns en tirant leurs épées et jetant de grands cris, les autres marchant en silence, et attendant l'événement pour se décider. Le tribun qui gardait la porte du camp, soit déconcerté par la nouveauté d'un événement si étrange, soit frappé de la crainte d'une corruption qui eût déjà pénétré au dedans, et à laquelle il fût également inutile et périlleux de s'opposer, livra l'entrée sans résistance : et à son exemple les autres officiers préférèrent leur sûreté présente à l'honneur accompagné de risque et de danger ; en sorte que cet horrible attentat fut entrepris par une poignée de scélérats : un plus grand nombre le désiraient, tous le souffrirent.

Galba était encore occupé de son sacrifice, et il fatiguait, dit Tacite, par des vœux tardifs, les dieux déjà déclarés pour son rival. Un bruit se répandit que l'on conduisit au camp des prétoriens un sénateur, dont on ne put pas d'abord lui dire le nom : bientôt il apprit que c'était Othon. En même temps ceux qui avaient rencontré la troupe rebelle accourent de toutes parts : les uns grossissent la terreur, les autres l'affaiblissent et demeurent au-dessous du vrai, n'oubliant pas la flatterie même dans un moment si critique. On tint conseil, et il fut résolu de sonder les dispositions de la cohorte qui était actuellement de garde. Pison fut chargé de cette commission : on réservait Galba comme une dernière ressource, si le mal exigeait de plus grands remèdes. Le nouveau César rassembla donc la cohorte devant la porte du palais impérial, et de dessus le perron il parla en ces termes :

Braves camarades, c'est aujourd'hui le sixième jour depuis que sans savoir ce qui en arriverait, ni si je devais craindre ou souhaiter un titre qui m'approchait du rang suprême, j'ai été nommé César. Le succès est en vos mains : c'est de vous que dépend le sort de notre maison, et celui de la république. Ne croyez pourtant pas que j'appréhende pour moi personnellement un événement sinistre. J'ai essayé de l'adversité, et j'éprouve actuellement que la fortune même la plus brillante n'est pas exposée à de moindres dangers. Mais je plains le sort de mon père, du sénat, et de l'empire, s'il nous faut périr aujourd'hui, ou, ce qui n'est pas moins douloureux pour les amis de la vertu, acheter notre sûreté aux dépens de la vie des autres. C'était pour nous une consolation dans les derniers troubles, que la ville n'eût pas vu répandre le sang, et qu'une si grande révolution se fût passée pacifiquement. Mon adoption semblait prévenir toute crainte d'une guerre civile, même après Galba. Un audacieux renverse de si douces espérances.

Je ne vanterai ici ni ma naissance ni mes mœurs. Vis-à-vis d'Othon, il n'est pas besoin de citer des vertus. Ses vices, qui font toute sa gloire, ont ruiné l'empire, même lorsqu'il n'était que favori de l'empereur. Serait-ce par son air de mollesse, par sa démarche languissante, par sa parure efféminée, qu'il se montrerait digne de la première place ? Ceux qui prennent son luxe pour libéralité, se trompent. Il saura dissiper, mais il ne saura pas donner. De quoi s'occupe-t-il maintenant dans son esprit ? De parties de débauche, d'adultères,

d'assemblées de femmes sans honneur. Ce sont là, selon lui, les prérogatives du rang suprême ; plaisirs pour lui, honte et ignominie pour tout l'empire. Comment aurait-il d'autres pensées ? Jamais celui qui est parvenu à la souveraine puissance par le crime, n'en usa selon les règles de la vertu.

Le vœu unanime du genre humain a mis Galba en possession de la puissance des Césars : Galba m'a désigné pour son successeur, de votre consentement. Si la république, et le sénat, et le peuple, ne sont plus que de vains noms, au moins est-il de votre intérêt, mes chers camarades, que ce ne soient pas les plus méchants des soldats qui faisaient les empereurs. On a vu les légions se soulever contre leurs chefs ; mais jusqu'ici la fidélité des cohortes prétoriennes est sans tache. Néron même n'a pas été abandonné de vous : c'est lui qui vous a abandonnés. Quoi ! moins de trente misérables déserteurs, à qui l'on ne permettrait jamais de se choisir un centurion et un tribun, donneront l'empire ? Vous autoriseriez cet exemple ? et en demeurant dans l'inaction, vous en prendriez le crime et la honte sur vous ? Cette licence passera dans les provinces : nous en serons les premières victimes, et les malheurs des guerres qu'elle occasionnera retomberont sur vous. Après tout, ce que l'on vous donne pour assassiner votre prince n'excède pas ce que, vous pouvez acquérir innocemment, et nous recevrez de nous pour votre fidélité la même largesse que d'autres vous offrent comme le prix d'un crime détestable.

Le discours de Pison eut son effet. Les soldats qu'il avait harangués n'étaient prévenus d'aucune impression contraire à leur devoir ; et habitués à respecter les ordres des Césars, ils se mirent sous les armes, et déployèrent leurs drapeaux. Mais leur fidélité, comme on le verra, tenait à peu de chose. Marius Celsus, connu des légions d'Illyrie, où il avait eu autrefois un commandement, fut envoyé vers le détachement de cette armée, qui campait dans le portique d'Agrippa. Dans un autre quartier étaient quelques compagnies de vétérans des légions de Germanie, que Néron avait fait transporter à Alexandrie, et subitement rappelées. On les manda par deux premiers capitaines de légions ; et quoique leurs camarades eussent déjà proclamé Vitellius empereur, ceux-ci montrèrent plus de fidélité pour Galba qu'aucun autre corps de troupes, en reconnaissance de la bonté qu'il leur avait témoignée, et de son attention à leur procurer tous les secours nécessaires pour se remettre des fatigues d'une longue navigation.

Du reste tout ce qu'il y avait de gens de guerre dans Rome prirent parti pour Othon. La légion de marine était irritée contre Galba, à cause de la cruauté avec laquelle il l'avait traitée en arrivant à la ville. Les prétoriens rebutèrent et même outragèrent trois tribuns, qui voulaient détourner un dessein criminel. Les soldats d'Illyrie, au lieu d'écouter Marius Celsus, tournèrent contre lui la pointe de leurs armes.

Le peuple semblait affectionné à Galba. Une foule infinie remplissait le palais, et par mille cris confus demandait la mort d'Othon, et l'exil de ses complices, comme si dans le cirque ou au théâtre ils eussent demandé quelque divertissement nouveau. Ce n'était point attachement véritable, ni estime décidée, puisque dès le jour même ils allaient exprimer avec le même emportement des sentiments tout contraires : c'était habitude de flatter quiconque occupait le rang suprême, vain étalage, amour du bruit et du fracas.

Cependant Galba délibérait s'il devait se renfermer dans son palais, ou aller au-devant des séditeux. Vinius appuyait le premier parti : il voulait que l'empereur armât ses esclaves, fortifiât toutes les avenues du palais, et ne s'exposât point à

la fureur des rebelles. Donnez, lui disait-il, aux méchants le temps de se repentir, aux bons celui de se concerter. Le crime a besoin de célérité : les conseils vertueux s'affermissent par la réflexion. Après tout, s'il est à propos que vous vous montriez, vous en serez toujours le maître : sorti une fois, votre retour ne sera peut-être plus en votre pouvoir.

Les autres pensaient qu'il fallait se bâter, avant qu'une conjuration naissante eût eu le temps d'acquérir des forces. Par notre activité, disaient-ils, nous déconcerterons Othon, dont les démarches furtives et précipitées annoncent la faiblesse. Il s'est dérobé par artifice, il s'est présenté à une multitude qui ne le connaissait pas, et il profite du délai que lui accorde notre indolence, pour apprendre à jouer le personnage d'empereur. Vaut-il mieux attendre qu'après avoir tranquilisé et réuni en sa faveur tout le camp, il s'empare à main armée de la place publique, et monte sous vos yeux, César, au Capitole, pendant que, courageux empereur, avec vos braves amis, vous vous tiendrez bien fermé de verrous et de serrures, vous disposant apparemment à soutenir un siège ? C'est un beau secours que celui de vos esclaves, si on laisse languir l'ardeur de ce peuple qui montre pour vous tant de zèle, si on laisse refroidir le premier mouvement d'indignation, qui a toujours le plus de force ! Ainsi le parti le moins honorable est en même temps le moins sûr. Et s'il faut périr, allons affronter le danger. Il en résultera plus de haine contre Othon, et plus d'honneur pour nous.

Comme Vinius s'opposait avec fermeté à cet avis, Laco s'emporta jusqu'à le menacer. Il régnait entre eux une haine très-vive, que l'affranchi Icélus allumait encore, et ils exerçaient opiniâtement leurs inimitiés personnelles aux dépens du bien public. Galba, qui avait de l'élévation dans les sentiments et du courage, ne balançait pas beaucoup à se déterminer pour le parti le plus généreux. Seulement on prit la précaution de faire partir d'avance Pison pour aller au camp des prétoriens frayer les voies à l'empereur. On se persuadait que le grand nom de ce jeune prince, la faveur récente de son adoption, et l'idée qu'avait le public de sa haine contre Vinius, universellement détesté, rendraient sa personne agréable aux soldats.

A peine Pison était-il sorti, que la nouvelle se répandit qu'Othon venait d'être tué dans le camp. Ce n'était d'abord qu'un bruit vague ; mais bientôt, comme il arrive dans les mensonges importants, il se trouva des témoins du fait, qui assuraient y avoir été présents, et l'avoir vu de leurs yeux. Et le vulgaire y ajoutait foi, les uns parce que la chose leur faisait plaisir, les autres parce qu'ils n'y prenaient pas assez d'intérêt pour l'examiner curieusement. Plusieurs ont cru que ces discours ne furent pas semés au hasard, mais qu'ils venaient de partisans secrets d'Othon, qui, mêlés dans la foule, y jetèrent à dessein un bruit flatteur pour Galba, afin de le tirer du palais.

La crédulité, non plus seulement du peuple, mais d'un grand nombre de sénateurs et de chevaliers romains, seconda parfaitement les vues des ennemis de Galba. Affranchis de crainte, et ne croyant plus avoir besoin de garder de mesures, ce fut à qui se répandrait en applaudissements, en témoignages d'une joie immodérée. On forçait les barrières du palais, on se jetait dans les appartements : tous voulaient se montrer à Galba, se plaignant que l'honneur de le venger leur eût été enlevé par les soldats. Ceux qui faisaient le plus de bruit étaient précisément les plus lâches, les plus disposés, comme il parut par l'événement, à reculer à la première apparence de danger : fiers et hautains en paroles, braves de la langue ; aucun d'eux n'avait ni ne pouvait avoir de certitude, et tous assuraient le fait ; en sorte que Galba, trompé par l'erreur



universelle, prit sa cuirasse, et monta dans sa chaise. Dans le moment un soldat nommé Julius Atticus vint à sa rencontre ; et montrant son épée ensanglantée, il se vantait d'avoir tué Othon. **Camarade**, lui dit Galba, **qui t'en a donné l'ordre ?** Parole bien digne d'un prince attentif à réprimer la licence militaire. Les menaces ne pouvaient l'abattre, et la flatterie ne l'amollissait point.

La situation des choses était bien autre qu'il ne se l'imaginait. Tout le camp reconnaissait Othon ; et l'ardeur était si grande, que non contents de lui faire un rempart de leurs corps, les prétoriens le placèrent au milieu de leurs drapeaux, sur une élévation où paraissait peu auparavant la statue d'or de Galba. Ni tribun ni centurion n'avait la liberté d'approcher : le soldat prenait même soin d'avertir que l'on se tint en garde contre les officiers. L'air retentissait d'acclamations et d'exhortations mutuelles ; et ce n'étaient pas des cris oisifs d'une flatterie impuissante, comme parmi la populace de la ville. A mesure qu'un soldat arrivait, les autres le prenaient par la main, l'embrassaient avec leurs armes, l'amenaient à Othon, lui dictaient les paroles du serment ; et tantôt ils recommandaient les soldats à l'empereur, tantôt l'empereur aux soldats. Othon de son côté jouait son rôle, saluant de la main, donnant le baiser, faisant des gestes de soumission à la multitude, et toutes sortes de bassesses serviles pour parvenir à dominer. Surtout il s'épuisait en promesses, et il répéta plusieurs fois qu'il ne prétendait avoir pour lui, que ce que lui laisseraient les soldats.

Lorsqu'il sut que la légion de marine s'était déclarée en sa faveur, il commença à prendre confiance en ses forces, et au lieu que jusque-là il n'avait agi qu'en corrupteur qui cherche à se faire des créatures, il crut devoir procéder en chef de parti, qui se voit à la tête d'un corps puissant et nombreux. Il convoqua l'assemblée des soldats, et leur fit cette harangue : **Mes chers camarades, j'ignore sur quel pied je dois ici m'annoncer. Il ne m'est pas permis de me qualifier simple particulier, après que vous m'avez nommé empereur ; ni empereur, pendant qu'un autre jouit de l'empire. Le titre qui vous convient sera pareillement incertain, tant que l'on doutera si c'est un empereur ou un ennemi du peuple romain que vous avez dans votre camp. Entendez-vous les cris par lesquels on demande en même temps ma mort et votre supplice ? tant il est évident que votre sort et le mien sont inséparablement attachés, et que nous ne pouvons ni périr, ni triompher que conjointement. Et Galba, doux et clément comme il est, a peut-être déjà promis ce qu'on lui demande. Il n'y aurait pas lieu de s'en étonner, après l'exemple de tant de milliers d'innocents massacrés par ses ordres, sans que personne l'en eût sollicité. Je frémis d'horreur, toutes les fois que je me rappelle la funeste entrée de Galba, et l'inhumanité barbare avec laquelle il a fait décimer aux portes de la ville de malheureux soldats qui s'étaient remis à sa foi ; seul exploit par lequel il se soit signalé. Car quel autre mérite a-t-il apporté à l'empire, que les différents meurtres de Fonteius Capito dans la Germanie, de Macer en Afrique, de Cingonius Varro sur sa route, de Pétronius Turpilianus dans la ville, de Nymphidius dans votre camp ? Quelle est la province, quelle est l'armée, qu'il n'ait souillée d'un sang violemment répandu, ou, selon son langage, qu'il n'ait châtiée et réformée ? Car ce qui est crime pour les autres, il l'appelle remède : la cruauté est chez lui une sévérité salutaire ; l'avarice, une sage économie ; les supplices et les outrages qu'il vous fait souffrir, le maintien de la discipline.**

Il ne s'est encore écoulé que sept mois depuis la mort de Néron, et déjà Icélus a plus pillé que n'ont jamais fait les Vatinius, les Polyclètes, et les Hélius. Vinius aurait donné moins libre carrière à sa licence et à son avidité a, s'il eût été lui-même empereur ; au lieu que, simple ministre, il nous a vexés comme soumis à

son pouvoir, sans avoir intérêt de nous ménager, parce que nous appartenions à un autre. La maison de cet homme suffit seule pour vous payer la gratification sur laquelle on ne vous satisfait jamais, et que l'on vous reproche tous les jours. Et pour nous ôter toute espérance, même de la part de son successeur, Galba tire de l'exil un sujet d'élite, choisi entre tous comme celui qui lui ressemble le mieux pour l'humeur sombre et avare. Vous avez vu, mes chers camarades, comment les dieux, par une tempête furieuse, ont rendu sensible leur courroux contre cette malheureuse adoption. Le sénat et le peuple romain sont dans les mêmes sentiments. On attend que votre valeur donne le signal : c'est vous qui êtes la force de tout dessein honorable et glorieux ; sans votre appui demeurent inutiles et sont privées de leur effet les plus belles entreprises. Ce n'est pas qu'il soit ici question de guerre, ni de danger pour vous. Tout ce qu'il y a de troupes dans Rome joint ses armes aux vôtres. Et une seule cohorte, qui n'est pas même régulièrement armée<sup>1</sup>, est moins une défense pour Galba, qu'une garde qui le retient pour nous le livrer. Dès que ces soldats vous auront aperçus, dès que je leur aurai donné l'ordre, il ne restera d'autre combat, sinon à qui me montrera plus de zèle. Au reste hâtons-nous. Tout délai est nuisible à une entreprise qui ne peut être louée qu'après le succès.

En finissant ce discours, Othon ordonna que l'on ouvrit l'arsenal, où tous prirent les armes qui les premières leur tombèrent sous la main, sans distinction de prétorien ou de légionnaire, de soldat national ou étranger. Aucun tribun, aucun centurion ne paraissait. Les soldats se servaient à eux-mêmes de chefs et d'officiers ; animés surtout par la douleur des bons, puissant aiguillon pour les méchants.

Les choses étaient en cet état, lorsque Pison envoyé, comme je l'ai dit, par Galba, approchait du camp des prétoriens. Le bruit et les cris tumultueux qu'il entendit l'obligèrent à rebrousser chemin ; et il revint joindre Galba, qui s'avancait vers la place publique. En même temps Marius Celsus rapporta de mauvaises nouvelles des soldats d'Illyrie. Alors Galba se trouva dans une étrange perplexité. Les uns voulaient qu'il retournât au palais ; les autres, qu'il s'emparât du Capitole ; plusieurs, qu'il montât à la tribune aux harangues. Le plus grand nombre se contentaient de réfuter les avis proposés, et, selon qu'il arrive dans les conseils dont l'événement est malheureux, on rappelait le passé, et on regardait comme les meilleurs partis ceux qu'il n'était plus temps de mettre à exécution.

Les flots de la populace qui remplissait la place publique, poussaient de côté et d'autre Galba, obligé d'obéir à leurs mouvements. Les temples, les basiliques, tout était plein, et tout respirait la tristesse. Car dans une si grande multitude on n'entendait pas un seul cri, ni presque une seule parole : des visages étonnés, une attention avide et inquiète à recueillir le moindre bruit, ni tumulte ni calme décidés, un silence de crainte et de désespoir.

On vint néanmoins dire à Othon que le peuple prenait les armes ; et il ordonna en conséquence à ceux qui l'environnaient de partir en diligence, et de prévenir le danger. Ainsi, dit Tacite, des soldats romains, comme s'il se fût agi pour eux

---

<sup>1</sup> Les soldats romains ne s'armaient de tontes pièces que pour le combat. Lorsqu'ils faisaient la garde, ils ne portaient que l'épée et la lance, et leur vêtement était la toge, comme il est ici marqué expressément par Tacite : *una cohors togata*. Dans le camp même, ils n'avaient pas leur armure complète, comme il paraît par l'ordre que donne Othon, après son discours, d'ouvrir l'arsenal, afin que les soldats puissent s'armer.

de faire descendre du trône des Arsacides Vologèse ou Pacorus, et non pas de massacrer leur empereur, faible, sans armes, et respectable par son âge avancé, dissipent la populace, foulent aux pieds le sénat ; et, la lance baissée, courant à bride abattue, ils entrent furieux dans la place, et ni la vue du Capitole, ni la vénération des temples qui s'offraient de toutes parts à leurs yeux, ni la majesté du rang suprême, ne furent des motifs capables de les retenir et de les empêcher de commettre un crime que venge très-certainement quiconque succède au prince assassiné.

Dès que cette troupe armée parut, l'enseigne de la cohorte qui accompagnait Galba, arracha de son drapeau l'image de ce prince, et la jeta contre terre. Cette action insolente fut un signal qui décida tous les soldats en faveur d'Othon : la place devint déserte en un instant par la fuite de tout le peuple ; et si quelques-uns balançaient encore, les séditeux les déterminèrent en mettant contre eux l'épée à la main. Galba se vit donc abandonné de tous ; et les vétérans détachés des armées germaniques, qui seuls avaient de la bonne volonté, et qui s'étaient mis en marche pour venir à son secours, arrivèrent trop tard, parce que, ne connaissant point les rues, ils se détournèrent du droit chemin. Ceux qui portaient Galba, dans le trouble et dans la frayeur qui les saisit, renversèrent la litière, et il roula par terre, près d'un endroit de la place publique, appelé le lac Curtius<sup>1</sup>. Ses dernières paroles ont été diversement rapportées, selon que la haine ou l'estime animait ceux qui en ont fait mention. Si l'en en croit quelques-uns, il demanda d'un ton suppliant quel crime il avait commis, et il promit de s'acquitter envers les soldats, si on voulait seulement lui accorder un délai de quelques jours. D'autres en plus grand nombre assuraient qu'il avait présenté la gorge aux meurtriers avec courage, les exhortant à frapper, s'il leur semblait que le bien de la république l'exigeât. Peu importait à ces scélérats quels discours il leur tenait. Leur barbarie fut telle, qu'après qu'il fut mort d'un coup d'épée reçu dans la gorge, après même qu'on lui eut coupé la tête, ils continuèrent de lui déchiqueter à coups redoublés les bras et les cuisses, car le reste du corps était couvert par la cuirasse. Le soldat qui lui avait coupé la tête, la cacha d'abord dans ses habits, ne pouvant la tenir suspendue par les cheveux, dont elle était totalement dégarnie. Ensuite exhorté par ses camarades à mettre en évidence le trophée d'un si criminel exploit, il enfonça ses doigts dans la bouche, et porta ainsi cette tête à la main, qu'il élevait en l'air, jusqu'à ce qu'on lui eût donné une pique, au haut de laquelle il l'attacha.

Vintus ne pouvait éviter la mort. Il n'y avait que peu de moments que le préfet Laco, par politique ou par haine, avait eu la pensée de le tuer sans en parler à Galba, et il n'en fut empêché que par les embarras de la circonstance. A peine sorti de ce danger, que peut-être il n'a jamais connu, Vinius tomba entre les mains des partisans d'Othon. Il y a aussi quelque variation à son sujet. Les uns racontaient que la peur lui avait coupé la parole, les autres qu'il avait crié à haute voix qu'Othon ne voulait point sa mort, ce que l'on interprétait comme une preuve d'intelligence avec l'ennemi et le meurtrier de son maître. Tacite a si mauvaise opinion de lui, qu'il incline à le regarder comme complice d'une conjuration dont il était la cause, et à laquelle il avait fourni le prétexte par ses crimes. Quoi qu'il en soit, Vinius en fuyant reçut une première blessure au jarret ; et ensuite un soldat légionnaire lui perça les flancs de part en part d'un coup de lance.

---

<sup>1</sup> Voyez sur l'origine de ce nom l'*Histoire Romaine* de M. Rollin.

Personne ne s'était mis en devoir de secourir Galba ni Vinius. Mais Pison trouva un défenseur en la personne de Sempronius Densus, capitaine de ses gardes. Ce généreux officier, le seul digne du nom romain, que le soleil, pour me servir de l'expression de Plutarque, ait vu en ce jour de crime et d'horreur, tira son poignard, alla au-devant des assassins, et, leur reprochant leur perfidie, il tourna contre lui-même leurs efforts, soit par les coups, soit par les défis qu'il leur porta : et enfin, aux dépens de sa vie, il procura à Pison le moyen de se sauver, quoique blessé, dans le temple de Vesta. Un esclave public l'y reçut, et, touché de compassion, il le cacha dans sa petite chambre, où Pison, à l'abri, non de la sainteté de l'asile, mais d'une retraite ignorée, gagna quelques moments. Bientôt deux soldats, chargés nommément de le tuer, le cherchèrent si bien, qu'ils le trouvèrent, et, l'ayant tiré dehors, ils l'égorgeaient à la porte du temple.

On porta à Othon les têtes des trois victimes de son ambition, et il les considéra toutes curieusement. Mais surtout il ne pouvait se lasser de promener ses regards avides sur celle de Pison ; soit qu'alors seulement, libre de toute inquiétude, il fût assez tranquille pour se livrer à la joie ; soit que le respect de la majesté impériale dans Galba, le souvenir de l'amitié qui l'avait lié avec Vinius, troublaient son âme par quelques remords, tout endurci qu'il était dans le crime : au lieu que, n'envisageant dans Pison qu'un ennemi et un rival, il goûtait sans scrupule le plaisir de s'en voir délivré.

Tout sentiment d'humanité était éteint. Les trois têtes, attachées chacune au bout d'une pique, furent portées avec ostentation parmi les drapeaux près de l'aigle : et ceux qui prétendaient, avec vérité ou sans fondement, avoir pris part à ces horribles exécutions, s'empressaient de s'en faire un honteux honneur, et de montrer leurs mains sanglantes. Après la mort d'Othon, on trouva parmi ses papiers plus de six-vingts<sup>1</sup> requêtes présentées pour demander récompense de quelque exploit signalé en ce jour funeste ; et Vitellius fit chercher et mettre à mort tous ceux dont elles portaient les noms, non par considération pour Galba, mais suivant la pratique des princes, qui veulent par de semblables exemples se procurer ou la sûreté ou du moins la vengeance.

Othon n'avait garde de laisser impunis le préfet Laco et Icélus. Il feignit de reléguer le premier dans une île, et il le fit tuer sur le chemin. Il n'observa pas tant de ménagement à l'égard d'Icélus, qui, n'étant qu'un affranchi, subit en public le dernier supplice.

La cruauté d'Othon envers ceux dont ses projets ambitieux l'avaient rendu ennemi, ne s'étendit pas pourtant au-delà de leur mort. Il consentit que Vérانيا, épouse de Pison, rendît les derniers honneurs à son mari, et que Crispine, fille de Vinius, s'acquittât du même devoir envers son père. Elles rachetèrent l'une et l'autre du soldat, encore plus avide que cruel, les têtes qui leur étaient si chères, et les rejoignirent aux corps.

Pison n'était âgé que de trente et un ans lorsqu'il périt, laissant une meilleure renommée que sa fortune n'avait été heureuse. Après qu'il eut éprouvé les plus douloureuses disgrâces dans sa famille et en sa personne, la grandeur suprême, que lui promettait l'adoption de Galba, s'évanouit pour lui en quatre jours, et ne servit qu'à hâter sa mort. J'ai fait connaître suffisamment Vinius ; et je n'ai rien à ajouter sur ce qui le regarde, sinon que son testament demeura sans effet, à

---

<sup>1</sup> Cent vingt.

cause de ses excessives richesses, au lieu que la pauvreté de Pison assura l'exécution de ses dernières volontés.

Le corps de Galba resta longtemps sur la place exposé à toutes sortes d'insultes, sans que personne y prit intérêt. Enfin Helvidius Prise us l'enleva par la permission d'Othon, et le remit à un des esclaves de Galba, nommé Argius, qui lui donna une chétive sépulture dans les jardins de sa famille. Sa tête, après avoir longtemps servi de jouet à des valets d'armée, fut achetée cent pièces d'or par un affranchi de Patrobius, qui voulait exercer sur elle une lâche vengeance pour satisfaire les mânes de son patron, affranchi de Néron, et puni du dernier supplice par Galba. Il l'outragea donc en mille manières devant le tombeau de Patrobius ; et ce ne fut que le lendemain qu'Argius la recouvra, et, l'ayant brûlée, en mêla les cendres à celles du corps.

Tel fut le sort de Galba, âgé de soixante et treize ans, qui, pendant les règnes consécutifs de cinq princes, avait joui d'une prospérité constante, plus heureux sous l'empire des autres que lorsqu'il fut lui-même empereur. Sa maison était de la première noblesse de Rome, et possédait de grands biens. Lui-même, il fut un génie médiocre, plutôt exempt de vices qu'orné de vertus. Encore devons nous dire que, s'il n'eut point ces vices ennemis de la société, il en eut de personnels dont la honte et l'infamie est bien capable de flétrir sa mémoire. Sans être indifférent pour la gloire, il ne connaissait point l'ostentation. Le bien d'autrui ne le tentait pas, il ménageait le sien, et était avare de l'argent du public. Ses amis et ses affranchis le gouvernèrent. S'ils se trouvaient gens de bien, sa docilité pour eux ne nuisait point à sa réputation : s'ils étaient vicieux, elle allait à un excès qui le rendait méprisable. Mais la grandeur de sa naissance et la difficulté des temps où il vivait furent des voiles qui couvrirent son faible, et qui firent passer pour sagesse ce qui était imbécillité. J'ai dit qu'il s'acquitta avec honneur des divers emplois par lesquels il passa. Universellement estimé, il parut au-dessus de l'état d'un particulier tant qu'il fut dans la condition privée ; et tout le monde l'eût jugé digne de l'empire s'il n'eût jamais été empereur.

J'observerai ici que Galba est le dernier des empereurs qui ait été d'une ancienne noblesse. Tous ses successeurs seront des hommes nouveaux, dont les ancêtres ne paraissent point dans les fastes du gouvernement républicain. Quatre empereurs de suite s'étaient attachés pendant près de soixante ans à exterminer tous les grands noms : et le petit nombre de ceux qui avaient échappé à leurs cruautés ne s'occupaient que du soin d'étouffer par l'obscurité de leur vie la splendeur périlleuse de leur origine.

## § II. Othon.

Jamais il ne parut mieux qu'au moment de la mort de Galba combien l'on doit peu compter sur les témoignages d'attachement que donne une multitude, toujours disposée à recevoir la loi du plus fort. Le changement fut si subit et si complet, que vous eussiez cru voir, dit Tacite<sup>1</sup>, un autre sénat un autre peuple romain. Tous couraient au camp ; il y avait émulation à qui arriverait le premier : ils blâmaient hautement Galba ; ils louaient le jugement des soldats ; ils baisaient la main d'Othon. Plus ces démonstrations étaient feintes, plus ils s'efforçaient d'en couvrir le faux par toutes les apparences d'un zèle sincère. Othon, de son côté, ne rebutait aucun de ceux qui se présentaient : du geste et de la voix il prenait soin de calmer le soldat irrité et menaçant, et il montrait une douceur peut-être aussi trompeuse que les hommages qu'on lui rendait.

Il sauva en cette occasion d'un grand danger Marius Celsus, consul désigné, qui jusqu'à la dernière extrémité était demeuré fidèle à Galba. Les soldats furieux demandaient à grands cris son supplice, haïssant en lui les talents et la vertu comme on devrait haïr le vice. Outre l'injustice atroce d'un tel procédé, l'exemple était terrible, et ouvrait la porte au carnage des plus gens de bien, et peut-être au pillage de la ville. Othon n'avait pas encore une autorité assez affermie pour empêcher le crime : il pouvait déjà l'ordonner. Il commanda donc que l'on chargeât Marius de chaînes, comme pour le réserver à de plus grands supplices, et par cette feinte il le déroba à une mort inévitable.

Le caprice des soldats décidait de tout. Ils se donnèrent eux-mêmes pour préfets Plotius Firmus et Licinius Proculus. Plotius, autrefois simple soldat, et devenu commandant du guet dans la ville, s'était déclaré des premiers en faveur du nouvel empereur. Proculus était lié avec Othon d'une familiarité intime, et il passait pour l'avoir utilement servi dans l'exécution de ses desseins. Les soldats nommèrent aussi un préfet de la ville ; et leur choix tomba sur Flavius Sabinus, qui avait exercé la même charge sous Néron. La considération de Vespasien son frère, qui faisait actuellement la guerre en Judée, fut auprès de plusieurs une puissante recommandation.

Après tous les crimes dont avait été rempli ce jour funeste, le comble des maux fut la joie qui le termina. Le préteur de la ville, devenu chef du sénat par la mort des deux consuls, assembla la compagnie ; et l'adulation se déploya sans mesure. Les magistrats, les sénateurs, accourus avec empressement, décernèrent à Othon la puissance tribunitienne, le nom d'Auguste, et tous les titres de la souveraine puissance, s'efforçant à l'envi d'effacer par des éloges excessifs les reproches injurieux dont ils l'avaient, peu auparavant, accablé. Leur politique eut sa récompense. Personne ne s'aperçut qu'Othon empereur eût conservé du ressentiment des injures qu'il avait reçues simple particulier. Si c'était oubli de sa part, ou seulement délai de vengeance, c'est ce que la brièveté de son règne n'a pas permis de discerner. Othon, reconnu du peuple et du sénat, sortit du camp, vint dans la place publique encore inondée de sang, et, passant à travers les cadavres étendus par terre, il monta au Capitole, et de là se rendit au Palais.

---

<sup>1</sup> TACITE, *Histoires*, I, 45.

Il n'est pas besoin d'avertir que pendant qu'on lui applaudissait au dehors, on le redoutait intérieurement, on l'avait en horreur : et comme les nouvelles du soulèvement de Vitellius, qui avaient été supprimées du vivant de Galba, commencèrent alors à se répandre librement, il n'était aucun citoyen qui ne fût touché de compassion sur le triste sort de la république, destinée à devenir la proie de l'un ou de l'autre de ces deux indignes contendants. Non-seulement les sénateurs et les chevaliers, qui par leur état devaient prendre plus d'intérêt aux affaires publiques, mais le simple peuple gémissait ouvertement de voir les deux mortels les plus dignes de haine et de mépris par leurs débauches honteuses, par leur lâcheté, par leur mollesse, mis en place et choisis exprès, ce semble, par un mauvais destin, pour ruiner l'empire. On se rappelait, non les exemples récents des cruautés exercées par les princes sur des particuliers pendant la paix, mais les désastres généraux des guerres civiles, la ville de Rome tant de fois prise par ses propres citoyens, la désolation de l'Italie, les provinces ravagées, Philippes, Pharsale, Pérouse, et Modène, noms fameux par les combats sanglants de Romains contre Romains. L'univers, disaient-ils, s'est vu près de sa ruine, même lorsque la première place était disputée par des rivaux d'un mérite éminent. Après tout néanmoins l'empire a subsisté sous César et sous Auguste : la république se serait maintenue, si Pompée ou Brutus<sup>1</sup> eussent remporté la victoire. Mais ici pour qui ferons-nous des vœux ? pour Vitellius, ou pour Othon ? De part et d'autre ce ne peuvent être : que des vœux impies, des prières détestables. Quel choix à faire entre deux hommes dont la guerre ne peut avoir d'autre issue, que de montrer la supériorité du vice dans celui qui a sera vainqueur ? Quelques-uns jetaient les yeux sur Vespasien. Mais c'était encore une espérance éloignée : et supposé même qu'elle réussit, on n'était pas sûr de trouver en Vespasien un aussi bon prince qu'il se montra par l'événement.

Cependant la conduite d'Othon trompa l'attente de tout le monde. Il ne s'endormait point dans l'oisiveté ; d'Othon. il ne se livrait point aux délices : de l'attention aux affaires, de l'activité, la décence de son rang soutenue par le travail, et par des soins dignes d'un empereur. Il est vrai qu'on ne se fiait pas à ce changement. On pensait qu'il avait fait simplement trêve avec les plaisirs, qu'il déguisait ses penchants : et l'on craignait de fausses vertus, à la place desquelles reviendraient bientôt les vices qui lui étaient naturels.

Il savait que rien n'était capable de lui faire plus d'honneur, que la douceur et la clémence, et il en fit un usage très-bien entendu à l'égard de Marius Celsus. L'ayant soustrait, comme je l'ai rapporté, à la fureur des soldats, il le manda au Capitole. Celsus avoua généreusement le crime de sa constante fidélité envers Galba, et il s'en fit un mérite auprès d'Othon, qui pouvait espérer de lui un semblable attachement. Othon ne prit point le ton d'un prince offensé qui pardonne : il admit sur le champ Celsus au rang de ses amis, et bientôt après il le choisit pour un de ses généraux dans la guerre contre Vitellius. Celsus s'attacha à Othon a, comme si sa destinée eût été d'être toujours fidèle, et toujours malheureux. La noblesse du procédé d'Othon envers Celsus fit un grand éclat. Les premiers de la ville en furent charmés, la multitude la célébra par ses louanges, les soldats même n'en furent pas fâchés : revenus de leur premier emportement, ils admiraient malgré eux une vertu qu'ils ne pouvaient aimer.

---

<sup>1</sup> C'est une multitude qui parle, et l'on ne doit pas prendre ce qui est dit ici pour le vrai sentiment de Tacite. Il est fort incertain si Pompée vainqueur aurait laissé subsister l'ancien gouvernement : et Tacite pensait plutôt le contraire, comme on peut le voir, *Histoires*, II, 38.

La joie publique ne fut guère moindre pour la mort de Tigellin. Nous avons vu quel était l'acharnement du peuple contre cet odieux et abominable ministre de Néron. La haine qu'il méritait si justement par lui-même, surchargée encore de celle que lui avait attirée la protection de Vinius auprès de Galba, se renouvela à l'avènement d'Othon. Les cris pour demander sa mort retentirent dans les places, dans les cirques, dans les théâtres, et le nouveau prince fut bien aise de se gagner l'affection de la multitude en lui sacrifiant un scélérat digne des plus grands supplices. Il envoya donc l'ordre de mourir à Tigellin, qui s'était retiré près de Sinuesse, avec la précaution de tenir des vaisseaux toujours prêts pour s'enfuir par mer en cas de disgrâce. L'ordre le prévint : et, forcé de s'y soumettre, au milieu d'un tas de concubines qui ne le quittaient jamais, il se coupa la gorge avec un rasoir.

Le peuple demandait aussi la mort de Galvia Crispinilla, femme intrigante et audacieuse, gouvernante de l'infâme Sporus sous Néron, et ensuite complice de la révolte de Clodius Macer en Afrique, et instigatrice du projet d'affamer Rome. Mais Crispinilla trouva plus de protection que Tigellin. Sporus en était une auprès d'Othon. D'ailleurs, les richesses immenses que cette femme avait amassées par mille exactions, lui avaient fait trouver un mariage honorable avec un personnage consulaire. Othon, trop touché de ces considérations, éluda, sous divers prétextes, les cris du peuple, et usa de subterfuges par une indulgence déplacée, et qui ne lui fit pas d'honneur. Galvia Crispinilla échappa donc sous ce règne, et sous celui de Vitellius, à la haine publique ; et sous Vespasien elle parvint même à jouir d'un très-grand crédit dans la ville, parce qu'elle était riche et sans enfants, et se trouvait ainsi dans un état qui donne la considération, dit Tacite, sous les bons, comme sous les mauvais princes.

C'était la coutume, comme je l'ai déjà observé plus d'une fois, que les nouveaux empereurs prissent le consulat. Ainsi, en la place de Galba et de Vinius, Othon se nomma consul avec Salvius Titianus son frère, qui l'avait déjà été sous Claude. Ils devaient être en charge jusqu'au premier mai. Dans l'arrangement des consulats du reste de l'année, Othon se conduisit avec beaucoup de modération. Il garda leur rang à ceux qui avaient été désignés par Néron et par Galba, entre lesquels les plus dignes de marque sont Marius Celsus, que nous avons fait suffisamment connaître, et Arrius Antonins, qui paraît avoir été l'aïeul maternel de l'empereur Antonin le Pieux. Une attention politique engagea Othon à donner part au consulat à Virginus Rufus. Il voulait par là faire sa cour aux légions de Germanie, qui avaient toujours conservé de la vénération pour ce grand homme ; et leur présenter une amorce pour les regagner, s'il eût été possible.

On lui sut gré du soin qu'il prit d'élever aux dignités d'augures et de pontifes des vieillards illustres, à qui il ne manquait que ces titres pour parvenir au faite des honneurs ; et on ne loua pas moins sa bienveillance envers la jeune noblesse, dont plusieurs nouvellement revenus d'exil reçurent de lui des sacerdoces qui avaient autrefois été dans leurs familles.

Je place ici parmi les actions louables d'Othon une faveur accordée par lui aux soldats, mais avec prudence et sagesse, dès les premiers moments qui suivirent la mort de Galba. Ils se plaignaient d'une espèce de tribut qu'ils étaient obligés de payer à leurs centurions pour obtenir des exemptions de certains travaux militaires. C'était un usage ou plutôt un abus établi, d'où résultaient plusieurs inconvénients contre le bien de la discipline. Othon, qui trouvait de la justice dans les plaintes des soldats, et qui ne voulait pas aliéner les centurions en les frustrant d'un émolument qu'ils regardaient comme appartenant à leur charge,



prit un tempérament, et déclara qu'il paierait du trésor impérial ce qui avait été jusque-là une redevance des soldats envers leur capitaine : institution utile, et qui fut autorisée par la pratique constante de ses successeurs.

A ces traits, qui méritèrent à Othon l'approbation publique, il en joignit d'autres qui avaient besoin d'être excusés par la nécessité des circonstances. Trois sénateurs condamnés sous Claude ou sous Néron pour cause de concussion, furent rétablis dans leur dignité. On fit passer ce qui était punition d'une cupidité injuste et tyrannique, pour une persécution occasionnée par de prétendus crimes de lèse-majesté ; nom odieux, dont l'iniquité justement détestée anéantissait même les lois salutaires.

Tacite impute pareillement des largesses et des privilèges prodigués aux peuples et aux villes ; les colonies de Séville et de Mérida recrutées par l'addition de plusieurs nouvelles familles ; le domaine de la Bétique augmenté de plusieurs villes et territoires en Mauritanie ; le droit de bourgeoisie romaine accordé à ceux de Langres. Othon était porté à donner, et cherchait à se faire partout des créatures.

Mais ce qui est absolument inexcusable, ce sont ses retours de tendresse vers Poppéa, et ses témoignages de vénération pour la mémoire de Néron. Il fit rétablir par un sénatus-consulte les statues de Poppéa, à qui tout ce qui pouvait arriver de plus favorable était d'être oubliée. Il souffrit aussi que des particuliers relevassent les statues de Néron, étalassent ses portraits : il remit en place les intendants et les affranchis que ce prince avait employés : la première ordonnance sur le trésor impérial qu'il signa, fut pour destiner cinquante millions de sesterces<sup>1</sup> à l'achèvement du *Palais d'or* : il ne rejeta point les acclamations d'une vile populace, qui le salua des noms de *Néron Othon* : et l'on assure que lui-même il ajouta le nom de Néron au sien dans des lettres adressées à certains gouverneurs de provinces. Néanmoins lorsqu'il s'aperçut que les premiers et les plus gens de bien de la ville s'offensaient de ces tentatives hasardées dans la vue de faire revivre la mémoire d'un tyran si détesté, il eut assez de jugement pour y renoncer et s'en abstenir.

Les premiers commencements du règne d'Othon furent signalés par un avantage remporté sur les Sarmates Roxolans. Ce qui peut nous intéresser davantage dans cet événement, assez peu considérable en lui-même, c'est la description que fait Tacite de la manière dont les Sarmates se battaient. Il est très-singulier, dit cet historien<sup>2</sup>, comment toute la force et toute la vigueur de ces peuples est en quelque façon hors de leurs personnes. S'ils sont à pied, rien de plus mou ni de plus lâche ; à cheval et en escadrons, on a peine à les soutenir. Leurs armes sont la pique, et une longue épée qu'ils manient à deux mains ; point de boucliers : les plus illustres d'entre eux portent de lourdes cuirasses, qui les rendent invulnérables aux traits, mais incapables de se relever lorsqu'ils sont une fois abattus. Une troupe donc de Sarmates Roxolans, composée de neuf mille chevaux, trouvant la frontière de la Mœsie mal gardée, parce que toute l'attention se portait vers les apprêts de la guerre civile, y fit irruption pendant l'hiver, et s'enrichit d'un grand butin. La troisième légion, soutenue de son renfort accoutumé d'auxiliaires, marcha contre eux, et les défit aisément, à la faveur d'un dégel, qui faisait de toute la campagne un vaste marais. Les chevaux des Sarmates enfoncés dans la boue devenaient comme immobiles, et les

---

<sup>1</sup> Six millions deux cent cinquante mille livres = 10.229.000 fr. selon M. Letronne.

<sup>2</sup> TACITE, *Histoires*, I, 79.

Romains n'eurent presque qu'à tuer des ennemis qui ne pouvaient se défendre. Othon fit grand trophée de cette victoire. Il récompensa M. Aponius, gouverneur de la Moésie, par une statue triomphale, et ses trois lieutenants par les ornements consulaires. Il voulait s'acquérir l'honneur de passer pour un prince heureux dans la guerre, et sous les auspices duquel les armes romaines s'illustraient d'un nouvel éclat.

Un genre de mérite qu'on ne saurait lui refuser, c'est de s'être fait extrêmement aimer des soldats. Leur zèle pour son service allait jusqu'à la passion ; et il donna lieu à une sédition, qui devint presque funeste à la ville.

Othon avait commandé que l'on amenât à Rome une de cohorte qui était à Ostie ; et le soin de l'armer fut donné à Crispinus, tribun des prétoriens. Cet officier, pour exécuter avec moins d'embarras ses ordres, choisit le moment de la nuit commençante, comme un moment de tranquillité ; et ayant ouvert l'arsenal, il fit charger les armes nécessaires sur les chariots de la cohorte. Les soldats prirent ombrage des précautions mêmes affectées pour éviter le trouble : tout leur parut suspect ; et déjà échauffés par le vin pour la plupart, la vue des armes fut une amorce qui les enflamma. Ils accusent leurs officiers de trahison, et leur imputent le dessein d'armer contre Othon les esclaves des sénateurs. Ce bruit atroce se répand en un instant : tous accourent, les uns de bonne foi, et dans l'état où le vin les avait mis, ne sachant guère ce qu'ils faisaient ; les méchants par l'avidité de saisir l'occasion de piller, le grand nombre par le goût qui est naturel à toute la multitude pour la nouveauté et pour le tumulte : et l'heure de la retraite avait renfermé les bons dans leurs tentes. Le tribun et les plus sévères des centurions, ayant voulu résister aux séditeux, furent tués sur la place ; et les soldats fougueux s'emparent des armes, tirent leurs épées, et, montant à cheval, ils courent à la ville et au Palais.

Othon donnait un grand repas à plus de quatre-vingts, tant magistrats que sénateurs, dont plusieurs avaient amené leurs femmes. L'alarme fut des plus vives : on ne savait si c'était une fureur subite qui eût transporté les soldats, ou une perfidie de l'empereur ; quel parti était le plus périlleux, ou de rester et d'attendre, ou de s'enfuir et de se disperser : ils voulaient montrer de la confiance, et leur trouble les décelait : surtout ils attachaient leurs regards sur le visage d'Othon, qui leur donnait de la crainte pendant qu'il craignait lui-même. Il ne méritait pas que l'on se défiât de lui. Aussi touché du danger auquel il voyait le sénat exposé que s'il eût été menacé lui-même, il envoya les préfets du prétoire au-devant des soldats pour les calmer, il ordonna à ses convives de se retirer promptement. Tous s'enfuirent en désordre : les magistrats jetant les marques de leurs dignités et évitant un cortège qui les aurait rendus reconnaissables, des vieillards et des femmes s'égarant dans les ténèbres, se répandirent en différentes rues : peu regagnèrent leurs maisons ; la plupart crurent trouver plus de sûreté chez leurs amis ; et les plus obscurs de leurs clients étaient ceux qu'ils choisissaient par préférence, comme les moins faciles à deviner.

Les barrières même du Palais ne purent arrêter la fougue des séditeux ; et ayant blessé un centurion et un tribun qui voulaient les retenir, ils pénétrèrent jusqu'à la salle du festin, demandant qu'on leur montrât Othon. Il ne sortait de leurs bouches que des paroles de menaces contre leurs officiers, contre le sénat entier ; et ne pouvant désigner en particulier aucun coupable, leur licence en voulait à tous. Othon, obligé de s'abaisser, contre la majesté de son rang, aux prières et aux larmes, eut bien de la peine à les apaiser. Ils retournèrent dans leur camp à

regret, sans avoir accompli leur dessein, mais en ayant assez fait pour se rendre criminels.

Le lendemain, l'aspect de la ville semblait annoncer une ville prise. Les portes des maisons étaient fermées, peu de monde dans les rues, la consternation peinte sur les visages de ceux qui se montraient. Pour ce qui est des soldats, ils affectaient un dehors de tristesse, où le repentir avait peu de part. Les deux préfets du prétoire les prirent par bandes, craignant de les assembler en corps, et leur parlèrent d'un ton plus ferme ou plus doux, chacun selon son caractère. La fin de ces harangues fut une distribution de cinq mille sesterces<sup>1</sup> par tête. Après ce préliminaire, Othon osa entrer au camp. Aussitôt les tribuns et les centurions l'environnent, dépouillant les marques de leurs emplois, et demandant repos et sûreté. Les soldats sentirent quelle haine jetait sur eux une pareille requête, et, se composant, prenant des manières soumises, ils invoquèrent même la sévérité de l'empereur contre les auteurs de la sédition.

Othon avait l'esprit agité de bien des pensées différentes. Il voyait que les soldats étaient partagés de sentiments ; que les bons souhaitaient un prompt remède à la licence, mais que la plupart, amateurs de séditions, et ne pouvant souffrir qu'un gouvernement mou et faible, avaient besoin de l'amorce des troubles et du pillage pour se laisser mener volontiers à une guerre civile. Réfléchissant sur lui-même, il comprenait que la vertu et la sévérité antique ne convenaient guère à un prince monté au rang suprême par le plus noir des attentats. D'un autre côté, le danger de la ville et du sénat faisait sur lui une impression profonde. Enfin il prit son parti, et parla en ces termes :

Mes chers camarades, je ne viens point ici encourager votre bravoure, ni animer votre ardeur à mon service ; ces sentiments sont chez vous en un degré qui passe ce que je puis souhaiter, et je n'ai à vous prier que d'y apporter de la modération. Les causes ordinaires des troubles qui s'excitent dans les armées sont la cupidité, les haines, ou la crainte des dangers. Rien de tout cela n'a influé dans le tumulte arrivé dernièrement parmi vous : il n'a eu pour principe qu'un trop vif attachement pour votre empereur et un zèle dont vous avez plus écouté la voix que celle de la prudence. Car souvent des motifs louables, si la sagesse ne les gouverne, produisent des effets pernicieux.

Nous partons pour la guerre. Faudra-t-il que tous les courriers soient entendus en présence de l'armée, que tous les conseils se tiennent en public ? Une telle pratique conviendrait-elle au bien des affaires, à la rapidité des occasions qui s'envolent dans l'instant ? Il est des choses que le soldat doit ignorer, comme il en est qu'il doit savoir. L'autorité des chefs, la sévérité de la discipline, exigent que souvent les officiers eux-mêmes ne connaissent pas les motifs des ordres qu'ils reçoivent. Si, lorsqu'un ordre a été donné, il est permis à chacun d'en raisonner et de faire des questions, la subordination périt, et les droits du souverain commandement périssent avec elle. Se donnera-t-on, lorsque nous serons à la guerre, la licence de prendre les armes en pleine nuit : un ou deux misérables — car je ne crois pas que les auteurs de la sédition passent ce nombre —, un ou deux forcenés, dont la fureur sera encore augmentée par l'ivresse, tremperont leurs mains dans le sang de leurs officiers, forceront la tente de leur empereur ? Il est vrai que c'est par affection pour moi que vous l'avez fait. Mais dans le trouble, dans les ténèbres, dans une confusion générale, l'occasion peut se présenter aux mal intentionnés d'agir même contre moi. Quels

---

<sup>1</sup> Six cent vingt-cinq livres = 1.022 fr. selon M. Letronne.

autres sentiments, quelles autres dispositions Vitellius avec ses satellites nous souhaiterait-il, si la chose dépendait de lui ? Ne serait-il pas charmé que la mésintelligence et la discorde se missent parmi nous ; que le soldat n'écoute plus les ordres du centurion, ni le centurion ceux du tribun, afin que, mêlés et confondus, cavalerie et infanterie, sans règle, sans discipline, nous courussions à une perte certaine ? C'est par l'obéissance, mes chers camarades, que la milice subsiste, et non par une curiosité indiscreète, qui soumet à l'examen les ordres des généraux. L'armée la plus modérée et la plus soumise avant l'action est toujours la plus courageuse dans l'action même. Les armes et la bravoure, voilà votre partage : laissez-moi le conseil et le soin de gouverner votre valeur. Peu sont coupables, deux seulement seront punis : que tous les autres bannissent de leur souvenir les horreurs d'une nuit si criminelle ; et que jamais ne se répètent dans aucune armée ces cris audacieux contre le sénat. Demander que l'on extermine une compagnie qui préside à l'empire, qui renferme la fleur et l'élite de toutes les provinces, non certes, c'est ce que n'oseraient faire ces Germains même que Vitellius arme actuellement contre nous. Et des enfants de l'Italie, une jeunesse vraiment romaine, voudrait se porter à une fureur sanguinaire contre cet ordre auguste, dont la splendeur nous donne une supériorité éclatante sur la bassesse ignoble du parti de Vitellius ? Vitellius a des nations pour lui : il est accompagné d'un corps de troupes qui a figure d'armée. Mais le sénat est pour nous ; et cette seule différence met la république de notre côté, et constitue nos adversaires ennemis de la patrie. Eh quoi ! pensez-vous que cette grande et superbe ville consiste dans les maisons, dans les édifices, dans des amas de pierres ? Ces êtres muets et inanimés peuvent se détruire et se renouveler sans conséquence. C'est le sénat qui en est l'âme, et de sa conservation dépend l'éternité de l'empire, la paix de l'univers, votre salut et le mien. Cette compagnie a été instituée sous la direction des auspices par le père et le fondateur de cette ville : elle a subsisté depuis les rois jusqu'aux empereurs toujours florissante et immortelle : nous devons en transmettre la majesté à nos descendants, telle que nous l'avons reçue de nos ancêtres. Car de même que de vous naissent les sénateurs, du sénat sortent les princes.

Ce discours mêlé de sévérité et d'indulgence, propre à réprimander et à flatter les soldats, fut extrêmement goûté et applaudi. Ils furent aussi charmés de ce que Othon se contenta du supplice de deux des plus coupables, auxquels personne ne prenait intérêt : et par là si l'indocilité de ces mutins ne fut pas guérie, au moins se trouva-t-elle calmée pour un temps.

Cependant la ville n'avait pas recouvré sa tranquillité. Les apprêts de la guerre y entretenaient le trouble ; et quoique les soldats n'attentassent rien en commun contre le repos public, ils se répandaient dans les maisons comme espions, déguisés en bourgeois ; ils observaient malignement les discours de ceux que leur noblesse, leur rang et leurs richesses exposaient plus que d'autres aux soupçons. On se persuada même qu'il s'était glissé dans la ville des partisans de Vitellius, qui épiaient furtivement la disposition des esprits. Ainsi tout était plein de défiances, et les citoyens se croyaient à peine en sûreté dans l'intérieur de leurs maisons. En public l'embarras devenait encore plus grand ; à chaque nouvelle qui arrivait — car l'armée de Vitellius était déjà depuis long temps en marche, et elle approchait de l'Italie —, on se tenait alerte, on composait son visage et son maintien, de peur de paraître ou mal augurer si le bruit était fâcheux, ou ne pas se réjouir assez des succès. Mais surtout les sénateurs, lorsqu'ils étaient assemblés, ne savaient comment tourner leurs avis, comment régler leur conduite, pour ne point donner prise. Le silence pouvait être imputé à

mauvaise humeur, la liberté devenir suspecte. Et Othon, nouvel empereur et récemment sorti de l'état de particulier, se connaissait en flatterie. Les sénateurs donc prenaient le parti de s'envelopper dans des discours ambigus, dans des propos vagues, traitant Vitellius d'ennemi et de parricide, et l'accablant d'injures, dans lesquelles les prudents se donnaient de garde de rien spécifier : quelques-uns articulaient des faits distinctifs et précis, mais c'était dans des moments de clameurs et de tumulte, lorsque plusieurs parlaient ensemble ; encore avaient-ils soin de prononcer d'une façon bruyante et confuse, qui ne permit de les entendre qu'à demi.

Les alarmes publiques furent augmentées par de prétendus prodiges, qui autrefois et dans les siècles grossiers, dit Tacite, se remarquaient en pleine paix, mais qui n'ont plus guère de crédit aujourd'hui, à moins que la crainte de quelque danger présent ne leur en donne. Une subite inondation du Tibre fut un désastre réel. Le débordement vint avec tant de furie, qu'il rompit le pont de bois, renversa les quais, et s'étendit non-seulement dans les lieux bas de la ville, mais même dans ceux qui n'avaient pas communément à craindre de pareils accidents. On n'eut pas le temps de se précautionner. Plusieurs furent enlevés par les eaux dans les rues, d'autres en plus grand nombre surpris dans leurs boutiques et dans leurs lits. Il y eut beaucoup de blé perdu par l'inondation du marché où il était exposé en vente. De là s'ensuivit la disette, la cessation de gain pour les artisans ; et les eaux ayant séjourné longtemps gâtèrent les fondements de bien des édifices, qui tombèrent lorsque le fleuve se retira. Comme les esprits étaient tournés vers la Superstition, on s'imagina que c'était un mauvais présage pour Othon, qui actuellement se préparait à partir pour la guerre contre Vitellius, que les grandes eaux lui fermassent le Champ-de-Mars et la voie Flaminienne, qui étaient sur son chemin.

Le départ d'Othon m'avertit de faire connaître l'ennemi qu'il allait combattre, et d'exposer en détail la promotion de Vitellius à l'empire, et les mouvements qui l'avaient suivie jusqu'à l'entrée de ses troupes en Italie.

Si la famille dont sortait l'empereur Vitellius était aussi ancienne que son nom dans l'histoire, elle devrait être comptée parmi la première noblesse de Rome. Car, dès l'année de l'expulsion des rois<sup>1</sup>, on trouve deux Vitellius frères, qui véritablement ne font pas un beau personnage, puisqu'ils furent condamnés et exécutés comme complices de la conjuration des Tarquins ; mais qui tenaient un rang très-distingué dans la ville, puisqu'ils étaient neveux de Collatin et beaux-frères de Brutus. Je m'étonne que ceux qui, au rapport de Suétone, avaient cherché à illustrer l'origine de la maison dont il s'agit, au lieu de se perdre dans la fable, n'aient pas saisi ce fait si éclatant et si avéré : à moins qu'une noblesse tirée de traîtres et d'ennemis de la patrie ne leur ait semblé peu honorable. Quoi qu'il en soit, la généalogie de l'empereur Vitellius ne remonte avec certitude que jusqu'à son aïeul P. Vitellius, chevalier romain, intendant d'Auguste, et père de quatre fils, dont les deux plus célèbres furent P. Vitellius, ami et vengeur de Germanicus, et L. Vitellius, trois fois consul et censeur, et encore plus connu par la bassesse de son adulation que par l'éminence des dignités qu'il posséda. Ce dernier eut deux fils, A. Vitellius, qui est l'empereur dont nous avons à parler, et L. Vitellius, qui fut consul dans la même année que son frère aîné, comme nous l'avons remarqué.

---

<sup>1</sup> Voyez *Histoire de la République Romaine*, liv. 2, § 1.

A. Vitellius, l'un des plus indignes sujets qui aient déshonoré la majesté impériale, naquit le sept, ou selon d'autres, le vingt-quatre septembre de la seconde année de l'empire de Tibère. Il passa les dernières années de son enfance et les premières de sa jeunesse à Caprée, séjour dont le nom annonce la conduite qu'il y tint ; et l'on crut que par son déshonneur étaient achetées les grâces que Tibère fit à son père, le consulat- et le gouvernement de Syrie. Toute sa vie répondit à de si honteux commencements : et les traits les plus marqués de son caractère sont des débauches de toute espèce, et une gourmandise qu'il portait jusqu'à l'usage habituel de se faire vomir pour se redonner le plaisir de manger. Son nom lui ouvrait les entrées à la cour ; et il plut à Caligula par le mérite de bon cocher, et à Claude par sa passion pour le jeu. Ces mêmes recommandations le rendirent agréable à Néron ; mais surtout un service d'un genre singulier et bien conforme au goût de ce prince lui en acquit toute la faveur. Néron souhaitait passionnément de monter comme musicien sur le théâtre, et un reste de pudeur le retenait. Pressé par les cris du peuple, qui le sollicitait de chanter, il s'était même retiré du spectacle, comme pour se dérober à des instances trop importunes. Mais il eût été bien liché d'être pris au mot. Vitellius, qui présidait aux jeux où se passait cette scène, se fit le député des spectateurs pour le prier de revenir et de se laisser fléchir : et Néron lui sut très-bon gré de cette douce violence. C'est ainsi que Vitellius, aimé et favorisé consécutivement de trois princes, parcourut la carrière des magistratures, et même fut revêtu des plus honorables sacerdoces, réunissant toutes les dignités avec tous les vices.

Un vice pourtant lui manquait, l'avidité de piller. L'Afrique n'eut point lieu de se plaindre qu'il l'eût vexée par des rapines pendant deux ans qu'il y fut en autorité, d'abord comme proconsul, et ensuite comme lieutenant de son frère. Mais l'indigence, à laquelle le réduisirent ses profusions, amena enfin l'injustice ; et, ayant été chargé de l'entretien des édifices publics, il se rendit suspect d'avoir soustrait les offrandes et les ornements des temples, substituant, pour ses vols, l'étain à l'argent, et le cuivre doré à l'or.

L'avidité une fois admise dans son âme le porta jusqu'à la cruauté contre son propre sang. Il avait un fils de sa première femme Pétronia, dont il s'était séparé, et qui, remariée à Dolabella, mourut peu après, et institua ce fils son héritier, à condition que le père, dont elle connaissait l'humeur prodigue, l'émanciperait<sup>1</sup>. Elle voulait par cette précaution conserver les biens de son fils ; elle lui attira la mort. Vitellius l'émancipa : mais, après lui avoir sans doute dicté un testament en sa faveur, il s'en défit par le poison, répandant le bruit que ce jeune homme avait attenté à sa vie, et que, de rage et de honte de se voir découvert, il avait pris lui-même le poison préparé pour l'exécution du parricide.

Le mépris que Galba faisait de Vitellius fut, comme je l'ai dit, le motif qui déterminait cet empereur à lui confier l'important emploi de commandant des légions de la basse Germanie. Lorsqu'il fallut partir, il n'avait pas de quoi faire le voyage ; et pour trouver de l'argent, il fut obligé de déposer en gage un brillant qui servait de pendant d'oreille à sa mère Sextilia, dame d'un très-grand mérite. De plus, il loua sa maison, mettant dehors Galéria sa femme et ses enfants, pour les loger dans un grenier. Ses créanciers, et en particulier les habitants de

---

<sup>1</sup> L'émancipation était chez les Romains tout autre chose que parmi nous. Elle consistait à affranchir le fils de la puissance paternelle, en sorte qu'il devint pleinement maître de sa personne et de ses biens.

Sinuesse et de Formies, dont il avait détourné à son profit les revenus publics, firent opposition à sa sortie, et arrêtaient ses équipages. Il se tira de cet embarras par la hauteur et la violence. Un affranchi, à qui il devait, s'étant rendu plus incommode que les autres, Vitellius lui intenta un procès criminel, prétendant que cet homme l'avait frappé ; et il en coûta encore au malheureux créancier cinquante mille sesterces<sup>1</sup>, pour obtenir de son débiteur la cessation des poursuites. Cet exemple intimida les autres, et Vitellius partit. Il arriva au camp vers le premier décembre de l'année qui précéda la mort de Galba ; et il trouva les légions dans une fermentation violente, qui n'attendait que l'occasion pour éclater et produire une révolte.

Cette armée était fière de sa victoire sur Vindex. Beaucoup de gloire et un riche butin remporté sans fatigue et sans danger avaient été des amorces qui l'excitaient à préférer les hasards de la guerre au repos, l'espoir des récompenses à un service tranquille et uniforme. Ces motifs agissaient d'autant plus puissamment sur les soldats, qu'ils avaient supporté pendant longtemps toute la rigueur d'une milice ingrate, dans un pays presque sauvage, et sous une discipline sévère, dont la fermeté se maintient inexorable dans la paix, au lieu que les dissensions civiles l'énervent par les facilités qu'elles offrent au changement de parti, et par l'impunité qu'elles assurent à la perfidie. Les légions germaniques formaient toutes ensemble un corps très-puissant. Mais avant leur dernière expédition, chaque soldat ne connaissait que sa compagnie ; les légions avaient leurs quartiers séparés ; les deux armées demeuraient renfermées dans les limites de deux provinces différentes. Rassemblées contre Vindex, elles firent l'essai de leurs farces et de la faiblesse des Gaules : et animées par le succès, elles soupiraient après une nouvelle guerre et de nouvelles discordes ; et elles ne regardaient plus les Gaulois comme des alliés, mais comme des ennemis vaincus.

Les peuples de la partie des Gaules qui borde le Rhin nourrissaient ce levain d'animosité ; et liés avec les légions par la société d'intérêts et de sentiments, ils les aiguillonnaient contre les partisans de Galba : car c'est ainsi qu'ils avaient l'audace d'appeler ceux qui étaient entrés dans la ligue de Vindex. Par leur instigation, les soldats, aigris de plus en plus contre les Séquanais, contre les Éduens, contre tous les peuples les plus opulents de la Gaule, et mesurant leur haine sur la richesse du butin qu'ils espéraient, ne roulaient dans leur esprit que prises de villes, ravages de terres, enlèvement d'or et d'argent. Leur avidité et leur arrogance, vices ordinaires des plus forts, étaient encore irritées par la fierté des Gaulois, qui insultaient l'armée en faisant trophée des immunités et des récompenses qu'ils avaient reçues de Galba.

Ajoutez à tant de causes de trouble les bruits atroces que répandaient avec malignité des esprits brouillons, et auxquels le soldat ajoutait foi témérairement. On disait que Galba se préparait à décimer les légions, à casser les plus braves des capitaines. De toutes parts arrivaient des nouvelles sinistres : de Rome on n'apprenait rien qui n'inspirât l'aversion et le mépris pour Galba ; et ces impressions fâcheuses, en passant par Lyon, ville ennemie du gouvernement actuel par une suite de son opiniâtre attachement pour Néron, se grossissaient et s'envenimaient encore. Mais la source la plus féconde dès propos vagues, indiscrets, turbulents, était dans l'armée même, qu'agitaient tour à tour la haine,

---

<sup>1</sup> Six mille deux cent cinquante livres = 10.929 fr. selon M. Letronne.

la crainte, et, lorsqu'elle considérait ses forces, une confiance pleine de présomption.

Vitellius est Dans la disposition où étaient les esprits, un commandant d'un nom illustre, né d'un père trois fois consul, parvenu à un âge où la vigueur se soutient encore et accompagne la maturité, par-dessus tout cela d'un caractère facile et prodigue, fut reçu comme un présent venu du ciel. On ne remarquait point, ou même on lui tournait en éloges les traits de bassesse dont toute sa conduite était remplie, et qu'il avait fait paraître en particulier sur la route : car il ne rencontrait point de soldat qu'il ne le baisât des deux joues ; dans les hôtelleries, il se familiarisait indécemment avec les valets et les palefreniers ; il ne manquait point de leur demander tous les matins s'ils avaient déjeuné, et il tirait de son estomac la preuve que lui-même n'était pas à jeun.

Il faut pourtant convenir qu'il y eut quelque chose de louable dans la manière dont il se comporta en arrivant à l'armée. Il visita avec soin les quartiers d'hiver des légions. Une molle et flatteuse indulgence ne fut pas le seul motif qui le porta à effacer les notes d'ignominie, à rétablir dans leurs grades 'les officiers qui en avaient été privés. La justice et la raison furent aussi quelquefois consultées. Surtout il se fit honneur en s'éloignant de la honteuse avarice de son prédécesseur Fonteïus Capito, qui vendait les emplois, et pesait la dignité et l'indignité des sujets au poids de leur argent.

Le mérite de cette conduite fut estimé bien au-dessus de sa valeur. C'était, selon les idées de la multitude, un mérite d'empereur, et non de simple consulaire. Des juges désintéressés auraient trouvé Vitellius petit et bas : les soldats prévenus appelaient en lui bonté et libéralité ce qui était facilité excessive à donner sans mesure, sans choix, non-seulement le sien, mais souvent le bien d'autrui ; et ses vices passaient pour vertus. Dans les deux armées il y avait sans doute de bons sujets et des amateurs de la tranquillité ; mais le nombre de ceux en qui se faisait remarquer une activité pernicieuse, l'emportait de beaucoup. Entre tous se distinguaient par une cupidité effrénée et par une témérité capable de tout oser Aliénus Cécina et Fabius Valens, commandants de légion, l'un dans l'armée du haut Rhin, sous Hordéonius Flaccus, l'autre dans l'armée de la basse Germanie sous Vitellius.

Valens était un vieil officier, qui avait d'abord taché de se mettre bien auprès de Galba, en lui donnant des avis secrets contre Virginius, et en s'efforçant de lui persuader qu'il l'avait délivré d'un ennemi dangereux par la mort de Fonteïus Capito ; et comme il ne reçut pas pour ses prétendus services la récompense qu'il attendait, il taxait Galba d'ingratitude, et son zèle faux se tourna en haine violente. Il animait Vitellius à aspirer à la première place. **Votre nom**, lui disait-il, **est célèbre dans tout l'empire : les soldats sont pleins d'ardeur pour vous, Flaccus Hordéonius est trop faible pour vous arrêter, la Grande-Bretagne se joindra à nous, les troupes auxiliaires des Germains suivront le reste des légions : l'attachement des provinces au gouvernement présent ne tient qu'à un filet ; sur le trône des Césars est assis un vieillard qui n'exerce qu'une autorité précaire, et dont on voit approcher la fin : ouvrez seulement les bras à la fortune qui fait toutes les avances vers vous. L'irrésolution de Virginius était fondée. Fils d'un simple chevalier, la médiocrité de sa naissance le mettait au-dessous de l'empire s'il l'eût accepté, et à l'abri du danger s'il le refusait. Il n'en est pas ainsi de vous. Les trois consulats de votre père, la censure qu'il a gérée, l'honneur qu'il a eu d'être le collègue de Claude, voilà des titres qui vous appellent au rang suprême, et qui vous ôtent la sûreté de la condition privée. Ces vives**



exhortations donnaient quelques secousses à la paresse de Vitellius. Il n'osait espérer encore, mais il commençait à désirer. Car jusque-là rien n'avait été plus éloigné de sa pensée. Dion rapporte que des astrologues lui ayant autrefois prédit l'empire, il s'était moqué d'eux, et avait cité cette prédiction comme une preuve de leur ignorance ou de leur fourberie.

Cécina dans l'armée de la haute Germanie n'était pas moins ardent que Valens, et par des motifs semblables. Questeur dans la Bétique au temps de la révolution qui porta Galba à l'empire, il s'était montré des plus empressés à se jeter dans ce parti, et son zèle avait été récompensé par l'emploi de commandant d'une légion. Mais il s'y conduisit mal, et il fut convaincu d'avoir détourné à son profit des deniers publics. Galba, inexorable sur cet article, ordonna qu'on le poursuivît comme coupable de péculat. Cécina, aussi irrité que si on lui eût fait une injustice, résolut de brouiller tout ; et, pour se sauver de l'incendie qui le menaçait personnellement, il entreprit de mettre le feu à la république. Il avait tout ce qui est nécessaire pour gagner le soldat : une brillante jeunesse, une grande et riche taille, un courage et une ambition sans bornes ; ses discours étaient vifs et animés, sa démarche fière, ses yeux pleins de feu. Personne ne pouvait être plus capable de pousser aux dernières extrémités une armée aussi mal disposée, que celle dans laquelle il avait un commandement important.

Tout concourait à aigrir le mal. Les peuples de Trèves de Langres, et des autres villes gauloises qui, ayant pris parti contre Vindex, avaient éprouvé la sévérité de Galba, mêlaient leurs plaintes à celles des soldats répandus au milieu d'eux, et les effrayaient même par des périls chimériques. La chose alla si loin, que des députés de Langres qui étaient venus apporter aux légions, suivant un ancien usage, des symboles d'hospitalité et d'amitié<sup>1</sup>, excitèrent presque par les discours qu'ils tinrent une sédition dans l'armée ; et Hordéonius Flaccus leur ayant ordonné de se retirer secrètement pendant la nuit, le bruit se répandit qu'il les avait fait tuer. En conséquence ces légions alarmées s'unirent pour leur défense mutuelle par une confédération furtive, dans laquelle entrèrent même les troupes auxiliaires, qui auparavant étaient en division avec elles. Car, dit Tacite, les méchants se concertent plus aisément pour la guerre, qu'ils ne maintiennent entre eux la concorde pendant la paix.

Dans cette situation des choses, arriva le 1er janvier, jour auquel se renouvelait le serment de fidélité aux empereurs. Les légions de la basse Germanie, qui étaient sous les ordres de Vitellius, le prêtèrent, mais avec beaucoup de difficulté et de marques de répugnance. Il n'y eut que les premiers officiers qui prononcèrent les paroles du serment : les autres gardèrent le silence, chacun attendant que son voisin se déclarât, et disposés tous, comme il arrive dans des occasions délicates, à suivre avec avidité ce qu'aucun n'osait commencer. La conspiration du mécontentement était universelle ; mais il y eut pourtant de la diversité entre légion et légion : ceux de la première et de la cinquième poussèrent l'insolence jusqu'à jeter des pierres contre les images de Galba, la quinzième et la seizième n'allèrent pas au-delà du murmure et des menaces.

Dans l'armée du haut Rhin la quatrième et la dix-huitième légion se décidèrent sans aucun ménagement contre Galba, dont elles brisèrent les images ; et pour ne point encourir le reproche d'une rébellion ouverte contre l'empire, les soldats prêtèrent serment au sénat et au peuple romain, noms oubliés depuis longtemps. On conçoit bien que dans un pareil mouvement quelques-uns se distinguèrent

---

<sup>1</sup> Une représentation de deux mains droites jointes ensemble.

par leur audace, et se firent remarquer comme les chefs et les porte-enseignes de la sédition. Aucun néanmoins ne harangua en forme, ni ne monta sur un lieu élevé pour se faire entendre des soldats, parce qu'ils n'avaient encore personne auprès de qui ils pussent se faire un mérite d'un pareil service.

Le commandant général Hordéonius Flaccus ne fit aucun effort pour réprimer la fureur des mutins ; il n'entreprit ni de retenir dans le devoir ceux qui chancelaient encore, ni d'encourager les bons : mou, lâche, timide, et exempt de vices, parce qu'il n'avait pas la force d'être vicieux, il demeura simple spectateur d'un désordre qu'il devait empêcher. Les commandants particuliers des légions et les tribuns imitèrent l'indolence du chef. Quatre centurions osèrent seuls témoigner quelque zèle pour Galba, et défendre ses images contre les insultes des rebelles. Ils ne firent qu'irriter les soldats forcenés, qui se saisirent d'eux et les chargèrent de chaînes. Après cet exemple, il ne resta plus aucune trace ni de fidélité, ni de souvenir du serment prêté à Galba ; et, comme il arrive dans les séditions, le parti du grand nombre devint bientôt le seul, et entraîna l'universalité.

La nuit du premier au second janvier, le soldat chargé de porter l'aigle de la quatrième légion vint à Cologne où était Vitellius ; et, l'ayant trouvé à table, il lui apprit que sa légion et la dix-huitième avaient renoncé à l'obéissance de Galba, et prêté serment au nom du sénat et du peuple romain. Ce serment parut visiblement illusoire : il fut résolu de saisir la fortune aux cheveux pendant qu'elle était encore indéterminée, et l'on ne douta point que Vitellius ne dût s'offrir aux troupes qui cherchaient un empereur. Il dépêcha donc des courriers aux légions qui lui obéissaient et à leurs commandants, pour leur apprendre **que l'armée du haut Rhin ne reconnaissait plus l'autorité de Galba ; qu'il fallait, par conséquent, si l'on regardait cette démarche comme une rébellion, entreprendre une guerre ; ou, si l'on préférait l'union et la paix, choisir un nouvel empereur. Et, dans ce dernier cas, il insinuait qu'il y avait bien moins de risque à prendre ce que l'on avait sous ses yeux, qu'à aller au loin chercher un sujet inconnu.**

La première légion était la plus voisine, et Fabius Valens le plus ardent des officiers-généraux. Il vint dès le lendemain à Cologne avec un corps de cavalerie, et il salua Vitellius empereur. Cette proclamation se fit avec une indécence, que pouvaient excuser l'empressement et la précipitation, si le nouvel empereur n'y eût joint des manières basses et tout-à-fait méprisables. Il fut enlevé de sa chambre par les soldats dans son habillement ordinaire, sans aucune marque de dignité, et porté de rue en rue, tenant à la main une épée nue, que l'on disait avoir été celle de Jules César, et qui à ce titre était gardée à Cologne dans le temple du dieu de la guerre. Après la cérémonie, au lieu de retourner à son hôtel de commandant, Vitellius se mit à table dans une maison où on lui avait préparé un repas ; et il n'en sortit que contraint par le feu, qui prit à la salle à manger. Tous les assistants furent effrayés de cet accident, comme d'un présage sinistre. **Ayez confiance, dit Vitellius : c'est une lumière qui vient nous éclairer.** Et voilà, si nous en croyons Suétone, tout le discours qu'il tint aux soldats dans une si importante occasion.

Cette conduite si peu convenable à la majesté du rang suprême n'empêcha pas qu'il ne fût reconnu sur-le-champ par toutes les légions de la basse province ; et pareillement l'armée de la haute Germanie, oubliant les noms du sénat et du peuple romain, dont elle s'était parée, jura fidélité à Vitellius : preuve manifeste, que, pendant les deux jours précédents, la république avait été pour elle un prétexte, et non l'objet d'un sincère attachement.

Ceux de Cologne, de Trèves, et de Langres, égalèrent l'ardeur des armées, offrant des troupes, des chevaux, des armes, de l'argent. C'était une vive émulation de ville à ville, de particulier à particulier, et elle ne se faisait pas seulement sentir parmi les chefs des colonies, et les principaux Officiers, qui, étant dans l'abondance, pouvaient faire de pareilles offres sans se gêner, et qui d'ailleurs se proposaient après la victoire les plus flatteuses espérances ; : les compagnies, le simple soldat apportait ses petites épargnes ; et ceux qui n'avaient point d'argent donnaient leurs baudriers, leurs ornements militaires, leurs armes argentées, par une espèce de manie et d'emportement, ou plutôt par avidité et par esprit d'intérêt.

Vitellius ayant fait un effort pour louer le zèle que lui témoignaient les soldats, reçut le nom de Germanicus qu'ils lui donnaient : mais, par quelque motif que ce puisse être, il ne voulut point être appelé César, et, sans rejeter absolument le titre d'Auguste, il différa de l'accepter. Il prit dans les commencements quelques arrangements assez convenables. Il chargea des chevaliers romains de plusieurs ministères, que les empereurs précédents faisaient exercer par leurs affranchis. Il eut pour les soldats la même indulgence que nous avons déjà remarquée et louée dans Othon ; et il voulut que le fisc payât pour eux l'espèce de tribut que les centurions levaient dans leurs compagnies.

La multitude, toujours furieuse dans les révolutions auxquelles elle a eu part, voulait que l'on fît mourir un grand nombre de personnes. C'est quelque chose dans un prince tel que Vitellius, qu'il n'ait pas toujours satisfait ces cris sanguinaires, et qu'il les ait quelquefois éludés par la ruse en mettant dans les chaînes ceux dont on lui demandait la mort. Car au milieu de ces forcenés il pouvait bien être cruel ouvertement, mais il fallait qu'il les trompât pour user de clémence. Ainsi fut sauvé Julius Burdo, amiral de la flotte du Rhin. Il avait contribué à la ruine de Fonteius Capito, que le caprice des soldats prétendait venger, quoiqu'ils n'eussent pas eu lieu de l'aimer beaucoup pendant sa vie. Vitellus fit arrêter Burdo ; et, au bout d'un temps, lorsque les vieilles haines furent oubliées, il lui rendit la liberté. Civilis, ce fameux Batave, qui donna dans la suite bien des affaires aux Romains, fut aussi dérobé dans l'occasion dont je parle au ressentiment des soldats, qui le regardaient vraisemblablement comme traître à l'empire. Il avait été soupçonné de projets de rébellion par Fonteius Capito, et en conséquence envoyé à Rome sous Néron, et absous par Galba. Vitellius l'épargna par politique, pour ne point irriter la fière nation parmi laquelle Civilis tenait un très-haut rang. Dans le nombre de ceux dont le nouvel empereur accorda la mort aux cris des soldats, les plus remarquables sont les quatre centurions qui s'étaient opposés à la révolte contre Galba. Leur fidélité était un crime que ne pardonnent point des rebelles.

Le parti de Vitellius, déjà très-puissant par lui-même, se grossit encore en peu de temps. Les armées de Germanie donnaient le ton aux provinces voisines. Valerius Asiaticus, qui commandait dans la Belgique, Junius Blésus, gouverneur de la Lyonnaise, reconnurent Vitellius. Les troupes qui gardaient la Rhétie suivirent la même impression. L'armée de la Grande-Bretagne, mal d'accord avec elle-même et avec son chef, se réunit pourtant en faveur du nouvel empereur. Trébellius Maximus la commandait, homme mou et sans expérience dans la guerre, et qui, méprisé pour sa lâcheté, se faisait encore haïr par son avidité et ses exactions. Rendus Caelius, commandant d'une légion, aigrit le mécontentement des troupes ; et la sédition s'alluma au point, que Trébellius fut obligé de s'enfuir et de se cacher pour éviter la mort. Il revint pourtant, et fut reçu de son armée, qui lui laissa reprendre une ombre de commandement, et par

une espèce d'accord le général acheta sa sûreté en donnant toute licence aux soldats. Cet accord même, si honteux, ne fut pas de longue durée. Il fallut que Trébellius s'enfuît de nouveau, et que, repassant la mer, il allât chercher un asile auprès de Vitellius. Cette armée ne prit pas beaucoup de part à la guerre civile : mais son nom accréditait le parti qu'elle avait embrassé ; et Vitellius voyant qu'il ne laissait derrière lui ni provinces ni troupes qui ne fussent amies, forma son plan pour achever son entreprise, et pour aller établir à main armée son autorité dans le centre de l'empire.

Il était excité à se hâter par l'ardeur de ses troupes. Car rien n'était plus différent que Vitellius et son armée. Les soldats le pressaient à grands cris de leur mettre les armes à la main, pendant que l'effroi troublait les Gaulois, pendant que l'Espagne balançait à se déterminer. Les rigueurs de l'hiver ne leur paraissaient point un obstacle. Ennemis de tout retardement, ils voulaient qu'on les menât sur-le-champ attaquer l'Italie, et s'emparer de Rome. Ils disaient que dans les discordes civiles la diligence était infiniment importante, et qu'il fallait plus agir que délibérer. Vitellius au contraire s'endormait dans la nonchalance. Vivre dans un luxe paresseux, couvrir sa table avec profusion, il comptait que c'était là jouir de l'empire. Chargé d'embonpoint, noyé dans le vin dès le milieu du jour, il négligeait absolument les affaires ; et un si mauvais exemple n'influa point sur les soldats, qui montraient un zèle aussi empressé que si un empereur vigilant les eût encouragés par de vives exhortations. Ainsi quand j'ai dit que Vitellius forma son plan de guerre, il faut entendre que ce furent les principaux officiers qui le dressèrent sous son nom.

Il fut donc résolu que deux corps d'armée, l'un de quarante mille hommes, l'autre de trente mille, prendraient les devants sous la conduite de Valens, et de Cécina ; et que l'empereur les suivrait avec de plus grandes forces encore. Valens avait ordre de faire déclarer les Gaules en faveur de Vitellius, ou de les ravager, si elles refusaient de se soumettre, et il devait entrer en Italie par les Alpes Cottiennes<sup>1</sup>. On marqua à Cécina une route plus courte, et il fut dit qu'il regagnerait les Alpes Pennines<sup>2</sup>. Dès que ces arrangements furent connus, les soldats demandèrent avec instance le signal du départ ; et il faut que l'on n'y ait pas perdu de temps, puisqu'ils partirent avant que d'avoir reçu la nouvelle de la mort de Galba, qui fut tué, comme je l'ai dit, le quinze janvier.

Tacite a remarqué, comme un bon présage, la rencontre d'un aigle, qui se montra à la tête de l'armée de Valens, lorsqu'elle se mettait en marche, et qui l'accompagna pendant un temps. S'il y a quelque chose qui mérite d'être observé dans cette aventure vraie ou fausse, c'est la crédulité superstitieuse de l'historien.

Valens traversa le pays de Trèves sans précaution comme sans péril, parce que les peuples étaient affectionnés au parti de Vitellius. Mais à Divodurum, que nous nommons aujourd'hui Metz, quoique très-agréablement accueillis, les soldats furent saisis d'une frayeur subite et forcenée : ils courent tout d'un coup aux armes, non pour piller la ville, mais pour massacrer les habitants ; et cela sans motif, sans prétexte, uniquement par fureur et par frénésie. Comme on ignorait la cause de cette rage soudaine, il était plus difficile d'y apporter le remède. Enfin néanmoins les prières du commandant apaisèrent les soldats, et sauvèrent la ville d'une ruine totale, mais après qu'il en eut coûté la vie à quatre mille

---

<sup>1</sup> Vers le mont Cenis.

<sup>2</sup> Vers le grand Saint-Bernard.

hommes. Cet exemple terrible jeta la consternation parmi les Gaulois ; et partout où l'armée passait, les villes entières venaient au-devant avec leurs magistrats, les enfants et les femmes se prosternaient par terre le long des chemins, et l'on employait toutes les ressources que la faiblesse sait mettre en usage pour fléchir les puissants irrités.

Valens reçut dans le pays des Leuces, qui est maintenant le diocèse de Toul, la nouvelle de la mort de Galba, et de la promotion d'Othon à l'empire. Ce changement fit peu d'impression sur les soldats, à qui il était indifférent d'avoir à combattre Othon ou Galba. Il décida les Gaulois l'As haïssaient également Othon et Vitellius ; mais Vitellius se faisait craindre, et ce motif emporta la balance.

L'armée passa ensuite sur les terres de la cité de Langres, qui était amie. Elle y fut très-bien reçue, et se piqua de son côté de modestie et de bonne discipline. Mais ce fut une joie de courte durée. Il y avait dans le pays huit cohortes de Bataves, destinées à marcher à la suite de la quatorzième légion comme auxiliaires, et qui s'en étaient séparées à l'occasion des troubles qui précédèrent la mort de Néron. Elles allaient regagner la Grande-Bretagne, pendant que la quatorzième légion était dans la Dalmatie. Valens, qui trouva ces cohortes à Langres, les ayant jointes à son armée, les Bataves prirent querelle avec les légionnaires ; et les soldats des autres corps se partageant entre les deux partis opposés, peu s'en fallut qu'il ne s'ensuivît un combat général. Valens usa de l'autorité de commandant, et par le supplice d'un petit nombre de Bataves il apprit aux autres à se rappeler les sentiments presque oubliés de respect et d'obéissance pour la majesté de l'empire.

Il chercha en vain un prétexte de faire la guerre aux Éduens. Il leur avait demandé de l'argent et des armes, et ils lui fournirent de plus des vivres gratuitement. C'était la crainte qui les faisait agir ainsi. Ceux de Lyon tinrent la même conduite, mais de cœur et par affection. La haine contre Galba les avait depuis longtemps déterminés en faveur de Vitellius. Valens trouva à Lyon la légion italique, et un corps de cavalerie que nous appellerions, selon notre façon de nous exprimer, le régiment de Turin<sup>1</sup> ; et il les emmena avec lui. Tacite remarque ici un manège de courtisan de la part de ce général. La légion italique avait pour commandant Manlius, qui avait bien mérité du parti de Vitellius. Valens, à qui apparemment il faisait ombrage, le desservit par des accusations secrètes, pendant que, pour l'empêcher de se tenir sur ses gardes, il le louait beaucoup en public. L'artifice eut son effet ; et Vitellius ne fit aucun cas d'un officier à qui il avait obligation, et qui pouvait lui être utile.

J'ai dit ailleurs<sup>2</sup> que les villes de Lyon et de Vienne étaient deux rivales, qui se regardaient toujours avec un œil d'inimitié et de jalousie. L'affection des Lyonnais pour Néron avait inspiré à ceux de Vienne un grand zèle pour Galba. En conséquence il s'était livré entre eux des combats, ils avaient ravagé mutuellement leurs terres, avec un acharnement qui faisait bien voir qu'un autre intérêt que celui de Galba ou de Néron les animait. Galba, resté le maître, punit les Lyonnais, récompensa ceux de Vienne : nouveau motif de haine réciproque, que le voisinage enflammait encore. L'arrivée de Valens avec une puissante armée parut aux Lyonnais l'occasion la plus favorable qu'ils pussent souhaiter pour satisfaire leur vengeance : ils tâchèrent de communiquer aux troupes toute la haine dont ils étaient envenimés ; et ils y réussirent si bien, que les soldats

---

<sup>1</sup> *Ala Taurina.*

<sup>2</sup> *Histoire de la République Romaine.*

voulaient saccager et détruire de fond en comble la ville de Vienne, et que leurs chefs ne croyaient pas pouvoir retenir leur fureur. Les Viennois alarmés vinrent avec tout l'appareil de suppliants se jeter aux genoux des soldats, se prosterner devant eux, implorer avec larmes leur miséricorde. En même temps Valens leur distribua trois cents sesterces par tête. Alors ils se montrèrent plus traitables, l'ancienneté et la splendeur de la colonie de Vienne furent des motifs qui agirent sur leur esprit, et ils se trouvèrent disposés à écouter les représentations de leur général. Les Viennois furent pourtant désarmés ; et ils s'épuisèrent en présents, en fournitures de toute espèce à l'usage des soldats. Mais ils se jugeaient encore fort heureux d'en être quittes à ce prix. Le bruit public fut, qu'ils avaient acheté par une grande somme la protection de Valens, et la chose est très-vraisemblable en soi. Cet officier, qui longtemps avait vécu fort à l'étroit, devenu tout d'un coup riche, dissimulait mal le changement arrivé dans sa fortune. Sa longue indigence n'avait servi qu'à irriter ses passions, et il s'y livrait sans mesure, vieillard prodigue, après avoir lutté contre la pauvreté dans sa jeunesse.

Il traversa lentement le pays des Allobroges et celui des Vocontiens<sup>1</sup>, vendant ses marches et ses séjours par un honteux trafic avec les possesseurs des terres qui se trouvaient sur son chemin : et il agissait d'une façon si tyrannique, qu'il fut prêt de mettre le feu la ville de Luc<sup>2</sup> dans le pays des Vocontiens, si l'on ne fût venu sans délai lui apporter la somme qu'il demandait. Quand l'argent manquait, l'honneur des filles et des femmes était le prix qu'il fallait lui livrer pour le fléchir. C'est ainsi qu'il arriva au pied des Alpes.

Cécina prit sa route par les Helvétiens, qui du courage et de la fierté de leurs pères n'avaient guère conservé alors qu'un nom célèbre, sans force réelle et sans vigueur. Ils ignoraient la mort de Galba, et en conséquence ils refusèrent de se soumettre à Vitellius. D'ailleurs un incident d'assez petite conséquence fit naître une querelle entre eux et les soldats romains : Cécina, avide de pillage et de sang, se hâta d'en faire une guerre. Les Helvétiens se voyant vivement attaqués, s'assemblèrent en corps d'armée ; mais déshabitués de combattre, ne connaissant point leurs rangs, ne sachant point faire usage de leurs armes, ils furent taillés en pièces, leurs terres ravagées, leur capitale, qui était la ville d'Avenche, menacée d'un siège. Comme il leur était impossible de résister, ils se soumirent au vainqueur, qui fit trancher la tête à Julius Alpinus, l'un des chefs de la nation, et réserva la décision du sort des autres à Vitellius.

Les députés des Helvétiens trouvèrent l'empereur et ses légions dans les dispositions les plus fâcheuses à leur égard. Les soldats demandaient que la nation fût exterminée, et ils présentaient leurs poings fermés et leurs épées nues au visage des députés. Vitellius lui-même n'épargnait ni les reproches ni les menaces. L'éloquence de Claudius Cossus, orateur de la députation, sauva sa patrie. Il parut tremblant, déconcerté, versant des larmes ; et, par un discours convenable à sa douleur, il attendrit une multitude toujours prête à passer d'une extrémité à l'autre, et aussi prompt à se laisser toucher de commisération qu'à se porter aux plus violents excès. Les soldats changés joignent leurs larmes à celles des suppliants ; et plus fermes dans le parti de la clémence qu'ils n'avaient été ardents pour celui de la rigueur, ils obtinrent de Vitellius la grâce des Helvétiens.

---

<sup>1</sup> Les villes principales des Vocontiens étaient Vaison, Luc, Die.

<sup>2</sup> Cette ville, qui était sur la Drôme, a été submergée il y a déjà plusieurs siècles. Il s'est formé aux environs un village, qui en porte encore le nom.

Cécina était demeuré dans le pays, attendant le jugement et les ordres de l'empereur. Lorsqu'il en fut instruit, et pendant qu'il se préparait à passer les Alpes, il apprit qu'un corps de cavalerie, qui avait autrefois servi sous Vitellius en Afrique, et que Néron avait fait venir en Italie pour le projet dont il a été parlé d'une expédition en Égypte, embrassait le parti de son ancien général, et lui avait juré obéissance et fidélité. Cette cavalerie était actuellement dans les environs du Pô ; et non contente de-se donner elle-même à Vitellius, elle avait déterminé à se déclarer pour lui quatre villes importantes, Milan, Novare, Yvrées, et Verceil. Cécina bien joyeux de cet heureux commencement, et concevant qu'un corps qui ne se montait tout au plus qu'à mille chevaux ne pouvait pas garder un si grand pays, fit promptement partir un détachement considérable d'infanterie et de cavalerie, et lui-même avec le gros de l'armée il traversa les Alpes Pennines, encore couvertes de neiges.

Pendant que Vitellius faisait de si formidables apprêts de guerre, il recevait souvent d'Othon des lettres pleines de fadeur, qui l'invitaient à la paix, en lui offrant de l'argent, un rang honorable, et tel lieu de retraite qu'il voudrait choisir pour y passer ses jour dans l'abondance et dans les délices. Vitellius répondait sur le même ton : et ce badinage ridicule et indécent dura quelque temps de part et d'autre. Ensuite aux douceurs succédèrent les injures ; et dans les lettres qu'ils s'écrivaient, ils se reprochaient mutuellement toutes sortes de désordres et d'infamies : et tous deux ils disaient vrai.

Othon voulut aussi sonder les dispositions des troupes de son ennemi, et il fit députer par le sénat quelques membres de la compagnie vers les deux armées germaniques. Les députés restèrent auprès de Vitellius, à qui ils s'engagèrent si aisément, qu'ils ne sauvèrent pas même les dehors, et s'ôtèrent l'excuse de la contrainte. Les officiers des gardes, qu'Othon avait pris soin de leur joindre comme par honneur et pour leur faire cortège, furent renvoyés avant qu'ils eussent pu s'insinuer parmi les légions, et lier commerce avec elles. Valens les chargea de lettres adressées de la part des armées germaniques aux cohortes prétoriennes ; et à celles de la ville. Il y était parlé magnifiquement de la puissance du parti de Vitellius ; on leur offrait de vivre en bonne intelligence avec elles ; on se plaignait de ce qu'elles avaient voulu donner à Othon l'empire, dont Vitellius était le premier en possession : on tentait leur fidélité par des promesses et par des menaces, en leur représentant l'inégalité de leurs forces pour la guerre, en même temps qu'on les assurait qu'elles ne perdraient rien par la paix. Mais les prétoriens étaient trop affectionnés à Othon, pour se laisser ébranler.

Après les tentatives de corruption, vinrent les embûches secrètes. Vitellius et Othon envoyèrent réciproquement l'un contre l'autre des assassins. Ceux de Vitellius se cachèrent aisément dans Rome. Les émissaires d'Othon furent tout d'un coup découverts. De nouveaux visages se décelaient eux-mêmes dans un camp où tout le monde se connaissait.

Vitellius avait dans Rome sa mère, sa femme et ses enfants. Il écrivit à Salvius Titianus, frère d'Othon, que, s'il leur arrivait aucun mal, il lui en répondrait sur sa tête et sur celle de son fils. Et les deux maisons subsistèrent Mais la gloire de la clémence est du côté de Vitellius : car on peut attribuer à crainte la douceur dont usa Othon ; au lieu qu'un pareil soupçon ne peut pas tomber sur celui qui demeura vainqueur.

Je n'ai fait connaître jusqu'ici les forces que du seul parti de Vitellius. Celui d'Othon n'était pas moins appuyé. Outre l'Italie, les cohortes prétoriennes, et

celles de la ville, il avait pour lui les légions de Dalmatie, de Pannonie, et de Mœsie, qui lui jurèrent fidélité. C'était là son vrai et solide soutien. Les provinces d'outre-mer, et tout l'Orient, l'Egypte, et l'Afrique, lui avaient aussi prêté serment ; mais ce n'était point par affection pour sa personne. Le nom de la ville et la majesté du sénat pouvaient beaucoup dans ces provinces éloignées, et l'on y était tout naturellement disposé à reconnaître pour empereur celui qui était reconnu dans Rome. D'ailleurs Othon était le premier des deux concurrents dont la promotion leur eût été-annoncée, et eût prévenu les esprits.

Vitellius comptait aussi dans son parti des provinces que les circonstances, et non un véritable attachement, avaient déterminées en sa faveur. L'Aquitaine, l'Espagne, la Narbonnaise, ne tenaient à lui que par la crainte. L'Espagne même s'était d'abord déclarée pour Othon ; et Cluvius Rufus, qui en était le proconsul, en fut loué par un placard qu'Othon fit afficher dans Rome. On apprit dans le moment qu'il avait changé de parti. L'Aquitaine passa aussi par les mêmes variations. Ainsi les forces d'Othon 'et de Vitellius se balançaient, et le succès pouvait paraître fort incertain.

Voici le plan de guerre que forma Othon. Comme il savait que les passages des Alpes étaient déjà occupés par les troupes de Vitellius, il résolut d'attaquer par mer la Gaule Narbonnaise, et dans ce dessein il équipa une flotte. Ceux qui montaient cette flotte avaient pour lui un très-grand zèle. C'étaient en premier lieu les restes de la légion de marine si cruellement traitée par Galba. Othon y joignit les cohortes de la ville, et un détachement de prétoriens, sur la fidélité desquels il comptait tellement, qu'il les regardait même comme les surveillants de celle des chefs. Ces chefs étaient deux premiers capitaines de légion, et un tribun cassé par Galba, et rétabli par Othon. Ils commandaient les troupes. Le soin des vaisseaux roulait sur l'affranchi Oscus ; emploi au-dessus de sa condition : mais Othon se fiait plus à un homme de cet état, qu'à ceux d'une naissance et d'un rang plus distingués.

Il se mit lui même à la tête de son armée de terre, pour marcher à la rencontre des lieutenants de Vitellius. Il choisit pour la commander, sous son autorité les plus habiles généraux que Rome eût alors : Suétonius Paulinus, dont les exploits racontés dans les livres précédents font l'éloge ; Marius Celsus, guerrier plein de vigueur ; Annius Gallus, dont le caractère propre était la maturité. Mais il ne comptait pas pleinement sur leur attachement pour lui, et il réservait toute sa confiance pour Licinius Proculus, l'un des deux préfets du prétoire, excellent officier pour le service de la garde', mais sans aucune expérience dans la guerre, et qui, rasé calomniateur, savait donner un mauvais tour même au ; bonnes qualités des autres, et jeter habilement dans l'esprit du prince des ombrages et des défiances contre des hommes qui joignaient la franchise et la modestie à des talents supérieurs.

Avant que de partir, craignant que son absence ne donnât occasion à quelque mouvement dans Rome, il crut devoir prendre des précautions, dans lesquelles il ne consulta pas toujours les règles d'une exacte justice. Dolabella lui était suspect, non par aucun trait d'ambition ni d'esprit intrigant, mais par le nom qu'il portait, l'un des plus illustres de l'ancienne noblesse, par sa parenté avec Galba, et parce qu'il avait été mis sur les rangs pour être adopté par cet empereur. Othon se regarda comme suffisamment autorisé par ces raisons à s'assurer de la personne de Dolabella. Il le relégua à Aquinum<sup>1</sup>, et l'y fit garder à vue. Par les

---

<sup>1</sup> Aquin dans la Terre de Labour, au royaume de Naples.



mêmes raisons, il emmena avec lui plusieurs des magistrats, une grande partie des consulaires, non pour l'aider de leurs conseils ou de leurs services, mais pour les avoir sous sa main et en sa puissance. De ce nombre était L. Vitellius, qu'il ne distinguait en rien des autres, ne le traitant ni en frère d'empereur, ni en frère de son ennemi.

C'était une nouveauté dans Rome, que des préparatifs de guerre. Depuis le calme rendu par Auguste à la république, le peuple romain n'avait connu que des guerres éloignées, dont l'inquiétude, comme la gloire, n'intéressait que le chef de l'empire. Sous Tibère et sous Caligula, on n'eut à craindre que les maux d'une paix tyrannique. L'entreprise de Scribonianus Camillus contre Claude fut étouffée dans sa naissance, et l'on n'avait pas eu le temps de s'en alarmer. Néron fut détruit par la seule nouvelle du soulèvement de deux provinces, plutôt que par les armes. Au lieu que dans la circonstance actuelle on voyait des légions, des flottes se mettre en mouvement, et, ce qui était inouï, les cohortes prétoriennes, et celles de la ville, partir pour aller combattre.

Ainsi le trouble régnait dans Rome, et aucun ordre de citoyens n'était exempt de crainte. Les premiers du sénat, faibles vieillards et habitués par une longue paix à une vie tranquille ; la noblesse amollie, et qui avait oublié le métier de la guerre ; les chevaliers sans expérience dans le service, et n'ayant jamais fait une campagne ; tous tremblaient, et leur frayeur se manifestait par les efforts qu'ils faisaient pour la cacher. Il s'en trouvait d'autres néanmoins qui entraient dans des dispositions toutes contraires. La guerre réveillait leur ambition, mais une ambition insensée, qui les portait à vouloir briller par la dépense. Ils se fournissaient d'armes riches, de beaux chevaux, d'équipages magnifiques. La table était un grand objet pour quelques-uns : et ils achetaient, comme provisions de guerre, tout ce qui est propre à nourrir le luxe et à irriter les passions. Les sages soupiraient après le repos public qui s'éloignait, et s'occupaient des intérêts de l'état : les esprits légers, livrés au présent, et sans prévoyance de l'avenir, s'enivraient de vaines espérances. Le désordre convenait à plusieurs, qui, ayant ruiné leurs affaires et perdu tout crédit, redoutaient la paix, et n'avaient de ressource que dans la confusion de toutes choses. La multitude, dont les vues toujours bornées se renferment dans ce qui la touche, commençait à sentir les maux de la guerre, par la disette de l'argent, par l'augmentation du prix des vivres. Elle n'avait éprouvé rien de pareil dans le mouvement de Vindex, qui s'était terminé dans la province entre les légions de Germanie et les Gaulois.

Othon faisait, autant qu'il pouvait dépendre de lui, ce qui était nécessaire pour mettre fin à ces maux, en hâtant une décision. Il ne pouvait souffrir les délais, qu'il prétendait avoir été pernicieux à Néron ; et la diligence de Cécina, qui avait déjà passé les Alpes, était un aiguillon qui le pressait de se mettre en campagne.

Le quatorze mars il convoqua le sénat, pour recommander le soin de la république à la vigilance de la un acte de bonté et de compagnie. En même temps cherchant à se gagner les cœurs par un acte de bonté et de justice, il accorda à ceux qui étaient revenus d'exil, et dont les biens avaient été confisqués, ce qui n'était pas encore entré dans le fisc des neuf dixièmes des largesses de Néron revendiquées par Galba. Ce don était très bien placé, et avait une apparence magnifique. Mais le produit en fut peu considérable, par l'effet des ardues et exactes perquisitions des officiers du fisc, qui avaient laissé bien peu de chose en arrière.

Othon harangua aussi le peuple ; et dans son discours il vanta beaucoup la dignité de la capitale, et il fit valoir en sa faveur le suffrage auguste de tout le sénat. Il s'exprima fort modestement sur les partisans de Vitellius, qu'il taxa plutôt de prévention et d'ignorance, que de mauvaise volonté et d'audace : et pour ce qui est de Vitellius, il n'en dit pas un seul mot. Tacite doute si cette grande circonspection doit être attribuée à Othon lui-même, ou à celui qui lui composait ses discours. C'était, selon l'idée publique, Galérius Trachalus, orateur célèbre, dont j'ai parlé ailleurs : on croyait reconnaître son style. Les applaudissements d'une multitude accoutumée à flatter furent aussi excessifs que faux et menteurs. C'étaient des vœux empressés, c'étaient des témoignages d'une ardente affection, comme s'il se fût agi d'honorer le départ ou du dictateur César, ou de l'empereur Auguste. Tel était l'avisement auquel l'accoutumance de la servitude avait amené le peuple romain. Il était devenu un peuple d'esclaves, qui, occupés chacun de leur intérêt personnel, comptaient pour rien la décence et l'honnêteté publique. Othon en partant chargea son frère Salvius Titianus de tenir sa place dans la ville, et de gouverner en son absence les affaires de l'empire.

Il fit prendre les devants à un corps considérable de troupes, composé de cinq cohortes prétoriennes, de la première légion, et de quelque cavalerie. Il y joignit deux mille gladiateurs, renfort peu honorable au parti qui s'en servait, mais employé néanmoins dans les guerres civiles même par des chefs attentifs aux règles. Annitis Gallus et Vestricius Spurinna furent mis à la tête de ces troupes, et eurent ordre d'aller disputer aux ennemis le passage du Pô, puisque la barrière des Alpes était franchie. Othon lui-même les suivit à peu de distance, avec le reste des cohortes prétoriennes, et tout ce qu'il avait de forces sous sa main. Il ne se donna pas le temps d'attendre quatre légions, qui lui venaient de Dalmatie et de Pannonie, et dont trois étaient de vieux corps. La quatorzième légion surtout avait acquis beaucoup de gloire par ses exploits dans la Grande-Bretagne sous Suétonius Paulinus. En conséquence choisie par Néron pour l'expédition qu'il méditait peu avant sa ruine, cette préférence avait encore enflé le courage des soldats qui la composaient, et l'affection qu'ils avaient conçue pour Néron réfléchissait sur Othon. Ces quatre légions s'étant fait précéder d'un détachement de deux mille hommes, se mirent en mouvement, mais avec lenteur. La querelle fut décidée avant qu'elles arrivassent.

Othon, en sortant de Rome, sembla y avoir laissé le goût du luxe et des délices. Revêtu d'une cuirasse de fer, il marchait à pied à la tête des troupes, couvert de poussière, négligé sur sa personne, entièrement différent de ce qu'il avait paru jusqu'alors<sup>1</sup>. Il savait être tout ce qui convenait aux circonstances, et au besoin de ses affaires.

Dans les commencements la fortune favorisa Othon, et lui donna de flatteuses espérances. Sa flotte, quoique très-mal gouvernée, lui soumit toute la côte maritime de la Ligurie et de la Narbonnaise. Elle avait pour chefs, comme je l'ai dit, un tribun et deux centurions. Les soldats, mal disciplinés, mirent le tribun aux fers. L'un des deux centurions n'avait nulle autorité ; l'autre, nommé Suédius Clémens, commandait moins les troupes, qu'il ne leur faisait la cour.

---

<sup>1</sup> Le témoignage que rend ici Tacite à Othon est bien différent de ce qu'en dit Juvénal, qui lui reproche la mollesse et le luxe portés jusque dans les apprêts de la guerre civile, et un miroir faisant partie de ses équipages (JUVÉNAL, *Satires*, II, v. 112.) L'autorité du poète satirique ne me paraît pas devoir entrer en comparaison avec celle de l'historien.

Mais s'il était plus propre à corrompre qu'à maintenir la discipline, d'un autre côté il avait de la bravoure et une grande, ardeur de se signaler.

Une flotte où les soldats étaient les maîtres, ne pouvait manquer de causer d'étranges désordres. En côtoyant la Ligurie, ils firent partout des descentes ; et ils s'y conduisirent de façon qu'on ne les eût jamais pris pour des troupes nationales qui parcouraient les côtes de leur patrie. C'étaient des ennemis, qui exerçaient toutes sortes de violences. Ils pillaient, ils ravageaient, ils mettaient tout à feu et à sang : et le dégât fut d'autant plus horrible, que l'on ne se tenait point en garde contre eux. Les campagnes étaient remplies de toutes les richesses que produit la terre, les maisons ouvertes. Les habitants, accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants, venaient au-devant des soldats avec toute la sécurité qu'inspire la paix, et ils trouvaient les maux de la guerre. Nul canton ne souffrit plus que celui des Alpes Maritimes<sup>1</sup>, que Marius Maturus, intendant du pays, voulut défendre avec ce qu'il put ramasser de montagnards. Mais des troupes réglées n'eurent pas de peine à dissiper une multitude de Barbares, qui ne connaissaient aucune discipline, insensibles à la gloire de vaincre, comme à la honte de fuir. Il n'y avait point de butin à gagner sur une nation pauvre ; pas même de prisonniers à faire parmi des hommes alertes. qui d'un saut agile avaient tout d'un coup grimpé buts montagnes. Les vainqueurs se rabattirent sur la ale appelée alors *Albium Intermelium*, aujourd'hui Vintimille, et ils assouvirent leur avidité aux dépens de se malheureux habitants.

Leur injustice et leur cruauté, déjà odieuses par elles-mêmes, le devinrent encore davantage par l'exemple de courage que donna une femme ligurienne, qui avait caché son fils. Les soldats croyant qu'avec lui elle avait caché de l'or, voulurent par la rigueur des tourments forcer cette mère à déceler son fils. Elle leur montra son sein, en leur déclarant qu'ils devaient chercher dans cet asile celui que poursuivait leur fureur : et les plus cruels supplices continués jusqu'à la mort ne purent tirer d'elle aucune parole qui démentit une si généreuse réponse.

Par ces pillards fut tuée la mère d'Agricola, qui était alors dans les terres qu'elle possédait en Ligurie<sup>2</sup>.

Les peuples de la Narbonnaise, alarmés du voisinage de la flotte d'Othon, demandèrent du secours à Valens, qui était encore en deçà des Alpes. Ce commandant leur envoya un détachement nombreux, cavalerie et infanterie, entre lequel et les gens d'Othon descendus à terre il se livra coup sur coup deux combats très-vifs, précisément sur le bord de la mer. Dans l'un et dans l'autre ceux qui combattaient pour Vitellius eurent le désavantage, mais il en coûta beaucoup de sang aux vainqueurs : et par une espèce de trêve tacite, les deux partis s'éloignèrent réciproquement, et se retirèrent, les vaincus à Antibes, les gens d'Othon à *Albingaunum*, aujourd'hui Albengue, sur la côte de Gènes. Les troupes

Le bruit des succès de la flotte d'Othon retint dans ce parti les îles de Sardaigne et de Corse. Il y eut pourtant dans la Corse quelques mouvements, causés par la témérité de l'intendant Décimus Pacarius, homme turbulent et inquiet, qui s'empressant de faire éclater son zèle pour Vitellius, voulut lui procurer le faible appui de l'île où il était en autorité. Il porta la peine de sa folle entreprise. Car les

---

<sup>1</sup> Petite province, qui s'étendait depuis la mer jusqu'au mont Viso, où le Pô prend sa source.

<sup>2</sup> TACITE, *Agricola*, 7.

Corses, qu'il fatiguait par des levées et par les exercices militaires auxquels il les astreignait, épièrent le moment où il était dans le bain, et le tuèrent. Ceux qui l'avaient tué portèrent sa tête à Othon. Mais ils ne n'eurent ni récompense de celui pour qui ils avaient travaillé, ni punition de la part de Vitellius resté vainqueur : de plus grands objets et de plus grands crimes les firent oublier.

Les troupes de terre d'Othon remportèrent des avantages encore plus grands que ceux qui viennent d'être racontés de sa flotte. Il est vrai que le premier débat n'avait pas été favorable. J'ai parlé d'un corps de cavalerie qui, bordant la rive du Pô, s'était déclaré pour Vitellius. Cette cavalerie, appuyée d'un bon détachement envoyé par Cécina, avait entraîné sans peine dans le même parti tout le beau pays qui s'étend entre le Pô et les Alpes. Ce n'est pas que les villes et les peuples de ces cantons aimassent Vitellius : mais ils ne prenaient non plus aucun intérêt à Othon ; et amollis par une longue paix, tout maître leur était indifférent, et le premier occupant les décidait.

Tout cela était fait avant que les troupes d'Othon arrivassent, et elles souffrirent d'abord quelques légers échecs. Une cohorte de Pannoniens fut faite prisonnière auprès de Crémone. Cent chevaux et mille soldats de marine eurent le même sort entre Plaisance et *Ticinum*, que nous appelons aujourd'hui Pavie. Ces succès animèrent le courage des Bataves et des Germains détachés par Cécina. Ils passent le Pô vis-à-vis Plaisance, enlèvent quelques batteurs d'estrade : et cette insulte imprévue ayant répandu l'alarme, donna lieu au bruit qui courut que Cécina était arrivé avec toute son armée.

Spurinna était dans Plaisance avec trois cohortes prétoriennes et mille vétérans. C'était un capitaine sage et habile, qui n'ajouta nulle foi à la fausse nouvelle que débitaient des hommes effrayés : mais il sentait qu'il n'avait avec lui qu'une garnison, et non pas une armée ; et que si ses troupes suffisaient pour défendre la place, elles ne suffisaient pas pour tenir la campagne. Ainsi sa résolution était de demeurer enfermé dans les murs de Plaisance. Les soldats, qui n'avaient jamais vu la guerre, et dont cette ignorance rendait la fierté indomptable, courent aux armes, enlèvent les drapeaux, présentent la pointe de leurs armes à Spurinna qui veut les retenir, et dédaignent d'écouter les centurions et les tribuns, qui louaient la prudence du chef. Ils l'accusaient même de trahison, et d'intelligence avec Cécina. Spurinna fut contraint de se prêter à la témérité des soldats ; et il jugea à propos de feindre d'entrer dans leurs sentiments, afin de conserver son autorité, et d'être plus en état de ramener les esprits, si la fougue de la sédition venait à se calmer. C'est ce qui ne manqua pas d'arriver comme il l'avait prévu.

Lorsqu'ils furent en campagne, aux approches de la nuit il fallut se retrancher. Ce travail, qui était nouveau pour les prétoriens, commença à dompter leur vivacité. Alors les plus sensés ouvrirent les yeux, reconnurent leurs torts ; et ils représentaient aux autres à quel danger ils seraient exposés, si dans un pays de plaine, en aussi petit nombre qu'ils étaient, ils se trouvaient enveloppés par toute l'armée de Cécina. Ces réflexions étaient frappantes ; et, les officiers venant à l'appui, tous convinrent que le chef faisait sagement de choisir pour siège de la guerre une colonie puissante et bien fortifiée. Enfin, Spurinna osa leur parler ouvertement, non pour leur reprocher leur faute, mais pour leur faire sentir ses raisons. Il réussit ; et laissant seulement quelques coureurs pour avoir des nouvelles de l'ennemi, il ramena les autres à Plaisance, devenus plus traitables, et plus disposés à obéir. Il répara et augmenta les fortifications de la place, il se procura abondamment d'armes et de tout ce qui est nécessaire pour soutenir un

siège : il fit plus, il établit parmi sa troupes la discipline et la subordination, seul avantage qui manquât au parti d'Othon, où d'ailleurs brillait le courage.

Cependant Cécina approchait, tenant le soldat aussi modeste et aussi retenu, depuis son entrée en Italie, qu'il lui avait jusque-là permis de licence. L'accoutrement singulier et fastueux du chef choquait les yeux des habitants du pays qu'il traversait. Ces peuples qui portaient la toge, trouvaient étrange qu'un général romain se montrât à eux revêtu d'une casaque rayée de diverses couleurs<sup>1</sup>, et que dans le reste de son habillement il empruntât les modes des Barbares. Salonina sa femme l'accompagnait, montant un beau cheval superbement enharnaché : et ce faste, qui ne faisait tort à personne, ne laissait pas d'exciter l'indignation. C'est le vice naturel à tous les hommes de regarder avec un œil d'envie la fortune des nouveaux riches, et de ne pardonner qu'en faveur d'une exacte modestie à l'élévation de ceux qu'ils ont vus leurs égaux.

Cécina, ayant passé le Pô, tenta d'abord la fidélité des adversaires par de belles paroles et de magnifiques promesses, et on lui rendit le change. Après que les noms spécieux de paix et de concorde eurent été mis en avant, et employés avec aussi peu de bonne foi d'un côté que de l'autre, il fallut en venir à la guerre : et Cécina se disposa à faire le siège de Plaisance, affectant tout ce qui pouvait inspirer la terreur ; car il savait que le succès d'une première entreprise est d'une grande conséquence pour toutes celles qui suivront. Ne doutant donc nullement de la supériorité de ses forces, il voulut brusquer l'assaut, et insulter la place sans prendre aucune des précautions que l'art de la guerre avait inventées pour couvrir les assiégeants. Les soldats, aussi présomptueux que leur commandant, se présentèrent au pied des murs, remplis de vin et de viandes. Ils trouvèrent une vigoureuse résistance à laquelle ils ne s'attendaient point, et, après avoir perdu beaucoup de monde, ils furent repoussés. Dans ce premier combat fut brûlé un vaste et superbe amphithéâtre, construit dans un faubourg, et dont les Plaisantins regrettèrent amèrement la perte lorsqu'ils n'eurent plus à craindre de plus grands maux.

La nuit se passa de part et d'autre dans les apprêts d'une attaque en règle, et d'une bonne défense. Les partisans de Vitellius se munirent de claies, de galeries, de béliers : ceux d'Othon préparèrent de longues perches, et des masses énormes de pierre, de plomb, d'airain, pour percer et briser les ouvrages des assaillants, et écraser ceux qui seraient dessous. Dans ce travail ils s'animaient chacun de leur côté par de vives exhortations. Ils se représentaient l'honneur de vaincre, la honte de succomber. D'une part on vantait la force invincible des légions germaniques, et de l'autre la gloire et la prééminence des cohortes prétoriennes et de la maison de l'empereur. Les légionnaires traitaient avec le dernier mépris les prétoriens, comme une vile milice, nourrie dans l'oisiveté, corrompue par le cirque et par les théâtres : et ceux-ci à leur tour traitaient leurs adversaires d'étrangers, que Rome ne connaissait point. Les noms d'Othon et de Vitellius se mêlaient beaucoup dans ces discours ; mais les uns et les autres avaient bien plus belle matière à charger d'opprobres celui contre lequel ils faisaient la guerre, qu'à louer celui qu'ils servaient.

A peine le jour commençait, et déjà les murailles étaient garnies de défenseurs, et la plaine brillait de l'éclat des armes. Les légions serrant leurs rangs, les troupes auxiliaires plus étendues et se donnant plus de champ, avaient partagé entre elles l'attaque. Celles-ci composées de Germains lançaient de loin des

---

<sup>1</sup> Un haut-de-chausses à la mode des Gaulois et des Germains.

flèches et des pierres contre les endroits de la place les plus forts et les mieux gardés ; et si quelque partie des murs paraissait ou négligée, ou en mauvais ordre, ces barbares s'en approchaient sans précaution, suivant leur méthode, à demi nus, ne se couvrant point de leurs bouchers, mais les agitant par une vaine ostentation, et poussant des cris pleins de férocité. Les prétoriens avaient beau jeu contre eux. Ils les accablaient d'une grêle de traits jetés à plomb avec roideur, et ils en tuaient beaucoup sans recevoir presque aucun dommage. Ils ne se défendaient pas moins bien contre les légionnaires, qui à couvert sous leurs galeries travaillaient à saper la muraille par le pied. Les gros quartiers de pierre dont les assiégés avaient fait provision, poussés d'en haut et tombant sur les toits des galeries, mirent tout en désordre, et rendirent pareillement cette attaque inutile. Les légionnaires écrasés, les auxiliaires percés de traits, se retirèrent avec grande honte, ayant beaucoup perdu de la réputation qui les avait précédés. Cécina, après deux assauts livrés sans succès, leva le siège, et se retira à Crémone.

Spurinna, informé de la marche des ennemis, dépêcha promptement un courrier à Annius Gallus, pour l'avertir de la levée du siège et de la route que tenait Cécina. Gallus était en chemin avec la première légion, qu'il amenait au secours de Plaisance. Sur la nouvelle qu'il reçut de Spurinna, la légion voulait marcher à l'ennemi, et l'ardeur de combattre la porta jusqu'à la sédition. Gallus avec bien de la peine s'en rendit pourtant le maître, et s'arrêta à Bédriac, village situé entre Crémone et Vérone<sup>1</sup>, que deux batailles de Romains contre Romains dans l'espace de peu de mois ont rendu célèbre dans l'histoire.

Vers le même temps, Martius Macer, qui commandait les deux mille gladiateurs dont j'ai parlé, passa avec eux brusquement le Pô près de Crémone, et, tombant sur un corps d'auxiliaires de Cécina, il en tailla en pièces une partie, et mit le reste en fuite. Mais il ne poussa point son avantage, dans la crainte que les ennemis, venant à se reconnaître, n'appelassent du secours et ne devinssent bientôt supérieurs.

Cette précaution de prudence donna des soupçons aux soldats du parti d'Othon, accoutumés à interpréter toujours en mal la conduite de leurs commandants. Les plus lâches étaient, comme il ne manque jamais d'arriver, les plus insolents ; et leurs discours n'attaquaient pas seulement Macer, mais les premiers chefs de l'armée, Annius Gallus, Suétonius Paulinus, Marius Celsus. Surtout les meurtriers de Galba se montraient les plus violents boutefeux de troubles et de discorde. Agités par le remords de leur crime, et par la crainte d'un juste supplice, ils cherchaient leur sûreté dans le désordre, ils semaient la division soit par des propos séditieux qu'ils tenaient publiquement, soit par des avis secrets qu'ils faisaient passer à Othon. Et ce prince disposé à prêter l'oreille aux rapports de la plus vile canaille, parce qu'il craignait les honnêtes gens, ne savait à quoi s'en tenir, indécis dans le bon état de ses affaires, et plus sage dans la disgrâce. Il

---

<sup>1</sup> Cluvier a raison d'observer que cette position est bien vague. La distance de Vérone à Crémone est considérable, et Bédriac doit avoir été beaucoup plus près de la dernière de ces villes que de la première. Selon ce même géographe, Tacite se serait mieux exprimé, s'il eût placé Bédriac entre Crémone et Mantoue. Mais si Clavier relève bien un défaut d'exactitude dans l'historien latin, il n'a pas réussi également à déterminer la vraie position de Bédriac, qu'il suppose répondre au bourg appelé *Caneto*. Ce bourg est à la gauche de l'Oglio, et Bédriac était à la droite de cette rivière. M. Danville, aux lumières duquel je m'en rapporte très volontiers, pense que Bédriac est le lieu appelé aujourd'hui *Cividale*.

prit le parti de mander Titianus son frère, et de lui donner le commandement général des troupes. Avant que ce nouveau chef arrivât, Paulinus et Celsus remportèrent sur l'ennemi un avantage très-considérable.

Cécina se sentait piqué de n'avoir réussi dans aucune de ses entreprises, et de voir tomber de jour en jour dans le discrédit la réputation de son armée. La levée du siège de Plaisance, les auxiliaires surpris et défaits par Macer, les escarmouches même entre les batteurs d'estrade des deux partis presque toujours décidées à son désavantage, tout cela le chagrinait ; et, craignant que Valens, qui approchait, n'emportât toute la gloire des succès, il cherchait, avec plus d'avidité que de circonspection, à réparer son honneur. Dans cette vue il forma le plan d'une embuscade, où il prétendait attirer les généraux du parti contraire. Mais ceux-ci en ayant eu avis, tournèrent contre lui sa propre ruse, et il tomba dans le piège qu'il avait tendu.

La cavalerie d'Othon commandée par Celsus fit des merveilles et rompit les rangs des adversaires. Paulinus, qui conduisait l'infanterie, ne vint pas assez promptement à l'appui. Il était naturellement temporisateur ; et comme le combat s'engageait dans un pays coupé, il voulut d'abord combler les fossés, élargir les voies, donner du front à son armée, persuadé qu'il serait temps de commencer à vaincre, lorsque toutes les précautions seraient prises pour se garder d'être vaincu. A la faveur de ce délai, les gens de Cécina gagnèrent des vignes et un petit bois, où ils eurent le temps de reprendre leurs esprits et de se reformer. De là ils retournèrent à la charge, tuèrent quelques cavaliers prétoriens que la chaleur de la victoire avait portés à se trop avancer, et blessèrent le roi Épiphane<sup>1</sup>, qui combattait vaillamment pour Othon. Ce fut alors que commença à donner l'infanterie de Paulinus ; et elle écrasa les troupes ennemies avec d'autant plus de facilité, que Cécina fit la faute de ne pas mander tout d'un coup un renfort considérable, mais chaque cohorte l'une après l'autre, qui, à mesure qu'elles arrivaient, étaient mises en désordre ou par l'effort des vainqueurs, ou par le flot des fuyards.

Cette faute du commandant fut remarquée par ses soldats même, qui en furent irrités, et y soupçonnèrent de la trahison ; en sorte qu'ils chargèrent de chaînes le préfet du camp, Julius Gratus, comme s'entendant avec son frère Julius Fronto, qui était tribun dans l'armée d'Othon, et qui de son côté avait été mis dans les fers pour un semblable soupçon.

Au reste, l'effroi fut si grand et si universel parmi les troupes de Vitellius, la confusion et le mélange de ceux qui fuyaient avec ceux qui venaient du camp à leur rencontre jetèrent un trouble si étrange et sur le champ de bataille, et à la tête des retranchements, qu'il demeura pour constant dans les deux partis que l'armée de Cécina aurait pu être entièrement détruite, si Paulinus n'eût pas fait sonner la retraite. Ce général alléguait qu'il avait appréhendé, s'il s'acharnait à la poursuite, de hasarder ses troupes fatiguées par un rude combat, et qui n'avaient point de réserve pour les soutenir en cas de disgrâce, et de les exposer à des ennemis qui sortiraient tout frais de leur camp. Mais ce raisonnement trouva peu d'approbateurs : la multitude n'en fut point satisfaite, et ses défiances augmentèrent à l'égard de son chef. Au contraire l'événement de ce combat fut une leçon utile pour les vaincus. Sans en être intimidés, ils se tinrent pour avertis de se conduire avec plus de précaution et de retenue : et ce ne

---

<sup>1</sup> Ryckius dans ses notes sur Tacite pense que ce prince était le fils d'Antiochos de Commagène, dont il est parlé dans Josèphe, l. VII de la *Guerre des Juifs*, c. 27.

furent pas seulement les troupes de Cécina qui en profitèrent, et qui voulurent se laver du reproche que leur faisait leur général d'être elles-mêmes la cause de leur défaite par une arrogance plus propre à la sédition qu'au combat ; mais les soldats de Valens, qui était alors arrivé à Pavie, apprenant à ne point mépriser l'ennemi, et piqués du désir de relever la gloire de leur parti, devinrent plus soumis et plus disposés à l'obéissance. Car jusque-là le même esprit d'indocilité régnait parmi eux ; et sur la route ils avaient excité une sédition furieuse, dont Valens s'était vu près de devenir la victime. En voici l'occasion.

Les huit cohortes de Bataves que Valens avait trouvées à Langres, et jointes à son armée, étaient, comme je l'ai dit, par leur première destination, attachées à la quatorzième légion. Dans le mouvement qui délivra de Néron l'empire et le genre humain, les légionnaires et les Bataves s'étaient divisés, et avaient pris parti, les premiers pour le prince, et les autres contre lui. Néron ayant succombé, ce fut pour les Bataves un sujet de vanité et de triomphe. Ils ne voulurent point accompagner la quatorzième légion en Dalmatie, et ils se déterminèrent à retourner dans la Grande-Bretagne, d'où ils étaient partis. La rencontre de l'armée de Valens leur fit rebrousser chemin. Ils embrassèrent le parti de Vitellius, et y portèrent toute leur fierté. Ils se vantaient sans cesse auprès des légions avec lesquelles ils marchaient, d'avoir réduit la quatorzième légion, d'avoir privé Néron de la possession de l'Italie ; en un mot, ils s'attribuaient tout l'honneur de la décision de cette grande querelle, et ils se donnaient pour les arbitres de la fortune des princes et du succès des guerres. Les soldats des légions souffraient impatiemment ces bravades, le chef lui-même en était blessé ; la discipline se corrompait par des querelles continuelles, qui pouvaient aisément dégénérer en combats : enfin Valens craignait que de l'insolence les Bataves ne passassent à l'infidélité.

Frappé de ces réflexions, Valens saisit le prétexte que lui offrait la défaite des troupes qu'il avait envoyées au secours de la Narbonnaise contre la flotte d'Othon. Sous couleur de défendre les alliés de Vitellius, et réellement dans la vue de séparer un corps trop puissant lorsque toutes ses forces étaient réunies, il ordonna à une partie des Bataves de se transporter dans la Narbonnaise. Cet ordre affligea les Bataves, et indisposa même les légions, qui se plaignaient qu'on leur ôtât un important appui en éloignant d'excellentes troupes. **Quoi ! disait-on, de vieux soldats, vainqueurs en tant de guerres, sont retirés pour ainsi dire du champ de bataille au moment où nous approchons de l'ennemi ! Si le soin d'une province est préférable à celui de la capitale et au salut de l'empire, allons tous dans la Narbonnaise. Mais si l'Italie est notre objet essentiel, si elle est le terme et le fruit de la victoire, qu'y a-t-il de moins sensé que de nous affaiblir lorsque nous y entrons, et de retrancher de notre corps des membres vigoureux, qui nous rendraient de grands services ?**

Comme ces discours se répandaient dans tout le camp, Valens voulut y mettre ordre, et il envoya ses licteurs pour dissiper la sédition. Mais les mutins l'attaquent lui-même, ils lancent sur lui des pierres, ils l'obligent de fuir, et ils le poursuivent en lui reprochant les dépouilles de la Gaule dont il s'était enrichi, l'or qu'il avait reçu des Viennois ; et, persuadés qu'il cachait des trésors acquis par leurs travaux, ils pillent ses bagages, ils visitent ses tentes, et sondent la terre avec la pointe de leurs armes, pendant que l'infortuné chef, sauvé par leur avidité, se cachait déguisé en esclave chez un officier de cavalerie.

Leur grande fougue au bout d'un temps commença à s'apaiser. Alphénus Varus, préfet du camp, s'avisa d'un expédient pour leur faire sentir le besoin qu'ils



avaient de leur chef. Ce fut de les laisser absolument à leur propre conduite, en faisant cesser tout l'ordre qui entretient la discipline dans une armée. Il défendit aux centurions de faire leur ronde, aux trompettes de sonner pour annoncer les veilles de la nuit. Ce calme insolite acheva de déconcerter les mutins. Ils demeurèrent dans une espèce d'engourdissement : ils se regardaient les uns les autres, ne sachant quel parti prendre ; et, consternés précisément parce que personne ne se mêlait de les commander, ils tâchèrent, par un modeste silence, par des marques de repentir, enfin par leurs prières et par leurs larmes, d'obtenir leur pardon. Valens choisit ce moment pour sortir de sa retraite ; et il se présenta dans l'état humilié d'un suppliant, le visage baigné de pleurs. Les soldats l'avaient cru mort : en sorte que, le revoyant contre leur espérance, ils furent également attendris et pénétrés de joie ; et passant, comme c'est l'ordinaire de la multitude, d'un excès à l'autre, ils se félicitent de l'avoir recouvré, ils le comblent de louanges, et, l'environnant de leurs aigles et de leurs drapeaux, ils le portent sur son tribunal. Valens se renferma dans une modération convenable à la circonstance. Il ne demanda le supplice d'aucun des coupables ; il se plaignit pourtant de quelques-uns, de peur qu'un silence absolu ne le rendît suspect de réserver son ressentiment tout entier dans son cœur. Il savait que dans les guerres civiles les soldats donnent la loi à leurs chefs.

Peu s'en fallut que la sédition ne se rallumât de nouveau, lorsqu'en arrivant auprès de Pavie l'armée de Valens apprit la défaite de Cécina. Outrée de n'être pas venue assez à temps pour se trouver au combat, elle s'en prenait aux lenteurs et même à la perfidie de son commandant. Mais la réflexion changea cette fougue inconsidérée en ardeur contre l'ennemi. Les soldats ne veulent prendre aucun repos ; et sans attendre l'ordre de personne ils se hâtent, ils pressent les porte-enseignes, ils précèdent souvent leurs drapeaux, et par cette diligence ils eurent bientôt joint Cécina.

Ce fut un grand sujet de joie pour les troupes de celui-ci de se voir accrues d'un si puissant renfort. Mais en même temps elles craignaient d'en être méprisées, comme ayant été vaincues, comme ayant manqué de courage. Ainsi, tant pour se justifier elles-mêmes que pour flatter l'armée arrivante, elles en relevaient la force et la puissance, et se plaignaient de Valens, qui par ses retardements les avait privées d'un si grand appui, et exposées à essuyer seules tout le feu des troupes fraîches de l'ennemi. Et en général, quoique Valens eût la prééminence par l'ancienneté, et parce qu'il commandait un corps d'armée bien plus nombreux, cependant la faveur du soldat était pour Cécina, à qui sa jeunesse, sa bonne mine, et surtout sa libéralité, gagnaient les cœurs, en même temps que ses manières bruyantes et fanfaronnes éblouissaient les esprits.

De là naquit une vive jalousie entre les deux commandants. Cécina méprisait son collègue comme infecté d'une honteuse avarice, et Valens tournait Cécina en ridicule comme arrogant et présomptueux. Néanmoins, cachant leur haine réciproque, ils se réunissaient pour tendre à l'utilité commune du parti ; et de concert ils écrivaient des lettres pleines de reproches outrageants contre Othon, ne ménageant rien, et ne craignant point de s'ôter l'espérance du pardon en cas de disgrâce, au lieu que les généraux d'Othon s'abstenaient de toute invective contre Vitellius, quelque riche que fût la matière.

Il est vrai qu'entre ces deux princes si vicieux le public faisait alors une différence à l'avantage de Vitellius, dont les voluptés paresseuses semblaient moins à craindre que les passions impétueuses d'Othon. Celui-ci, par le meurtre de Galba, avait étrangement surchargé les sentiments de terreur et de haine

dont les esprits étaient de longue main prévenus : personne n'imputait à l'autre le commencement et l'origine de la guerre. Vitellius, gourmand et esclave de son ventre, ne paraissait ennemi que de lui-même : le luxe d'Othon, sa cruauté, son audace, menaçaient la république. Telles sont les observations de Tacite ; malgré lesquelles je ne craindrai point de dire que, si Othon était plus criminel, il y avait en lui plus de ressource. Sa conduite, depuis qu'il eut envahi l'empire, présente bien des parties louables : au contraire tout est digne de mépris dans Vitellius, dont la facilité stupide ouvrait la porte à tous les maux, sans laisser aucune espérance de bien.

La jonction de Cécina et de Valens les mettait en état de livrer bataille ; et rien ne retardait une action générale, si Othon ne voulait s'y refuser. Il tint un grand conseil pour délibérer s'il devait traîner la guerre en longueur, ou tenter les risques de la fortune. Suétonius Paulinus fut d'avis de temporiser : et comme il passait pour le plus habile capitaine qui fût dans l'empire, il crut qu'il était digne de sa réputation d'appuyer son avis sur des considérations profondes, qui embrassassent tout le plan de la guerre.

Il représenta donc que toutes les forces de Vitellius étaient arrivées, et que l'on n'avait pas à craindre qu'elles reçussent de nouveaux accroissements, vu que la fermentation qui agitait les esprits des Gaulois et la crainte des nations germaniques ne permettraient pas de dégarnir la rive du Rhin ; que les légions britanniques étaient occupées par les Barbares à qui il fallait faire face, et séparées par la mer ; que les Espagnes avaient peu de troupes ; que la Narbonnaise tremblait, tenue en respect par la flotte d'Othon, et effrayée du mauvais succès du combat hasardé par les gens de Vitellius ; que la Gaule transpadane enfermée entre les Alpes et le Pô, n'ayant aucune communication avec la mer, ravagée par le passage des troupes, ne pourrait fournir les provisions nécessaires à l'armée ennemie, qui par conséquent tomberait bientôt dans la disette. Que les Germains auxiliaires, dont la fierté paraissait avoir quelque chose de formidable, étaient des corps mous, que le changement de climat, si la guerre durait jusqu'à l'été, suffirait pour abattre. Que souvent des ennemis redoutés, dont le premier effort semblait capable de tout renverser, ruinés par les délais, avaient vu leurs forces s'évanouir et se réduire à rien. — Vous au contraire, ajouta-t-il, nous avons des ressources infinies, et sur lesquelles nous pouvons pleinement compter. La Pannonie, la Mœsie, la Dalmatie, nous offrent le secours de leurs puissantes armées. Nous avons pour nous l'Italie, Rome la capitale de l'empire, le sénat et le peuple romain, noms respectés, dont l'autorité peut bien souffrir une éclipse passagère, mais ne périt jamais. Toutes les richesses publiques et particulières sont en notre pouvoir : et l'on sait que dans les discordes civiles l'argent est plus efficace que le fer. Nos soldats sont accoutumés au climat de l'Italie, et capables de supporter les chaleurs. Nous avons devant nous le Pô, et plusieurs villes bien fortifiées, bien munies de troupes et de provisions, et dont aucune, comme nous pouvons nous en flatter après l'exemple de Plaisance, ne cédera aux attaques de l'ennemi. Qui nous force de nous hâter ? Nous ne pouvons que gagner à tirer la guerre en longueur. Dans peu de jours arrivera la quatorzième légion, dont la réputation est très-grande, avec les troupes de la Mœsie. Alors nous remettrons la matière en délibération : et si l'avis de la bataille prévaut, nous la livrerons avec un important surcroît de forces.

Marius Celsus accéda au sentiment de Paulinus. Annius Gallus, dont on envoya demander l'avis, parce qu'une chute de cheval le retenait au lit, pensa de même. Mais Othon inclinait vers le parti opposé. Son frère Titianus et le préfet du

prétoire Proculus, hardis par inexpérience, promettaient avec emphase que les dieux et la fortune d'Othon présideraient au combat ; recourant à la flatterie, afin que personne n'osât les contredire. Cet avis remporta, et la témérité des adulateurs prévalut sur la sagesse des meilleures têtes.

Il est pourtant bon d'observer qu'Othon avait plusieurs motifs de se hâter de combattre<sup>1</sup>. Outre qu'il ne pouvait supporter le poids de l'incertitude qui l'accablait, et que par vivacité et par impatience, succombant sous l'inquiétude, il aimait mieux précipiter une décision, au hasard de ce qui pourrait en arriver, l'ardeur des prétoriens pour en venir aux mains avec l'ennemi lui faisait la loi. Ces troupes, nullement accoutumées aux fatigues d'une guerre de campagne, soupiraient après leur tranquille service dans la ville ; et d'ailleurs pleines de présomption, elles comptaient que combattre et vaincre serait pour elles une même chose, et qu'une action générale les mettrait en état de retourner sur-le-champ aux délices de Rome, qui faisaient la matière de leurs continuels regrets.

Un autre intérêt encore plus puissant aiguillonnait Othon, s'il est vrai, comme plusieurs l'ont prétendu, qu'il y ait eu quelque disposition dans les deux armées à se concilier, et à convenir de ne se point égorger mutuellement pour la querelle des deux plus indignes mortels qui fussent sur la terre, mais de prendre plutôt le parti de les sacrifier tous deux, et de choisir un sujet propre à faire honneur à l'empire, ou même de s'en rapporter au sénat. Si les choses tournaient ainsi, Suétonius Paulinus, homme d'un mérite éprouvé, et le plus ancien des consulaires, pouvait concevoir de grandes espérances : et tel était, selon ce récit, le secret motif des délais qu'il conseillait.

Tacite ne trouve nulle probabilité dans ce fait, et il le réfute avec hauteur. Est-il croyable, dit-il, que Paulinus, dont on vante avec raison la prudence consommée, ait pu espérer que dans un siècle aussi corrompu une multitude de gens armés aurait assez de modération pour renoncer à la guerre par amour de la paix, après avoir troublé la paix par amour de la guerre ? Peut-on supposer avec quelque vraisemblance, ou que des armées composées de tant de nations différentes, dont les langues et les mœurs n'avaient nul rapport, se soient concertées pour un pareil projet ; ou que les principaux officiers et les chefs, la plupart noyés dans le luxe, abîmés de dettes, perdus de crimes, consentissent à reconnaître un prince qui ne fût pas comme eux vendu au vice, et redevable à leurs armes de son élévation ? L'ambition, ajoute-t-il, a rempli de sang et de carnage les meilleurs temps de la république. A Pharsale, dans les plaines de Philippes, les légions ne se sont point séparées sans tirer l'épée, bien loin que les années d'Othon et de Vitellius aient été capables d'un tel héroïsme de modération et de sagesse.

Il n'est pas aisé de se refuser à la force de ces raisonnements. Mais Tacite convient lui-même qu'il est possible que l'indignité des deux empereurs pour lesquels on combattait, ait fait naître des pensées de paix aux plus judicieux et aux plus sensés des soldats. Suétonius Paulinus et Marius Celsus, principaux chefs de l'armée d'Othon, étaient des gens de bien, de bons citoyens, que cette idée peut avoir flattés, quoiqu'ils la trouvassent difficile dans l'exécution. Au moins Othon pouvait le soupçonner ; et ce soupçon suffisait pour le déterminer à ne vouloir souffrir aucun délai.

---

<sup>1</sup> TACITE, *Histoires*, II, 37.

La résolution de combattre étant arrêtée, il ne fut plus question que de délibérer si Othon se trouverait à la bataille, ou s'il mettrait sa personne en sûreté. On prit encore sur ce point le mauvais parti à l'instigation des mêmes flatteurs qui dominaient dans le conseil. Ils affectèrent ici un grand zèle pour la conservation du prince ; en sorte que Paulinus et Celsus, déjà rebutés de l'affront qu'avait essuyé leur premier avis, ne se sentirent pas portés à en donner un second qui semblât mettre Othon en péril. Il fut donc décidé que l'empereur se retirerait à Brixellum<sup>1</sup> : et ce jour est remarqué par Tacite<sup>2</sup> comme la première époque du dépérissement des affaires d'Othon. D'une part, il emmena avec lui une partie des cohortes prétoriennes et de ses meilleures troupes ; et de l'autre, celles qui restaient n'eurent plus le même courage, parce que leurs commandants leur étaient suspects, et qu'Othon, en qui seul les soldats avaient confiance, et qui n'avait lui-même confiance qu'aux soldats, laissait les chefs et l'armée livrés à leurs soupçons réciproques, et par conséquent peu en état d'agir de concert. La preuve ne tarda pas à s'en manifester.

Les généraux de Vitellius étaient parfaitement instruits de l'état du camp d'Othon. Dans les guerres civiles rien n'est plus commun que les transfuges ; et les espions, en voulant tirer le secret des autres, souvent offrent le moyen de pénétrer le leur. Ainsi Cécina et Valens aussi tranquilles que leurs ennemis étaient bouillants et impétueux, tournaient en sagesse pour eux l'imprudente témérité de ceux à qui ils avaient affaire, et ils se tenaient attentifs à profiter de la première occasion qui se présenterait de combattre avec avantage. En attendant ils occupaient leurs soldats à la construction d'un pont de bateaux sur le Pô, vis-à-vis de l'endroit que gardaient les gladiateurs d'Othon commandés par Macer.

Au milieu de la rivière s'élevait une île dans laquelle passaient fréquemment les gladiateurs en barques, les Germains à la nage. Macer y engagea un combat, dans lequel il fut battu, un grand nombre de ses gladiateurs tués ou noyés, ses barques coulées à fond ou prises par l'ennemi. Ce combat s'était livré à la vue des deux armées : et les troupes d'Othon, spectatrices de la défaite de leurs gens, entrèrent dans une si furieuse indignation contre Macer, qu'il courut risque de la vie. Il reçut de l'un des séditieux un coup de lance, et plusieurs autres, venant sur lui l'épée nue à la main, allaient l'achever, si les tribuns et les centurions ne fussent accourus, et ne l'eussent tiré des mains de ces forcenés. Othon donna gain de cause aux soldats, en destituant Macer, à qui il envoya pour successeur Flavius Sabinus<sup>3</sup> consul désigné. Ces troupes mutines étaient charmées de changer souvent de commandants ; et ceux-ci quittaient avec plaisir un service où, toujours en butte à la sédition, ils avaient autant à craindre de leurs propres soldats que de ceux des ennemis.

Depuis qu'Othon s'était retiré du camp, le titre du commandement général était resté à Titianus son frère : mais la réalité du pouvoir résidait dans le préfet du prétoire Proculus. Toute l'habileté de Paulinus et de Celsus devenait inutile, parce que personne n'écoutait leurs avis ; et le vain nom de généraux qu'ils portaient ne servait qu'à les rendre en quelque façon responsables des fautes de leur imprudent collègue, qui se parait de leur autorité. Les officiers étaient

---

<sup>1</sup> Bersello.

<sup>2</sup> TACITE, *Histoires*, II, 33.

<sup>3</sup> Il ne faut pas confondre ce consul désigné avec le frère de Vespasien qui portait les mêmes noms, déjà ancien consulaire et actuellement préfet de la ville.

inquiets et pleins de défiance, voyant les mauvais conseils prévaloir absolument sur les bons. Le soldat avait de l'ardeur, mais une ardeur indocile, qui le portait à aimer mieux interpréter les ordres de ses chefs, que les exécuter. Ainsi tout se préparait à une action générale, et à la ruine d'Othon.

L'armée de Vitellius était campée près de Crémone, et celle d'Othon à Bédriac, comme je l'ai dit. Proculus, résolu d'aller chercher l'ennemi, partit de Bédriac, où il laissa néanmoins subsister son camp avec les troupes nécessaires pour le garder ; et s'étant avancé à quatre milles, il établit un nouveau camp dans un poste si malhabilement choisi, qu'au mois d'avril, et dans un pays tout coupé de rivières, les troupes souffraient de la disette de l'eau. Là on délibéra de nouveau, si l'on irait présenter la bataille. D'une part Othon par des ordres réitérés pressait de combattre ; de l'autre les soldats demandaient que leur empereur vînt se mettre à leur tête ; plusieurs, que l'on appelât les troupes qui étaient au-delà du Pô à la droite de cette rivière. Il est difficile, dit Tacite, de décider quel était le meilleur parti. Ce qui est certain, c'est que l'on ne pouvait pas en prendre un plus mauvais, que celui auquel on se détermina.

Il fut dit que l'on gagnerait le confluent du Pô et de l'Adda : et comme ce lieu est au-dessus de Crémone, où campaient les ennemis, il semble<sup>1</sup> que le dessein de Proculus fût d'enfermer l'armée de Vitellius entre celle qu'il conduisait, et le corps de troupes qu'Othon tenait à Brixillum. Mais pour exécuter ce plan, il fallait filer devant l'ennemi, et lui prêter le flanc : et il paraît que telle était la raison pour laquelle Paulinus et Celsus improuvaient cette marche, représentant qu'elle exposerait des troupes fatiguées par une route de plusieurs milles, et embarrassées de bagages, à être attaquées par un ennemi qui, sortant tout frais de son camp, et ne portant que ses armes et ce qui lui était nécessaire pour combattre, aurait sur eux un très-grand avantage. Titianus et Proculus n'avaient rien à répondre à ces raisons ; mais ils faisaient valoir l'autorité du commandement suprême, dont ils étaient dépositaires, et ils alléguaient les ordres de l'empereur. En effet on venait de recevoir de la part d'Othon un nouveau courrier, chargé de nouveaux ordres plus pressants que les précédents, et accompagnés de plaintes et de reproches contre la timidité et la lenteur des généraux. Othon voulait en finir, fatigué par les délais, et ne pouvant supporter un état flottant entre la crainte et l'espérance. Il fallut donc que tous se rangeassent à l'avis de marcher, et courussent les risques de l'entreprise la plus mal concertée qui fut jamais faite.

L'ennemi ne les attendait point. A leur approche, Valens, qui était resté dans le camp, donna le signal du combat : et Cécina, promptement averti, quitta le pont, dont il pressait actuellement la construction, et où il écoutait les propositions que lui faisaient deux tribuns des cohortes prétoriennes. La conversation fut interrompue par, la nécessité où Cécina se trouva de courir au combat, et ainsi l'on n'a pas su quel en était l'objet.

Pendant que les légions, suivant un usage qui me paraît digne de remarque, tiraient au sort le rang que chacune devait occuper dans la bataille, la cavalerie sortit sur l'ennemi. Mais elle ne put soutenir le choc de celle d'Othon, qui était pourtant moins forte en nombre ; et elle aurait été acculée avec beaucoup de

---

<sup>1</sup> Je m'exprime ainsi, parce que je suis obligé d'avouer que c'est là une conjecture, qui m'est fournie par la position des lieux et par les mouvements des généraux d'Othon, et non pas par le texte de Tacite.

désordre et de danger contre les retranchements du camp, si la légion Italique ne l'eût forcée l'épée à la main de retourner au combat.

Ce premier trouble n'eut point de suite. L'armée de Vitellius se rangea tranquillement et sans confusion. Au contraire, du côté d'Othon, les chefs étaient frappés d'un pressentiment sinistre, les soldats indisposés contre leurs chefs : tout se trouvait pêle-mêle, combattants, valets, voitures : et le chemin, environné des deux parts de fossés escarpés et profonds, aurait été trop étroit même pour une armée qui n'eût eu à faire qu'une marche paisible. Plusieurs cherchaient leurs drapeaux, dont ils s'étaient éloignés : cris tumultueux, courses incertaines, nul rang assigné par les généraux et les officiers ; mais selon que chacun se sentait du courage ou de la timidité, ils se plaçaient à la première ou à la dernière ligne.

Ace trouble, bien peu propre à assurer les courages, se joignit une fausse joie, qui en amortit encore la vivacité. Tout d'un coup il se répand dans l'armée d'Othon un bruit, que les adversaires subitement changés abandonnent les intérêts de Vitellius. On ne sait pas ce qui avait donné lieu à ce bruit, soit indiscrete légèreté de quelques partisans d'Othon, ou fraude d'émissaires secrets des amis de Vitellius. Quoi qu'il en soit, les soldats d'Othon qui étaient aux premiers rangs, saisissent cette espérance, et en approchant des ennemis ils leur font un salut de paix. Ils en reçurent des menaces pour réponse, et en même temps ils se rendirent suspects de trahison à leurs camarades des derniers rangs, qui ne pouvaient deviner le motif d'un procédé si singulier.

Cependant le combat s'engagea par les gens de Vitellius qui en bon ordre, serrant leurs files, supérieurs et pour le nombre et pour la force des combattants, commencent la charge avec vigueur. Ceux d'Othon, quoique dispersés par pelotons, en plus petit nombre, fatigués d'une assez longue marche, se défendent courageusement. L'action générale se partagea en une infinité de combats particuliers. Dans les endroits embarrassés d'arbres et de vignes, on combattait diversement, de près, de loin ; par bataillons, par compagnies. Sur la chaussée du grand chemin, appelée ailleurs par Tacite<sup>1</sup> la voie Postumienne, on se battait corps à corps. Les combattants en vue à tous, et se distinguant les uns les autres, faisaient les derniers efforts pour avoir l'honneur de décider par leur bravoure toute la querelle. Négligeant l'usage des javelines, qui se lançaient de loin, ils n'employaient que l'épée et la hache pour mettre en pièces les cuirasses et les casques, et ils se poussaient mutuellement jusqu'à ce que les plus faibles fussent obligés de reculer.

Entre le Pô et le grand chemin s'étendait une plaine où deux légions combattirent vaillamment, la première pour Othon, la vingt-et-unième pour Vitellius. Celle-ci était un vieux corps, depuis longtemps couvert de gloire. L'autre ne s'était jamais trouvée à aucune bataille : mais pleine de fierté et de courage, elle brûlait du désir d'acquiescer de l'honneur. Elle eut d'abord la supériorité, et ayant taillé en pièces la première ligne de la vingt-et-unième légion, elle en enleva l'aigle. Ces vieux soldats, outrés de l'affront qu'ils recevaient, rappelèrent tout ce qu'ils avaient de force ; et ils se battirent avec tant de furie qu'ils mirent en fuite leurs adversaires, après avoir tué le commandant de la légion, Orphidius Bénignus, et en avoir pris la plupart des drapeaux et des enseignes.

---

<sup>1</sup> TACITE, *Histoires*, III, 21 ; II, 42.

D'un autre côté la treizième légion eut le même sort que la première. Un détachement de la quatorzième (car le corps de la légion ne se trouva point à la bataille) fut pareillement enveloppé, et toute la valeur de ces braves gens succomba sous l'effort du grand nombre. Ainsi le parti d'Othon avait partout le dessous, et ce qui en acheva la défaite, fut un corps de Bataves amené par Alphénius Varus, qui après avoir taillé en pièces sur la rive du Pô les gladiateurs dont il a été parlé plus d'une fois, vint prendre en flanc l'armée d'Othon, et l'ayant rompue et percée de part en part, mit le dernier sceau à la déroute. Les vaincus n'eurent plus d'autre parti à prendre que la fuite, et ils tâchaient de gagner Bédriac, qui était à une fort grande distance. D'ailleurs les tas de corps morts d'hommes et de chevaux couvraient les chemins. C'est ce qui rendit la fuite plus difficile, et le carnage plus grand. Car dans les guerres civiles on ne faisait point : de prisonniers ; vu que ne pouvant devenir esclaves, ils n'auraient été qu'à charge à ceux qui les auraient pris.

Les généraux et les principaux officiers de l'armée d'Othon se conduisirent diversement pour ce qui regardait leurs personnes. Paulinus et Licinius Proculus évitèrent le camp, craignant la fureur du soldat, et ils allèrent chercher des retraites éloignées, où ils pussent prendre conseil des événements. Védus Aquila, commandant de la treizième légion, se trouva mal de n'avoir pas usé d'une précaution semblable. Étant entré dans le camp lorsqu'il faisait encore grand jour, il se vit assailli d'une troupe de séditeux qui, n'épargnant ni les injures ni les coups, le traitaient de déserteur, et cal de traître : non qu'ils eussent aucun reproche précis et déterminé à lui faire ; mais c'est l'usage de la multitude : de rejeter ses fautes et sa honte sur autrui. Tacite ne nous apprend pas ce que devint cet officier. On peut ii conjecturer qu'il fut sauvé par Annus Gallus, qui seul de tous les chefs paraît en cette occasion avoir conservé quelque autorité sur les soldats. Il obtint d'eux par remontrances, par prières, qu'ils ne voulussent point surcharger le malheur de leur défaite par une fureur intestine, qui les portât à s'égorger mutuellement et qu'ils se missent dans l'esprit, que dans tous les cas, soit que la guerre fût finie, soit qu'il fallût reprendre les armes, l'unique ressource des vaincus était l'union et le concert. Les soldats se laissèrent apaiser par ces représentations, le calme se rétablit : on distribua les sentinelles et les corps de gardes selon la loi de la discipline. Titianus et Celsus arrivant de nuit au camp, trouvèrent les choses en cet état, et ne coururent aucun danger.

Le courage des troupes vaincues était abattu. Les prétoriens seuls, qui, selon le témoignage de Plutarque, avaient mal fait dans la bataille, imputaient leur défaite à la trahison de leurs chefs, et non à la supériorité de leurs ennemis. Ils disaient que la victoire avait coûté du sang aux adversaires ; que leur cavalerie avait été mise en désordre ; qu'on leur avait enlevé l'aigle de l'une de leurs légions. Que d'ailleurs Othon était de l'autre côté du Pô avec des forces considérables ; que les légions de Manie allaient arriver ; qu'il était resté dans le camp de Bédriac une grande partie de l'armée : que ces différents corps de troupes au moins n'avaient pas été vaincus ; et que si le sort l'ordonnait ainsi, il était plus honorable de périr les armes à la main. Cette fierté des prétoriens ne se soutint que jusqu'au jour. Lorsque les réflexions de la nuit eurent amorti leur feu, ils se rangèrent à l'avis des autres, et consentirent à se soumettre au vainqueur.

L'armée de Vitellius s'était arrêtée à cinq milles de Bédriac, et par conséquent à un mille du camp d'où étaient partis ceux d'Othon pour la bataille. Elle ne s'environna point de retranchements ; ses armes et la victoire lui en tinrent lieu. Mais de quelque confiance qu'elle fût remplie, elle n'attaqua pas le camp des

vaincus, soit par la crainte de ne pas réussir, soit dans l'espérance d'une soumission volontaire.

Cette espérance ne fut point trompée. Le lendemain arrivèrent Marius Celsus et Annius Gallus, chargés de demander la paix sous la condition de reconnaître Vitellius pour empereur. La négociation ne fut ni difficile, ni longue : l'accord se conclut dans le moment, et les députés étant revenus au camp, toutes les entrées furent ouvertes, et ceux qui avaient combattu pour Othon prêtèrent serment à Vitellius. Alors les vainqueurs et les vaincus réunis ensemble, s'embrassèrent mutuellement en versant des larmes, et détestant avec une joie mêlée de douleur le sort des guerres civiles. Ils trouvaient réciproquement dans le parti opposé, les uns un frère, les autres un ami blessé, dont l'état demandait leurs soins, et excitait leur tendresse. Les récompenses, dont l'espoir les avait flattés, étaient encore incertaines : les blessures, la mort de leurs proches, voilà les fruits qu'ils avaient recueillis. On chercha le corps d'Orphidius, pour lui rendre les derniers honneurs. Quelques autres furent pareillement ensevelis par ceux à qui ils appartenaient. Le reste des cadavres demeura pourrissant sur la terre.

Othon attendait à Brixellum des nouvelles de la bataille, tranquille, et ayant pris son parti en cas de disgrâce. D'abord un bruit sourd et triste lui annonça son malheur, et bientôt après il en, reçut la confirmation par un soldat arrivé du combat, qui voyant qu'on faisait difficulté de le croire, et que les uns le traitaient de fourbe, les autres de lâche, comme ayant fui avant la décision, se perça de son épée aux pieds de l'empereur. L'affection des troupes pour Othon et leur ardeur était si vive, qu'elles n'attendirent point qu'il s'expliquât. De toutes parts il s'éleva un cri pour l'exhorter à avoir bon courage. On lui représenta qu'il lui restait encore de grandes forces, qui n'avaient point été entamées : **Et nous-mêmes, ajoutaient les soldats, nous sommes prêts à tout souffrir et tout oser pour votre service.** Et ce n'était point la flatterie qui les faisait parler. Possédés d'une espèce d'enthousiasme, ils ne respiraient que le combat, ils voulaient relever la fortune de leur parti. Ceux qui étaient trop éloignés d'Othon, tendaient les bras vers lui ; ceux qui étaient proche, lui embrassaient les genoux.

Plotius Firmus, préfet du prétoire, l'emportait encore sur les soldats en vivacité. Soupçonnant le dessein d'Othon, il le priait avec instance de ne point abandonner une année si fidèle, et qui avait si bien mérité de lui. Il lui disait : **que le courage se montrait plus grand à supporter l'adversité, qu'à s'y soustraire : que les hommes de cœur et de tête se roidissaient contre la fortune, et malgré ses rigueurs conservaient jusqu'au bout l'espérance ; et qu'il n'appartenait qu'aux timides et aux lâches de courir au désespoir par pusillanimité.**

Tout cela se passait à la vue des troupes, et selon que l'air du visage d'Othon semblait annoncer qu'il mollit un peu, ou qu'au contraire il s'affermait dans sa résolution, les cris de joie ou les gémissements se faisaient entendre dans toute l'assemblée. Et ce zèle n'animait pas les seuls prétoriens, personnellement attachés à Othon. Les légions de Mœsie arrivées récemment à Aquilée, s'étaient fait précéder de députés qui annonçaient de leur part même résolution, même constance : en sorte que l'on ne peut douter qu'il n'eût été aisé à Othon de renouveler une guerre violente, terrible, et dont le succès eût été incertain entre les vaincus et les vainqueurs.

Mais il avait eu de tout temps une aversion décidée pour la guerre civile. On assure que les noms de Brutus et de Cassius, prononcés devant lui, le faisaient frémir ; et qu'il n'aurait jamais tenté l'entreprise contre Galba, s'il n'eût été persuadé qu'elle pouvait se terminer sans guerre. Ainsi persistant dans les



mêmes sentiments, il demanda du silence, et parla en ces termes : Ma vie serait trop achetée, si, pour la conserver, il fallait encore exposer à de nouveaux périls le courage fidèle et vertueux que vous me témoignez. Plus vous me montrez de belles espérances, et plus ma mort sera glorieuse. Je me suis essayé avec la fortune, et cette épreuve me suffit. Ne considérez pas combien cette fortune a peu duré : il est plus difficile de se modérer dans un état de prospérité, dont on n'espère pas jouir longtemps. C'est Vitellius qui a commencé la guerre civile : c'est à lui que l'on doit s'en prendre de ce qu'il a fallu que nous combattissions pour l'empire. Il sera beau pour moi d'avoir été cause que l'on n'ait combattu qu'une fois. Je veux que la postérité juge d'Othon par ce trait. Vitellius retrouvera son frère, sa femme, ses enfants. Je n'ai besoin ni de vengeance, ni de consolation. D'autres auront sur moi l'avantage d'avoir possédé l'empire plus longtemps : aucun n'y aura renoncé avec tant de générosité. Quoi ! je souffrirai que la fleur de la jeunesse romain, que de florissantes armées soient de nouveau taillées en pièces, et enlevées à la république pour ma querelle ? Je suis charmé d'emporter avec moi un témoignage éclatant de votre zèle. Mais si vous voulez me sacrifier vos vies, il est de ma gloire de n'en pas accepter le sacrifice. Ne mettons pas plus longtemps obstacle, moi à votre sûreté, vous à ma courageuse résolution. S'étendre beaucoup en paroles sur le parti que l'on dit avoir pris de mourir, c'est se rendre suspect de lâcheté. La meilleure preuve que je puisse vous donner de ma fermeté à exécuter ce que j'ai résolu, c'est que je ne me plains de personne. Car quiconque accuse les dieux ou les hommes, souhaite de vivre.

Ce discours prêté par Tacite à Othon exprime tout le fanatisme du suicide. L'amour de la gloire y domine, et l'intérêt public n'y fait que le moindre rôle, et ne semble amené que par bienséance. J'ose dire que Plutarque a donné de plus belles couleurs à la résolution d'Othon, en lui attribuant pour motif principal et essentiel l'amour de la république. Si j'ai été digne de l'empire des Romains, dit Othon dans l'historien grec<sup>1</sup>, je dois m'immoler au salut de la patrie. Je sais que la victoire n'est point assurée décisivement à nos adversaires. Mais ce n'est point contre Annibal, contre Pyrrhus, contre les Cimbres, que nous combattons pour l'Italie. Nous faisons la guerre à des Romains ; et les uns et les autres, vainqueurs et vaincus, nous nuisons également à la patrie. Car le bien de celui qui remporte l'avantage, est un mal pour elle. Persuadez-vous qu'il est plus glorieux pour moi de mourir, que de commander à l'univers. Car je ne vois pas que je puisse être aussi utile à la nation en gagnant la victoire, qu'en sacrifiant ma vie à la paix et à la concorde, et en empêchant que l'Italie ne voie une seconde journée de Bédriac. Si Othon pensait comme Plutarque le fait parler, il mériterait d'être mis au rang des Decius et des Codrus. Mais je crains fort que le langage que lui fait tenir Tacite ne soit plus dans le vrai. L'impatience de son caractère, et le préjugé qui lui faisait regarder le meurtre de soi-même comme la voie la plus sûre et la plus courte pour aller à la gloire, paraissent avoir été les principes de sa détermination. Et comment allier dans une même âme la noirceur d'un exécrationnable parricide, et l'héroïsme sublime du sacrifice de sa vie pour le bien de son pays ?

Au reste Othon fit paraître dans les dernières heures qui précédèrent sa mort, le même flegme, et les mêmes attentions pour les autres, que Caton, à qui d'ailleurs il ressemblait si peu. D'un air serein, d'un ton ferme, réprimant les larmes et les plaintes déplacées de ceux qui l'entouraient, il leur parla à tous

---

<sup>1</sup> PLUTARQUE, *Vie d'Othon*, 15.

avec douceur, les exhortant ou les priant, suivant les différences du rang et de l'âge, de partir promptement, et de ne point aigrir par leurs retardements la colère du vainqueur.

Il fit donner des bateaux et des voitures à ceux qui s'en allaient. Il brûla les mémoires et les lettres, qui contenaient des témoignages d'un zèle trop vif pour lui, ou des reproches capables d'offenser Vitellius. Il distribua de l'argent, mais avec discrétion et sagesse, et non pas comme un homme qui ne ménage plus rien parce qu'il va mourir.

Comme il vit que le jeune Salvius Cocceïanus son neveu était tremblant et extrêmement affligé, il s'appliqua à le consoler, louant son bon cœur, et blâmant ses craintes. Vitellius, lui disait-il, à qui je conserve toute sa famille, serait-il assez ingrat et assez impitoyable pour ne pas épargner la mienne ? Je mérite la clémence du vainqueur par ma promptitude à le délivrer d'un rival. Car je n'attends pas la dernière extrémité, et pendant que j'ai une armée qui ne demande qu'à combattre, je sauve à la république l'effusion du sang romain. Je me suis fait un assez grand nom. C'est une assez glorieuse illustration pour une famille nouvelle telle que la mienne, qu'après les Jules, les Claudes, les Sulpicius, j'y aie le premier fait entrer l'empire. Ayez seulement bon courage : ne craignez rien pour votre vie, et songez bien que la qualité de neveu d'un empereur est un honneur pour vous, que vous ne devez jamais oublier, mais dont vous ne devez pas trop vous souvenir.

Othon écrivit aussi à sa sœur un billet de consolation, et il recommanda le soin de ses cendres à la veuve de Néron, Statilia Messalina, qu'il se proposait d'épouser.

Il prit ensuite quelque repos. Mais lorsqu'il ne pensait plus qu'à mourir, une émeute subite parmi les soldats, qui troublaient par des menaces la retraite des sénateurs, le rappela à d'autres soins. Ajoutons encore, dit-il, une nuit à notre vie. Il sortit, et réprimandant avec sévérité les auteurs de la sédition, il donna audience à ceux qui prenaient congé de lui ; jusqu'à ce que toutes les mesures fussent prises pour leur départ.

Sur le soir, il but un verre d'eau, et s'étant fait apporter deux poignards, il les examina soigneusement, et en mit un sous son chevet. Il passa la nuit, dit-on, fort tranquille, et même ses valets de chambre assurèrent qu'il avait dormi d'un profond sommeil. Au point du jour il appela un affranchi de confiance, qu'il avait chargé de veiller à la sûreté des sénateurs et des personnes de distinction qui se retiraient, et ayant appris de lui, que tout s'était passé paisiblement, Hâte-toi de sortir, lui dit-il, de peur que les soldats ne te regardent comme complice de ma mort, et ne t'en fassent porter la peine. Dès que l'affranchi fut dehors, Othon se perça de son poignard au-dessous de la mamelle gauche. Au gémissement plaintif, que la douleur lui arracha, ses esclaves, ses affranchis, et Plotius Firmus préfet du prétoire, entrèrent dans sa chambre ; et il mourut en leur présence de l'unique coup qu'il s'était porté.

On célébra incontinent ses funérailles, suivant ce qu'il avait demandé par d'instantes prières, dans la crainte qu'après sa mort on ne lui coupât la tête pour la faire servir de jouet à ses ennemis. Son corps fut porté par les soldats des cohortes prétoriennes qui le comblaient d'éloges, qui versaient des larmes sur lui, baisant sa plaie et sa main. Quelques-uns se tuèrent auprès du bûcher, non qu'ils se sentissent plus coupables que les autres, non par aucune crainte, mais par tendresse pour leur prince, et par un désir forcené d'imiter la gloire

prétendue de sa mort. C'était alors une espèce de maladie épidémique, que cette fureur de se défaire soi-même. A Bédriac, à Plaisance, partout où il y avait des troupes, se multiplièrent les exemples de ce genre de mort. On éleva près de Brixellum à Othon un monument, dont la simplicité assurait la durée. Plutarque dit l'avoir vu plusieurs années après, avec la seule inscription du nom d'Othon. Il mourut après trois mois de règne, le quinze ou le seize avril, achevant sa trente-septième année. Car il était né le vingt-huit du même mois de l'an de Rome sept cent quatre-vingt-trois.

Ce fut un caractère étrangement mêlé de bien et de mal, avec cette différence néanmoins, que ses mauvais endroits, sa débauche outrée, son horrible attentat sur la vie de son prince, sont des faits constants et avérés ; au lieu que la modération et la douceur, qui font honneur à son règne, sont susceptibles d'interprétation maligne et de doute, par la courte durée de sa fortune, et par le péril continuel dans lequel il la passa. Il est pourtant vrai, que dans l'administration de la Lusitanie il s'était montré capable de bonne conduite, lorsque les affaires faisaient diversion à ses plaisirs. Je laisse Tacite louer sa mort. Sa mollesse, qu'il poussait jusqu'à prendre soin de son ajustement comme une femme, jusqu'à s'arracher les poils de la barbe, et à s'appliquer sur le visage de la mie de pain trempée dans l'eau, afin de se conserver le teint lisse et frais, a été justement blâmée de tous. L'idée peut-être la plus juste que l'on puisse se former de lui, c'est de le regarder comme un homme extrême, de qui l'on avait tout à craindre, s'il eût suivi ses premiers penchants ; et tout à espérer, s'il eût tourné vers la vertu la vivacité de son esprit.

Il me reste à rendre compte ici de deux faits, que je n'ai point placés en leur lieu, pour éviter d'interrompre le fil de ma narration. Tacite les raconte à la suite l'un de l'autre, avant le départ d'Othon pour la guerre.

Un faux Néron troubla l'Asie et la Grèce<sup>1</sup>. C'était un affranchi, ou même un esclave, qui profitant de la variété des bruits qui avaient couru sur la mort de Néron, et qui l'avaient rendue incertaine parmi bien des gens, entreprit de se faire passer pour cet empereur. Il lui ressemblait par les traits du visage : il savait la musique, autre trait de ressemblance, et il était d'une audace bien capable d'accréditer la fourberie. Il ramassa, et gagna par de magnifiques promesses un nombre de déserteurs, qui couraient de lieu en lieu, craignant toujours le supplice, et réduits à la dernière misère. Avec eux il s'embarque, et la tempête l'ayant jeté dans une île de la mer Égée, nommée Cythnus, là il se déclare hautement, attire à son parti quelques soldats, qui venaient d'Orient avec des congés, fait tuer ceux qui refusent de le reconnaître, et pillant les négociants qui naviguaient sur cette mer, il se sert de leurs dépouilles pour acheter des armes, et les distribue à des esclaves jeunes et vigoureux qui s'étaient donnés à lui. Bien plus, il osa attaquer un centurion, qui portait de la part des légions de Syrie un symbole d'amitié et d'alliance aux cohortes prétoriennes. Sisenna, c'était le nom de ce centurion, démêlant les artifices du fourbe, et appréhendant sa violence, n'eut d'autre ressource que la fuite, et il se sauva de l'île à la dérobée. Cette aventure aurait dû désabuser ceux qui s'étaient laissé duper. Au contraire elle augmenta et répandit la terreur. On ne considérait que la puissance d'un homme armé qui se faisait craindre ; et la juste indignation qu'inspirait l'état actuel de l'empire, disputé entre Othon et Vitellius,

---

<sup>1</sup> TACITE, *Histoires*, II, 8.

le désir d'un changement, l'amour de la nouveauté, inclinaient le vulgaire à s'attacher à un grand nom, sans trop s'informer s'il était usurpé.

Un heureux hasard dissipa l'imposture, qui acquérait des forces de jour en jour. Galba avait nommé au gouvernement de la Galatie et de la Pamphylie Calpurnius Asprénas, qui partit d'Italie avec deux galères de la flotte de Misène, et vint aborder à l'île de Cythnus. Aussitôt les capitaines des deux galères sont mandés de la part de Néron. Ils viennent, et le fourbe composant son visage, prenant un air triste, invoquant la foi du serment autrefois prêté en son nom, les prie de le passer en Syrie ou en Égypte. Soit qu'ils fussent ébranlés, soit plutôt par ruse et par artifice, ils lui répondirent qu'ils allaient instruire leurs soldats de ses propositions, et qu'après les avoir préparés par leurs exhortations, ils reviendraient le trouver. Mais ils rendirent compte de tout à Asprénas. Celui-ci, à la tête des soldats de ses deux bâtiments, vint attaquer le fourbe, qui se défendit avec courage, et se fit tuer en combattant. On l'examina après sa mort, et il ne se trouva personne qui le reconnût. On remarqua seulement dans ses yeux, quoique éteints, dans sa chevelure, dans l'air hagard de son visage, quelque chose de féroce, qui convenait bien à l'audace de son entreprise. Son corps fut porté en Asie, et de là envoyé à Rome.

En ce même temps il s'éleva un débat considérable dans le sénat. Comme les fréquents changements de princes ouvraient la porte non-seulement à la liberté, mais à la licence, les factions prenaient vigueur, et les plus petites affaires excitaient de grands mouvements. Vibius Crispus, qui par ses richesses, par son crédit, par ses talents, s'était plutôt acquis un nom célèbre, qu'une bonne réputation, implorait la justice du sénat contre Annius Faustus, chevalier romain, et dangereux délateur sous le règne de Néron. Crispus voulait venger Vibius Secundus son frère, accusé autrefois par Annius ; et il s'autorisait d'un sénatus-consulte récent, qui avait ordonné que l'on fit le procès aux délateurs, et qui vraie toile d'araignée<sup>3</sup>, arrêtait les faibles, et laissait passer les puissants. Annius n'était pas du nombre des forts, et il avait un adversaire redoutable, qui entraîna tout d'un coup une grande partie de ses juges, jusque-là qu'ils se trouvaient disposés à le condamner même sans l'entendre. Au contraire il y en avait plusieurs, auprès desquels rien ne favorisait plus l'accusé que la trop grande puissance de l'accusateur. Ces derniers voulaient que l'on donnât du temps à Annius, que l'on dressât les informations, et que, tout odieux et tout coupable qu'il pouvait être, il fût écouté dans ses défenses. D'abord ils prévalurent, et ils obtinrent que le jugement fut remis à une autre séance. Enfin Annius fut condamné, au grand regret de plusieurs, qui se souvenaient d'avoir vu Crispus exercer le même métier, et s'enrichir. On trouvait très-bon qu'Annius fût puni de ses crimes ; mais on baissait la personne du vengeur.

Je reviens à l'ordre des faits, et je passe au règne de Vitellius.

# VITELLIUS

## LIVRE UNIQUE

### § I. Les troupes vaincues offrent inutilement l'empire à Virginius.

La mort d'Othon ne finissait pas la guerre, et ne mettait pas Vitellius en paisible possession de l'empire, si l'ardeur des troupes vaincues eût trouvé qui voulût la seconder. Au sortir des funérailles d'Othon, elles s'adressèrent à Virginius, qu'elles avaient déjà empêché par une sédition furieuse de quitter Brixellum ; et renouvelant alors leurs emportements, elles voulurent le proclamer empereur, et le pressaient avec menace d'y consentir. Virginius était trop sensé pour accepter l'empire sur les offres d'une armée vaincue, après l'avoir refusé lorsqu'il lui était présenté par des légions victorieuses. Les séditieux demandèrent au moins qu'il se chargeât d'aller négocier leur accord avec Cécina et Valens. Mais il ne pouvait le faire sans s'exposer à un grand péril, haï comme il était des armées germaniques, qui croyaient avoir été rebutées et dédaignées par lui. Il chercha donc à éluder les instances qu'on lui faisait, et il fut assez heureux pour trouver le moment de s'échapper par une porte dérobée. Les mutins se voyant abandonnés, prirent enfin le parti de se soumettre aux vainqueurs.

Il ne resta donc plus de guerre : mais le calme ne fut pas tout d'un coup rétabli, et une grande partie du sénat, qu'Othon avait amenée avec lui de Rome, et laissée à Modène, courut un extrême danger. Lorsque la nouvelle de la bataille de Bédriac et de la victoire de Vitellius arriva, les soldats qui étaient dans Modène la rejetèrent comme un faux bruit, et persuadés que les sénateurs étaient ennemis d'Othon, ils observaient leurs discours ; ils interprétaient en mal toutes leurs démarches et jusqu'à leurs moindres gestes ; et par des reproches et des discours injurieux, ils cherchaient l'occasion de faire naître une querelle qui les autorisât à courir aux armes et à répandre le sang. C'était un grand péril pour les sénateurs : et d'une autre part ils craignaient, s'ils ne se rangeaient pas assez promptement du côté de la fortune, que le vainqueur ne les accusât de froideur et d'indifférence pour ses succès et pour sa personne. Dans cet embarras ils s'assemblèrent, chacun ne sachant trop à quoi se déterminer, et croyant rendre son tort plus léger en le partageant avec un grand nombre de compagnons. Leurs inquiétudes furent encore surchargées par une députation en grand appareil que leur fit le sénat de la colonie de Modène, qui vint leur rendre des respects déplacés, les appelant Pères conscrits, et leur offrant des armes et de l'argent. Rien n'était plus éloigné de leur pensée que d'accepter de pareilles offres. Mais ils savaient mieux quel parti ils ne devaient pas prendre que celui auquel il leur convenait de s'arrêter : et après une longue délibération et bien des combats qui se passèrent sans rien conclure, ils se transportèrent à Bologne pour y tenir de nouveau conseil, et gagner du temps.

Ils tâchèrent d'abord d'acquérir de plus grands éclaircissements, et ils envoyèrent sur tous les chemins des hommes sûrs pour interroger ceux qui seraient en état de leur donner les nouvelles les plus fraîches. Un affranchi d'Othon leur apprit qu'il venait de quitter son maître encore vivant, mais résolu de rompre tous les liens qui l'attachaient à la vie, et ne songeant plus qu'à la

postérité. Ce rapport, en même temps qu'il remplit les sénateurs d'admiration, fixa leurs incertitudes ; et ils crurent pouvoir sans risque se déclarer en faveur de Vitellius. Déjà le frère du nouvel empereur, qui était au milieu d'eux, recevait les compliments et les félicitations, lorsque Cénus, affranchi de Néron, vint par un impudent mensonge jeter de nouveau le trouble dans les esprits. En passant par Bologne, il assura que la quatorzième légion, survenue depuis le combat, et fortifiée par la jonction des troupes qui étaient à Brixellum, avait attaqué les vainqueurs, les avait taillés en pièces, et ramené la fortune au parti d'Othon. L'intention de Cénus, en inventant une fourberie si criminelle en pareille circonstance, n'était autre que de faciliter son retour à Rome, et de faire respecter les ordres qu'il avait d'Othon, adressés aux maîtres des postes. Il subit peu de jours après la juste peine de sa témérité, et fut mis à mort par ordre de Vitellius. Mais dans le moment les soldats attachés à Othon ayant pris la nouvelle de Cénus pour véritable, le péril des sénateurs devint plus grand que jamais. Ce qui augmentait leur frayeur, c'était la démarche qu'ils avaient faite de quitter Modène comme par délibération commune : ce qui mettait Othon en droit, supposé qu'il vécût encore et qu'il fût victorieux, de les traiter en déserteurs. Ils ne s'assemblèrent plus ; chacun ne songea qu'à sa sûreté personnelle, jusqu'à ce qu'une lettre de Valens les mit en tranquillité. Et la mort d'Othon était accompagnée de circonstances si remarquables, qu'il n'était pas possible que la nouvelle n'en fût bientôt répandue et constatée.

A Rome, il n'y eut pas le moindre trouble ni le moindre mouvement. On célébrait actuellement des jeux en l'honneur de Cérès. Lorsque l'on fut averti au théâtre qu'Othon était mort, et que Flavius Sabinus, préfet de la ville, avait fait prêter à toutes les troupes qui lui obéissaient le serment de fidélité au nom de Vitellius, on applaudit au nouvel empereur : le peuple porta dans tous les temples les images de Galba, ornées de fleurs et de branches de laurier, et on éleva un amas de couronnes en forme de tombeau, près du lac Curtius, à l'endroit où ce prince avait été massacré. Dans le sénat, on déféra par un seul décret à Vitellius tous les droits et tous les honneurs que les empereurs précédents avaient acquis successivement dans un règne de plusieurs années. On y ajouta des éloges et des actions de grâces aux armées de Germanie, et l'on ordonna une députation pour aller porter l'hommage de la compagnie à Vitellius, et le féliciter de son avènement à l'empire. On lut une lettre de Valens aux consuls, qui parut assez modeste. On trouva encore plus de modestie dans le silence de Cécina.

Rome ne ressentit donc point alors les maux de la guerre. Mais l'Italie en souffrit autant que si elle eut été en proie à une armée d'ennemis. Les troupes de Vitellius, se dispersant dans les villes municipales et dans les colonies, volaient, ravageaient, n'épargnaient pas plus le sacré que le profane, et joignaient aux pillages les excès de la débauche la plus outrageuse. Ils ne se contentaient pas de satisfaire les différentes passions qui les portaient eux-mêmes à toutes sortes de crimes : ils prêtaient encore leur cruel ministère à quiconque voulait l'acheter : et à la faveur de cette licence universelle, des bourgeois se donnant pour soldats tuèrent leurs ennemis particuliers. Les soldats eux-mêmes, connaissant le pays, s'arrangeaient pour aller saccager les terres qu'ils savaient bien tenues, et les maisons opulentes, résolus, s'ils trouvaient de la résistance, de faire main-basse sur les maîtres. Leurs chefs, faibles et dépendants, n'osaient s'opposer à de si grands désordres. Cécina, moins avide que son collègue, était plus vain et plus porté à flatter le soldat : Valens décrié pour ses rapines, fermait les yeux sur les fautes de ceux qui ne faisaient que l'imiter.

Vitellius n'apprit sa victoire, que lorsqu'il était déjà en pleine marche, s'avançant vers l'Italie. Il menait avec lui tout ce qui était resté de forces sur le Rhin depuis le départ de Valens et de Cécina, ayant fait à la hâte de grandes levées dans les Gaules, pour conserver l'ombre et les noms des légions, réduites à un très-petit nombre de vieux soldats. Il joignit à ses troupes de Germanie un corps de huit mille hommes levés dans la Grande-Bretagne, et il partit, chargeant Hordéonius Flaccus du soin de garder les bords du fleuve, et d'empêcher les courses des Germains. Après quelques jours de marche, il reçut la nouvelle de la bataille de Bédriac, et de la mort d'Othon. Aussitôt il en fit part à son armée convoquée par ses ordres, et il combla d'éloges les soldats à la valeur desquels il était redevable d'une si belle victoire.

Son affranchi Asiaticus, qui avait un très-grand ascendant sur son esprit, profita de cet heureux moment pour commencer l'édifice de sa fortune. Quelques soldats gagnés par ses intrigues, et suivis de tous les autres, demandèrent pour lui l'anneau d'or à Vitellius. Sa faveur auprès de son maître était ancienne, et avait eu pour origine la société des plus horribles débauches. L'esclave se lassa le premier, et s'enfuit. Vitellius l'ayant retrouvé à Pouzzoles, le mit aux fers, et ensuite le vendit à un maître d'escrime, qui faisait métier d'aller de ville en ville amuser le peuple par des combats de gladiateurs. Bientôt il le reprit des mains de ce nouveau maître, et enfin il l'affranchit, lorsqu'il fut devenu proconsul de Germanie. Tel était celui pour qui une armée romaine demandait la dignité de chevalier. Vitellius lui-même en eut honte, et il protesta qu'il ne déshonorerait point l'ordre des chevaliers en leur donnant un si indigne confrère. Mais imbécile, sans fermeté, sans principes, le même jour pendant son repas il accorda aux sollicitations de ses compagnons de table ce qu'il avait refusé aux prières de son armée. Asiaticus, ainsi tiré de la bassesse, abusa insolemment de son crédit, et devint par ses exactions un des principaux instruments de la misère publique, jusqu'à ce que la ruine de son maître entraîna la sienne, comme nous le dirons ailleurs.

Tout l'empire reconnut Vitellius. Les légions d'Orient commandées par Mucien en Syrie, et par Vespasien en Judée, lui prêtèrent serment. Il y eut seulement quelque mouvement dans la Mauritanie, dont l'intendant Luceius Albinus, se voyant à la tête d'un corps de troupes considérable, donna l'essor à son ambition, et projeta de se rendre maître de la province dont il n'avait qu'une administration précaire. Déjà il portait même ses vues sur l'Espagne. Mais sa vanité, qui lui fit désirer la pourpre royale, et prendre le nom de Juba, aliéna de lui les esprits, et il fut assassiné par ses propres partisans. Vitellius, content du succès, ne fit aucune recherche ultérieure à ce sujet. Incapable de tout soin, les plus grandes affaires obtenaient à peine de lui un moment d'attention.

Dès qu'il fut instruit de sa victoire, il quitta son armée, et la laissa continuer sa route. Pour lui il s'embarqua sur la Saône, sans cortège impérial, sans officiers, sans maison, et n'attirant les regards que par l'indigence de sa première fortune. Junius Blésus, gouverneur de la province Lyonnaise, homme d'un grand nom, de mœurs magnifiques, et d'une richesse proportionnée, remédia à l'indécence de l'état où paraissait le prince, et venant à sa rencontre, il lui donna un train digne de son rang. Vitellius, bas et envieux, au lieu de savoir gré à Blésus de ce service, n'en conçut pour lui que de la haine, qu'il cachait néanmoins sous des caresses flatteuses et ignobles.

Arrivé à Lyon, il y fut bientôt rejoint par son armée, à laquelle il ordonna d'aller recevoir son fils encore enfant, qu'on lui amenait de Rome. Il l'attendit dans le

camp, et en présence de tous les soldats il le prit sur ses genoux, il l'enveloppa de sa casaque militaire, il lui donna le nom de Germanicus, et tout l'appareil convenable au fils d'un empereur : honneur d'un moment, faible compensation pour la disgrâce cruelle qui était réservée au père et au fils dans peu de mois.

Vitellius trouva dans la ville de Lyon les généraux de ses armées victorieuses, et les chefs du parti vaincu. Il combla d'honneurs Valens et Cécina, et leur fit prendre place aux deux côtés de sa chaise curule. Suétorius Paulinus et Licinius Proculus n'obtinrent audience qu'après bien des délais et bien des refus ; et lorsqu'ils y furent admis, humiliés et tremblants ils employèrent les moyens de défense que le caractère du vainqueur leur semblait rendre nécessaires, et pour sauver leur vie ils trahirent leur honneur. Ils s'accusèrent eux-mêmes d'infidélité, et ils prétendirent avoir favorisé la victoire de Vitellius en présentant à la bataille les troupes d'Othon fatiguées d'une longue marche, et embarrassées d'équipages et de voitures. Vitellius les crut sur leur parole : et la fidélité obtint sa grâce sous le masque de la perfidie. Salvius Titianus frère d'Othon ne courut aucun danger. L'étroite liaison du sang, et une molle incapacité, lui servirent de sauvegarde. Il ne paraît pas que Marius Celsus ait éprouvé de plus grandes difficultés. Peut-être Vitellius se croyait-il obligé envers lui des démarches qu'il avait faites auprès des légions vaincues pour calmer leur fierté, et les déterminer à une prompte soumission. Il lui conserva même le consulat, auquel Celsus avait droit par la destination de Néron ou de Galba, qu'Othon avait déjà respectée. Galérius Trachalus fut attaqué par des délateurs ; mais il trouva une protection dans Galéria, épouse de Vitellius, qui semble avoir été sa parente.

Les officiers subalternes ne furent pas traités par Vitellius avec la même indulgence que leurs chefs. Il fit tuer plusieurs capitaines, qui s'étaient signalés par leur zèle pour Othon : et cette rigueur lui nuisit beaucoup, en aigrissant la mauvaise disposition qu'avaient contre son service les légions d'Illyrie, qui peu après causèrent sa ruine. Du reste il ne vexa point par des confiscations les familles qu'il pouvait regarder comme ennemies. Les biens de ceux qui étaient morts les armes à la main pour Othon passèrent à leurs héritiers, ou aux légataires qu'ils avaient institués par testament.

Vitellius en usa de même à l'égard d'une multitude rebelle et fanatique, qu'avait ameutée dans le pays des Boïens un certain Maricus, homme de la lie du peuple, qui prenait les titres de libérateur des Gaules et de Dieu Sauveur. Cet enthousiaste, ayant rassemblé huit mille de ses compatriotes, étendait la séduction jusque chez les Éduens, et il en avait entraîné les cantons les plus voisins dans la révolte. La nation éduenne, puissante et illustre entre toutes celles de la Gaule, arrêta le progrès du mal, et ayant levé des troupes, et reçu de Vitellius un renfort de quelques cohortes, elle dissipa aisément un amas confus de paysans mal disciplinés. Maricus fut pris dans le combat, et ensuite exposé aux bêtes : et comme elles l'épargnèrent, le vulgaire imbécile le regardait déjà comme protégé des dieux et invulnérable. Mais il ne fut pas à l'épreuve des coups de lance dont il fut percé sous les yeux de Vitellius. Le supplice du chef termina toute l'affaire ; et aucun de ses partisans ne fut recherché ni inquiété.

Vitellius n'avait pas pour l'argent une avidité tyrannique. Il fit remise des restes des impositions qui n'avaient pas encore été payées. Il ne fit point de recherches contre ceux qui avaient reçu des gratifications de ses prédécesseurs, et il leur permit d'en jouir paisiblement. Il ne conservait point non plus une haine amère contre la mémoire de Galba et d'Othon, qui avaient été ses ennemis, et il laissa courir dans le commerce les monnaies empreintes de leurs images, aussi-bien



que celles de Néron. Voilà quelques traits louables, s'il ne les eût pas déshonorés par le mélange des actes les plus bas, et en particulier par la gourmandise, qui était sa passion favorite, et qu'il portait jusqu'aux excès les plus honteux<sup>1</sup>. Il ne se croyait empereur que pour manger. Il faisait régulièrement quatre repas par jour, et tous amples et abondants ; déchargeant, comme je l'ai déjà dit, son estomac par le vomissement, afin d'en exiger perpétuellement le service. Il mettait à contribution toutes les terres et toutes les mers, d'où ou lui apportait sans cesse tout ce qu'elles produisent de plus exquis en gibier et en poisson. Les pays par où il passait étaient ravagés ; les premiers et les plus riches citoyens des villes, ruinés par les frais excessifs qu'il leur fallait faire pour le recevoir chez eux. Il partageait pourtant la dépense d'une seule journée entre plusieurs maisons : il dînait dans l'une, soupait dans l'autre. Mais la taxe était forte, et l'on ne pouvait lui donner de repas qui ne coûtât quatre cent mille sesterces, on cinquante mille francs. Ses convives succombaient sous la fatigue de la bonne chère : et Vibius Crispus y ayant gagné une maladie qui le dispensa de se trouver à ces festins meurtriers, s'en félicitait en disant : **J'étais mort, si je ne fusse tombé malade.**

Pour réunir ici tout ce qui regarde cette monstrueuse glotonnerie, j'ajouterai quelques détails que nous fournissent Suétone et Dion. L. Vitellius donna à l'empereur son frère un repas, dans lequel furent servis deux mille poissons et sept mille oiseaux des plus rares et des plus exquis. L'empereur lui-même dédia solennellement un plat d'argent, qu'il nommait, à cause de sa grandeur immense, le bouclier de Minerve ; et il le remplit uniquement de foies d'un poisson très-fin, de cervelles de paons et de faisans, de langues d'oiseaux à plumage rouge, que les anciens appelaient *phaenicopteri*, et de laitances de murènes. Ce plat fut conservé, comme un monument remarquable, jusqu'au temps de l'empereur Adrien, qui le fit fondre. La dépense d'une table servie de cette façon était énorme, comme il est aisé de le juger, et Dion l'évalue à neuf cents millions de sesterces<sup>2</sup>, qui font cent douze millions cinq cent mille livres tournois, pendant les huit mois du règne de Vitellius. On serait porté à croire que sa table pouvait lui sucrer, et qu'il, se nourrissait assez bien pour ne manger qu'à ses repas. Toute occasion lui était bonne. Dans les sacrifices, il enlevait presque de dessus les charbons les chairs des victimes et les gâteaux sacrés. Si dans une rue il voyait étalés et mis en vente des restes de viandes cuites de la veille, il y portait la main, et en mangeait tout en marchant. Sous un tel empereur la discipline ne pouvait manquer de se corrompre. Le soldat excité par son exemple, et méprisant sa personne, se livrait à la licence, et noyait dans les plaisirs l'habitude du travail et l'exercice de la vertu.

Pour ajouter la haine au mépris, Vitellius à la bassesse de sa conduite joignit la cruauté. Tacite fait entendre qu'il ne s'y porta pas d'abord de lui-même, et qu'il y fut excité par les mauvais conseils de son frère et par les leçons de tyrannie que lui donnèrent les gens de cour. Mais il avait un caractère bien susceptible de pareilles impressions. Presque aussi stupide que Claude, il n'en avait pas l'instinct de bonté : et cette âme molle et lâche savait non-seulement craindre, mais haïr.

---

<sup>1</sup> TACITE, *Histoires*, II, 62.

<sup>2</sup> La même somme est émanée dans Tacite (*Hist.*, II, 95), mais comme comprenant toutes les folles dépenses de Vitellius.

Dolabella en fit la première épreuve. Héritier d'un grand nom, parent de Galba, par lequel quelques-uns avaient cru qu'il pouvait être adopté, il était devenu par ces raisons, comme je l'ai dit, suspect à Othon, qui l'avait relégué à Aquinum. La mort d'Othon sembla à Dolabella le signal de sa liberté, et il rentra dans Rome. Plautius Varus, ancien préteur, l'un de ses intimes amis, eut la noirceur de l'accuser à ce sujet devant Flavius Sabinus, préfet de Rome, et de lui imputer d'avoir voulu en rompant ses chaînes se montrer aux vaincus comme un chef prêt à se mettre à leur tête. Il le chargea encore d'avoir tenté la fidélité de la cohorte qui gardait Ostie. C'étaient des allégations sans aucune preuve ; et l'accusateur lui - même touché de remords rétracta ses calomnies, et chercha, mais trop tard, à réparer le mal qu'il avait fait. Flavius Sabinus se trouva fort embarrassé, et ne savait trop quel parti prendre. Triaria, épouse de Vitellius, femme impérieuse et violente au-delà de la portée ordinaire de son sexe, l'effraya par ses discours, et lui fit sentir à quel danger il s'exposait, s'il prétendait se faire une réputation de clémence aux dépens de la sûreté du prince. Sabinus', doux par caractère, mais peu ferme, et aisé à renverser par la crainte, pour ne point paraître favoriser l'accusé, le poussa dans le précipice, et le chargea beaucoup dans le compte qu'il rendit de son affaire à l'empereur.

J'ai dit que Pétronia, autrefois mariée à Vitellius, s'étant séparée de lui, avait été prise pour épouse par Dolabella. C'était un ancien sujet de haine, que Vitellius n'avait pas oublié : et la crainte s'y joignant, il résolut de se défaire d'un rival odieux et redoutable. Il manda Dolabella, et donna des ordres secrets à l'officier qui devait l'accompagner, de le mener par Interamna, et de le tuer dans cette ville. Le délai parut trop long au meurtrier, et dans la première hôtellerie il le renversa par terre et le poignarda. Cet acte de cruauté donna une impression sinistre du nouveau gouvernement, qui commençait à se faire connaître par de telles prémices.

Triaria porta une grande partie de l'indignation publique. Son audace devenait encore plus choquante par le contraste que faisait avec elle la douceur de Galéria, épouse de l'empereur, qui évitait d'augmenter par des manières dures la douleur des infortunés. Et Sextilia, mère de Vitellius, se faisait pareillement estimer par une vertu digne des meilleurs temps. Aux premières lettres qu'elle reçut de son fils parvenu à l'empire, et décoré du nom de Germanicus, elle dit qu'elle n'avait pas mis au monde un Germanicus, et que Vitellius était le nom de son fils. Et dans la suite ni les attraits d'une si haute fortune, ni les empressements de toute la ville à lui faire la cour, ne purent la tirer de la modestie de son état. Inaccessible à la joie, elle ne sentit que les malheurs de sa maison.

Cluvius Rufus, proconsul d'Espagne, vint joindre Vitellus déjà sorti de Lyon. Il n'était pas sans inquiétude, sachant qu'on avait voulu le rendre suspect, comme ayant tenu une conduite flottante et incertaine entre les deux contendants à l'empire, avec le dessein secret de se faire à lui-même en Espagne un établissement indépendant. Cluvius était un homme d'esprit et de ressources, riche, accrédité : et il prévalut tellement, qu'il obtint même la punition de son délateur, qui était un affranchi du prince. Il ne fut pas néanmoins renvoyé à son gouvernement : ce qui pourrait faire soupçonner, si Tacite n'assurait positivement le contraire, qu'il resta quelque défiance dans l'esprit de Vitellius. Quoiqu'il en soit, Cluvius demeura à la suite de l'empereur, et gouverna encore quelque temps l'Espagne, sans y résider.

Trébellius Maximus, commandant des légions de la Grande-Bretagne, ne fut pas traité d'une façon si honorable. La rébellion de son armée l'avait forcé de s'enfuir, et de venir porter ses plaintes à Vitellius. Elles ne furent point écoutées, et on lui donna pour successeur Vectius Bolanus, homme peu capable de rétablir la discipline parmi les séditeux, mais exempt de vices<sup>1</sup>, ennemi de l'injustice et de la violence, et qui, s'il ne sut pas faire respecter son autorité, da moins fit aimer sa personne.

La fierté des légions vaincues donnait de l'inquiétude à Vitellius, il paraissait que leur soumission forcée n'attendait que l'occasion de secouer le joug de la contrainte pour se tourner en révolte. Les mesures furent sagement prises pour prévenir le mal sans trouble, et sans recourir aux voies de rigueur. Il était dangereux que ces troupes ne se concertassent en restant ensemble : on les sépara. La quatorzième légion, qui se montrait la plus intraitable, et qui prétendait même n'avoir pas été vaincue, parce qu'en effet elle ne s'était trouvée que par détachement à la bataille de Bédriac, fut renvoyée dans la Grande-Bretagne, d'où Néron l'avait tirée. Les autres furent pareillement éloignées de l'Italie, et placées à de grandes distances, à l'exception de la treizième, qui eut ordre de travailler à construire des amphithéâtres à Crémone, et à Bologne, pour des combats de gladiateurs, que Valens et Cécina devaient donner dans ces deux villes. Car jamais Vitellius n'était tellement occupé des affaires, qu'il oubliât les plaisirs<sup>2</sup>. Les cohortes bataves, qui étaient presque en guerre ouverte avec la quatorzième légion, furent d'abord commandées pour l'accompagner : le dessein était qu'elles eussent occasion par une contradiction fréquente d'en mater la fierté. Elles ne s'acquittèrent que trop bien de cette commission, et dans Turin une aventure fortuite ayant réveillé la haine réciproque entre elles et la légion, peu s'en fallut que la querelle ne s'échauffât au point de se décider par les armes. Ce fut donc une nécessité de séparer ces troupes ennemies, et l'on envoya les cohortes bataves en Germanie, où nous les retrouverons dans la suite, et où nous les verrons devenir le principal appui de la révolte de Civilis. Pour ce qui est des prétoriens, qui avaient été extrêmement attachés à Othon, Vitellius les cassa, mais pourtant sans ignominie, de peur de les aigrir : ménagement qui n'empêcha pas qu'ils ne reprissent les armes, dès que les mouvements en faveur de Vespasien eurent acquis quelque chaleur, et ils fortifièrent considérablement ce parti.

La conduite de Vitellius à l'égard des légions vaincues, n'a rien que de louable. Mais la licence dans laquelle il nourrissait ses propres armées, causa des maux infinis. Sous un chef éternellement plongé dans le vin, à qui tout était indifférent hors le soin de boire et de manger, dont la maison représentait de perpétuelles bacchanales, les officiers vivaient dans une semblable dissolution, et les soldats se réglaient sur l'exemple de leurs officiers. De là toutes sortes d'excès commis par ces troupes licencieuses dans les pays où elles passaient, enlèvements des personnes, pillages des biens, violences et cruautés : et lorsque Vitellius entendait parler de faits de cette nature, c'était pour lui matière à plaisanterie. Enfin la fureur de ces soldats indisciplinés se tourna contre eux-mêmes. A l'arrivée de Vitellius à Pavie, il s'éleva entre eux une sédition furieuse, qui ayant commencé par un simple badinage, dégénéra en un combat sanglant. Voici le fait :

---

<sup>1</sup> TACITE, *Agricola*, 16.

<sup>2</sup> TACITE, *Histoires*, II, 67.

Un soldat légionnaire et un Gaulois des troupes auxiliaires se provoquèrent à la lutte par manière de jeu, et pour s'exercer. Le Gaulois demeura vainqueur, insultant à son ennemi terrassé, les spectateurs, qui étaient en grand nombre, prirent parti dans la querelle : les esprits s'échauffèrent ; on courut aux armes de part et d'autre, et les légionnaires taillèrent en pièces et exterminèrent deux cohortes. Le carnage aurait été plus loin, si dans le moment l'on n'eût aperçu à une distance considérable un nuage de poussière et un gros de gens armés. On crut que c'était la quatorzième légion qui revenait sur ses pas pour attaquer le camp et livrer bataille. La crainte de l'ennemi commun calma les partis, et sépara les combattants. L'erreur fut reconnue après qu'elle eut produit un effet salutaire. Ce qu'on avait pris pour un corps d'ennemis, était l'arrière-garde de l'armée.

L'ardeur inquiète et indomptable du soldat ne fit que changer d'objet. Vitellius était actuellement à table avec Virginus. Tout d'un coup les mutins s'avisent d'accuser un esclave de Virginus, qu'ils trouvèrent à leur rencontre, d'avoir été aposté pour tuer l'empereur, et ils demandent à grands cris la mort de son maître. Tout soupçonneux qu'était Vitellus par sa lâche timidité, il n'eut aucun doute de l'innocence de Virginus. Et cependant il eut bien de la peine à le tirer de péril. Virginus était le plastron de toutes les séditions. Les soldats admiraient et respectaient sa vertu : mais ils ne pouvaient lui pardonner le prétendu affront qu'il leur avait fait en refusant de recevoir l'empire de leurs mains.

Vitellius sembla les inviter à continuer leurs emportements. Car le lendemain, après avoir donné audience aux députés du sénat, à qui il avait commandé de l'attendre à Pavie, il passa dans le camp : et au lieu de blâmer l'audace effrénée des soldats, il loua leur zèle et leur attachement pour lui, au grand mécontentement des troupes auxiliaires, qui voyaient avec douleur l'arrogance des légionnaires s'accroître par l'impunité.

La guerre paraissant absolument terminée, Vitellin songea à la réforme de ses troupes, dont la multitude était prodigieuse, et dont l'entretien épuisait les finances publiques, et mettait l'empereur dans l'impuissance de faire face aux largesses qu'il avait promises. Il commença par licencier toutes les milices des Gaules, qu'il avait levées plutôt pour faire nombre, selon le jugement de Tacite, que dans l'espérance d'en tirer un secours vraiment utile. Ensuite il réduisit à un moindre nombre de soldats les vieux corps, soit légions, soit auxiliaires : il défendit les recrues ; il fit offrir des congés à quiconque en voulait. Tacite blâme cette opération, comme nuisible à la république, dont elle diminuait les forces, et comme désagréable aux soldats, dont elle augmentait les fatigues, parce que les mêmes fonctions roulant entre un plus petit nombre revenaient plus souvent pour chacun. Et l'avantage de l'économie ne paraît pas une compensation suffisante à cet historien, qui en appelle aux anciennes maximes, selon lesquelles la valeur, et non l'argent, était regardée comme l'appui de l'état.

De Pavie Vitellius vint à Crémone, où Cécilia lui avait préparé une fête et un combat de gladiateurs. Un autre spectacle piqua sa curiosité barbare, et il se transporta sur les plaines de Bédriac, pour jouir par ses yeux des preuves de sa victoire. C'étaient d'horribles objets à considérer, que ceux qu'étalait après quarante jours un champ de bataille : des membres épars, des corps privés de tête, de bras, de jambes, des cadavres d'hommes et de chevaux qui tombaient en pourriture, la terre pénétrée d'un sang noir et caillé ; des campagnes fertiles entièrement ravagées, arbres coupés, moissons détruites. Au milieu de ces tristes et hideux débris, les Crémonais, comme pour insulter à l'humanité,

avaient jonché les chemins de roses et 'aie branches de laurier, et dressé des autels d'espace en espace, où ils brûlaient de l'encens, et immolaient des victimes : grande joie, vives félicitations, qui se tournèrent bientôt après pour eux en douleur amère et en larmes. Valens et Cécina accompagnaient partout Vitellius, et lui montraient les endroits les plus remarquables du combat. **C'est ici que s'engagea le choc entre les légions : là donna la cavalerie : de ce côté les troupes auxiliaires vinrent prendre en flanc l'ennemi.** Les officiers vantant à l'envi leurs exploits, y mêlaient le faux, exagéraient le vrai. Les soldats se livraient à une joie tumultueuse et bruyante, et quittant le chemin, ils venaient reconnaître les lieux où ils avaient combattu, et observaient avec admiration les amas d'armes, les tas de corps morts. Il en était pourtant quelques-uns que le sort des choses humaines attendrissait, et des yeux de qui il tirait des larmes. Mais Vitellius ne donna aucun signe de compassion : il fixa ses regards sur toutes les parties de cet affreux spectacle ; il ne frissonna point à la vue de tant de milliers de citoyens restés sans sépulture. Tout au contraire, comme quelques-uns souffraient avec peine la mauvaise odeur qu'exhalaient les cadavres, il les reprit en disant qu'un ennemi tué est un parfum pour l'odorat, et encore plus un citoyen. Il ignorait la triste destinée qui l'attendait lui-même après quelques mois, et il rendait d'avance ses malheurs indignes de commisération. Tout occupé de pensées de prospérité et de triomphe, il offrit des sacrifices aux génies tutélaires des lieux. Il voulut voir aussi le tombeau d'Othon, qu'il trouva assez simple pour mériter qu'il lui fît grâce : et regardant comme un trophée de sa victoire le poignard dont son rival s'était servi pour s'ôter la vie, il l'envoya à Cologne, et ordonna qu'il fût suspendu et consacré dans le temple de Mars.

A Bologne, Valens, régala à son tour Vitellius d'un combat de gladiateurs, dont l'appareil avait été amené de Rome. Et plus on avançait vers la ville, plus la cour de ce prince se corrompait par le mélange des gens de théâtre, des eunuques, et de tous les ministres des plaisirs de Néron, qui comptaient avoir retrouvé leur ancien maître. Car Vitellius faisait profession d'admirer Néron, dont il avait flatté le goût extravagant pour les spectacles et pour la musique, non par nécessité, comme tant d'autres, mais par bassesse et par extinction de sentiments. Il conservait pour ce monstre une telle vénération, que lorsqu'il fut arrivé à Rome, il lui fit solennellement dans le Champ-de-Mars, par le ministère des prêtres du collège Augustal, les offrandes dont on avait coutume d'honorer les morts.

Cette conduite prouve que ce n'était point par un zèle sincère pour la décence publique, qu'il avait peu de temps auparavant défendu sous des peines sévères aux chevaliers romains de fréquenter les écoles des gladiateurs, et de paraître sur l'arène. Les princes précédents y avaient souvent forcé ceux même à qui déplaisait une si périlleuse ignominie ; et la contagion du mauvais exemple avait gagné de la capitale dans les villes moins considérables. L'abus était horrible. Mais le personnage de réformateur ne convenait point à Vitellius : et l'on doit attribuer l'ordonnance dont je parle ou à des conseils étrangers, ou à l'attention que ne manque pas d'avoir tout gouvernement commençant à tâcher de se donner une bonne renommée.

De ces mêmes sources, sans doute, partit un édit de Vitellius contre les astrologues, quoiqu'il fût personnellement crédule et attaché en esprit faible à leurs prédictions. L'insolence de ces charlatans fut telle, qu'ils osèrent afficher un placard contre l'ordonnance du prince ; et comme elle leur enjoignait de sortir de l'Italie avant le premier octobre, ils lui enjoignirent de leur côté de sortir du monde avant ce même jour. La futilité de leur art parut dans cette pièce, autant

que leur témérité ; car Vitellus ne fut tué que fort avant dans le mois de décembre.

Valens et Cécina avaient bien mérité de la part de Vitellius l'honneur du consulat. Mais quoique l'exercice de cette charge suprême fût alors limité à un temps fut court, il n'était pas aisé de leur trouver place, pair que les désignations faites par Néron, Galba et Odra employaient toute l'année. Trois de ceux qui étaient désignés furent privés de leur droit sous différents prétextes ; et les vides qu'ils laissaient furent remplis par Valens et Cécina, qui furent consuls ensemble, et par Cécilius Simplex, que nous verrons en place au temps du dernier désastre de Vitellus. Ceux dont les nominations avaient été frustrées do leur effet rendirent encore grâce au prince qui leur faisait injustice tant les esprits étaient pliés à la servitude !

Cependant Vitellius s'avançait vers la ville, mais lentement, s'arrêtant à chaque bourgade, à chaque maison de campagne un peu jolie, pour y jouir des plaisirs qui se rencontraient sur son chemin, et se rendant plus méprisable de jour en jour par la paresse stupide dans laquelle il se plongeait. Pendant qu'il ne songeait qu'à se divertir, il portait la désolation partout où il passait. Il était suivi de soixante mille hommes en armes, qui ne connaissaient ni ordre ni discipline, et qui traînaient après eux un nombre encore plus grand de valets, toujours plus insolents et plus audacieux que leurs maîtres. Les officiers-généraux, les amis de Vitellius, avaient des cortèges nombreux, qu'il eût été difficile de contenir dans le devoir, quand on y eût veillé avec toute l'exactitude possible. Toute cette multitude était grossie par les sénateurs et les chevaliers romains, qui venaient au-devant de l'empereur, quelques-uns par crainte, la plus grande partie par adulation, et enfin tous pour ne pas se faire remarquer en restant, pendant que les autres partaient. Ajoutez une foule de gens du plus bas étage, que leur métier consacré au plaisir avait autrefois indécemment liés avec Vitellius, farceurs, comédiens, cochers. Il les recevait très-gracieusement, et se faisait une joie de prostituer le nom d'amis des misérables dont la connaissance le déshonorait. On peut juger quels dégâts faisait un tel passage dans les villes, dans les campagnes, en un temps où la moisson approchait de la maturité. Une armée ennemie eût été moins formidable.

Plusieurs fois les soldats en vinrent aux mains sur la route. Depuis l'affaire de Pavie, la discorde s'entretenait entre les légions et les troupes auxiliaires, si ce n'est que les uns et les autres se réunissaient contre les bourgeois et contre ceux qui n'étaient point de profession militaire. Ce fut à sept milles de la ville que se fit le plus grand carnage. Vitellius y distribuait, contre l'usage, du vin et de la viande à chaque soldat, et la populace de la ville s'était répandue dans tout le camp.

Parmi cette foule qu'amenait une curiosité oisive, il se trouva quelques badins, qui se divertirent à désarmer les soldats, coupant adroitement leurs baudriers, et leur demandant ensuite s'ils avaient leurs épées. Ces courages fiers et violents n'étaient point disposés à entendre raillerie : et prenant pour insulte ce qui n'était qu'un jeu, ils se jetèrent l'épée à la main sur le peuple qui n'avait ni armes ni aucune défense. Ils en tuèrent plusieurs, parmi lesquels se trouva le père d'un soldat. On le reconnut après sa mort. Les plus furieux en eurent honte, et, rappelés à eux-mêmes, ils épargnèrent une multitude innocente.

Ils causèrent aussi du trouble et de l'effroi dans la ville, où on les voyait accourir par pelotons, qui se détachaient du gros de l'armée, et prenaient les devants, par empressement surtout d'aller visiter l'endroit où Galba avait été massacré. On ne

pouvait les considérer sans frémir. Toute leur personne avait quelque chose de sauvage : leurs grandes et longues piques ; les peaux de bêtes dont ils avaient les épaules couvertes, leur donnaient l'air de Barbares plutôt que de soldats romains. Nullement accoutumés à la ville, ils ne savaient point éviter la presse ; et si, glissant sur le pavé, ou heurtés par quelqu'un, ils venaient à tomber, ils se mettaient en colère, et souvent ils tiraient l'épée, et frappaient tout ce qui se trouvait autour d'eux. Et les tribuns et autres officiers, qui parcouraient les différents quartiers avec des troupes de gens armés, n'apaisaient pas les désordres, mais augmentaient la terreur.

Vitellius fit ensuite son entrée solennelle dans Rome. Il partit de Ponte-Mole, montant un beau cheval, et armé en guerre. Son intention était d'entrer comme dans une ville prise, suivant ce qu'il avait pratiqué dans les autres villes qui s'étaient trouvées sur son passage. Ses amis le détournèrent d'une pensée si folle et si odieuse. Il quitta la casaque militaire, prit la robe prétexte, et sa marche fut disposée en pompe guerrière, mais sans avoir rien de menaçant.

Elle s'ouvrait par les aigles de quatre légions, flanquées de plusieurs drapeaux et étendards. Marchait à la suite l'infanterie romaine, puis la cavalerie, et enfin trente-quatre cohortes auxiliaires, distinguées suivant la variété des nations et de l'armure. Les préfets de camp et maréchaux-des-logis, les tribuns et les premiers des centurions, précédaient les aigles en habits blancs. Les autres centurions étaient à la tête de leurs compagnies, ornés d'armes brillantes et des dons militaires que chacun avait mérités. Les soldats étalaient aussi les écharpes et les hausse-cols qu'ils avaient reçus en récompense de leur bravoure. Grand et beau spectacle ! belle et magnifique armée, et digne d'avoir un autre chef que Vitellius ! Il arriva ainsi au Capitole, où il trouva sa mère, et en l'embrassant lui donna le nom d'*Augusta*.

Le lendemain il harangua le sénat et le peuple faisant son propre panégyrique avec autant de sécurité que s'il eût eu des auditeurs qui ne le connussent pas, vantant par les plus pompeux éloges son activité et sa tempérance, pendant qu'il avait pour témoins de la bassesse honteuse de sa conduite tous ceux qui l'écoutaient, et même toute l'Italie, qu'il venait de traverser toujours plongé dans le sommeil ou dans l'ivresse. On l'applaudit cependant ; et la populace indifférente au vrai et au faux, et habituée à répéter par manière d'écho les cris flatteurs auxquels on l'avait dressée, battit des mains, multiplia les signes de joie, et le détermina enfin à accepter le titre d'Auguste, avec aussi peu de fruit qu'il avait eu peu de raison de le refuser jusqu'alors.

Vitellius, ayant pris possession du souverain pontificat, rendit, suivant l'usage, une ordonnance touchant le culte public et les cérémonies de religion, et il la data du 15 des calendes d'août, ou 18 juillet, jour regardé de toute antiquité comme malheureux, parce qu'il était celui des défaites de Crémère et d'Allia. Nous savons assez que c'est une observation superstitieuse que celle des jours heureux ou malheureux ; mais le peuple chez les Romains ne pensait pas ainsi, et cette date fut remarquée comme un sinistre présage. C'était un inconvénient qu'il fallait prévoir et éviter. Vitellius n'y fit aucune attention. Profondément ignorant de tout droit divin et humain, il avait des unis et des affranchis aussi indolents et aussi négligents que lui, et il semblait que son conseil ne fût composé que de gens ivres.

Il affecta de se montrer extrêmement populaire. Dans les élections des magistrats, il accompagnait les candidats comme ami et solliciteur. Au théâtre il favorisait les acteurs qu'il croyait agréables au bas peuple. Dans le cirque il

s'intéressait pour la faction du bleu-marin, avec le même empressement qu'il avait témoigné n'étant que simple particulier. Procédée qui, dit Tacite, s'ils eussent eu pour principe une bonté judicieuse, auraient pu plaire comme simples et unis : mais le souvenir de sa vie passée les faisait regarder comme bas et indécents.

Il se rendait assidu au sénat, même lorsqu'il ne s'agissait que de petites affaires. Dans une délibération il se trouva qu'Helvidius Priscus, suivant la liberté dont il faisait profession, opina contre un avis que Vitellius appuyait avec chaleur. Le prince en fut piqué, et il se contenta néanmoins d'appeler les tribuns au secours de son autorité méprisée. Les amis d'Helvidius, qui craignirent qu'il n'en restât dans le cœur de Vitellius un ressentiment profond, s'empressèrent de l'apaiser. Il leur répondit qu'il n'était point surprenant ni nouveau que deux sénateurs se partageassent de sentiment sur une affaire, et qu'il lui était arrivé souvent à lui-même d'être d'un avis contraire à celui de Thraséa. Cette réponse fut prise diversement. Les uns jugeaient qu'il y avait de l'impudence à Vitellius de se comparer à Thraséa ; les autres le louaient de ce que, ayant à citer un exemple, il avait plutôt choisi un sévère respectable par sa vertu, que quelqu'un des favoris de la fortune.

Valens et Cécina partageaient toute la puissance, et n'en laissaient que l'ombre à Vitellius. Des deux préfets du prétoire, qu'il nomma, savoir P. Sabinus et Julius Priscus, l'un était protégé par Cécina, l'autre par Valens. Ils se balançaient ainsi en tout. Leur jalousie, commencée durant la guerre et dans le camp, et dès lors mal cachée sous des dehors qui ne trompaient personne, éclata enfin dans la ville, dont le loisir leur donnait tout le temps de prêter l'oreille aux discours malins et aux rapports envieux de ceux qui se disaient leurs amis, et où les affaires les mettaient sans cesse dans l'occasion de se heurter. Ajoutez l'émulation du faste, de la magnificence des équipages, du nombre de leurs créatures, de la multitude immense de ceux qui venaient leur faire la cour. Rivaux éternels, ils tâchaient d'attirer l'empereur chacun de son côté ; et lui, faible idole, obéissait aux mouvements tantôt de l'un, tantôt de l'autre. Leur situation était donc aussi incertaine que brillante ; et comme ils savaient qu'un mécontentement subit et léger, ou au contraire une flatterie même absurde et déplacée, pouvait tout d'un coup faire changer Vitellius à leur égard, ils le méprisaient et le craignaient également. C'était pour eux. un motif de se hâter de profiter de leur faveur pour s'enrichir. Ils envahissaient les maisons, les jardins, les terres du domaine impérial, pendant que les nobles, en très-grand nombre rappelés d'exil par Galba, languissaient dans l'indigence sans recevoir de la libéralité du prince aucun soulagement.

Tout ce que fit Vitellius pour ces infortunés, ce fut de les rétablir dans leurs droits sur leurs affranchis. Ces droits ne laissaient pas d'être considérables. L'affranchi, si son patron manquait du nécessaire, était obligé de le nourrir, et en mourant il fallait qu'il lui laissât la moitié de son bien. L'ordonnance de Vitellius fut extrêmement applaudie et des premiers de la ville et du peuple. Mais la fraude des affranchis la rendit infructueuse. Ces génies serviles imaginaient différentes ruses pour cacher leurs possessions : ils mettaient leur argent en sûreté sous des noms supposés. Quelques-uns passant dans la maison de l'empereur devenaient plus puissants que leurs anciens maîtres.

La discipline avait déjà souffert d'étranges affaiblissements parmi les légions victorieuses, et le séjour de Rome acheva de la corrompre. Les soldats, dont peine le camp pouvait contenir la multitude, inondaient la ville. On les voyait se



promener dans les places, dans les portiques, dans les temples. Ils ne savaient plus ce que c'était que de se rendre au quartier-général pour prendre les ordres des premiers officiers : nulle exactitude aux factions militaires, nul exercice pour se tenir en haleine. Les délices de la ville et les excès de toute espèce altéraient en eux les forces du corps et amollissaient les courages. Enfin, négligeant même les précautions de santé, plusieurs dressèrent leurs tentes dans le Vatican, lieu malsain, dont le mauvais air causa parmi eux bien des maladies, et en fit périr un grand nombre. Les étrangers, surtout Germains et Gaulois, à qui le climat d'Italie est très-contraire, furent extrêmement incommodés des eaux du Tibre, que des chaleurs, auxquelles ils n'étaient point faits, les portaient à boire avec avidité.

Il ne restait plus pour ruiner cette armée que de diminuer le nombre des soldats qui la composaient : et c'est ce qu'on eut l'imprudence de faire. J'ai dit que Vitellius avait cassé les prétoriens, et il paraît qu'il en avait usé de même à l'égard des troupes destinées spécialement à la garde de la ville. Il s'agissait de les remplacer, et l'empereur ordonna la levée de seize cohortes prétoriennes et de quatre cohortes de la ville, chacune de mille hommes. Il y eut presse à entrer dans ce service, qui était plus doux et en même temps plus avantageux que celui des légions. La faveur, ou le caprice des généraux, décida du choix de ceux qui devaient y être admis. Valens en particulier s'y arrogea la principale autorité, au préjudice de Cécina, sur lequel il l'emportait dans l'esprit des soldats, comme étant l'auteur de la victoire et ayant rétabli les affaires du parti, qui allaient mal avant son arrivée. La jalousie de Cécina fut portée à son comble : et dès lors sa fidélité commença à chanceler.

Mais si Vitellius laissa prendre un grand pouvoir aux chefs, il accorda encore plus à la licence du soldat. Chacun se plaça à son gré : digne ou indigne, quiconque voulut entrer dans les cohortes prétoriennes, ou dans celles de la ville, y fut reçu. Les bons sujets qui aimèrent mieux rester dans les légions ou dans les troupes auxiliaires en eurent aussi la liberté, et quelques-uns prirent le parti pour se soustraire à l'intempérie du climat et au danger des maladies. Il résulta de cette opération que l'armée fut considérablement affaiblie ; et d'un autre côté les cohortes prétoriennes et celles de la ville, qui avaient toujours formé une milice honorable par le choix des sujets, perdirent cette gloire, et devinrent un mélange confus de gens ramassés. L'audace effrénée des soldats se croyait tout permis. Elle se porta jusqu'à demander à Vitellius, avec de grands cris, le supplice de trois des plus illustres chefs de la Gaule, parce que, dans le mouvement qui précéda la mort de Néron, ils avaient pris parti pour Vindex. Vitellius, mou et lâche par caractère, avait de plus un intérêt pressant de flatter les troupes. Il voyait arriver le moment où il faudrait récompenser leur zèle par une largesse générale ; et, manquant d'argent, il se rendait facile sur tout le reste. Ainsi s'exprime Tacite ; et il nous donne par là à entendre que ceux dont les soldats avaient demandé la mort furent livrés à leur fureur.

On imposa une taxe sur les affranchis, dont la richesse énorme insultait au public. Mais c'était là une faible ressource, sous un prince surtout qui, uniquement occupé du soin de dissiper, bâtissait des écuries pour les chevaux du Cirque, donnait sans cesse des combats de gladiateurs et de bêtes ; en un mot, qui se jouait de l'argent manie s'il eût été dans la plus grande abondance. Cécilia et Valens suivaient son exemple, et ils célébrèrent le jour de sa naissance par des fêtes, dont les apprêts furent prodigieux et jusqu'alors inouïs. Ils firent battre des gladiateurs pour l'amusement du peuple dans toutes les rues de Rome.

Les rapines marchaient de pair avec les folles dépenses. Il ne s'était pas encore écoulé quatre mois depuis la victoire, et déjà l'affranchi Asiaticus égalait les odieuses fortunes des plus riches affranchis de Néron. Nul dans cette cour ne se piqua de probité ni de talents. L'unique voie pour parvenir au crédit et à la puissance, était d'assouvir par un luxe insensé, par des repas d'une prodigalité monstrueuse, l'insatiable gourmandise de Vitellius, qui ne songeait qu'à jouir du présent. La ville de Rome, aussi malheureuse qu'elle était grande et puissante, se voyait passer dans le cours d'une seule année par les mains d'Othon et de Vitellius, et devenir successivement le jouet et la proie des Vinius, des Icélus, des Valens, des Asiaticus, que remplacèrent bientôt, dit Tacite, d'autres hommes plutôt que d'autres mœurs, les Muciens et les Éprius Marcellus.

Ces deux hommes eurent véritablement la principale part à l'autorité du gouvernement sous Vespasien. Mais, quoiqu'ils ne fussent pas sans tache, je crains que Tacite n'ait outré en les comparant aux ministres et aux affranchis de Galba et de Vitellius. Vespasien, prince sage, appliqué, et que notre historien lui-même comble d'éloges, souffrait sans doute beaucoup de Mucien, à qui il devait son empire ; il avait peut-être trop de confiance en Éprius Marcellus : mais il ne leur aurait jamais passé des excès semblables à ceux des règnes précédents.

A tant de maux qui menaçaient la république d'une ruine prochaine, Vitellius ajoutait la cruauté contre les particuliers. D'anciens amis, liés avec lui dès l'enfance, personnages d'un nom illustre, qu'il avait invités à se rendre auprès de sa personne, en leur promettant presque de partager avec eux l'empire, n'éprouvèrent de sa part que fraudes continuelles dont ils furent les victimes. Il ne fit grâce à aucun de ses créanciers, ou de ceux qui rayaient inquiété pour des paiements, en quelque façon que ce pût être. L'un d'eux s'étant présenté pour lui faire sa cour, fut aussitôt envoyé au supplice. Ensuite Vitellius le rappela ; et, pendant que tout le monde louait sa clémence, il ordonna qu'on poignardât ce malheureux sur la place, disant qu'il voulait repaître ses yeux du sang d'un ennemi. Deux fils ayant osé lui demander la vie de leur père, furent mis à mort avec lui. Un chevalier romain, que l'on traînait au supplice par son ordre, lui cria : **Je vous ai fait mon héritier**. Vitellius voulut voir le testament, et, y trouvant un affranchi du testateur marqué pour être son cohéritier, il les fit égorger l'un et l'autre. Il traita de crimes d'état les cris poussés dans le Cirque contre la faction bleue, qu'il favorisait, et plusieurs citoyens perdirent la vie pour cette unique raison.

Il était temps que Vespasien vînt mettre fin à toutes ces horreurs, et sauvât l'empire en s'en rendant le maître. Ses projets longtemps médités éclatèrent enfin, et j'en vais rendre compte, en commençant par exposer ce qui regarde sa naissance et ses premiers emplois.

Sa naissance ne lui promettait rien moins qu'une si haute fortune. Son aïeul paternel T. Flavius Pentro, simple bourgeois de Rieti, suivit d'abord le métier des armes, où il n'eut point de plus haut grade que celui de centurion : et s'étant retiré du service après la bataille de Pharsale, où il combattait pour Pompée, passa le reste de sa vie dans sa petite ville, exerçant une profession que nous pouvons comparer à celle d'huissier priseur. Le père de Vespasien, T. Flavius Sabinus, prit la ferme du quarantième denier<sup>1</sup> en Asie : et dans un emploi toujours délicat il se conduisit avec tant d'intégrité et de douceur, que plusieurs villes furent curieuses de conserver son portrait, en mettant au bas cette

---

<sup>1</sup> C'était un droit de péage qui se levait sur toutes les marchandises.

inscription : [Καλῶς τελωνήσανει](#) : [Au publicain honnête homme](#). Sa mère Vespasia Polla était d'une famille honorable de Nursia<sup>1</sup>, et elle avait un frère sénateur.

Il naquit dans une petite bourgade voisine de Rieti, le dix-sept novembre de l'an de Rome 760, cinq ans avant la mort d'Auguste. On lui donna un surnom tiré du nom de sa mère, en sorte qu'il fut appelé T. Flavius Vespasianus. Il avait un frère aîné, nommé comme son père T. Flavius Sabinus. Il fut élevé par sa grand-mère paternelle Tertulla, dans des terres qu'elle possédait près de Cosa<sup>2</sup> en Toscane. Il chérit toujours les lieux où il avait passé son enfance. Devenu empereur, il les visitait souvent : et il laissa subsister la petite métairie telle qu'elle était, ne voulant rien changer dans -des objets qu'il reconnaissait avec un vrai plaisir. Il conserva encore plus chèrement le mémoire de sa grand' mère : et aux jours de fête il buvait dans une tasse d'argent qui avait appartenu à cette dame.

Son frère prit la route des honneurs, et il y réussit, puisqu'il devint consul, et ensuite préfet de la ville sous Néron, sous Othon, et sous Vitellius. Pour ce qui est de Vespasien, il n'avait point d'ambition ; et s'il eût suivi son penchant, il aurait fui l'éclat des dignités. Forcé par sa mère, qui, joignant aux conseils et aux prières les reproches vifs et piquants, le traitait de valet de son frère il travailla à s'ouvrir l'entrée du sénat. Il n'obtint l'édilité qu'avec beaucoup de peine, et après avoir essuyé un refus : mais il parvint honorablement à la préture.

Dans cette carrière il ne marcha point d'un pas qui fût d'accord avec la répugnance qu'il avait témoignée pour y entrer. Il n'est point de bassesse qu'il ne fit pour mériter les bonnes grâces de Caligula. Il demanda qu'il lui fût permis de donner une fête et des jeux au peuple pour célébrer la chimérique victoire de ce prince sur les Germains. Lorsque la conjuration de Lepidus fut découverte, il fut d'avis d'ajouter à la peine des coupables la privation de sépulture. Il rendit grâces, par un discours prononcé en plein sénat, de l'honneur qu'il avait reçu d'être admis à la table de l'empereur. Tant il est difficile au mérite de percer, s'il n'en coûte quelque chose à la pureté de la vertu et à la noblesse des sentiments.

Ce fut alors qu'il se maria : et il fit un choix mieux assorti à la médiocrité de sa naissance, qu'au rang où il était actuellement parvenu. Il épousa Domitia, qui avait été la maîtresse d'un chevalier romain, et qui passait pour affranchie. Elle fut pourtant déclarée, par sentence un juge, libre d'origine, et citoyenne, ayant été reconnue par son père Flavius Laberalis, qui était un simple greffier du bureau des questeurs. Il faut croire que les richesses couvrirent aux yeux Vespasien l'indignité d'une telle alliance. Il en eut Tite et Domitien, et une fille nommée Domitille, qui mourut avant lui. Devenu veuf, il ne se remaria plus : mais il reprit Cénis, affranchie et secrétaire d'Antonia, qu'il avait autrefois aimée ; et, même lorsqu'il fut empereur, il la garda auprès de lui presque sur le pied d'une légitime épouse. Après la mort de Cénis, comme la chasteté n'a jamais été la vertu des païens, il se donna plusieurs concubines pour la remplacer.

La fortune de Vespasien prit sous Claude de grands accroissements. Il avait la protection de Narcisse : et, par le crédit de cet affranchi, il fut fait commandant d'une légion, et servit en cette qualité, d'abord en Germanie, puis dans la Grande-Bretagne, où il se distingua beaucoup. Il fut récompensé par les ornements du triomphe, par un double sacerdoce, et enfin par le consulat.

---

<sup>1</sup> C'est encore aujourd'hui le même nom, [Norcia](#) en Ombrie, état du pape.

<sup>2</sup> L'ancienne [Cosa](#) n'était pas loin de [Porto Ercole](#), en Toscane.

Il passa les premières années du règne de Néron dans le loisir et dans la retraite, ne cherchant qu'à se faire oublier, parce qu'il craignait Agrippine, à qui les amis de Narcisse étaient toujours odieux. Il devint proconsul d'Afrique à son rang : et la conduite qu'il tint dans l'exercice de cet emploi doit avoir été mêlée de bien et de mal ; car Tacite et Suétone en parlent très-diversement. Selon Tacite<sup>1</sup>, il s'y acquit une très-mauvaise réputation, et se fit détester des peuples. Selon Suétone, il les gouverna avec une intégrité parfaite, et beaucoup de dignité. Ce dernier convient cependant qu'il s'éleva une sédition à Adrumète contre le proconsul, et que la multitude lui jeta des raves à la tête. Il est difficile qu'un magistrat dont l'administration serait irréprochable, fût exposé à une pareille insulte.

Ce qui est vrai, c'est qu'il ne revint pas riche de sa province. Au contraire il se trouva tellement abîmé de dettes, qu'il fut près de faire banqueroute, et se vit obligé d'engager tous ses biens-fonds à son frère. Dans une si grande détresse, toute voie d'avoir de l'argent lui était bonne. Il s'abassa à des trafics indignes de son rang, qui lui firent donner le titre injurieux de *maquignon*. On lui reprocha aussi d'avoir tiré d'eux cent mille sesterces<sup>2</sup> d'un jeune homme, à qui il fit obtenir la dignité de sénateur contre la volonté de son père. Ces différents traits prouvent que Tacite a eu raison de dire que la réputation de Vespasien n'était pas nette lorsqu'il fut élevé à l'empire<sup>3</sup>, et qu'on doit le compter entre les exemples rares de ceux que la grandeur suprême a changés en mieux.

Il accompagna Néron dans son voyage de Grèce ; et l'indifférence pour la belle voix du prince, qui avait déjà pensé le perdre, comme je l'ai raconté ailleurs, lui attira une nouvelle disgrâce. Il s'ennuyait d'entendre Néron Chanter, et il lui arrivait souvent, ou de s'en aller, ou de s'endormir. L'empereur se tint très-offensé, et lui défendit de paraître en sa présence. Vespasien se retira dans une petite ville écartée, où il n'attendait que la mort, lorsqu'on vint lui apporter les provisions de lieutenant de l'empereur pour la guerre contre les Juifs. Cette guerre devenait considérable, et l'on était bien aise d'en donner le commandement à un homme de mérite et de tête, mais dont le nom ne fût point capable de donner de l'ombrage. Vespasien, par l'obscurité de sa naissance, et par son expérience dans le métier des armes, réunissait tout ce que souhaitait la cour pour cet important emploi, et il fut choisi.

Il répondit parfaitement à ce qu'on attendait de lui. Vigilant, actif, il était occupé jour et nuit de son objet. Il marchait à la tête des légions, il allait reconnaître lui-même les lieux propres pour les campements. Aussi brave de sa personne qu'habile à commander, il agissait également de la tête et de la main. La nourriture la plus simple était celle qui lui convenait le mieux. Dans son habillement, dans ses équipages, il se distinguait à peine du simple soldat. On eût pu, dit Tacite, le comparer aux anciens généraux de la république, sans la tache de l'avarice.

Ce fut par les circonstances et par l'impulsion d'autrui, plutôt que par sa propre ambition, que Vespasien fut déterminé à songer à l'empire. Il ne prit aucune part à la révolution qui priva Néron du trône et de la vie ; et il fut si éloigné de penser à former un parti contre Galba, qu'il fit partir Tite, son fils, pour aller lui porter

---

<sup>1</sup> TACITE, *Histoires*, II, 97.

<sup>2</sup> Vingt-cinq mille livres.

<sup>3</sup> TACITE, *Histoires*, I, 50.

son hommage<sup>1</sup>. Ce voyage donna matière aux discours des politiques. Partout où Tite passait, la voix publique le destinait à être adopté par Galba. Et il est vrai qu'il en était digne. Une physionomie heureuse et mâle de grâce et de majesté ; un esprit aisé, propre à tout, cultivé par toutes les belles connaissances ; le talent de parler et d'écrire avec facilité et avec noblesse dans les deux langues grecque et latine, soit en prose, soit en vers ; redresse dans tous les exercices du corps, et surtout dans ceux qui sont utiles à la guerre, soit qu'il s'agit de manier les armes ou de monter à cheval ; une valeur éprouvée, tant dans les campagnes qu'il avait faites en Germanie et en Bretagne, que surtout dans la guerre de Judée, où, revêtu par son père de commandements importants, il avait gagné des combats, pris des villes ; par-dessus tout cela un fonds de bonté, un caractère de générosité bienfaisante : tant de qualités réunies avec la première vigueur de l'âge (car Tite entra alors dans sa vingt-huitième année) prouvent que réellement Galba ne pouvait faire un meilleur choix. Mais il n'y pensait en aucune façon, comme il parut par l'événement ; et il périt avant que Tite fût arrivé à Rome.

Le fils de Vespasien était à Corinthe lorsqu'il apprit que Galba avait été tué avec Pison, et que l'empire allait être disputé entre Othon reconnu dans Rome, et Vitellius proclamé par les armées de Germanie. Ces nouvelles changeaient tout le système de la conduite qu'il avait à tenir, et il délibéra avec un petit nombre d'amis sur le parti qu'il devait prendre. Continuer sa route, et aller à Rome, c'était une démarche infructueuse, et il ne pouvait pas espérer que celui qu'il trouverait en possession de la souveraine puissance lui sût gré d'un voyage entrepris pour un autre ; d'ailleurs il craignait d'être retenu comme étage, soit par Othon, soit par Vitellius. S'il s'en retournait, il n'était pas douteux que le vainqueur en serait offensé. Mais l'inconvénient paraissait moindre, parce que la victoire était encore incertaine, et que Vespasien en se rangeant du côté de la fortune couvrirait le tort de son fils. Si Vespasien avait des vues plus hautes, et qu'il aspirât à l'empire, il n'était plus question de se précautionner contre les ombrages et les défiances, puisqu'il faudrait faire la guerre. Tite inclinait vers ce dernier parti ; et après qu'il eut balancé les motifs d'espérer et de craindre, l'espérance l'emporta, et il se décida pour retourner vers son père. Quelques-uns crurent que la passion pour Bérénice influa dans sa détermination. Il est vrai qu'il aimait cette reine, et en général le penchant pour les plaisirs eut du pouvoir sur lui pendant sa jeunesse, et il vécut empereur dans une plus grande retenue que lorsqu'il avait été soumis à l'autorité paternelle. Mais avant même cette époque Tacite lui rend témoignage, que son devoir et les affaires ne souffrirent jamais de son attachement pour Bérénice.

Tite repartit pour l'Orient, roulant de grands projets dans son esprit. En passant par l'île de Chypre, il visita le temple de Paphos, où Vénus était honorée sous la figure bizarre d'un cône de marbre blanc<sup>2</sup>. Ce temple avait un oracle que Tite consulta, d'abord sur sa navigation, ensuite sur toute sa fortune. Le prêtre, après avoir répondu en public à ses questions, lui annonça dans un entretien particulier les espérances les plus flatteuses.

---

<sup>1</sup> TACITE, *Histoires*, II, 1-7 ; SUÉTONE, *Titus*, 3-5.

<sup>2</sup> En plusieurs pays les plus anciens objets de l'idolâtrie ont été des pierres consacrées à quelque divinité, et qui étaient censées la représenter ou la contenir. M. Duguet en a recueilli plusieurs exemples dans son explication de la Genèse, c. 28, v. 10.

Il n'était pas besoin alors d'une science surnaturelle pour prédire l'empire à Vespasien. Son mérite, opposé à l'indignité d'Othon et de Vitellius, les forces qu'il commandait, ses succès dans la guerre des Juifs, l'exemple de trois empereurs choisis militairement et mis en place par les troupes, c'étaient là de bons garants de la grandeur prochaine de Vespasien. On ne parlait que de prodiges qui la lui avaient présagée. Je ne m'amuserai pas à en copier la liste futile dans Suétone et dans Dion. Je m'en tiens sur ce point à la judicieuse observation de Tacite<sup>1</sup>. L'événement, dit cet historien philosophe, nous a rendu bien savants. Depuis que nous avons vu l'élévation de Vespasien, nous nous sommes persuadés que des présages envoyés du ciel la lui avaient annoncée. On doit juger pareillement que le fondement des prédictions du prêtre de Paphos était la vraisemblance de la chose et le bruit populaire.

Une interprétation absurde de nos saints oracles, célèbres dans tout l'Orient, donnait encore du crédit et de la vogue à cette même opinion. On appliquait à Vespasien les prophéties selon lesquelles devait sortir de la Judée le chef et le libérateur des nations. Tacite est tombé dans cette erreur, qui n'est point surprenante de sa part. Ce qui a droit de nous étonner, c'est qu'un adorateur et un prêtre du vrai Dieu, l'historien Josèphe<sup>2</sup>, ait fait un si indigne abus des Écritures : Aveugle, dit M. Bossuet avec son éloquence accoutumée, aveugle, qui transportait aux étrangers l'espérance de Jacob et de Juda, qui cherchait en Vespasien le fils d'Abraham et de David, et attribuait à un prince idolâtre le titre de celui dont les lumières devaient retirer les gentils de l'idolâtrie.

Lorsque Tite arriva auprès de son père, il le trouva déterminé extérieurement pour Othon, à qui il avait fait prêter par ses légions le serment de fidélité. Vespasien, prudent et circonspect, procédait lentement, et ne se hâtait pas de déclarer les projets qui s'agitaient néanmoins depuis quelque temps entre lui et Mucien, actuellement gouverneur de Syrie. Ils avaient commencé par être brouillés ensemble, et le voisinage de leurs provinces avait fait naître entre eux, comme il arrive communément, la jalousie et la discorde. A la mort de Néron ils se réconcilièrent, et se concertèrent dans leurs arrangements, d'abord par l'entremise de leurs amis, et ensuite par celle Tite, qui devint le lien de leur union, étant tout-à-fait propre par son caractère et s'étudiant avec art à gagner l'esprit de Mucien. Car Vespasien et Mucien se convenaient assez peu : l'un était guerrier, et l'autre plutôt tourné vers la négociation et les affaires du cabinet. Le goût du premier le portait à la simplicité et à l'économie ; le second aimait la magnificence, il vivait en grand seigneur, et sa dépense était montée sur un ton au-dessus de l'état d'un particulier. Vespasien réussissait dans l'action : Mucien avait le don de la parole. On eût fait des deux, dit Tacite, un excellent prince, si l'on eût pu mêler leurs bonnes qualités, en retranchant leurs défauts.

Les premiers conseils qu'ils tinrent ensemble n'eurent pas de grandes suites. Ils se soumirent de bonne foi à Galba. Seulement ils s'appliquèrent avec plus de soin qu'auparavant à s'attirer l'affection des officiers de leurs armées, attaquant chacun d'eux par les endroits par lesquels ils les connaissaient sensibles, les bons par les voies honnêtes et par l'émulation de la vertu, les vicieux par la licence et par l'attrait des plaisirs.

Ces semences germèrent, et ils ne furent pas longtemps sans en recueillir les fruits. Car lorsque l'on vit que deux rivaux tels qu'Othon et Vitellius déchiraient la

---

<sup>1</sup> TACITE, *Histoires*, V, 13.

<sup>2</sup> FLAVIUS JOSÈPHE, *Guerre des Juifs*, IV, 12.

république par une guerre, qui ne pouvait aboutir qu'à faire triompher le crime, les esprits commencèrent à fermenter parmi les légions d'Orient. Pourquoi faut-il, disaient-elles, que les autres décident de l'empire et envahissent toutes les récompenses, et que notre partage soit une éternelle servitude ? Le soldat examine ses forces, et y prend confiance. Trois légions dans la Judée, quatre en Syrie ; les premières exercées par toutes les opérations d'une rude guerre, les autres animées et tenues en haleine par les exemples de vertu que leur donnait l'armée voisine : l'Égypte et ses deux légions à leur portée : d'un côté le Pont, la Cappadoce et les troupes qui bordaient l'Arménie ; de l'autre toute l'Asie-Mineure, nombreuse en habitants, puissante par ses richesses ; toutes les îles depuis la mer Égée ; et une distance du centre, qui leur donnait moyen de faire tranquillement et en sûreté tous lettres préparatifs.

Les deux généraux étaient bien instruits de ces dispositions de leurs soldats. La guerre de Judée donnait du répit à Vespasien, étant extrêmement avancée, en sorte qu'il ne restait plus que le siège de Jérusalem. Tite arriva dans ces circonstances, secours infiniment utile et précieux. Cependant les chefs de l'entreprise résolurent d'attendre l'événement de la guerre entre Othon et Vitellius. Ils ne craignaient point que les forces des deux partis se réunissent sous celui pour qui la fortune se déclarerait. Ils savaient que la réconciliation n'est jamais sincère entre les vainqueurs et les vaincus. Et peu leur importait lequel des deux rivaux triomphât. La prospérité, disaient-ils, enivre même les plus fortes et les meilleures têtes. Mais pour ceux-ci, vils esclaves de la mollesse et de la volupté, leurs vices rendent leur ruine infaillible. La guerre nous défera de l'un, et l'autre périra par sa victoire.

Tel était le plan arrangé entre Vespasien et Mucien, sûrs d'être secondés par leurs armées dès qu'ils donneraient le signal. L'ardeur y était universelle. Les gens de bien désiraient un changement par amour pour la république : l'espérance de s'enrichir par les rapines en aiguillonnait plusieurs, d'autres voulaient rétablir leurs affaires délabrées. Ainsi tous, bons et mauvais, souhaitaient la guerre, par des motifs différents, mais avec une égale vivacité.

Après que la querelle fut décidée par la bataille de Bédriac et la mort d'Othon, Vespasien balançait encore. Il fit même la cérémonie de la prestation de serment au nom de Vitellius. Lui-même il en prononça la formule, qu'il accompagna de vœux pour l'heureuse fortune du nouvel empereur. Mais ses soldats, qui avaient des intentions tout autres, l'écoutèrent en silence. On peut juger qu'il ne fut pas bien fâché de la froideur que témoignait son armée à le suivre en cette occasion ; et tout l'invitait à espérer. Outre Mucien et les légions de Syrie, il avait dans ses intérêts Tibère Alexandre, préfet d'Égypte. Il comptait sur la troisième légion, qui n'avait quitté que depuis peu de temps la Syrie pour passer en Mésie, où elle était actuellement. Il se flattait avec fondement que les autres légions d'Illyrie suivraient l'exemple de la troisième : car toutes les armées étaient irritées contre l'arrogance des soldats des légions germaniques, qui vastes de corps, brutaux dans leur langage, méprisaient tous les autres comme fort au-dessous d'eux.

Cependant à tant de raisons de se promettre un heureux succès Vespasien opposait dans son esprit la difficulté d'une si haute entreprise, et la grandeur des risques. Quel jour, disait-il, que celui où un père âgé de soixante ans s'exposera avec deux fils dans la fleur de l'âge aux hasards de la guerre ! Quand on se renferme dans des projets qui n'excèdent pas la condition privée, on peut revenir sur ses pas ; on peut à son gré pousser ou arrêter sa fortune. Mais qui se propose l'empire, n'a point de milieu entre le plus haut degré d'élévation et les

plus affreuses disgrâces. Il se représentait les forces des armées de Germanie, qu'un homme de guerre comme lui connaissait parfaitement.

Ses légions savaient combattre contre l'étranger, mais elles n'avaient jamais combattu contre des Romains. Et il craignait de trouver parmi les troupes d'Othon, dont il était l'appui, plus de bruit et de clameurs que de vigueur réelle. Les infidélités, si communes dans les guerres civiles, l'alarmaient, et il ne pouvait penser sans trouble au danger d'un assassinat. Il se rappelait l'exemple de Camillus Scribonianus massacré sous Claude par Volaginius, simple soldat, qui en récompense avait été tout d'un coup élevé du dernier degré de la milice aux emplois les plus éclatants : puissant apprit pour les traîtres. Contre ce genre de péril, disait Vespasien, les bataillons et les escadrons ne sont qu'une vaine défense. Il est souvent plus aisé de renverser les armées entières, que d'éviter les embûches secrètes d'un seul.

Ses lieutenants, ses amis, combattaient les frayeurs qui retardaient sa détermination ; et enfin Mucien, dans une assemblée assez nombreuse, mais pourtant de personnes choisies, lui fit un discours préparé pour achever de le vaincre. Tous ceux, dit-il, qui forment un grand projet, doivent examiner si ce qu'ils entreprennent est utile à la république, glorieux pour eux-mêmes, aisé dans l'exécution, ou du moins tel qu'il n'offre point de trop grandes difficultés. On peut encore considérer la personne de celui qui conseille l'entreprise, et voir s'il y met du sien, s'il partage le danger, et surtout si ses vues sont désintéressées, et s'il travaille pour lui-même, ou pour celui qu'il sollicite à agir. Vespasien, quand je vous invite à prendre en main l'empire, le conseil que je vous donne est aussi salutaire à la patrie que propre à vous couvrir de gloire. La facilité s'y trouve : après les dieux, le succès est en vos mains. Et ne craignez point ici la flatterie : c'est moins un honneur qu'une tache que de succéder à Vitellius.

Nous n'aurons point à combattre la haute sagesse d'Auguste, ni les ruses politiques de Tibère, ni des droits consacrés par une longue succession, tels que ceux qui affermissaient sur le trône Caligula, Claude et Néron. Vous avez même cédé à l'ancienne noblesse de Galba. Demeurer encore dans l'inaction, et laisser la république exposée à l'opprobre et à une ruine inévitable, ce serait un engourdissement, ce serait une lâcheté, quand même la servitude serait pour vous aussi exempte de péril qu'elle est honteuse.

Le temps n'est plus où vos desseins pouvaient passer pour enveloppés dans un secret qui les couvrît. L'empire est pour vous un asile plutôt qu'un objet d'ambition. Avez-vous oublié la mort violente de Corbulon ? Il est vrai qu'il nous surpassait par la splendeur de l'origine : mais aussi Néron était bien au-dessus de Vitellius par cet endroit. Quiconque est en état de se faire craindre, paraît toujours assez illustre à celui qui le craint. Et Vitellius voit par son propre exemple qu'une armée peut faire un empereur. Il doit tout au suffrage des soldats, n'ayant mérité sa fortune par aucun service militaire, ni par aucun nom qu'il se soit acquis dans le métier des armes. Sa seule recommandation a été la haine que l'on portait à Galba. S'il a triomphé d'Othon, il ne faut en faire honneur ni à l'habileté du chef, ni à la force de son armée. Othon n'a été vaincu que par la précipitation de son propre désespoir : et Vitellius nous a appris à le regretter. Il abuse insolemment de sa victoire, il disperse les légions en différentes contrées, il casse et désarme les cohortes prétoriennes, c'est-à-dire qui prend soin de préparer les semences de la guerre qui va éclore contre lui. Tout ce que ses troupes pouvaient avoir de fierté et d'ardeur dégénère de jour en jour et s'amollit par le vin, par les débauches de toute espèce, par la trop fidèle



imitation de leur prince. Quelle comparaison de cette situation à la votre ? La Judée, la Syrie et l'Égypte, réunies, vous offrent neuf légions pleines de vigueur, qui ne sont ni affaiblies par les batailles, ni corrompues par la licence ou par la discorde : braves soldats endurcis : aux travaux de la guerre, et vainqueurs d'une nation rebelle et opiniâtre. Ajoutez un égal nombre de troupes auxiliaires, des forces navales, des rois alliés et amis, et, par-dessus tout, votre grande expérience.

Pour ce qui me regarde, je ne pense pas me faire accuser d'arrogance, si je souhaite que l'on ne m'assigne pas ma place au-dessous de Cécina et de Valens. Ne dédaignez pas néanmoins d'avoir Mucien pour ami, parce que vous ne trouvez pas en lui un fini. Je me mets au-dessus de Vitellius, et vous au-dessus de moi. Votre nom est décoré par la pourpre de triomphateur : vous avez deux fils, dont l'un est déjà capable de l'empire, et s'est acquis de la gloire même auprès des armées de Germanie dans ses premières campagnes. Il serait tout-à-fait déraisonnable que je ne cédasse pas l'empire à celui dont j'adopterais le fils, si j'étais moi-même empereur. Au reste, les succès et les disgrâces ne se distribueront point avec égalité entre nous. Si nous sommes vainqueurs, j'occuperai le rang que vous voudrez bien me donner ; au lieu que nous partagerions également les infortunes. Ou plutôt je demande pour moi la principale part du péril. Demeurez ici comme en réserve avec vos légions : je prendrai les devants, et j'irai tenter les hasards de la guerre et des combats.

La discipline se maintient avec plus de vigueur aujourd'hui parmi les vaincus que parmi les vainqueurs. L'indignation, la haine, le désir de la vengeance, animent les premiers à la vertu ; les autres s'abâtardissent par le mépris dédaigneux et par l'insolence qu'inspire la prospérité. Les plaies du parti victorieux sont couvertes maintenant par la bonne fortune, mais elles subsistent. Ce sont des ulcères qui se nourrissent à l'ombre, et que la guerre ouvrira. Je puis dire avec vérité que je ne mets pas plus de confiance dans votre activité, votre sage économie, votre prudente circonspection, que dans l'abrutissement, l'ignorance et la cruauté de Vitellius.

Après tout, il n'est pas douteux que notre cause ne soit meilleure dans la guerre que dans la paix. Car délibérer si on se révoltera, c'est une révolte.

Tous ceux qui étaient présents à ce discours de Mucien, se joignirent à lui pour presser Vespasien plus hardiment qu'ils n'avaient encore fait, de se décider : et ils insistaient particulièrement sur les présages qui, disaient-ils, l'appelaient à l'empire. Ce motif était assorti à la façon de penser de Vespasien, qui avait foi à toutes les parties de la divination, en sorte que lorsqu'il fut empereur il tint publiquement auprès de lui un astrologue nommé Séleucus, qu'il consultait sur l'avenir. Il se rappela donc dans le moment dont je parle ces prétendus présages qu'on lui alléguait, et dont quelques-uns étaient déjà anciens. Il avait cru d'abord en voir l'accomplissement dans la grandeur inespérée à laquelle il était parvenu par les ornements du triomphe, par le consulat, par le brillant honneur d'avoir réduit la Judée. Lorsqu'il fut en possession de toute cette gloire, il étendit le sens des prédictions qui lui avaient été faites, et il se persuada qu'elles lui promettaient l'empire.

Josèphe<sup>1</sup> se vante de le lui avoir prédit pendant que Néron vivait encore : et ce même fait est attesté par Suétone et par Dion. Le prêtre juif était-il trompé ou

---

<sup>1</sup> FLAVIUS JOSÈPHE, *Guerre des Juifs*, III, 14.

trompeur dans l'interprétation absurde et sacrilège qu'il donnait aux divines prophéties ? c'est ce qu'il est difficile et peu important de déterminer. Tacite rapporte que Vespasien avait aussi consulté un ancien oracle sur le mont Carmel, qui n'avait point de temple, mais un simple autel : circonstance qui conviendrait assez à ces *hauts lieux* dont il est tant parlé dans l'Écriture, et sur lesquels, du temps des rois de Juda, on offrait des sacrifices au vrai Dieu, mais contre la disposition de la loi, qui ne permettait le culte public que dans le seul temple. Si cette conjecture est fondée, il faudra dire que les pratiques de l'idolâtrie, par la suite des siècles, s'étaient mêlées dans un culte originellement établi en ce lieu pour honorer le Dieu d'Israël : car Tacite parle d'un prêtre nommé Basilide, qui chercha l'avenir dans les entrailles des victimes : superstition toute païenne. Quoiqu'il en soit, la réponse de ce prêtre avait augmenté les espérances de Vespasien, qui rempli de toutes ces idées se laissa vaincre enfin aux sollicitations de ceux qui l'environnaient, et prit son parti, sans pourtant se déclarer encore ouvertement. Lorsque Mucien et lui se séparèrent pour retourner chacun dans sa province, l'un à Antioche, l'autre à Césarée, leur résolution était formée, et l'exécution ne tarda pas.

Ce fut à Alexandrie que Vespasien fut d'abord reconnu et proclamé. Le premier juillet Tibère Alexandre lui prêta serment à la tête de ses légions ; et ce jour fut compté dans la suite pour le premier de l'empire de Vespasien, quoique sa propre armée ne lui eût juré fidélité que le trois du même mois. L'ardeur des troupes fut si vive, qu'elles n'attendirent point l'arrivée de Tite qui revenait de Syrie, où il avait concerté avec Mucien les derniers arrangements. Les soldats y étaient disposés de longue main. Mais on délibérait sur le lieu, sur le temps convenables ; on cherchait quelqu'un qui parlât le premier, qui donnât le ton, et c'est ordinairement ce qu'il y a de plus difficile. L'impatience des soldats ne put souffrir ces retardements. Un petit nombre d'entre eux s'étaient rendus le matin à la maison Vespasien occupait, pour le saluer à l'ordinaire leur général. Lorsqu'il sortit de sa chambre, ils le saluèrent empereur. Aussitôt tous les autres accoururent et lui accumulent les noms de *César* et d'*Auguste*, de tous les titres de la souveraine puissance. Ainsi fut terminée cette grande affaire.

Il ne parut en ce moment dans Vespasien trace de la timidité qui l'avait fait si longtemps à lancer, et il se livra de bonne grâce à la fortune ; mais d'un autre côté il ne montra ni enflure ni arrogance, et son nouvel état n'apporta aucun changement dans ses manières. Lorsque cette multitude immense qui l'offusquait se fut éclaircie et mise en ordre, il fit une harangue d'un style simple et militaire, sans flatterie pour les soldats, comme sans ostentation.

Mucien n'attendait que la déclaration de Vespasien pour lui faire prêter serment par ses troupes, qui s'y portèrent avec un extrême empressement. Il entra ensuite dans Antioche, et s'étant rendu au théâtre, où, selon la coutume des villes grecques, se tenaient des assemblées du peuple, il harangua les habitants accourus en foule, et qui l'écoutèrent avec des transports de joie qu'augmentait encore l'adulation. Mucien parlait avec grâce et avec noblesse, même en grec ; et dans ses actions, dans ses discours, il mêlait un air imposant, qui en rehaussait le mérite et le prix. Il employa un motif qui fit grande impression sur les peuples. Il assura que le plan de Vitellus était d'envoyer les légions germaniques en Syrie, pour les récompenser par un service doux et tranquille dans une riche province ; et que réciproquement il prétendait transporter les légions de Syrie en Germanie, climat rigoureux, et habité par des barbares, contre lesquels il fallait toujours avoir l'épée à la main. On conçoit assez combien ce changement de séjour devait alarmer les troupes de Syrie. Les naturels du

pays n'en étaient guère moins touchés. En effet, les légions romaines avaient communément leurs départements fixes et marqués, et s'établissaient à demeure dans les provinces confiées à leur garde. Ainsi elles se liaient avec les habitants par l'amitié, par la société, par les mariages ; de façon qu'elles se croyaient expatriées lorsqu'on les transplantait, et pareillement les peuples craignaient, en les voyant partir, de perdre des amis et des parents.

Toute la Syrie avait reconnu Vespasien avant le quinze juillet, et cet exemple fut bientôt suivi de tout l'Orient. Soémus, que Néron avait fait roi de la Sophène, se déclara pour le nouvel empereur, aussi-bien qu'Antiochus roi de Commagène, issu des Séleucides, et le plus riche des rois soumis aux Romains. Agrippa le jeune, roi des Juifs, averti secrètement par les siens, s'était dérobé de Rome avant que Vitellius fût instruit de ce qui se passait en Orient, et il offrait ses services à Vespasien. Bérénice, sa sœur, ne témoignait pas moins de zèle, princesse dont l'habileté et l'esprit égalaient la beauté, et qui ne s'était pas seulement fait aimer de Tite, mais avait même su se rendre agréable à Vespasien, par la magnificence des présents qu'elle lui faisait. Toutes les provinces de l'Asie-Mineure, le Pont, la Cappadoce, et les contrées voisines jusqu'à l'Arménie, suivirent le torrent. Mais comme ces pays étaient désarmés, il en résultait plutôt un accroissement de crédit et d'éclat, que de forces réelles pour le parti qu'ils embrassaient.

Il se tint un grand conseil à Béryte, ville de Phénicie, sur le plan de guerre qu'il s'agissait de dresser. Vespasien et Mucien y amenèrent avec eux les principaux officiers de leurs armées, et l'élite des soldats ; et ce grand nombre de troupes d'infanterie et de cavalerie, le concours des rois qui s'empressaient de venir rendre en pompe leurs hommages au nouveau prince, formaient autour de lui une cour, qui commençait à répondre à la majesté du rang suprême.

Le premier soin fut d'ordonner des levées et de rappeler les vieux soldats au drapeau. On établit dans les meilleures villes des arsenaux pour la fabrique des armes. Il fut dit que l'on battrait de la monnaie d'or et d'argent dans Antioche. Des inspecteurs habiles et vigilants furent préposés à ces différentes opérations et Vespasien y veillait par lui-même. Il visitait les lieux où l'on travaillait par ses ordres, il se faisait relever compte exact de toutes choses, il encourageait par louanges ceux qui remplissaient leur devoir, et évitait les négligents par son exemple, dissimulant plus volontiers les défauts que les bonnes qualités de ceux qui le servaient. Il récompensait ceux dont il était satisfait par des emplois, par la dignité sénatoriale. La plupart firent honneur à son choix, et devinrent dans la suite de grands personnages. Mais il n'est pas donné, même aux meilleurs princes, de n'être jamais trompés, et parmi ceux que Vespasien mit en place il s'en trouva quelques-uns à qui la fortune tint lieu de mérite.

L'usage était établi, que les nouveaux empereurs fissent une largesse aux soldats. Vespasien s'y conforma ; mais il ne s'engagea à donner pour une guerre civile, qu'autant qu'avaient donné ses prédécesseurs en pleine paix. Il tenait une conduite ferme à l'égard du soldat, et ses troupes en étaient meilleures pour n'être point flattées. On pouvait craindre qu'à la faveur de l'éloignement des légions, qui iraient porter la guerre en Italie, les Parthes et les Arméniens ne s'enhardissent à faire des courses dans les provinces voisines de l'Euphrate. On envoya des ambassadeurs aux rois de ces deux peuples, pour les entretenir dans des dispositions pacifiques. Enfin il ne fallait point négliger la guerre de Judée. Tite fut chargé de la pousser. Pour ce qui est de Vespasien, on convint qu'il se transporterait à Alexandrie, pour affamer, s'il en était besoin, l'Italie qui tirait

principalement ses blés de l'Égypte. On crut que c'était assez contre Vitellius qu'une partie des troupes sous les ordres de Mucien, le nom de Vespasien, et la confiance aux destinées, qui prépareraient elles-mêmes les voies à l'exécution de ce qu'elles avaient ordonné. On écrivit à toutes les armées de l'empire et à leurs commandants, pour leur notifier l'élection du nouvel empereur, et les inviter à le reconnaître ; et l'on prit des mesures pour gagner les prétoriens cassés par Vitellius, en leur faisant espérer de rentrer dans le service.

Mucien se hâta de partir avec quelques troupes lestes et débarrassées de tout bagage. Il mesurait sa marche de manière à éviter une lenteur qui aurait pu paraître timidité, et cependant à ne pas faire trop de diligence, afin de laisser le temps à la renommée de grossir et d'accroître les objets. Comme les forces qu'il menait avec lui étaient modiques, elles avaient besoin de n'être pas vues de trop près, et l'éloignement leur était avantageux. à quelque distance suivait la sixième légion, et plusieurs détachements qui composaient un corps de treize mille hommes ; et, pour passer ces troupes en Europe, Mucien avait donné ordre que la flotte du Pont se rendit dans le port de Byzance. Il paraît que son dessein était de gagner la Mésie, province occupée par des légions qu'il regardait avec fondement comme affectionnées à Vespasien. Mais cette route devenait bien longue pour arriver en Italie ; et il douta s'il ne ferait pas mieux de mener toutes ses troupes de terre à Dyrrachium en Épire, d'où le trajet en Italie est très-court : en sorte qu'il menacerait Brindes et Tarente d'une part, pendant que de l'autre sa flotte s'allongeant dans la mer Ionienne mettrait à couvert la Grèce et l'Asie, et en même temps tiendrait Vitellius en échec, en lui faisant appréhender des descentes en Italie par plusieurs endroits à la fois.

Les apprêts d'une telle entreprise mettaient en mouvement toutes les provinces d'outre-mer. Il fallait qu'elles fournissent des armes, des vaisseaux, des soldats : mais rien ne les fatiguait plus que la levée des deniers. Mucien disait sans cesse que l'argent était le nerf de la guerre civile ; et il agissait en conséquence, ne mettant nulle borne à son pouvoir, et se partant plutôt pour le compagnon que pour le ministre et le général de l'empereur. Les injustices ne lui coûtaient rien. Il recevait avidement et provoquait les délations : nul égard ni à la vérité des faits, ni à l'innocence des personnes ; les riches étaient toujours coupables. Ces vexations intolérables avaient une sorte d'excuse dans les nécessités de la guerre, mais l'effet en subsista même après la paix. Vespasien, dans les commencements de son empire, prêtait l'oreille aux justes représentations : dans la suite, gâté, dit Tacite, par la bonne fortune, et par les mauvaises leçons des politiques, chez qui l'intérêt du prince est la suprême loi, il apprit à se familiariser avec l'injustice, et il osa l'autoriser. Déplorable condition des souverains, à qui la pratique de la vertu, même lorsqu'ils l'aiment sincèrement, devient très-difficile, étant combattue par tout ce qui les environne ! Mucien contribua aussi de ses propres facultés aux dépenses de la guerre, mais il savait bien par où s'en dédommager avec usure. Plusieurs autres se piquèrent de générosité à son exemple : très-peu eurent les mêmes facilités que lui pour retirer leurs avances.

L'événement de tant de préparatifs est singulier. Ils ne furent d'aucun usage pour la décision de la guerre, qui se trouva terminée avant que Mucien eût eu le temps d'approcher de l'Italie.

Celui à qui Vespasien eut la principale obligation d'un succès si prompt et si heureux, fut Antonius Primus, né à Toulouse, et peut-être de race gauloise, puisque dans son enfance il porta le surnom de *Becco* ou *bec*, mot de la langue

celtique, que nous avons conservé dans la nôtre<sup>1</sup>. Ce fut un caractère étrangement mêlé de bien et de mal. Flétri sous Néron par un jugement infamant, et condamné pour crime de faux. Il avait recouvré, comme bien d'autres qui n'en étaient pas plus dignes que lui, le rang de sénateur, à la faveur de la révolution qui éleva Galba sur le trône des Césars : et cet empereur le fit commandant de la septième légion, qui avait ses quartiers dans la Pannonie. Il offrit ses services à Othon, qui le négligea et ne lui donna aucun emploi. Lorsque les affaires de Vitellius commencèrent à prendre une mauvaise face, Primus se déclara des premiers pour Vespasien, et ce fut une grande acquisition pour ce parti qu'un officier brave de sa personne, éloquent dans ses discours, habile à manier les esprits et à les tourner comme il lui plaisait. Il est vrai qu'il abusait souvent de ses talents : artisan de discordes, boute-feu de séditions, calomniateur, ravisseur, distributeur de pernicieuses largesses, très-mauvais citoyen dans la paix, guerrier des plus estimables.

Plein d'ambition, il crut trouver l'occasion de pousser sa fortune dans les mouvements qui se faisaient en faveur de Vespasien, déjà reconnu et proclamé par les trois légions de la Mésie. Car ces trois légions furent les premières qui se déclarèrent pour Vespasien en Occident. L'une d'elles arrivée de Syrie, comme je l'ai dit, sur la fin du règne de Néron, communiqua aux deux autres l'estime qu'elle apportait de ce pays pour le mérite de Vespasien. D'ailleurs l'attachement de ces mêmes légions pour Othon, dans le parti duquel elles avaient été engagées, les disposait favorablement pour l'ennemi de Vitellius. Des hommes artificieux fortifièrent en elles ces sentiments, en faisant courir une lettre vraie ou fautive d'Othon à Vespasien pour lui demander vengeance et le prier de venir au secours de la république. Enfin elles avaient offensé Vitellius. Car ayant appris la défaite d'Othon pendant qu'elles étaient en marche pour sa querelle, elles avaient maltraité les porteurs de la nouvelle, déchiré les drapeaux où paraissait le nom de Vitellius, enlevé et partagé entre elles l'argent de la caisse militaire. C'étaient là des crimes vis-à-vis de Vitellius, et au contraire elles pouvaient s'en faire un mérite auprès de Vespasien. Par tous ces motifs, elles embrassèrent son parti avec tant de chaleur, qu'elles travaillèrent même à y attirer les légions de Pannonie, employant à cet effet non-seulement les invitations, mais les menaces. Antonius Primus seconda puissamment les sollicitations de l'armée de Mésie ; et il éprouva d'autant moins de peine à réussir, qu'il avait affaire à des troupes qui, s'étant trouvées à la bataille de Bédriac, conservaient contre Vitellius le ressentiment de leur défaite. Les armées de Mésie et de Pannonie jointes ensemble entraînaient celle de Dalmatie. Ainsi toute l'Illyrie embrassa le parti de Vespasien.

Il est remarquable qu'aucune de ces trois armées ne suivit dans le nouveau choix auquel elle se déterminait l'impression de son chef. Aponius Saturninus, commandant de celle de Mésie, loin d'en favoriser les mouvements, donna avis à Rome de la défection de la troisième légion. Mais comme son zèle pour Vitellius n'était pas bien vif, lorsqu'il vit que ses efforts ne pourraient retenir ses troupes, il se rendit lui-même à leurs vœux, et il profita de l'occasion pour satisfaire ses animosités particulières, sous prétexte de chaleur à servir la cause commune. Il haïssait Tertius Julianus ancien préteur, commandant d'une légion ; et il envoya un centurion pour le tuer, comme suspect d'attachement à Vitellius. Julianus fut averti du péril, et il passa le mont Hæmus, qui sépare la Mésie de la Thrace. De là il se mit en route comme pour aller trouver Vespasien : mais, attentif à ne se

---

<sup>1</sup> SUÉTONE, *Vitellius*, 18 ; TACITE, *Histoires*, II, 85.

point commettre, il observait les événements, et, selon les nouvelles qu'il en recevait, il hâtait ou ralentissait sa marche ; de manière qu'il ne prit aucune part à la guerre civile.

Les commandants des armées de Pannonie et de Dalmatie étaient T. Ampius Flavianus et Poppéus Silvanus, riches vieillards et peu propres à faire un personnage dans les troubles. Mais la Pannonie<sup>1</sup> avait un intendant qui y joua un grand rôle. Il se nommait Cornélius Fuscus, jeune homme d'une illustre naissance, d'un caractère ardent, qui, dans sa première jeunesse frappé d'un désir subit du repos, avait quitté la dignité de sénateur. Ce n'était qu'une fantaisie passagère : le repos ne convenait en aucune façon à Fuscus ; et, les mouvements qui amenèrent la chute de Néron l'ayant rendu à lui-même, il signala son zèle pour Galba, et fut fait intendant de Pannonie. Là il prit parti pour Vespasien, et devint un des plus vifs promoteurs de la guerre, aimant le danger pour lui-même beaucoup plus que pour les récompenses qu'il pouvait s'en promettre, et préférant à une fortune bien établie des espérances nouvelles, pleines de risque et d'incertitude. Réuni avec Antonin Primus, ils travaillèrent de concert à mettre en action tout ce qu'il pouvait y avoir, en quelque province que ce fut, de semence d'agitation et de troubles. Ils écrivirent à la quatorzième légion dans la Grande-Bretagne, à la première en Espagne, parce que ces deux légions avaient tenu pour Othon contre Vitellius ; ils répandirent des lettres dans la Gaule ; et en un instant tout se prépara à une révolution générale, les armées d'Illyrie étant pleinement et ouvertement décidées pour la guerre, et les autres disposées à suivre la fortune.

Il n'en fallait pas moins pour tirer Vitellius de son assoupissement. C'était la situation naturelle de cette âme paresseuse. Mais lorsqu'il avait appris le serment de fidélité prêté en son nom par tout l'Orient, il est incroyable quelle orgueilleuse sécurité, quel prodigieux accroissement d'indolence cette nouvelle avait causé en lui. Car jusque-là le nom de Vespasien, que des bruits fort répandus appelaient à l'empire, ne laissait pas de donner quelque inquiétude à Vitellius. Lorsqu'il crut n'avoir plus rien à craindre de cette part, lui et son armée ne connurent plus de frein, et se livrèrent sans aucun ménagement à la cruauté, aux rapines, et à l'esprit tyrannique.

La nouvelle de la révolte de la troisième légion en Mésie fut le premier coup qui commença à réveiller Vitellius<sup>2</sup>, et à lui faire comprendre qu'il avait eu tort de s'endormir sur le compte de Vespasien. Elle ne l'effraya pourtant pas beaucoup. Aponius Saturninus, de qui venait l'avis, n'avait pas représenté le mal aussi grand qu'il était, et les flatteries des courtisans en rabattaient encore. Ils disaient qu'il ne s'agissait que d'un mouvement séditieux dans une seule légion, et que toutes les autres armées demeuraient fidèles. Vitellius, en faisant part de cette affaire aux soldats, parla sur le même ton, se plaignant de la témérité des prétoriens récemment cassés, qui se plaisaient à répandre de faux bruits. Il assura qu'il n'y avait aucun sujet d'appréhender une guerre civile, supprimant soigneusement le nom de Vespasien ; et il distribua des soldats dans tous les quartiers de la ville, pour empêcher les discours de ceux qui aimaient à

---

<sup>1</sup> Tacite nous laisse à deviner si c'était de la Pannonie ou de la Dalmatie que Fuscus était intendant, ou si sa commission s'étendait à ces deux provinces. Cette dernière supposition paraît peu vraisemblable. Ainsi, dans la nécessité de choisir, je me suis déterminé pour la Pannonie, parce que l'armée de cette province marcha avec Fuscus, au lieu que celle de Dalmatie ne se mit que fort tard en mouvement.

<sup>2</sup> TACITE, *Histoires*, II, 96.

s'entretenir de nouvelles : précautions inutiles, et même nuisibles, qui ne faisaient que nourrir et accréditer les bruits dont il voulait arrêter le cours.

Il envoya néanmoins des ordres dans la Germanie, dans la Grande-Bretagne, dans l'Espagne, pour se faire amener des troupes. Mais il s'exprimait mollement : il évitait d'insister sur le besoin d'un prompt et puissant secours, et ceux à qui les ordres s'adressaient en imitèrent la mollesse dans l'exécution. En Germanie Hordéonius Flaccus, déjà inquiet du soulèvement des Bataves, dont il sera parlé amplement dans la suite, craignait d'avoir incessamment sur les bras une guerre considérable. Vectius Bolanus ne pouvait espérer de tranquillité de la part des peuples de la Grande-Bretagne, toujours remuants et ennemis du joug. Et ces deux consulaires n'étaient ni l'un ni l'autre bien fermes dans le parti de Vitellius. L'Espagne n'avait point de chef, vu l'absence de Cluvius Rufus, retenu, comme je l'ai dit, à la suite de la cour : et les commandants particuliers des trois légions, égaux en autorité, et qui, si la situation de Vitellius eût été florissante, se seraient disputé la gloire de l'obéissance, ne se pressaient point de partager ses périls et sa mauvaise fortune. L'Afrique seule s'ébranla, parce que Vitellius y avait laissé une bonne réputation, au lieu que Vespasien ne s'y était pas fait estimer. Mais le commandant Valérius Festus ne seconda point le zèle des peuples et des soldats, et il tint une conduite flottante, pour se décider par l'événement.

Ainsi partout Vitellius était mal servi ; et il avait encore le désavantage de n'être qu'imparfaitement instruit des desseins et des préparatifs de son adversaire, pendant que les siens éclataient à la vue de tous. Il était trop négligent pour faire des perquisitions exactes. Mais de plus les émissaires de Vespasien répandus dans l'Occident travaillaient sourdement, et demeurèrent pour la plupart bien cachés, par la fidélité de leurs amis, ou par leur propre adresse. Il n'y en eut qu'un petit nombre qui, ayant été pris dans la Rhétie et dans les Gaules, furent envoyés à Vitellius, et mis à mort. Quant à ce qui se passait en Orient, on ne pouvait en recevoir que difficilement des nouvelles, soit par terre parce que les passages des Alpes Pannoniques<sup>1</sup> étaient occupés par les légions d'Illyrie, soit par mer à cause des vents étésiens<sup>2</sup> qui soufflaient alors, et qui sont contraires à la navigation de Syrie et d'Égypte vers Rome et l'Italie. Enfin néanmoins les menaces d'une irruption prochaine de la part des légions d'Illyrie, les bruits fâcheux qui arrivaient de tous côtés, contraignirent Vitellius de donner ordre à Cécina et à Valens de se préparer à partir pour la guerre. Cécina partit le premier. Valens relevait d'une grande maladie, qui le retint encore quelque temps dans Rome. Pour ce qui est de Vitellius, il continuait ses divertissements et ses plaisirs, et il donna, en ce temps-là même, des jeux, dans lesquels il devait produire sur le théâtre l'infâme Sporus, qui, depuis si longtemps, comblé de toutes sortes d'ignominies, s'en lassa néanmoins, si nous en croyons Dion, et aima mieux se tuer lui-même.

Le séjour de la ville avait produit un grand changement dans les années germaniques, et lorsqu'elles en sortirent on ne les reconnaissait plus<sup>3</sup>. Nulle vigueur de corps, nulle ardeur de courage, une marche lente, les rangs éclaircis, les armes en mauvais ordre, les chevaux énervés et sans feu. Le soleil, la poussière, les variétés de la saison, tout incommodait le soldat, et, dans la même proportion qu'il était devenu moins capable de soutenir la fatigue, s'était

---

<sup>1</sup> Partie des Alpes la plus voisine de la mer Adriatique.

<sup>2</sup> Vents réglés qui, vers le solstice d'été, soufflent selon la direction du nord-ouest.

accru en lui le penchant à la désobéissance et aux séditions. Le chef contribuait encore à corrompre cette armée, déjà si fort déchue de sa première gloire. Cécina, de tout temps attentif à se rendre agréable au soldat par un commandement faible et mou, avait encore acquis récemment un surcroît de langueur et d'indolence, soit que ce fût un effet naturel du luxe et des plaisirs auxquels il s'était livré, soit qu'il agît par principes, et que, méditant dès-lors une perfidie, il fit entrer dans son plan tous les moyens d'affaiblir les troupes qui lui étaient confiées.

On a cru que sa fidélité avait été attaquée et ébranlée par Flavius Sabinus préfet de la ville, et frère de Vespasien, qui se rendit garant des conditions du marché, et que Rubrius Gallus fut l'entremetteur de la négociation. Pour le gagner plus sûrement ils s'aiderent de la jalousie qui était entre lui et Valens, et ils lui représentèrent que, ne pouvant égaler le crédit de son rival auprès de Vitellius, il devait désormais faire rouler le système de sa fortune sur la faveur du nouveau prince. Ce qui paraît certain, c'est que Cécina partit de Rome ayant le projet de sa trahison formé. Mais il se cachait encore ; et, en prenant congé de Vitellius, il reçut de lui le baiser et tous les témoignages possibles de considération.

Il détacha une partie de sa cavalerie pour aller s'assurer du posté important de Crémone. Avec lui se mirent en marche ses propres troupes et celles de Valens. Celui-ci écrivit à l'armée qu'il avait commandée de s'arrêter et de l'attendre, suivant qu'il en était convenu avec son collègue.

Mais Cécina feignit que cet arrangement était changé, comme contraire au bien du service, qui demandait que l'on allât avec toutes les forces du parti au-devant des adversaires. Il était sur les lieux, et son autorité prévalut. L'armée se partagea selon ses ordres en deux corps, dont l'un gagna Crémone, et l'autre se rendit à Hostilia<sup>1</sup>.

Pour lui, il s'écarta et se transporta à Ravenne, son prétexte de visiter la flotte qui y était entretenue et à l'encourager à bien faire. Sa vraie raison était de concerter sa trahison avec Lucilius Bassus, préfet des flottes de Ravenne et de Misène. Bassus avait reçu de Vitellius ce double commandement ; mais, mécontent de n'avoir point été nommé préfet du prétoire, il vengeait un injuste ressentiment par une honteuse perfidie. Ils allèrent ensemble à Padoue, pour se voir seuls et en pleine liberté d'arranger toutes leurs mesures. Tacite ne décide point lequel des deux fut le séducteur ou le séduit : et comme les mauvais cœurs se ressemblent, il soupçonne qu'ils pouvaient s'être trouvés également disposés à une infidélité. Ceux qui avaient écrit l'histoire de cette guerre, sous les règnes de Vespasien et de ses enfants, attribuaient à ces deux traîtres des motifs honorables, l'amour du bien public, le désir de faire succéder une heureuse paix aux horreurs des guerres tildes. Langage inspiré par la flatterie : c'était leur intérêt propre qui les conduisait. Ils avaient déjà trahi Galba, et une seconde perfidie coûtait peu à ces âmes viles. Comme ils craignaient d'être effacés et obscurcis par le crédit que d'autres prendraient sur l'esprit de Vitellius, ils se résolurent à le perdre lui-même. Cécina donc, ayant rejoint son armée, employait toutes sortes d'artifices pour détacher de Vitellius les cœurs des centurions et des soldats, en qui la fidélité pour leur prince était puissamment enracinée. Bassus trouvait moins de difficulté à réussir dans les mêmes manœuvres auprès de ses marins, qui avaient récemment combattu pour la cause d'Othon.

---

<sup>1</sup> *Ostiglia*, dans le Mantouan, sur le Pô.



## **§ II. Les chefs du parti de Vespasien en Illyrie tiennent conseil sur le plan de guerre qu'ils doivent suivre.**

Dans le parti de Vespasien tout était fidèle, et la fortune y répondit. Les principaux chefs des troupes de Pannonie s'assemblèrent pour tenir conseil à Petau sur la Drave, où étaient les quartiers d'hiver de la treizième légion, retournée dans sa province depuis qu'elle eut achevé les amphithéâtres de Crémone et de Bologne dont il a été parlé plus haut. Tacite nomme trois de ces chefs, T. Ampius Flavianus, Antonius Primus et Cornélius Fuscus.

Ampius, consulaire, et commandant en chef des légions de Pannonie, était le plus éminent en dignité, mais le moins accrédité des trois. Les soldats se défiaient de lui parce qu'il était allié de Vitellius, et ils le soupçonnaient de chercher l'occasion de trahir le parti qu'il feignait de vouloir servir. En effet la conduite de ce vieillard, en même temps timide et ambitieux, donnait prise. Au commencement du mouvement des légions la peur l'avait engagé à se sauver en Italie, et ensuite le désir de la considération et de l'éclat l'avait ramené à son poste, sur les sollicitations de Cornélius Fuscus, qui ne comptait pas trouver en lui une grande ressource du côté des talents, mais qui jugeait avec raison que le nom d'un consulaire était une décoration pour un parti naissant.

J'ai déjà fait connaître le caractère d'Antonius Primus. Il s'était emparé de toute la confiance des troupes par des manières décidées, et par une audace qui dédaignait les ménagements. Lorsqu'on lut dans l'armée, de Pannonie les lettres de Vespasien, la plupart des officiers étudièrent leurs paroles, s'exprimant d'une façon ambiguë, nageant entre les deux partis, et se préparant des subterfuges qui pussent s'accommoder à tout événement. La déclaration de Primus fut nette et précise ; et les soldats furent charmés de le voir ne point séparer ses intérêts des leurs, et se mettre dans le cas de partager avec eux les disgrâces comme la gloire du succès. Il soutint toujours cette hauteur dans ses procédés, et par là il s'acquitta, quoique simple commandant de légion, une autorité supérieure à celle des consulaires. Après lui le plus considéré était l'intendant Cornélius Fuscus, qui ne gardant aucune mesure avec Vitellius, et se faisant une habitude d'invectiver contre lui d'une manière sanglante, ne s'était laissé aucune espérance d'échapper à sa vengeance si l'entreprise échouait.

Les trois que je viens de nommer s'étant donc assemblés en conseil, comme je l'ai dit, avec plusieurs autres, délibérèrent sur le plan de guerre qu'ils devaient suivre. On pouvait prendre deux partis, l'un de garder exactement les passages des Alpes Pannoniques jusqu'à l'arrivée des troupes qu'ils attendaient d'Orient, l'autre d'aller en avant, de chercher l'ennemi, et de lui disputer la possession de l'Italie. Ceux qui étaient d'avis de temporiser, et de traîner les choses en longueur, relevaient la force et la réputation des légions germaniques, auxquelles Vitellius avait encore ajouté l'élite de celles de la Grande-Bretagne. Ils représentaient que de leur côté ils ne pouvaient compter ni sur l'inégalité du nombre, ni même sur celle du courage ; que leurs légions récemment battues parlaient sans doute fièrement, mais que des vaincus sont toujours timides devant leurs vainqueurs. Au lieu qu'en se faisant un rempart des Alpes, on donnait à Mucien le temps d'arriver avec un puissant renfort ; et que Vespasien demeurant en arrière avait des ressources infinies dans la mer, dans les flottes, dans l'affection des plus opulentes provinces de l'empire, qui lui donneraient moyen de doubler ses forces, et de faire en quelque sorte les apprêts d'une

seconde guerre. Qu'en un mot il y avait tout à gagner et rien à perdre dans le parti d'une sage lenteur.

L'ardeur d'Antonin Prunus ne put supporter un conseil qui lui paraissait dicté par la timidité, et entreprit de prouver que l'activité et la diligence étaient avantageuses à leurs armes et contraires à Vitellius. La victoire, disait-il, a moins inspiré à ceux que nous allons attaquer une noble confiance qu'une molle sécurité ; car on ne les a point tenus dans un camp, ni assujettis aux exercices militaires. Oisifs dans toutes les villes d'Italie, redoutables seulement à leurs hôtes, plus leurs mœurs avaient été jusque-là farouches et barbares, plus ils se sont plongés avidement dans des plaisirs qui leur étaient inconnus. Le cirque, les théâtres, les délices de la ville les ont énervés : les maladies les ont affaiblis. Mais si vous leur donnez du temps, la pratique de la guerre leur fera retrouver leurs forces, et ils seront à portée de recevoir des secours de toutes parts. La Germanie n'est pas loin, la Grande-Bretagne n'est séparée que par un détroit, les Gaules et l'Espagne leur fourniront des hommes, des chevaux, de l'argent : l'Italie elle-même et les richesses de la ville sont pour eux de grands avantages.

Et s'ils veulent venir à nous, ils ont à leurs ordres deux flottes : la mer d'Illyrie leur est ouverte. De quoi nous serviront alors les barrières de nos montagnes qu'aurons-nous gagné à différer la guerre d'une année à l'autre ? d'où tirerons-nous dans cet intervalle de l'argent et des vivres ? Si l'on compte les soldats plutôt que les légions, il y a plus de forces de notre côté, et d'ailleurs nul dérangement, nulle licence : la honte même de la défaite a servi à nous rendre attentifs, et à maintenir parmi nous la discipline. Pour ce qui est de notre cavalerie, elle n'a pas même été vaincue dans la malheureuse journée de Bédriac, et, malgré la défaite des siens, elle a eu la gloire de rompre les ennemis. Si deux régiments de cavalerie ont mis le désordre dans l'armée de Vitellus, nous en avons seize, et que ne devons-nous pas nous promettre de leur puissant effort ? Nos adversaires, qui ont oublié le métier de la guerre, n'en soutiendront pas même les approches, et, enveloppés comme d'une immense nuée, ils seront écrasés sur-le-champ, hommes et chevaux. Si l'on ne me retient point ici, j'exécuterai moi-même le conseil que je donne. Vous, qui croyez avoir des raisons de vous ménager, demeurez sur les lieux avec les légions : il ne me faut que quelques cohortes sans aucun embarras de bagages. Incessamment vous saurez les passages de l'Italie ouverts, la fortune de Vitellius ébranlée. Il vous sera doux à me suivre, et de marcher sur les traces du vainqueur qui vous aura frayé les chemins.

Pendant que Primus parlait ainsi, le feu pétillait dans ses yeux, et il élevait la voix pour se faire entendre au loin. Car les centurions et plusieurs soldats étaient entrés dans le lieu du conseil. Un discours si plein de véhémence et d'audace fit son effet. Ceux même qui se piquaient de prudence et de circonspection s'y laissèrent entraîner. Pour ce qui est de la multitude, saisie d'une espèce d'enthousiasme, elle ne louait que Primus ; elle le regardait avec admiration, comme seul homme de courage, seul digne chef de guerre ; elle taxait les autres de lâcheté, et ne les jugeait dignes que de mépris.

La résolution étant prise de porter la guerre en Italie, on écrivit à Aponius Saturninus de se hâter d'arriver avec les légions de Mésie. Dans la crainte que les provinces qu'on allait dégarnir de leurs troupes ne demeuraient exposées aux courses des nations barbares, les généraux romains engagèrent à les accompagner à la guerre les princes des Sarmates Iazyges, afin que leurs peuples destitués de Chefs ne fussent point en état de faire aucune entreprise.

Ces princes barbares offraient de mener avec eux des troupes de cavalerie : car cette nation ne combattait qu'à cheval. Mais on ne se fiait pas assez à eux pour accepter leur offre ; et on aima mieux les avoir eux-mêmes seuls et sans suite, plutôt étages qu'alliés. Au contraire on reçut volontiers les secours qu'amenèrent Sido et Italicus rois des Suèves. Ils avaient fait preuve d'une fidélité constante, et on regardait leur nation comme plus capable d'attachement. On craignait aussi quelque traverse du côté de la Rhétie, dont l'intendant Porcius Septimius était un zélé et incorruptible partisan de Vitellius. On lui opposa Sextilius Félix, qui fut chargé de garder la rive de l'Inn avec un régiment de cavalerie, huit cohortes, et des milices levées dans le Norique. Moyennant cette précaution tout fut tranquille dans ces quartiers, pendant que le sort des deux partis se décidait en Italie.

Antonius Primus tint parole, et il porta dans l'action l'audace qu'il avait montrée dans le conseil. Il se hâta de former un petit corps de cavalerie et d'infanterie, avec lequel il partit sans délai ; et il prit un compagnon qui lui ressemblait très-bien, brave guerrier, mais homme d'une probité très-suspecte. Arrius Varus. c'était le nom de l'officier dont il s'agit, avait servi avec distinction sous Corbulon dans les guerres d'Arménie. On assurait que le désir de s'avancer l'avait porté à décrier son général auprès de Néron, par de sourdes et odieuses imputations, et qu'il fut redevable à cette infime pratique du grade de premier capitaine dans une légion : heureux commencement de fortune, selon qu'il se le persuadait, mais qui le conduisit enfin à sa perte. Alors il était triomphant, et il partagea avec Antonius Primus la gloire des premiers succès du parti de Vespasien en Italie.

Ils commencèrent par s'emparer d'Aquilée, d'où allant en avant ils furent reçus successivement dans les villes d'Opitergium<sup>1</sup>, d'Altinum<sup>2</sup>, de Padoue et d'Atesté<sup>3</sup>. En ce dernier endroit ils apprirent que trois cohortes et un régiment de cavalerie occupaient pour Vitellius la place nommée alors *Forum Allieni*, que l'on mit être aujourd'hui Ferrare ; et qu'y ayant jeté un pont sur le Pô, du reste ces troupes faisaient mauvaise garde. L'occasion parut favorable pour les attaquer. Primus et Varus les surprirent au point du jour, et, les ayant trouvés la plupart sans armes, ils les mirent aisément en désordre. Ils avaient commandé d'épargner le sang, de ne tuer que ceux qui feraient une résistance opiniâtre, et de réduire les autres par la terreur à changer de parti. Il y en eut en effet quelques-uns qui tout d'un coup se soumirent : le plus grand nombre ayant rompu le pont, arrêtèrent la poursuite des vainqueurs.

Cet heureux début accrédita les armes de Primus, qui reçut dans le même temps un grand accroissement de forces par la jonction de deux légions arrivées de Pannonie à Padoue. Il voulut aussi faire honneur à la cause qu'il défendait, en rétablissant dans toutes les villes dont il était maître les images de Galba, prince peu capable de gouverner, comme nous l'avons vu, mais dont le nom était devenu un objet de vénération par la comparaison avec Othon et Vitellius.

On délibéra ensuite où l'on établirait la place d'armes du parti, et le centre de la guerre. On se détermina pour Vérone, colonie puissante, dont la conquête serait avantageuse en soi, et qui d'ailleurs, étant environnée de grandes plaines, convenait singulièrement à une armée supérieure à celle des ennemis en cavalerie. On se mit sur-le-champ en devoir d'exécuter ce dessein ; et en

---

<sup>1</sup> Oderzo.

<sup>2</sup> Tour d'Altino.

<sup>3</sup> Este.

passant on s'empara de Vicence, poste peu important, mais qui, étant la patrie de Cécina, acquérait du relief dans la circonstance, et devenait par sa prise un trophée sur le général du parti contraire. Vérone ne coûta pas de plus grands efforts à Primus, et c'était un objet de tout autre considération. Outre les avantages que j'ai marqués, cette place par sa situation était une clef de l'Italie ; et, tombée au pouvoir des généraux de Vespasien, elle coupait à Cécina la communication avec la Rhétie et la Germanie.

Tout ceci se faisait sans que Vespasien en fût instruit, et même contre ses intentions. Car il avait adressé aux légions d'Illyrie l'ordre de se fixer à Aquilée, et d'y attendre Mucien. Il entra même en explication sur les raisons qui le décidaient ; et il marquait qu'ayant en sa puissance les revenus des plus riches provinces, et surtout l'Égypte, qui nourrissait l'Italie, il espérait terminer la guerre sans tirer l'épée, et forcer par la disette de vivres et d'argent les légions de Vitellius à se soumettre. Mucien venait à l'appui, et envoyait lettres sur lettres dans le même plan. Il y relevait sans cesse la beauté d'une victoire qui ne coûterait point de sang, cachant sous ce prétexte ses vrais motifs, qui n'étaient autres que la jalousie et le désir de se réserver tout l'honneur de la guerre. Mais, à cause de la grande distance des lieux, les ordres et les conseils arrivaient toujours trop tard ; et l'événement les avait prévenus.

Primus, maître de Vérone, voulut insulter les gardes avancées de l'ennemi. Ce ne fut qu'une légère escarmouche, et on se sépara à avantage égal. Cécina se fortifia un camp entre Ostiglia et les marais du Tir-taro. Le poste était bon : l'armée avait ses derrières couverts par le fleuve, et ses flancs par les marais. Et, si Cécina eût servi fidèlement son empereur, il pouvait avec toutes les légions de Vitellius réunies écraser les deux légions qui composaient alors toutes les forces de Primus, ou les contraindre d'abandonner leurs conquêtes par une honteuse fuite et de vider l'Italie. Mais par des délais affectés il livra aux ennemis ce qu'il y a de plus précieux dans la guerre, le temps et les occasions, s'amusant à faire des reproches par lettres à ceux qu'il pouvait chasser par les armes, jusqu'à ce qu'il eût achevé de négocier les conditions auxquelles il prétendait se rendre lui-même. Cependant Primus reçut un nouveau renfort. Aponius Saturninus, gouverneur de Mésie, lui amena une légion que commandait le tribun Vipstanus Messala, officier d'une grande naissance, qu'il soutenait par son mérite personnel, joignant, suivant l'exemple des anciens Romains, le goût et l'exercice des beaux-arts à la profession des armes, seul entre tous les chefs de cette guerre qui y eût apporté des vues droites et l'amour du bien.

Avec ce renfort Primus était encore bien inférieur à Cécina. Mais celui-ci, au lieu de profiter de la faiblesse des ennemis pour aller les combattre, leur écrivit une lettre dans laquelle il les taxait de témérité sur ce qu'ils faisaient revivre un parti déjà vaincu. Il vantait avec emphase les forces redoutables de l'armée germanique, parlant sobrement de Vitellius, et d'un ton fort modeste, n'employant pas un seul terme qui pût être injurieux à Vespasien : rien en un mot dans cette lettre n'était capable soit de corrompre le soldat ennemi, soit de l'intimider.

Les chefs du parti contraire prirent bien un autre style dans leur réponse. Ils passèrent sous silence l'article de la défaite de leurs légions lorsqu'elles combattaient pour Othon : mais ils montraient une noble confiance dans la bonté de leur cause, une pleine assurance du succès ; ils parlaient magnifiquement de Vespasien, traitaient Vitellius en ennemi ; et ils finissaient par tenter la fidélité des officiers, en promettant de leur conserver tous les droits et les avantages

que Vitellus leur avait accordés,-et par inviter assez clairement Cécina lui-même à changer de parti. Ils lurent en pleine assemblée de leurs légions la lettre de Cécina et leur réponse ; et cette lecture fut un encouragement pour leurs troupes, qui, comparant la différence des styles. la timidité rampante de la lettre de Cécina d'une part, et de l'autre la fierté et la hauteur de celle de leurs chefs, se sentirent le cœur élevé, et ne doutèrent point de la victoire. Bientôt deux nouvelles légions survenues leur donnèrent la confiance de faire montre de leurs forces, de sortir de Vérone, et de se dresser un camp sous les murs de la place.

Dans cette armée étaient deux consulaires, Ampius Flavianus et Aponius Saturninus, à qui appartenait de droit la prééminence. Ainsi, quoique Antonius Primus jouît de toute l'autorité réelle du commandement, il n'en avait pas les honneurs, et il pouvait même être gêné dans l'exercice de son pouvoir par une déférence indispensable, au moins à l'extérieur, envers ceux que leurs titres et leurs dignités élevaient au-dessus de lui. Deux séditions consécutives le délivrèrent de ces deux objets de jalousie ; et, si l'on doit regarder comme auteur du crime celui qui en recueille le fruit, il est bien difficile de ne pas croire que Primus ait été l'instigateur secret des mouvements tumultueux du soldat, quoiqu'il n'ait rien épargné pour empêcher les dernières violences.

Flavianus fut attaqué le premier. Sur une fausse alarme, qui avait fait prendre pour un corps d'ennemis quelques escadrons de cavalerie alliée, que l'on apercevait de loin, une des légions pannoniques court aux armes, accuse Flavianus de trahison, et demande sa mort à grands cris. Il n'y avait aucune preuve, aucun indice de cette prétendue trahison. Mais les séditieux criaient qu'un parent de Vitellius, traître à Othon, injuste envers les soldats, aux dépens desquels il s'enrichissait, n'était pas digne de vivre. Et nulle prière ne les touchait. Inutilement Flavianus leur tendait ses mains suppliantes, prosterné en terre, déchirant ses habits, venant des larmes, poussant des sanglots. Acharnés sur lui, les soldats prenaient même ces témoignages d'une crainte excessive pour une preuve des reproches que sa conscience lui faisait.

Aponius Saturninus vint au secours de son collègue ; mais un murmure menaçant et des clameurs turbulentes lui fermaient la bouche dès qu'il voulait parler. Primus seul trouvait les soldats disposés à lui prêter l'oreille, joignant au talent de la parole et à l'habileté pour manier les esprits d'une multitude une considération et un crédit qui le faisaient respecter. Lorsqu'il vit que le mal s'aigrissait, et que les séditieux, ne se contentant plus de simples reproches et de menaces, passaient aux voies de fait et portaient déjà la main à la garde de leurs épées, il ordonna que l'on saisît Flavianus et qu'on le chargeât de chaînes. le soldat sentit la ruse, et, écartant les gardes qui environnaient le tribunal, il se préparait à satisfaire lui-même la vengeance. Primus ne voulait pas la mort de Flavianus, qui eût rendu son ambition trop odieuse. Il courut au-devant de ces furieux, et, présentant la gorge, tirant son épée, il protestait qu'il mourrait ou par la main des soldats, ou par la sienne ; et à mesure qu'il en reconnaissait quelqu'un qui se fût signalé par sa bravoure, qui eût reçu des dons militaires, il l'appelait par son nom et l'invitait à se joindre à lui. Puis, se tournant vers les aigles et les images des dieux que l'on croyait présider à la guerre, il les pria d'envoyer plutôt aux ennemis une telle fureur et ce funeste venin de discorde. Enfin la sédition commença à languir ; et comme le jour tombait, chacun se retira dans sa tente. Flavianus partit dès la nuit même pour se rendre auprès de Vespasien, et il reçut en chemin des lettres de cet empereur qui le tirèrent d'inquiétude, et l'assurèrent que son innocence était à l'abri de tout soupçon.

La contagion de l'esprit séditieux, aidée sans doute par les inspirations secrètes de Primus, passa de l'armée de Pannonie à celle de Mésie, qui se souleva contre son chef Aponius à l'occasion de prétendues lettres de lui à Vitellius que l'on avait répandues dans le camp. Cette sédition fut encore plus furieuse que la première, parce que les soldats s'y portèrent, non pas sur le soir, dans un temps où ils fussent fatigués du travail de toute la journée, mais vers le milieu du jour. Il y eut même émulation de pétulance et de frénésie entre les deux armées. Celle de Mésie demandait l'appui des légions pannoniques, en revanche du secours qu'elle leur avait donné contre Flavianus ; et celles-ci, s'imaginant que la sédition de leurs camarades était une justification de la leur, se faisaient une joie de renouveler leur faute. Aponius était dans une maison de plaisance voisine du camp. Les séditieux y courent ; et, si celui qu'ils voulaient faire périr leur échappa, il en fut moins redevable aux efforts que firent pour le sauver les commandants des légions ayant Primus à leur tête, qu'à l'obscurité de l'asile où il se cacha. C'était le poêle d'un bain abandonné ; et, lorsque le danger fut passé, Aponius gagna Padoue à petit bruit et sana ses licteurs.

Par la retraite forcée des consulaires Antonins se trouva seul chef des deux armées, aucun de ses collègues n'ayant osé lui disputer le commandement, parce que les troupes n'avaient confiance qu'en lui.

Dans le parti de Vitellius les esprits ne fermentaient pas moins violemment ; et les suites du trouble devinrent même plus funestes, parce qu'il venait de la perfidie des chefs, et non du caprice des soldats. Lucilius Bassus manœuvrait déjà depuis longtemps, comme je l'ai dit, pour corrompre la fidélité de l'armée de Ravenne, qu'il commandait ; et ce qui facilita considérablement le succès de son dessein, c'est qu'il avait beaucoup de soldats levés dans la Dalmatie et la Pannonie, provinces qui reconnaissaient Vespasien. Lorsqu'il crut l'affaire mûre, il choisit le tempe de la nuit pour l'exécution de sa perfidie : et, après avoir donné ordre à tous ceux qui étaient du complot de s'assembler dans la grande place du camp ; pour lui, comme les traîtres sont toujours des âmes lâches, il s'enferma dans sa maison, attendant l'événement. Les capitaines de vaisseau s'étant jetés avec grand fracas sur les images de Vitellius, qui étaient proposées à la vénération de l'armée, ne trouvèrent qu'une faible résistance : et le petit nombre de ceux qui voulaient venger leur empereur ayant été tués sur-le-champ, toute la multitude se dédira sans peine pour Vespasien. Alors Lucilius se montra et osa s'avouer l'auteur d'une entreprise qui avait réussi.

Il n'eut pas lieu de s'applaudir, pour ce qui le regardait personnellement, de la démarche qu'il venait de faire. Il perdit le commandement de la flotte, qui demanda pour amiral Cornélius Fuscus. Celui-ci accourut en diligence, et, ayant mis Bassus sous une garde, qui avait pourtant l'ordre de le traiter avec honneur, il l'envoya par mer à Adria<sup>1</sup>. L'officier qui commandait dans cette ville en usa encore plus rigoureusement à l'égard du traître, et le fit charger de chaînes. Mais un affranchi de Vespasien, nommé Hormus, qui tenait rang aussi parmi les chefs, étant survenu, l'en délivra.

Cécina n'attendait que la défection de Bassus pour se déclarer lui-même. Ayant pris la précaution d'éloigner sous divers prétextes ceux dont il se défiait le plus, il assemble les premiers des centurions, et quelques soldats ; et il leur fait une harangue, dans laquelle il exalte le mérite éminent de Vespasien et la supériorité de ses forces. Il observa qu'au contraire le parti de Vitellius, par la révolte de la

---

<sup>1</sup> Atri dans l'Abruzze ultérieure.

flotte de Ravenne, se trouvait privé d'une ressource absolument nécessaire pour les vivres et pour les provisions de toute espèce ; que les Espagnes et les Gaules étaient aliénées ; que dans Rome tout se préparait à un changement. En un mot, il n'omit rien de ce qui pouvait donner mauvaise idée de Vitellius et de l'état de ses affaires. A ce discours applaudirent ceux qui avaient le mot. Ils jurèrent les premiers fidélité à Vespasien ; et les autres, étonnés d'une nouveauté imprévue, suivent leur exemple.

Le bruit de ce qui se passait s'étant répandu bientôt dans le camp, les soldats en foule accourent dans la grande place. Ils y voient le nom de Vespasien en honneur, et les images de Vitellius abattues. Un silence de surprise et de douleur les rendit d'abord immobiles. Mais bientôt ils éclatent tous ensemble : **Quoi !** disaient-ils, **la gloire de l'armée germanique aura dégénéré jusqu'au point que, sans combat, sans blessure, nous allons présenter nos mains aux chaînes, et livrer nos armes ! Et quelles légions avons-nous en tête ? Celles que nous avons vaincues. Encore leur manque-t-il ce qui faisait toute la force de l'armée d'Othon, la première et la quatorzième légion, que nous avons cependant mises en fuite et taillées en pièces. Le fruit de notre victoire serait donc d'être vendus avec nos armes, comme un troupeau d'esclaves, à un Primus, homme sans honneur, et flétri par la peine du bannissement ! Huit légions suivront le sort et recevront la loi d'une ville marine<sup>1</sup> ! Ainsi l'ordonnent Cécina et Bassus, ingrats et perfides, qui après avoir pillé leur prince, et l'avoir dépouillé de ses palais, de ses jardins, de ses richesses, lui enlèvent encore ses soldats. Ah ! si nous nous soumettions à un si indigne marché, si n'étant entamés par aucun échec, n'ayant pas perdu une goutte de sang, nous étions assez lâches pour subir le joug, nous nous avilirions aux yeux même de ceux que nous reconnaîtrions pour nos maîtres. Que pourrions-nous répondre à quiconque nous demanderait compte ou de la gloire de nos succès passés, ou de la constance avec laquelle nous avons en tant de rencontres soutenu les disgrâces ?**

Tels étaient les discours qu'inspirait l'indignation et à chacun en particulier, et à tous en commun. Enfin, la cinquième légion donnant l'exemple aux autres, ils rétablissent les images de Vitellius, ils chargent de chaînes Cécina, et se choisissent pour chef Fabius Fabullus, commandant de la cinquième légion, et Cassius Longus, préfet du camp. Dans la fureur qui les transportait, de malheureux soldats de marine, qui n'avaient aucune part à la défection de la flotte, s'étant rencontrés par hasard sous leur main, ils les massacrent impitoyablement. Ils quittent leur camp, rompent le pont qu'ils avaient jeté sur le Tartaro, regagnent Ostiglia, et se mettent en marche vers C.W. moue, pour joindre les deux légions que Cécina avait envoyées se loger dans cette place avec une partie de la cavalerie.

Antonins Primus résolut de prévenir cette jonction, et d'attaquer les ennemis pendant que leurs forces étaient séparées, et leurs esprits divisés par un levain de discorde, avant que les nouveaux chefs eussent acquis de l'autorité, et que les soldats se fussent hale-tués à leur obéir. D'autres motifs l'engageaient ente à se hâter. Il savait que Fabius Valens, incapable d'une infidélité, et nullement ignorant dans le méfier de la guerre, était parti de Rome, et il présumait que la nouvelle de la trahison de Cécina le porterait à ber diligence. Il craignait de plus qu'il ne vînt de Ge-manie des secours à Vitellius par la Rhétie ; que les Gaules, les Espagnes, la Grande-Bretagne, ne lui di envoyassent pareillement ; et que de

---

<sup>1</sup> Le service de mer était regardé chez les Romains comme inférieur à celui de terre.

tant de pièces réunies il ne se formât un corps d'armée formidable, auquel il serait très-difficile de résister. Il crut donc avec raison que de la célérité dépendait la victoire : il partit de Vérone avec toute son armée pour aller attaquer les deux légions qui occupaient Crémone, et en deux jours de marche il vint à Bédriac.

Le lendemain il se fortifia dans ce poste ; et pendant -que les légions travaillaient aux ouvrages du camp, il donna ordre aux cohortes auxiliaires d'aller faire un grand fourrage sur les terres des Crémonais, voulant, dit Tacite, accoutumer ses soldats à piller le citoyen, et leur faire goûter la douceur d'un butin illicite et criminel. Lui-même il s'avança à huit milles de Bédriac avec quatre mille chevaux pour couvrir ses fourrageurs. Les coureurs battaient la campagne pour lui donner des nouvelles des mouvements de l'ennemi.

Vers la cinquième heure du jour, c'est-à-dire, une heure avant midi, arrive à toute bride un cavalier qui lui annonce que les ennemis approchent, précédés d'un détachement de cavalerie, et que l'on entend au loin le bruit et le frémissement d'une grande multitude. Pendant que Primus délibérait sur les mesures qu'il devait prendre, Arrius Varus, avide de se signaler, part comme un éclair avec quelques braves, et, par la vivacité d'un choc imprévu, il met d'abord en fuite les gens de Vitellius. Mais bientôt la fortune changea ; et ceux qui fuyaient, recevant du renfort, tournent tête, reviennent à la charge, et par la supériorité du nombre ils forcent la troupe de Varus de fuir à son tour.

Primus avait prévu ce malheur. Il exhorte les siens combattre avec courage : il ouvre ses escadrons pour laisser au centre un vide où Varus et ses cavaliers pussent être reçus : il envoie ordre aux légions de prendre les armes : il fait avertir par un signal ceux qui étaient répandus dans la campagne de quitter le pillage, et de venir au combat. Cependant Varus et sa troupe arrivent dans un désordre inexprimable et ils portent partout la terreur dont ils sont frappés. Les rangs se confondent, la frayeur s'empare des esprits et Primus courait risque d'être entièrement défait.

Il n'est aucun devoir de bon capitaine et de vaillant soldat qu'il ne remplît admirablement dans cette crise. Il encourage ceux qu'il trouve alarmés, il retient ceux qui s'ébranlent ; on le voit partout, et dans les endroits les plus périlleux, et dans ceux d'où se montre quelque espérance : il se fait remarquer des ennemis et des siens par les ordres qu'il distribue, par l'ardeur de son action, par le ton de sa voix : son feu l'emporta jusqu'à tuer de sa propre main un porte-enseigne qu'il voyait fuir ; il prend ensuite l'enseigne et la tourne vers l'ennemi. La honte d'abandonner un si brave chef retint auprès de lui environ cent cavaliers, qu'aida encore la circonstance du terrain. Ils étaient dans un chemin étroit : et les ruines d'un pont dressé autrefois sur un ruisseau qui traversait la plaine, l'incertitude des courants séparés par les débris, la hauteur escarpée des rives, c'étaient autant d'obstacles à la fuite. L'heureuse nécessité de faire ferme dans un si mauvais pas, sauva l'armée.

Cette poignée de gens qui accompagnaient Prima reçut en bon ordre les vainqueurs, que l'ardeur de la poursuite emportait, et qui venaient en confusion, et sans observer entre eux aucun rang. Par une alternative très-ordinaire dans les combats, ceux-ci, trouvant -une résistance à laquelle ils ne s'attendaient point, se troublent et se déconcertent. Primus les voyant ébranlés redouble d'effort : et en un instant la scène change une seconde fois, et la fortune se déclare décidément pour Primus. Les cris de victoire qui s'élèvent de son côté, rappellent les fuyards répandus dans la campagne. Ils accourent, ils rejoignent



leurs camarades, et, après avoir évité le danger, ils reviennent prendre part au succès. Ainsi fut mis entièrement en déroute le corps de cavalerie qui précédait les légions sorties de Crémone.

Ces légions, animées par l'avantage qu'avait eu d'abord leur cavalerie, s'étaient avancées en s'éloignant de la ville jusqu'à une distance de quatre mille pas. Elles pouvaient, si elles eussent été bien conduites, ou ramener de nouveau la fortune, ou du moins arrêter la victoire de Primus. Mais elles n'avaient point de chef autorisé, dont les ordres les dirigeassent dans leurs mouvements. Elles n'ouvrirent point leurs rangs, pour offrir un acyle à leur cavalerie, que poursuivait le vainqueur : elles n'allèrent point au-devant de l'ennemi et ne profitèrent point, pour l'attaquer, de la supériorité que leur donnait sur lui la fatigue d'un si pénible Combat. Incertaines, flottantes, elles l'attendirent, et en reçurent un rude choc. En même temps le tribun blessais amène les auxiliaires de Mésie, que l'observation d'une exacte discipline rendait aussi bons soldats que les légionnaires même. La cavalerie victorieuse, soutenue de cette infanterie, enfonce les deux légions : et le voisinage de Crémone, qui leur présentait une ressource prochaine pour les mettre en sûreté, diminuait leur courage pour la résistance. Elles s'y retirèrent ; et Primus ne jugea pas à propos de les presser, trop content d'avoir amené à une fin heureuse un combat dont les commencements avaient été si fâcheux, et dont la longueur avait épuisé de lassitude et accablé de blessures toute sa troupe, hommes et chevaux.

Sur le soir toutes les forces de Primus se trouvent réunies. Les légions mandées par ses ordres étaient arrivées de Bédriac : les fourrageurs avaient eu le temps de se rassembler. Pleine de confiance, toute cette multitude de soldats, ayant sous les yeux les vestiges récents de la victoire qui venait d'être remportée, se persuade que la guerre est finie ; et ils demandent qu'on les mène à Crémone, afin d'achever la victoire par la soumission volontaire ou forcée des vaincus. Ils couvraient de ce langage spécieux le désir du pillage, motif qu'ils n'osaient avouer. Mais ils se disaient entre eux qu'une ville située en plaine pouvait aisément être emportée d'assaut ; qu'y entrant de nuit, ils auraient toute liberté de piller, au lieu que, s'ils attendaient le jour, on viendrait offrir des prières, on capitulerait ; et que, pour récompense de leurs travaux et de leurs blessures, ils remporteraient la gloire bien vaine de la clémence, pendant que leurs officiers prendraient pour eux le profit solide de la dépouille des Crémonais. Que le butin d'une prise de force était pour les soldats, et celui d'une ville rendue par composition pour les généraux. Les tribuns et les centurions combattaient par leurs remontrances un dessein si téméraire. Mais le soldat ne les écoutait point, et, pour empêcher qu'on ne pût entendre leur voix, il agitait ses armes avec grand bruit, prêt à prendre l'ordre de lui-même, si on refusait de le lui donner.

Primus seul pouvait obtenir audience : encore fallait-il qu'il procédât par voie d'insinuation, plutôt que par autorité. Il approuvait et louait l'ardeur qu'ils témoignaient pour combattre ; mais il les faisait souvenir que c'était aux généraux à les mener au combat, et que, si l'empressement de courir aux hasards était la gloire du soldat, la qualité la plus convenable à un chef était une sage lenteur. Il leur représentait ensuite quelle témérité il y avait à attaquer pendant la nuit une ville dont ils ne connaissaient point les approches, et à ajouter ainsi à la difficulté d'une entreprise périlleuse en elle-même le danger des embûches que favoriseraient les ténèbres. Il leur demandait, adressant la parole à quelques-uns en particulier, s'ils avaient apporté des haches et les autres instruments nécessaires pour aller à la sape : et comme ils étaient obligés de répondre qu'ils ne les avaient point, **Eh quoi !** reprenait-il, **prétendez-vous percer**

et détruire des murailles avec vos épées et vos javelines ? Attendons que le jour paraisse. Nous profiterons de l'intervalle de la nuit pour faire apporter du camp tout ce qui nous manque ; et demain Crémone est à nous.

Primus commanda en effet un détachement de cavalerie pour aller avec les valets de l'armée chercher à Bédriac toutes les machines nécessaires à l'attaque d'une place. Mais l'obstination des soldats était si grande, et ils savaient si peu obéir, qu'ils se portaient déjà à une sédition, s'ils n'avaient appris dans le moment une nouvelle qui les arrêta. Des cavaliers, s'était approchés des murs de la ville, enlevèrent quelques Crémonais qu'ils trouvèrent dehors ; et ils surent par eux que les six légions et toutes les troupes qui avaient été postées près du Tartaro, instruites de la défaite de leurs camarades, allaient arriver incessamment, et qu'ayant fait ce jour-là même une marche forcée de trente mille pas<sup>1</sup>, elles venaient résolues de combattre, et de réparer la honte de leur parti. Ce danger vainquit l'indocilité des soldats, et les disposa à écouter les conseils de leur chef. Ils se rangèrent donc en bataille suivant ses ordres, pour se tenir prêts à bien recevoir l'ennemi.

Primus avait cinq légions. Il plaça au centre la troisième, dont il a déjà été parlé plus d'une fois, précisément sur la chaussée de la voie Postumienne. Les quatre autres furent distribuées à droite et à gauche, deux de chaque côté. Tel était l'ordre des aigles et des drapeaux. Car pour ce qui est des soldats et des différentes légions, tous confondus pêle-mêle dans l'obscurité, ils prenaient le rang que le hasard leur assignait. Les prétoriens, rappelés au drapeau par l'autorité de Vespasien, eurent leur poste près de la troisième légion. Les cohortes auxiliaires furent jetées sur les ailes. La cavalerie couvrait les flancs et la queue de l'armée. Les rois Sido et Italicus, avec l'élite de leurs Suèves, formaient la première ligne.

Les légions de Vitellius auraient dû entrer dans Crémone, y prendre de la nourriture et du repos, et le lendemain tomber sur un ennemi qui n'aurait pu leur résister, transi de froid, et épuisé de besoin. Mais elles n'avaient ni chef ni sage conseil qui les guidât : et sur là troisième heure de la nuit elles vinrent se heurter centre l'armée des adversaires, qui les attendait en bon ordre. Comme elles étaient de vieilles troupes, et qui savaient le métier de la guerre, elles se rangèrent d'elles-mêmes, autant que le pouvaient permettre les ténèbres d'une nuit d'hiver ; car on était alors sur la fin du mois d'octobre. Les soldats des légions qui venaient d'être vaincues fortifièrent celles qui arrivaient d'Ostiglia, en se répandant parmi toutes les compagnies.

On se battit dans l'obscurité avec des succès aussi divers que la confusion était horrible. Comme on ne se voyait point, le courage, la vigueur du bras, l'adresse, devenaient inutiles. C'étaient de part et d'autre mêmes armes : le mot, à force d'être demandé et rendu, était connu réciproquement dans les deux armées : les drapeaux même se mêlaient à mesure qu'un peloton vainqueur les emportait, soit d'un côté, soit de l'autre.

Une des légions qui occupaient la gauche de l'armée de Primus, souffrit beaucoup. Elle perdit six de ses capitaines les plus distingués, et quelques-unes de ses enseignes. L'aigle même ne fut sauvée que par la valeur extrême du premier capitaine de la légion, Atilius Verus, qui la défendit au prix de son sang et de sa vie. Primus fit avancer les prétoriens pour soutenir le combat chancelant

---

<sup>1</sup> Dix lieues.

en cet endroit : et ils repoussèrent d'abord l'ennemi, mais ils furent ensuite repoussés eux-mêmes, ne pouvant résister à la multitude et à la violence des traits que lançaient les machines placées par les gens de Vitellius sur la chaussée, d'où elles tiraient à coup sûr, étant servies librement, et n'ayant rien autour d'elles qui embarrassât leur effet.

Une baliste surtout foudroyait l'armée de Primus, et en écrasait les rangs entiers par de gros quartiers de pierre qu'elle décochait avec raideur. Le ravage aurait été grand, si la valeur admirable de deux soldats ne l'eût arrêté. S'étant couverts de leurs boucliers, ils s'approchent, sans être aperçus, de la terrible machine, coupent les cordages par lesquels elle était suspendue, et la démontent. Ils furent percés sur-le-champ, et même leurs noms ont péri : mais le souvenir de leur action s'est conservé, et méritait assurément de n'être pas enseveli dans l'oubli.

La nuit était déjà bien avancée, et la fortune du combat encore incertaine, lorsque la lune se leva, et donna moyen de distinguer les objets, mais avec une différence bien importante pour les deux armées. Celle de Primus l'avait au dos : et conséquemment l'ombre qu'elle faisait, étant jetée en avant, trompait les ennemis, qui prenaient les ombres pour les corps, et donnaient à leurs traits qu'une portée trop faible pour aller jusqu'au but. Au contraire les soldats de Vitellius éclairés par la lumière qu'ils avaient en face, étaient aperçus distinctement par leurs adversaires, et ne pouvaient se précautionner contre des coups qui partaient de l'obscurité.

Primus redoubla d'activité, dès qu'une fois il fut à portée de voir et d'être vu. Il parcourait les rangs, variant ses exhortations et ses motifs d'encouragement selon la différence de ceux à qui il parlait, tantôt employant les reproches capables de piquer d'honneur, tantôt prodiguant les louanges, toujours présentant les espérances les plus flatteuses. S'il s'adressait aux légions Pannoniques, qui avaient été vaincues en combattant pour Othon, il leur demandait pourquoi elles avaient repris les armes : il les faisait souvenir que ces plaines où elles combattaient, étaient celles qui avaient été témoins de leur défaite ; et que l'occasion ne pouvait être plus belle pour effacer leur honte, et pour recouvrer leur gloire. Passant ensuite aux légions de Mésie, il leur représentait qu'elles avaient donné le signal de la guerre pour Vespasien, et qu'en vain s'étaient-elles fait un honneur de défier les partisans de Vitellius par des menaces en paroles, si, lorsqu'il fallait en venir aux mains avec eux elles ne pouvaient soutenir leur effort. Il comblait d'éloges la troisième légion, qui depuis plus d'un siècle s'était toujours signalée par sa valeur, et il lui rappelait ses exploits sous Antoine contre les Parthes, sous Corbulon contre les Arméniens, et en dernier lieu contre les Sarmates. Les prétoriens donnaient matière aux reproches : et il les en accablait. *Soldats indignes de ce nom, leur disait-il, vrais bourgeois, si vous ne remportez ici la victoire, quelle sera votre ressource ? Cassés, rétablis, à quel autre empereur aurez-vous recours si vous êtes vaincus ? quel autre camp vous recevra ? Vos drapeaux et vos armes sont au pouvoir des ennemis. Retirez-les de leurs mains, ou n'attendez qu'une mort certaine. Je ne vous parle point de l'ignominie : vous l'avez épuisée, et vous ne la sentez plus.* De toutes parts retentissent de grands airs, et, le soleil s'étant levé en ce moment, les soldats de la troisième légion le saluèrent selon la coutume en Syrie, où ils avaient toujours servi jusqu'à ces dernières années.

Un bruit sans auteur certain, ou peut-être répandu à dessein par Primus, contribua à la victoire. Tout d'un coup se débrite de rang en rang la nouvelle que

Mucien est arrivé. Animés par l'idée d'un si puissant secours, les gens de Primus avancent sur l'ennemi, dont les rangs commençaient à s'éclaircir, parce que dans une armée sans chef, chaque soldat suivait l'impression de sa valeur ou de sa timidité pour se porter en avant ou reculer, pour se joindre aux uns ou se séparer des autres. Quand Primus vit qu'ils pliaient, il les pressa vivement, et parvint enfin à les enfoncer et à les rompre. Mis en désordre, ils ne purent plus se reformer, à cause à l'embarras des voitures et des machines de guerre. Il ne fut question pour les vainqueurs, que de poursuivre et de tuer.

Le carnage fut signalé par une aventure tragique : un fils tua son père. Voici la circonstance de ce fait horrible. Julius Mansuétus, né en Espagne, en prenant parti dans une des légions germaniques, laissa chez lui un fils en bas âge. Celui-ci, étant devenu grand, fut enrôlé dans une légion que Galba levait en Espagne ; et, comme cette légion se déclara pour Vespasien, le fils se trouva par l'arrangement des circonstances ennemi de son père. Dans le combat dont je parle, l'ayant rencontré sans le connaître, il le jeta à terre d'un coup d'épée, et, pendant qu'il le fouille, il en est reconnu, et le reconnaît lui-même. Il s'écrie, il se lamente, il embrasse le mourant, et d'une voix plaintive il prie les mânes de son père de lui pardonner, et de ne le pas poursuivre comme parricide. **C'est le crime de la guerre civile, disait-il, et non le mien. Mon action se confond dans la multitude des actions semblables. Qu'est-ce qu'un soldat sur toute une armée ?** Ceux qui étaient près de lui le remarquèrent, ensuite d'autres, et bientôt une nouvelle si étrange est sue de tous. C'est à qui témoignera plus de surprise, plus de douleur, plus d'indignation et d'horreur contre une guerre si cruelle ; et, au milieu de ces discours, ils ne laissent pas de dépouiller leurs parents, leurs alliés, leurs frères, tués dans le combat. Ils se plaignent d'un crime d'impiété commis par l'un d'entre eux, et ils limitent.

Les troupes de Primus, soutenues par le succès, étaient infatigables. Après avoir combattu un jour et une nuit, comptant n'avoir rien fait tant qu'il restait quelque chose à faire, elles voulurent attaquer la ville de Crémone, où les fuyards s'étaient mis à couvert. Ce n'était pas une entreprise aisée. Les légions germaniques, dans la guerre contre Othon, avaient environné la ville d'un camp, et le camp d'un fossé avec son parapet ; et ces fortifications étaient encore augmentées depuis peu par de nouveaux ouvrages. Les chefs de l'armée viderieuse hésitaient donc beaucoup, et craignaient qu'il n'y eût de la témérité à tenter avec des troupes harassées de forcer des lignes, et ensuite une place ceinte de bonnes murailles. Cependant il se trouvait des inconvénients dans les autres partis que l'on pouvait prendre. Retourner à Bédriac, c'était une marche longue et pénible, et leur victoire devenait inutile. S'ils se fortifiaient un camp à la vue de l'ennemi, ils s'exposaient à de vigoureuses sorties, qui pourraient troubler les travailleurs, et présenter peut-être occasion aux vaincus de prendre leur revanche. L'ardeur des soldats termina toutes ces irrésolutions. Ils appréhendaient beaucoup moins le danger, que le moindre retard. Toutes mesures de prudence leur étaient suspectes ; le dessein le plus téméraire avait pour eux le plus d'attraits : les blessures, le sang, le carnage, ils comptaient tout pour rien en comparaison du butin que leur avidité se promettait. Primus se rendit à leurs vœux, et les mena à l'attaque du camp.

D'abord on se battit de loin à coups de flèches et de javelots. Mais dans ce genre de combat les assaillants avaient beaucoup de désavantage, parce que leurs adversaires, élevés sur un rempart, tiraient de haut en bas avec plus de force, et plongeaient dans leurs rangs. Primus distribua les postes, et forma trois attaques, afin de jeter de l'émulation entre les légions, et d'augmenter ainsi leur

courage. Il fallut attendre que l'on eût ramassé dans les campagnes tous les instruments de fer propres à percer et à briser, des bûches, pics, des haches, des faux ; on apporta aussi des échelles. Lorsque tout fut prêt, les gens de Primus, élevant leurs boucliers sur leurs têtes pour former la tortue, s'approchent jusqu'aux portes du camp et au pied du rempart. De part et d'autre, la manière de se battre était savante, entre Romains formés sous la même discipline. Les soldats de Vitellius roulent sur la tortue des pierres d'une énorme pesanteur ; ils enfoncent des lances et de longues perches entre les intervalles des boucliers ; et enfin ils en rompent tellement la liaison, que les assaillants, mis à découvert, sont accablés d'une grêle de traits et écrasés par les masses de pierres.

Repoussés avec perte d'un grand nombre des leurs, le courage commençait à leur manquer. Leurs chefs s'avisèrent de leur montrer Crémone, et de leur en faire espérer le pillage. Tacite doute à qui il doit attribuer cet indigne expédient, qui causa la désolation et la ruine d'une des plus belles villes d'Italie. Les uns en faisaient auteur l'affranchi Hormus ; selon d'autres, c'était à Primus qu'il fallait s'en prendre. Qui que ce soit des deux, dit Tacite, cette honteuse et criminelle action ne dégénère point du reste de leur conduite.

Les soldats, animés par l'espérance d'un riche butin, ne connaissent plus ni obstacle, ni danger. Malgré les blessures, malgré le sang qui coule à grands flots, ils sapent le pied du rempart, ils battent les portes avec furie. Les plus hardis, montés sur les épaules de leurs camarades, ou sur la tortue qui avait été reformée, se trouvant ainsi à hauteur des ennemis, les saisissent par le bras, leur arrachent leurs épées. Souvent ils succombent ; des soldats pleins de vie, mêlés avec les mourants, tombent et roulent dans le fossé : il n'est point de manière de mourir dont on ne voie l'image dans cet affreux assaut.

La troisième et la septième légion étaient réunies en une même attaque, et elles se disputaient à l'envi la gloire d'entamer la victoire, et de faire au camp la première brèche. Primus avait pris son poste eu cet endroit, et il les appuyait à la tête d'une troupe d'élite. Leur ardeur forcenée triompha enfin de la résistance des gens de Vitellius, qui, voyant que tous leurs efforts étaient inutiles, et que leurs traits glissaient le long de la tortue, poussèrent la baliste elle-même sur les assaillants. C'était une vaste et pesante machine qui écrasa ceux sur qui elle tomba ; mais elle emporta dans sa chute les créneaux et la tête du rempart. Dans le même moment une tour voisine, battue depuis longtemps à coups de grosses pierres, s'ouvrit : et pendant que les soldats de la septième légion s'efforcent d'entrer par la brèche, ceux de la troisième percent et enfoncent la porte avec leurs épées et leurs haches. C. Volusius, soldat de cette dernière légion, entra le premier ; et montant sur le rempart, il cria que le camp était pris. Tout fuit, tout se précipite : les vainqueurs pénètrent de toutes parts ; en un instant l'espace entre le camp et la ville est inondé de sang et de corps morts.

Restait encore un nouveau travail. Crémone tenait bon ; et les vainqueurs, après tant de laborieux efforts, voyaient devant eux de hautes murailles, des tours de pierre, des portes garnies de lames de fer, des soldats postés sur les murs et présentant la pointe de leurs armes. Le peuple de la ville était nombreux, et attaché de cœur au parti de Vitellius. Une foire célèbre qui s'y tenait actuellement, avait attiré un grand concours de toutes les parties de l'Italie : renfort considérable pour ceux qui défendaient la place, et puissant aiguillon pour l'avidité des assaillants, qui envisageaient dans cette circonstance une riche augmentation de butin.

Primus ordonne que l'on mette le feu aux plus agréables maisons des faubourgs, pour ébranler le courage des Crémonais par la perte de leurs possessions. Dans les édifices voisins des murs, et dont quelques-uns les dominaient, il place de braves soldats, qui, avec les tuiles qu'ils arrachaient, avec des poutres, avec des torches allumées, nettoient la muraille, et empêchent qu'aucun n'ose s'y montrer. Déjà les légions se disposaient en tortue ; déjà commençaient à voler les traits et les pierres, lorsque enfin l'opiniâtreté des partisans de Vitellius fit place à la réflexion et à la crainte. Surtout ceux qui tenaient un rang distingué dans les troupes, pensèrent qu'il fallait ne point lutter contre la fortune, de peur que, si Crémone était emportée d'assaut, il n'y eût plus de pardon à espérer, et que toute la colère du vainqueur ne tombât, non sur une multitude qui n'avait rien, mais' sur les centurions et les tribuns, dont la dépouille pouvait tenter les meurtriers. Le simple soldat', sans souci sur l'avenir, par une brutale indifférence ne songeait point à se rendre. Errants dans les rues, ou cachés dans les maisons, ils ne demandaient point la paix lors même qu'ils avaient cessé de faire la guerre.

Les premiers officiers se décident. Ils font disparaître le nom et les images de Vitellius, et ils délivrent Cécilia de ses chaînes, le priant de leur servir d'intercesseur. Cécina, bouffi d'orgueil et de colère, rejette leurs supplications. Ils lui font instance, ils versent des larmes pour le fléchir ; et, par le plus grand des malheurs, tant de braves gens sont réduits à implorer la protection d'un traître. Enfin, ils arborent sur le mur les témoignages de leur soumission, et ils se montrent résolus à ouvrir leurs portes.

Alors Primus fit cesser toute hostilité, et les légions vaincues sortirent de la place. Les aigles et les drapeaux marchaient à la tête : venaient ensuite en une longue file les soldats désarmés, abattus par la douleur, baissant les yeux en terre. Les vainqueurs étaient rangés en haie des deux côtés ; et d'abord ils leur faisaient des reproches insultants, ils les menaçaient du geste et de la main. Mais, lorsqu'ils les virent consternés, humiliés, ne se refusant à rien, et disposés à tout souffrir, ils se souvinrent que c'étaient là ces mêmes guerriers qui, peu de mois auparavant, vainqueurs à Bédriac, avaient usé modérément de la victoire. Cécina, au contraire, irrita leurs esprits, et ils ne purent le voir marcher en pompe, comme consul, orné de la robe prétexte, et précédé de ses licteurs, sans entrer en indignation. Ils lui reprochèrent son orgueil, sa cruauté, et même, tant les traîtres sont odieux, sa perfidie. Primus le défendit contre leurs insultes, et l'envoya à Vespasien, que la politique engagea à le bien recevoir, mais sans lui donner d'emploi. Nous verrons par la suite, qu'il avait grande raison de s'en défier.

Jusqu'à là Primus s'était couvert de gloire. Par sa diligence, par son activité, par sa valeur, par sa bonne conduite, il avait commencé et fini la guerre ; car la victoire remportée par lui sur les huit légions germaniques, et la prise de Crémone, décidèrent la querelle entre Vitellius et Vespasien. Ce qui restait à faire ne souffrit plus de difficulté, et fut la suite naturelle et comme nécessaire de ce premier et brillant exploit ; mais le sac de Crémone ternit beaucoup la réputation du vainqueur.

Au moment même que la ville se rendait, le soldat, qui s'en était proposé le pillage, se portait à faire main-basse sur les habitants ; il ne fut arrêté que par les prières de ses chefs. Primus, ayant convoqué les deux armées, combla d'éloges les vainqueurs, témoigna de la clémence et de la bonté aux vaincus : mais il ne s'expliqua point sur Crémone. Ce silence disait beaucoup à des troupes

en qui l'avidité du butin était fortifiée par une vieille haine et par plusieurs motifs de ressentiment. Les Crémonais passaient pour avoir été attachés au parti de Vitellius dès le temps de la guerre d'Othon. Le choix que Cécina, après sa victoire, avait fait de leur ville pour y donner un combat de gladiateurs, confirmait cette idée. Pendant que la treizième légion travaillait par ordre aux préparatifs de ce spectacle, les Crémonais avaient piqué par des railleries mordantes, auxquelles le peuple des villes est naturellement assez enclin, les soldats de cette légion, alors l'une des vaincues, et actuellement victorieuse. Crémone était redevenue une seconde fois le siège de la guerre : les habitants avaient fourni de la nourriture pendant le combat aux soldats de Vitellius ; des femmes même s'étaient intéressées à l'action, jusqu'à venir sur le champ de bataille, et quelques-unes avaient été tuées. Tant d'offenses irritaient les soldats, pendant que les richesses de la colonie, dont l'apparence était encore augmentée par l'occurrence de la foire, aiguillonnaient leur cupidité.

Il eût été peut-être bien difficile à Primus de sauver Crémone, quand il l'eût voulu. Mais il ne fit pour cela aucun effort ; et même une mauvaise plaisanterie qui lui échappa, fut interprétée comme s'il eût prétendu donner le signal pour mettre le feu à la ville. Car étant entré dans le bain pour se laver et se nettoyer, parce qu'il était tout couvert de sang, et ayant trouvé l'eau trop froide, il s'en plaignit, et ajouta tout de suite : **Mais elle sera bientôt chauffée suffisamment.** Ce mot fut remarqué, et fit retomber sur lui toute la haine de l'incendie de Crémone, d'autant plus que le rang qu'il tenait et sa gloire attiraient sur lui tous les yeux, et effaçaient absolument ses collègues. Il est pourtant vrai que la ville brûlait déjà.

Quarante mille hommes armés y entrèrent en ennemis, et un plus grand nombre encore de valets, troupe plus dangereuse que les soldats même, et plus portée à la licence et à la cruauté. Ni l'âge, ni les dignités, n'étaient des sauvegardes respectées, et ne défendirent personne, soit de la mort, soit d'outrages plus cruels que la mort même. Les femmes âgées, les vieillards, vil butin, ne laissaient pas d'être traînés et enlevés pour servir de jouet. Les jeunes personnes excitaient des combats entre les ravisseurs, qui se les arrachaient C mutuellement, et qui, après les avoir tirées violemment chacun de son côté, souvent en venaient aux mains, et se tuaient les uns les autres. Ceux qui emportaient des sommes d'argent, ou les précieuses offrandes des temples, rencontraient d'avidité ; camarades, qui les massacraient pour s'emparer de leur proie. Quelques-uns, dédaignant ce qui était exposé en vue, s'acharnaient sur de riches habitants, qu'ils soupçonnaient d'avoir caché leurs trésors, et, par les coups, par les tortures, ils s'efforçaient de tirer d'eux leur secret. Ils portaient des torches en main, et, lorsqu'ils avaient pillé les maisons et les temples, ils y jetaient, par manière de divertissement, leurs flambeaux allumés. Comme l'armée était composée de nations différentes, qu'il y avait des Romains, des alliés, des étrangers ; dans une si grande variété d'inclinations, de mœurs, de lois, ce qui eût été illicite pour l'un, passait pour permis chez l'autre, et rien n'échappait aux diverses formes sous lesquelles se produisait la cupidité. Pendant quatre jours Crémone fournit de quoi assouvir cette multitude de forcenés. Tout fut détruit de sacré comme le profane. Le seul temple de la déesse Méphitis<sup>1</sup>, qui était hors ville, échappa aux flammes, protégé, dit Tacite, par sa situation, ou par la divinité qui y présidait. On prétend que, dans ce sac et dans les deux combats précédents, il périt cinquante mille hommes du côté des

---

<sup>1</sup> On supposait cette déesse chargée d'éloigner la corruption de l'air.

vaincus. Josèphe<sup>1</sup> évalue la perte, du côté de Primus à quatre mille cinq cents, tant officiers que soldats.

Ainsi fut détruite la ville de Crémone, l'an deux cent quatre-vingt-sept de sa fondation. Les Romains l'avaient bâtie la première année de la guerre d'Annibal, comme il a été rapporté dans l'Histoire de la République. La commodité de sa situation, la fertilité de son territoire, ayant attiré des cantons voisins un grand nombre d'habitants, elle devint florissante. Sa destinée fut singulière. Les guerres étrangères l'avaient épargnée ; elle fut malheureuse dans les guerres civiles, vexée par les triumvirs à cause de son attachement aux défenseurs de la liberté, et ruinée par Primus combattant pour Vespasien.

Elle se releva pourtant de ce désastre. Primus, honteux, et voulant apaiser un peu les reproches qui s'élevaient contre lui de toutes parts, rendit une ordonnance pour défendre de retenir aucun Crémois en esclavage, les peuples de l'Italie ayant refusé d'acheter de pareils esclaves. Ceux qui les avaient pris, ne pouvant donc les garder ni les vendre, furent assez barbares pour aimer mieux les tuer. Cette horrible inhumanité força les parents et les alliés de ces malheureux prisonniers à les racheter furtivement. Ainsi en peu de temps les Crémonais se rassemblèrent : l'amour de la patrie les ranima tous au milieu des tristes débris de leur ville, qui leur étaient toujours chers ; et, encouragés par Vespasien, non-seulement ils rebâtirent leurs maisons, mais les plus riches d'entre eux firent la dépense de la reconstruction des temples et des places publiques.

Primus ne put pas rester longtemps près des murs d'une ville détruite, dont les environs étaient infectés de sang et de cadavres, et il s'éloigna à trois mille pas. Son premier soin fut de rappeler à leurs drapeaux les soldats des légions vaincues, que la fuite et la terreur avaient dissipés et écartés. Comme la guerre n'était pas finie, et que l'on pouvait craindre quelques mouvements de la part de ces légions, il ne crut pas devoir les laisser en Italie, et il les sépara en divers cantons de l'Illyrie, province affectionnée à Vespasien.

Il dépêcha ensuite des courriers pour aller porter en Espagne et dans la Grande-Bretagne la nouvelle de sa victoire. En Gaule et en Germanie il envoya deux officiers, Julius Calénus, Éduen, Alpinus Montanus, de Trèves, qui, ayant combattu pour Vitellius à la journée de Crémone, pouvaient servir de preuves comme de témoins du mauvais état des affaires de cet empereur. Il prit en même temps la précaution de garder soigneusement les passages des Alpes, parce que l'on craignait toujours qu'il ne vint de Germanie des secours au parti vaincu.

Primus méritait sans doute ses succès par l'activité de son courage et par toutes les qualités d'un grand capitaine : mais il en était redevable en partie à l'indolence stupide de Vitellius, qui, après avoir fait partir Cécina, et ensuite Valens, avait cherché à oublier dans le luxe et dans les plaisirs les inquiétudes de la guerre. Il ne songeait ni à faire des provisions, ni à remplir ses arsenaux, ni à encourager par ses exhortations les troupes restées auprès de lui, et à les tenir en haleine par un continuel exercice : il n'avait pas même l'attention de se montrer. Caché dans les bocages de ses jardins, et semblable à ces vils animaux que l'on engraisse dans l'obscurité, et qui, pourvu qu'on leur fournisse de la pâture, demeurent immobiles et comme engourdis sous un toit, il vivait sans

---

<sup>1</sup> FLAVIUS JOSÈPHE, *Guerre des Juifs*, V, 13.



aucun souci : le passé, le présent, l'avenir, rien ne le touchait, si ce n'est le boire et le manger.

Pendant qu'il se livrait à cette oisiveté brutale dans le parc d'Aricie, il apprend la défection de Balsas et des troupes navales de Ravenne. Ce premier coup, ayant commencé à réveiller Vitellius de sa léthargie, fut bientôt suivi d'un second. Il reçut nouvelle de la trahison de Cécina, qui l'aurait jeté dans d'étranges alarmes, si le même courrier n'eût annoncé que le traître avait été mis aux fers. Dans ce dernier événement il y avait mi-lange de bien et de mal, d'inquiétude et de joie ; et les vœux de Vitellius étaient si courtes, son âme si partie à une molle nonchalance, que la joie prévalut dans son esprit. Il revient à Rome triomphant, et, dans une nombreuse assemblée convoquée par son maître, il comble de louanges la fidélité des soldats : il casse l'un des deux préfets du prétoire, P. Sabinus, créature de Cécina, ordonne qu'on le charge de chaînes, et nomme en sa place Alphénus Varus.

Il vint ensuite au sénat, auquel il fit une harangue du style le plus magnifique. Les sénateurs y répondirent par des flatteries recherchées : et, près de périr, Vitellius s'en laissait enivrer. Le frère de l'empereur opina durement contre Cécina, et donna le ton aux autres, qui, concertant les expressions les plus énergiques pour marquer l'indignation, exagéraient le crime d'un consul qui avait trahi la république, d'un général qui manquait de fidélité à son empereur, d'un ami ingrat qui se déclarait contre son prince après en avoir été comblé de bienfaits. Ils semblaient ainsi s'intéresser pour Vitellius, pendant que le motif de leur douleur était tout autre, et qu'ils plaignaient au fond du cœur le sort de la république asservie sous un indigne joug, et devenue le jouet des vices du prince et de ses ministres. Aucun ne s'échappait à rien dire de désobligeant contre les généraux du parti contraire : ils taxaient les armées d'erreur et d'imprudence, et ils tournaient autour du nom de Vespasien sans oser le prononcer.

Lorsque cette assemblée se tenait, il restait un jour de consulat à Cécina ; et il se trouva un sénateur qui sollicita ce jour vacant comme une grande grâce, et qui l'obtint, non sans apprêter beaucoup à rire et à ses dépens, et aux dépens de celui qui lui accordait une pareille faveur. Roscius Regulus prit possession du consulat le trente et un d'octobre, et abdiqua le même jour. On avait déjà vu un consul d'un jour sous le dictateur César. Ce qu'il y eut d'unique ici, c'est que l'on donna un jour à un homme vivant, et qui n'avait été destitué ni par décret du sénat, ni par ordonnance du peuple. Vitellius et ceux qui le gouvernaient ne savaient pas assez pour être attentifs à un semblable défaut de formalité.

La mort de Junius Blésus, arrivée dans ce même temps, fit beaucoup de bruit, et elle est une preuve que Vitellius, aussi digne de haine que de mépris, méritait encore plus par sa cruauté et sa perfidie que par sa glotonnerie et par son imbécillité, le malheur qui le menaçait. Nous avons vu que Junius Blésus s'était déclaré des premiers pour Vitellius, et qu'il l'avait même reçu magnifiquement à Lyon, mais que dès lors cette âme lâche et basse lui rendait pour ses services une haine de jalousie. Cette haine se renouvela et s'aigrit à l'occasion que je vais raconter.

Vitellius, étant considérablement malade, aperçut dans son voisinage une tour éclairée de beaucoup de lumières pendant la nuit. Il demanda ce que c'était, et on lui répondit que Cécina Tuscus donnait un grand repas à plusieurs convives, dont le plus distingué était Blésus. On ne manqua pas, suivant la méthode des courtisans, de grossir et d'envenimer les choses en relevant l'appareil de la fête et la gaîté qui y régnait : et l'on observa que celui qui donnait le repas, ceux qui

le recevaient, et surtout Blésus, choisissaient bien mal leur temps pour se réjouir, pendant que leur prince était malade. Vitellius ayant paru prendre feu, cette race d'hommes malfaisants qui se trouvent dans toutes les cours, attentifs à épier les mauvaises humeurs du maître, crurent avoir trouvé le moment de perdre, Blésus : et. L. Vitellius, qui, décrié pour ses vices, ne pouvait souffrir en autrui l'éclat de la vertu et de la réputation, se chargea du personnage odieux de délateur auprès de son frère.

Il entre dans la chambre, tenant le fils de l'empereur entre ses bras, et, se jetant à genoux, il demeure quelque temps immobile et en silence. Vitellius lui ayant demandé la cause de sa douleur et de son saisissement. *Ce n'est point, répondit-il, pour moi que je crains ; c'est le danger de mon frère et de sa famille qui est l'objet de mes alarmes. En vain redoutons-nous Vespasien. La valeur des légions de Germanie, la fidélité de nos provinces, l'espace immense de terres et de mers qui le sépare de nous, voilà de quoi nous rassurer. Mais dans le sein de la ville nous avons un ennemi, qui cite pour ses ancêtres les Junius et les Antoines<sup>1</sup>, et qui joint à la splendeur qu'il prétend tirer d'une origine impériale, des manières populaires et une magnificence propre à corrompre les soldats. Tous les yeux se tournent vers lui, pendant que, ne faisant aucune différence entre vos amis et vos ennemis, vous fomentez l'ambition d'un rival, qui, du milieu des festins et des divertissements, jouit du spectacle de son prince malade. Rendez-lui pour cette joie déplacée un juste retour de tristesse et de larmes : changez pour lui cette nuit brillante d'illuminations en une nuit funèbre. Qu'il sache que Vitellus est vivant, et que, si les dieux l'enlevaient à la terre, il a un fils, soutien de sa maison.*

Vitellius fut effrayé, et ne délibéra que sur la manière d'exécuter sa vengeance : craignant la haine publique s'il ordonnait ouvertement la mort de Blésus, il prit le lâche parti du poison. Il voulut même jouir du plaisir de son forfait, en allant voir celui qu'au breuvage donné par son ordre avait rendu mortellement malade ; et on l'entendit se féliciter d'avoir pu repaître ses yeux de la mort de son ennemi.

Ce crime parut d'autant plus atroce, que Blésus, outre l'éclat de sa naissance et la netteté d'une conduite sans tache, avait conservé pour Vitellius une fidélité incorruptible. Lorsque Cécina méditait sa trahison, et qu'à son exemple bien d'autres chefs du même parti commençaient à s'en dégoûter, on sonda Blésus, qui rejeta les sollicitations avec fermeté. Homme irréprochable dans ses mœurs, ami de la paix, nullement avide d'une fortune subite, il était si éloigné de désirer l'empire, que peu s'en fallait qu'on ne l'en crût digne.

Valens était parti de Rome, comme je l'ai dit, pour aller joindre l'armée. Mais sa marche fut lente, et convenable au cortège qu'il menait avec lui, des femmes, des eunuques, comme s'il eût été, non un général romain, mais un satrape persan. L'infidélité de Bossus et la révolte de la flotte de Ravenne auraient dû hâter sa lenteur ; et, s'il eût eu de l'activité, s'il eût su prendre promptement son parti, il pouvait prévenir le dernier éclat de la trahison de Céans, ou du moins arriver à l'armée avant la journée de Crémone. Par ses irrésolutions il perdit à délibérer le temps où il fallait agir. Il écouta les conseils différents de ceux qui l'accompagnaient, et dont les uns voulaient qu'avec quelques cavaliers d'élite il gagnât par des sentiers détournés Ostiglia ou Crémone, les autres jugeaient qu'il devait mander les cohortes prétoriennes pour être en état de forcer les passages occupés par les ennemis.

---

<sup>1</sup> J'ignore par où Blésus prétendait appartenir à la maison des Antoines.

Dans les occasions délicates et périlleuses souvent les partis extrêmes sont les meilleurs. Il prit un milieu ; et pendant qu'il aurait dû ou tout oser, ou agir selon les règles d'une prudence attentive à tout prévoir, il se contenta d'une précaution insuffisante, et écrivit pour demander du renfort à Vitellius, qui lui envoya trois cohortes et un régiment de cavalerie, troupe trop nombreuse pour tromper ceux qui gardaient les passages, trop faible pour vaincre les obstacles. Jusqu'à ce qu'il eût reçu ce secours, les débauches les plus criminelles remplirent son loisir. Les femmes et les filles de ses hôtes n'étaient point respectées. Il employait, selon les circonstances, l'argent, la force même. Il semblait qu'il voulût abuser en désespéré d'une fortune prête à lui échapper.

Lorsque ce petit corps de troupes qu'il attendait fut arrivé, il ne put en tirer aucun service, d'autant plus qu'il n'y trouva pas même un attachement fidèle et sincère pour Vitellius. La seule présence de leur chef les empêchait de passer dans le parti contraire ; et Valens sentait que ce frein était peu capable de contenir des soldats qui, craignant beaucoup les dangers, comptaient pour peu l'infamie. Il les envoya à Rimini ; et pour lui, revenant au dessein de dérober sa marche aux ennemis, il ne se fit accompagner que du petit nombre de ceux de la fidélité desquels il se tenait assuré, tourna du côté de l'Ombrie, de là passa ai Toscane, où il apprit la défaite des légions germaniques, et la prise de Crémone.

Il forma alors une résolution qui marquait en lui du courage, et dont les suites auraient pu être grandes et terribles, si la fortune l'eût secondé. Il gagna Pise, et s'y embarqua sur les premiers vaisseaux qu'il put trouver, pour aller descendre dans quelque port de la Narbonnaise, et de là parcourir les Gaules, réunir la forces qui y étaient avec celles de Germanie, et en former une armée qui pût recommencer tout de nouveau la guerre. Les vents ou trop faibles, ou contraires, l'obligèrent de relâcher à Monaco. Il y fut bien reçu par Marius Maturus, intendant des Alpes maritimes, et qui était fidèle à Vitellius. Mais il apprit de lui que l'intendant de la Narbonnaise, Valérius Paulinus, autrefois tribun dans les cohortes prétoriennes, brave guerrier, et de tout temps ami de Vespasien, avait engagé les peuples du voisinage à prêter serment au nom de cet empereur ; que maître de la ville de Fréjus, sa patrie, il faisait soigneusement garder les côtes ; qu'il avait à ses ordres et des vaisseaux et des troupes ; et qu'outre les soldats qu'il avait pu rassembler, le pays lui fournissait des milices qui le servaient avec chaleur. Valens, fort embarrassé, et sachant mieux qui il devait craindre, qu'il ne voyait à qui se fier, se remit en mer. La tempête le jeta aux îles Stœchades<sup>1</sup>, dépendantes de Marseille, où Paulinus envoya des galères, qui le firent prisonnier.

Sa retraite de l'Italie avait livré Rimini à Cornélius Fuscus, nouveau commandant de la flotte de Ravenne, qui s'était ensuite emparé du Picenum, et du plat pays de l'Ombrie : en sorte que toute l'Italie se trouva partagée entre Vespasien et Vitellius par les monts Apennins. La prise de Valens fut le signal qui réunit-toutes les provinces de l'Occident au parti du vainqueur. En Espagne la première légion, qui conservait le souvenir d'Othon et la haine contre Vitellius, donna l'exemple à la dixième et à la sixième de se déclarer pour Vespasien. Les Gaules ne balancèrent point. Dans la Grande-Bretagne la seconde légion, qui avait eu Vespasien pour commandant sous l'empire de Claude, connaissait sa bravoure et son habileté dans la guerre, et elle le reconnut avec joie et empressement. Les

---

<sup>1</sup> Îles d'Hières.

autres éprouvèrent quelque agitation, parce qu'elles avaient un assez grand nombre d'officiers placés par Vitellins. Mais enfin elles suivirent le torrent.

Tous ces succès étaient les fruits de la victoire de Primus, qui perdit le mérite de ses exploits par l'irrégularité de sa conduite. Depuis la journée de Crémone, regardant la guerre comme finie, la prospérité réveilla en lui tous les vices avec lesquels les dangers l'avaient obligé de faire trêve, l'avidité, l'orgueil, une ambition effrénée : il travaillait à se faire aimer des légions, comme si elles eussent été à lui ; dans toutes ses actions, dans tous ses discours, dominait visiblement l'intérêt personnel, et la passion d'acquérir de la puissance. Pour faire sa cour aux légions, il leur promit de nommer elles-mêmes des centurions à la place de ceux qui avaient été tués dans les combats ; et le choix ne manqua pas de tomber sur les caractères les plus turbulents de l'armée. La discipline s'altéra : le soldat n'était plus gouverné par ses officiers, mais les officiers entraînés par la licence du soldat. Primus ne songeait qu'à préparer les voies à l'exécution de ses projets ambitieux, et à s'enrichir par les rapines ; et il ne se cachait point de ces excès, ne paraissant s'inquiéter en aucune façon de l'arrivée prochaine de Mucien, ce qui était plus dangereux que de mépriser Vespasien lui-même.

Au reste, il ne négligeait point la guerre : et aux approches de l'hiver, quittant les plaines des environs du Pô, qui commençaient à devenir humides et neigeuses, il se mit en marche pour s'avancer du côté de Rome, mais non pas avec toute son armée. Il se prit que des détachements des légions victorieuses, laissa à Vérone les drapeaux, les aigles, et la plus grande partie des soldats. Il emmena les cohortes et la cavalerie auxiliaire, et il fut joint dans sa route par la onzième légion, qui dès les commencements avait embrassé le parti de Vespasien, niais mollement ; qui jusque-là s'était tenue en Dalmatie, attendant l'événement pour se décider, et qui, depuis le succès, se reprochait amèrement de n'y avoir point pris de part. Cette légion était accompagnée de six mille Dalmates nouvellement levés. Le corps composé de la légion et des six mille Dalmates avait pour commandant général Poppéus Silvanus, consulaire, et gouverneur de Dalmatie, comme je l'ai dit ; mais la réalité du pouvoir était exercée par Annius Bassus, colonel de la légion. Car Silvanus était un vieillard qui n'avait ni capacité ni vigueur pour la guerre, causeur éternel, et perdant en vains propos le temps destiné à l'action : et Annius, gardant tous les dehors de subalterne, le gouvernait néanmoins, et dirigeait toutes les opérations avec une tranquille et modeste activité. Primus fortifia encore son armée, en incorporant dans les légions l'élite des soldats de la flotte de Ravenne, qu'il remplaça par les Dalmates qu'amenait Silvanus.

Arrivé avec toutes ces forces à Fano dans le Picenum, il s'y arrêta pour tenir conseil. On apprenait que les cohortes prétoriennes étaient parties de la ville, et l'on ne doutait point que les passages de l'Apennin ne fussent gardés. D'ailleurs la situation de l'armée victorieuse était par elle-même capable de donner de l'inquiétude. Elle occupait un pays que la guerre avait dévasté : le soldat, volontiers insolent dans la disette, demandait une gratification qu'on n'était pas en état de lui distribuer<sup>1</sup>. On n'avait fait aucune provision ni d'argent ni de vivres ; et une avidité inconsidérée se nuisait à elle-même, en enlevant et dissipant par

---

<sup>1</sup> Cette gratification est appelée par Tacite *Clavarium*, et elle avait pour objet la chaussure des soldats et les clous qui la garnissaient.

le pillage, ce qui, tiré en contributions modérées, serait devenu une ressource pour les besoins généraux.

Dans cette année le mépris des lois les plus saintes était porté si loin, qu'il se trouva un cavalier qui, déclarant avoir tué son frère dans le dernier combat, demanda à ce titre une récompense. Les chefs furent embarrassés. Récompenser un meurtre si abominable, c'eût été violer le droit de la nature ; et celui de la guerre ne permettait pas de le punir. Ils différèrent et remirent à un autre temps le soldat qui avait présenté la requête, sous prétexte qu'il n'était pas possible actuellement de le payer selon son mérite. Tacite rappelle à cette occasion une aventure semblable d'un frère tué par son frère dans le combat qui se livra aux portes de Rome entre Pompeius Strabo et Cinna<sup>1</sup>. Mais il y observe une différence bien importante ; c'est que le meurtrier se tua ensuite lui-même de honte et de douleur : tant, ajoute-t-il, nos ancêtres l'emportaient sur nous, soit pour la gloire de la vertu, soit pour le repentir du crime !

Le résultat du conseil assemblé par Primus fit que l'on enverrait un détachement de cavalerie pour battre le pays, reconnaître toute l'Ombrie, et particulièrement les endroits par où l'Apennin serait plus aisément accessible ; que l'on manderait toutes les troupes restées à Vérone, et que l'on donnerait les ordres nécessaires pour faire venir des convois par le Pô ou par la mer.

Ces mesures étaient bien entendues mais dans l'exécution plusieurs des chefs faisaient naître des obstacles, jaloux du trop grand pouvoir de Primus, et fondant sur Mucien des espérances plus certaines de fortuné. Or il convenait aux vues de Mucien de tirer les choses en longueur. Ce général était piqué d'une si prompte victoire, et il voyait avec indignation que s'il ne se trouvait sur les lieux, au moins pour introduire les armes de Vespasien dans la capitale, la guerre se terminerait sans qu'il y eût en rien contribué. Ainsi dans ses lettres il s'expliquait ouvertement à ses confidents, et les engageait à différer et à l'attendre : aux autres il écrivait d'un style ambigu, tantôt exhortant à achever promptement ce qui était si heureusement commencé, tantôt recommandant l'utilité d'une sage lenteur. ; et par cette duplicité de langage il se mettait à portée de pouvoir, selon les événements, rejeter sur autrui les mauvais succès, ou se faire honneur des bons. Les amis que Mucien avait dans l'armée lui répondirent d'une façon qui entraînait dans ses vues, et donnèrent un mauvais tour à l'empressement de Primus et de Varus : et ces lettres, envoyées à Vespasien, firent impression sur lui, et le disposèrent à ne pas estimer les services de Primus autant que celui-ci l'avait espéré.

Ce caractère altier en fut outré. Il s'en prenait à Mucien, et il ne le ménageait nullement dans ses discours. Il écrivit même à Vespasien d'un ton plus fier qu'il ne convenait à un sujet qui parle à son souverain, vantant ses exploits, et faisant sentir que Vespasien lui était redevable de l'empire. Il jetait ensuite obliquement quelques traits contre Mucien. *Je sers mon prince, disait-il, non par courriers et par lettres, unis les armes à la main. Je ne prétends point diminuer la gloire de ceux qui ont maintenu la tranquillité de l'Asie. J'observe seulement que pour moi l'Italie l'objet de mes soins et le théâtre de mes services. J'ai déterminé les puissantes provinces des Espagnes et des Gaules à vous reconnaître pour empereur. C'est bien en vain que j'ai couru tant de hasards, supporté tant de fatigues, si les récompenses sont pour ceux qui n'ont pas vu l'ennemi. Celui qu'intéressaient ses reproches mêlés d'insulte ne les ignora pas. De là naquit*

---

<sup>1</sup> Voyez *Histoire de la République Romaine*.

entre Primus et Mucien une inimitié violente, montée par l'un à découvert avec une franchise de soldat, déguisée sourdement par l'autre, et conséquemment plus implacable. Primus n'en servit pas Vespasien avec moins de zèle. Il acheva son ouvrage, véritablement sans beaucoup de difficulté, parce que l'ennemi auquel il avait affaire aidait sa propre ruine.

Lorsque Vitellius eut appris la défaite de ses légistes à Crémone', il ne fut occupé que de la pensée de supprimer et d'étouffer les nouvelles de son désastre ; nie et misérable dissimulation, qui, sans diminuer le nul, en retardait les remèdes : car, s'il fut convenu de la vérité et qu'il eût pris conseil, il lui restait mer de ressources et des forces ; au lieu qu'en supposant que tout allait bien il donnait le temps au mal de s'accroître. Tous ceux qui l'entouraient gardaient un silence profond sur la guerre : des espions et des soldats répandus dans la ville empêchaient les entretiens sur ce sujet, et par là les multipliaient. S'il eût été permis d'en parler, on aurait dit ce qui était vrai ; la défense en faisait penser et dire plus qu'il n'y en avait encore.

Les généraux ennemis, de leur côté, affectaient de grossir l'idée de leurs avantages par la confiance qu'ils témoignaient. S'ils prenaient quelques batteurs d'estrade du parti de Vitellius, ils leur faisaient faire le tour du camp, les mettaient bien au fait de tout ce qu'ils avaient de forces, et les renvoyaient ensuite à leur maître, qui, après les avoir interrogés dans le secret, les fit tous mourir.

L'aveuglement de Vitellius semblait aller jusqu'à ne pas croire ce qu'il souhaitait être faux. Un centurion, nommé Julius Agrestis, entreprit de rompre cette espèce d'enchantement : et, après avoir plusieurs fois exhorté inutilement Vitellius à prendre une résolution vigoureuse, il lui demanda la permission d'aller lui-même reconnaître les ennemis et s'instruire par ses yeux de ce qui s'était passé à Crémone. Il ne tenta point de tromper Primus par des informations secrètes et furtives : il alla le trouver, lui exposa les ordres dont il était chargé par son empereur, et l'intention qui ramenait. Primus lui donna des conducteurs, qui lui firent voir le champ de bataille, les débris de Crémone, et les légions qui s'étaient rendues à la discrétion des vainqueurs. Agrestis revint auprès de Vitellius, qui s'opiniâtra à lui nier la fidélité de son rapport, et l'accusa même de s'être laissé corrompre. **Eh bien, dit ce généreux officier, puisqu'il vous faut une grande et éclatante preuve, et que ni ma vie ni ma mort ne peuvent plus vous être d'aucun autre usage, je vais vous donner un témoignage qui convaincra votre incrédulité ; et, s'étant retiré, il se tua lui-même.** Selon un autre récit qui est d'accord dans tout le reste, ce fut Vitellius qui le fit mettre à mort.

Enfin Vitellius, sorti comme d'un profond sommeil fit partir les deux préfets du prétoire, Julius Priscus et Alphénus Varus, avec quatorze cohortes prétoriennes et toute sa cavalerie auxiliaire, pour fermer les passages de l'Apennin. Ce corps, déjà nombreux fut bientôt après grossi par une légion composée de soldats de marine. Une pareille armée, forte par le nombre et par la qualité des troupes, et été capable, sous un autre chef, même d'agir offensivement. Elle se posta à Mévania dans l'Ombrie en-deçà de l'Apennin, pendant que Vitellius restait à Rome occupé d'objets tout différents. Sans rien diminuer de sa prodigalité ni de son luxe ordinaires, il prenait des arrangements pour l'avenir, parce qu'il sentait le présent lui échapper. Il nomma les magistrats pour dix ans, et se déclara consul perpétuel. Avidé de faire de l'argent, et s'imaginant se concilier la faveur des peuples, il accordait aux étrangers les privilèges dont avaient joui les Latins du temps de l'ancienne république ; aux alliés des renouvellements de traités à des

conditions plus avantageuses : il prodiguait les immunités, les exemptions de tribut ; en un mot, sans aucune attention pour les suites, il dissipait par toutes sortes de largesses les droits et le patrimoine de l'empire. Le vulgaire admirait la grandeur de ces bienfaits : il se trouvait des hommes assez dépourvus de sens pour les acheter. Les sages regardaient comme frivoles et de nulle valeur des concessions qui ne pouvaient subsister sans la ruine de l'état.

Cependant l'année qui était à Mévania témoignait par des cris empressés désirer la présence de son empereur. Il vint, accompagné d'une foule de sénateurs, qu'il menait avec lui, les uns par ambition de se faire un cortège ; les autres, en plus grand nombre, parce qu'il se défiait d'eux et les craignait. Il apporta dans le camp l'irrésolution qui le suivait partout, et qui le rendait très-propre à se laisser duper par d'infidèles conseils. On remarqua comme des prodiges fâcheux une nuée d'oiseaux funèbres, corbeaux apparemment, qui couvrit le ciel au-dessus de sa tête pendant qu'il haranguait les soldats ; la résistance d'une victime qui s'enfuit de l'autel, et qui ne reçut le coup que bien loin du lieu où elle devait être immolée. Mais le prodige le plus sinistre était Vitellius lui-même, qui n'avait aucune idée du métier des armes, toujours incertain et embarrassé, montrant son ignorance par ses interrogations éternelles sur l'ordre que doit observer une armée en marche, sur les mesures qu'il convient de prendre fin reconnaître l'ennemi, sur la manière de presser la guerre ou de traîner en longueur, tremblant à da nouvelle et témoignant sa frayeur par un visage pal et une démarche mal assurée, et au bout de tout cela noyé dans le vin.

Il s'ennuya bientôt du camp, et, ayant appris que la flotte de Misène avait abandonné son parti, il revint à Rome fort alarmé. Car chaque disgrâce, à mime qu'elle arrivait, portait en son âme une impression de terreur : le danger général de sa situation ne l'affectait pas. S'il n'eût pas eu l'esprit trop étroit, et les lumières trop bornées, il était clair qu'il devait passer l'Apennin avec ses troupes fraîches, et tomber sur un ennemi épuisé par les fatigues d'une campagne et par la disette. Il perdit le temps ; il partagea son armée en pelotons, et livra ainsi à la boucherie des soldats pleins de bravoure et obstinément résolu à se sacrifier pour son service. Les centurions les plus habiles et les plus expérimentés désapprouveraient cette mauvaise manœuvre, et ils auraient dit leurs sentiments si on le leur eût demandé. Ceux qui avaient le plus de part à la confiance de Vitellius les écartèrent : mais le premier tort était du côté du prince, dont l'oreille vicieuse trouvait amer tout ce qui était utile, et n'écoutait que les discours capables de lui plaire die le perdre.

Tout fondait autour de lui. La flotte de Misène, comme je l'ai dit, venait de le trahir, et elle avait entraîné après elle la plus grande partie de la Campanie. L'auteur de cette désertion fut un centurion cassé ignominieusement par Galba ; tant l'audace d'un seul homme peut dans les guerres civiles produire de grandes et subites révolutions. Ce traître, nommé Claudius Faventinus, supposa des lettres de Vespasien contenant les plus flatteuses promesses pour ceux qui embrasseraient son parti ; et ayant par-là gagné les soldats, il n'éprouva point d'obstacle de la part du commandant Claudius Apollinaris, dont la fidélité était chancelante. Mais ce commandant manquait aussi de rigueur pour soutenir une perfidie. Apinius Tiro, ancien préteur qui se trouvait par hasard à Minturnes, le fortifia et se mit à la tête de l'entreprise. Ils agirent de concert, et, après avoir fait déclarer la flotte, ils sollicitèrent les villes de Campanie, qui les suivirent sans difficulté ; si ce n'est que le zèle des habitants de Pouzzoles pour Vespasien jeta Capoue dans le parti contraire, par une suite de la rivalité qui était entre ces

deux villes voisines, et qui mêlait ses petits intérêts dans une querelle si importante.

A cette nouvelle, Vitellius fit partir Claudius Julianus, qui, peu auparavant, ayant le commandement de la flotte de Misène, s'était fait beaucoup aimer de ses soldats et qui par cette raison, paraissait propre à les ramener. Julianus était accompagné d'une cohorte de la ville et d'une troupe de gladiateurs : nouveau renfort pour les adversaires qui attirèrent à eux, sans peine, et le chef et ceux qui le suivaient. Tous ensemble ils se logèrent dans Terracine, ville forte par sa situation, s'attendant bien qu'à si peu de distance de Rome ils auraient bientôt l'ennemi sur les bras. En effet, Vitellius, partageant l'armée qu'il avait en Ombrie, en laissa la plus grande partie à Narnia<sup>1</sup> avec les deux préfets du prétoire, et il en détacha six cohortes et cinq cents chevaux, qui, sous les ordres de L. Vitellius, frère de l'empereur, marchèrent du côté de Terracine.

Vitellius commençait à sentir son mal, se voyant comme enfermé entre l'armée victorieuse de Primus en Ombrie, et de l'autre les nouveaux rebelles de Campanie. Une ressource vaine et frivole releva néanmoins ses espérances pour quelque moment. Le peuple demandait à prendre les armes : et les affranchis du prince l'exhortèrent à profiter de cette bonne volonté. Il les consultait seuls dans l'abandon où le laissaient ses amis, tous infidèles, et surtout ceux qui étaient les plus élevés en dignités. Vitellius donc, suivant le conseil de ses affranchis, fit citer les tribus, et promit à ceux qui s'enrôlèrent, non-seulement leur congé après la victoire, mais les privilèges et les récompenses des vétérans. La foule de ceux qui se présentèrent fut si grande, qu'il s'en trouva accablé, et il chargea les consuls du soin d'achever les levées. L'imbécile empereur prenait confiance en ce faible appui, et il appelait du nom d'armée et de soldats une méprisable populace qui n'était brave qu'en paroles.

Toute la ville s'ébranla en faveur de Vitellius, par un de ces mouvements subits dont la chaleur se communique de proche en proche et enflamme tous les esprits, sans que la raison y ait souvent beaucoup de part. Les chevaliers romains, suivis du corps nombreux des affranchis, offrirent de l'argent et le service de leur personne. Les sénateurs consentirent à être taxés à certaines sommes, et à un certain nombre d'esclaves qui seraient enrôlés. La crainte avait commencé, et, aidée de la pitié, elle s'était changée en une sorte de bienveillance. Ce n'était pas à Vitellius qu'on s'intéressait ; mais le sort de la première place en elle-même, si fort avilie et réduite à une telle humiliation, attendrissait les cœurs. Et Vitellius secondait ces dispositions favorables par ses discours, par ses gestes, par ses larmes, libéral en promesses, et n'y gardant aucune mesure : effet ordinaire de la peur. Il se fit aussi appeler César, ce qu'il avait jusque-là refusé. Mais il était dans une circonstance où l'on se prête autant aux idées populaires qu'aux conseils des sages ; et la superstition lui persuada qu'un nom regardé comme heureux serait pour lui comme une sauvegarde.

Le vent de bonne fortune qui semblait ranimer les affaires de Vitellius n'eut qu'un instant de durée. Une ardeur qui n'a point de motif s'éteint comme elle s'est allumée. Chacun commença à se soustraire : les sénateurs, les chevaliers se dispensèrent d'exécuter leurs promesses, d'abord avec quelque retenue, et en évitant les yeux de l'empereur, ensuite tout ouvertement et sans se gêner ; de façon que Vitellius, n'ayant pas le pouvoir de les y contraindre, cessa d'exiger ce qu'on ne voulait point lui donner.

---

<sup>1</sup> Narnie.



Dans le même temps le plus puissant corps de troupes qui lui restait encore attaché se vit forcé de l'abandonner, et leva l'unique barrière qui empêchât Primus de pénétrer jusqu'à Renne. L'Italie avait cru voir renaître la guerre, lorsque les cohortes prétoriennes de Vitellius étaient venues s'emparer de Mévania, et en faire leur place d'armes. Mais la promptre retraite de ce lâche empereur fit comprendre qu'il n'y avait plus de combats à craindre, et détermina les peuples en faveur de son rival. Les Samnites, les Péligniens, les Marses se déclarèrent pour Vespasien, et, piqués d'émulation comme la Campanie, qui les avait prévenus, ils apportèrent au service de la guerre tout le zèle d'un nouvel engagement.

Les légions de Primus passèrent l'Apennin sans trouver aucun autre obstacle que ceux que leur opposèrent les neiges, le mauvais temps, la difficulté des chemins. On était alors au mois de décembre ; et les peines incroyables que la nature seule des lieux pausa à cette armée montrèrent combien le succès aurait été douteux, si elle avait eu encore à combattre les ennemis.

Elle recueillit alors Pétilius Cerialis, qui, déguisé en habitant de la campagne, et connaissant le pays, s'était échappé aux gardes que lui avait donnés Vitellius. Cerialis était allié de fort près à Vespasien, et il savait la guerre, ayant servi avec distinction dans la Grande-Bretagne : ainsi il fut mis au rang des chefs.

Plusieurs assuraient que Flavine Sabinus et Domitien, l'un frère, l'autre fils de Vespasien, qui étaient actuellement dans Rome, auraient pu aussi se sauver. Primus leur en offrait les moyens, leur faisant tenir des avis sur la route qu'ils devaient prendre, sur le terme vers lequel ils devaient diriger leur marche, et où ils auraient trouvé sûreté. Sabinus, vieux, infirme, craignit la fatigue d'une fuite. Domitien en avait bien la volonté, mais il était gardé à vue ; et quoique ses surveillants se montrassent disposés à l'aider, il ne se fiait pas à eux, et il appréhendait que leurs offres ne cachassent un piège. D'ailleurs Vitellius n'avait aucun mauvais dessein, ni contre Sabinus, ni contre Domitien, et, de peur d'exposer sa famille, il ménageait celle de son adversaire.

Primus, après avoir passé l'Apennin, vint à Causule<sup>1</sup>, et résolut d'y séjourner pour donner quelque temps de repos à son armée, et pour attendre l'arrivée des légions mandées de Vérone, dont il n'avait avec lui que de simples détachements. Le lieu était avantageux pour un camp par sa situation élevée qui dominait sur un grand pays, par la commodité des vivres qu'il serait aisé de tirer des villes opulentes qu'on laissait derrière soi, par la sûreté des magasins. Et de plus, en se tenant dans l'inaction vis-à-vis des troupes de Vitellius postées à Narnia, à dix milles seulement de distance, on espérait engager avec elles des entretiens, et leur persuader de quitter volontairement un parti malheureux.

Les soldats de Primus souffraient avec peine ce de-, lui préférant la victoire à la paix. Ils n'attendaient pas même volontiers leurs légions, qu'ils regardaient comme venant partager avec eux le butin plutôt que le danger. Primus, les ayant assemblés, leur représenta, que Vitellius avait encore des forces capables de résister, si elles lui demeuraient fidèles, et même de se rendre redoutables si on les poussait au désespoir ; que, dans les commencements des guerres civiles, il fallait donner beaucoup à la fortune, mais que la victoire s'achevait par la maturité du conseil ; que déjà la flotte de Misène et toute la Campanie avaient abandonné Vitellus, et que de tout l'univers il ne lui restait que l'espace compris

---

<sup>1</sup> Cette ville est détruite. Elle était située entre Todi et Spolète.

entre Terracine et Narnia. — Vous avez acquis assez de gloire, ajouta-t-il, par la bataille de Crémone, et le sac de cette ville ne vous a chargés que de trop de haine. Votre dessein doit être non de prendre Rome, mais d'en être les sauveurs. Vous pouvez vous promettre de plus grandes récompenses et un honneur infini, si vous délivrez le sénat et le peuple romain d'un joug honteux sans répandre le sang. Ces remontrances firent leur effet, et calmèrent les soldats ; et les légions que l'on attendait ne tardèrent pas à arriver.

La nouvelle de l'accroissement des forces de Primus répandit la terreur parmi les cohortes ennemies, dont la fidélité commença à s'ébranler. Personne ne les exhortait à la guerre, et plusieurs de leurs officiers les sollicitaient à changer de parti, cherchant à se faire un mérite auprès du vainqueur, et pensant qu'ils en seraient plus considérés s'ils se faisaient suivre chacun de la troupe qu'il commandait. Ils entretenaient des intelligences avec Primus, et il fut averti par eux qu'il lui serait aisé d'enlever un corps de quatre cents chevaux qui était dans Interamna<sup>1</sup>. Sur le champ Arrius Varus fut envoyé avec un détachement de gens d'élite pour les attaquer. Peu se défendirent en braves gens, et ils restèrent sur la place : la plupart, jetant leurs armes bas, demandèrent quartier : quelques-uns s'enfuirent dans leur camp, où ils augmentèrent l'alarme, en exagérant par leurs discours la valeur et les forces des ennemis, pour diminuer leur honte. Ainsi tout se disposait à une défection générale. La lâcheté n'était point punie : la désertion ne manquait point d'obtenir sa récompense ; on ne connaissait plus d'émulation entre les officiers que pour la perfidie : on ne voyait que Tribuns et Centurions passer du côté de l'ennemi : le simple soldat tenait encore bon, avec une constance opiniâtre, jusqu'à ce que les deux préfets du Prétoire, Priscus et Alphénus, ayant eux-mêmes quitté le camp pour aller se rendre auprès de Vitellius, firent comprendre qu'il n'y avait plus de honte à renoncer à un parti dont les chefs désespéraient.

Pendant les soldats se flattaient encore d'une ressource en idée. Peu instruits ou incrédules sur le sort de Valens, ils se persuadaient que ce général avait pénétré en Germanie, et que, mettant en mouvement toutes les forces qui avaient été laissées sur le Rhin, prenant soin de les grossir par de nouvelles levées, il arriverait incessamment avec une armée formidable. Les chefs du parti contraire leur ôtèrent cette dernière espérance, en faisant tuer Valens à Urbin, on l'avait amené prisonnier, et en affectant de leur montrer sa tête, afin qu'il ne leur restât aucun doute sur ce qu'il était devenu. Valens avait une si grande réputation, que sa mort fut regardée dans les deux partis comme la fin de la guerre.

Il était né à Anagnie d'une famille de chevaliers romains. Ses mœurs furent licencieuses, et il avait cette tournure d'esprit qui est propre à acquérir le titre d'homme aimable dans le monde par une pétulance enjouée. Aux jeux Juvénaux sous Néron, il monta sur le théâtre, d'abord comme forcé, ensuite sans cacher le goût qui le portait à cet ignoble exercice ; et il y réussissait mieux qu'il ne convient à un homme d'honneur. Devenu commandant d'une légion en Germanie, il voulut porter Virginus à l'empire, et se rendit son délateur. Il tua Fonteius Capito, après avoir corrompu sa fidélité, ou parce qu'il ne pouvait pas la corrompre. Traître à Galba, fidèle à Vitellius, la perfidie des autres lui donna du relief et de l'éclat.

---

<sup>1</sup> Terni.

Les malheureuses troupes de Vitellius, destituées de toute ressource, se résolurent enfin à subir la loi du vainqueur. Ce fut un cérémonial bien humiliant pour ces braves soldats, de sortir de Narnia avec leurs drapeaux et leurs enseignes, pour venir se mettre à la discrétion de l'armée ennemie, qui les attendait dans la plaine, rangée en ordre de bataille. Elle les enveloppa ; et Primus, leur ayant néanmoins parlé avec bonté, les distribua partie à Narnia, partie à Interamna, laissant auprès d'eux des forces suffisantes pour leur imposer s'ils tentaient une rébellion, mais qui avaient ordre de ne les point inquiéter s'ils demeuraient soumis.

Vitellius ne pouvait plus se défendre, et il fallait qu'il choisit de deux partis l'un, ou de mourir les armes à la main, s'il eût été capable de prendre cette généreuse résolution, ou de négocier avec les vainqueurs, et d'accepter les conditions qui lui seraient imposées. Il aurait suivi et exécuté ce dernier plan, s'il eût été maître de disposer de lui-même. Son insensibilité stupide lui eût permis d'oublier qu'il avait été empereur, si les autres eussent pu ne pas s'en souvenir. Et il en serait résulté un grand avantage pour Rome, qui n'aurait point éprouvé les horreurs de la guerre, et dans laquelle Vespasien aurait été aussi paisiblement reconnu que s'il fut parvenu à l'empire par droit de succession. Le contraire arriva contre l'intention de tous les chefs du parti vainqueur. Primus avait témoigné à ses soldats qu'il désirait terminer ce qui restait de la guerre par la voie d'un accommodement, plutôt que par la force des armes, et il agit conséquemment à ce système, en faisant des propositions à Vitellius. Mucien de son côté voulut aussi traiter avec lui. Mais ce fut surtout avec Flavius Sabinus que la négociation fut poussée très-loin : et elle aurait réussi sans l'opiniâtreté indomptable des soldats de Vitellius.

Flavius Sabinus était, comme je l'ai déjà observé plus d'une fois, frère allié de Vespasien, et préfet de Rome, et par sa charge il avait sous son commandement les cohortes de la ville. S'il eût suivi les impressions des premiers du Sénat, il aurait tenté de partager l'honneur de la victoire, en se rendant maître de la capitale. Ils lui représentèrent la facilité de l'entreprise. Qu'outre les troupes qui lui obéissaient, il pouvait compter sur celles du guet, sur les esclaves de ceux qui lui parlaient, et par-dessus tout sur la bonne fortune d'un parti, pour lequel s'aplanissaient tous les obstacles. Qu'il ne restait à Vitellius qu'un petit nombre de cohortes découragées par la continuité des mauvais succès. Que le peuple, qui semblait actuellement s'intéresser pour lui, changeait en un instant de sentiments et d'affection ; et que si Sabinus agissait avec vigueur et se montrait pour chef, les mêmes adulations que la multitude prodiguait à Vitellius se tourneraient du côté de Vespasien. Que Vitellius par lui-même était souverainement méprisable, incapable de se soutenir dans la prospérité, bien loin de pouvoir lutter contre les disgrâces qui l'accablaient de toutes parts. Que Sabinus ne devait pas laisser tout faire à Primus et à Varus. Que le mérite d'avoir fini la guerre serait pour celui qui aurait décidé la ville en faveur de Vespasien. Qu'il convenait à Sabinus de prendre l'empire comme en dépôt pour le remettre à son frère ; et qu'il convenait aussi à Vespasien d'honorer Sabinus au-dessus de tous, et de n'avoir personne à faire passer avant lui.

Sabinus reçut froidement ces exhortations : ce qui donna lieu à quelques-uns de le soupçonner de jalousie contre la fortune de son frère. En effet, avant l'élévation de Vespasien à l'empire, Sabinus le surpassait en considération et en richesses ; et, comme personne n'aime à déchoir, on craignait quelque mésintelligence entre les deux frères cachée sous des dehors d'amitié et d'union. Il est plus équitable, et peut-être plus conforme à la vérité de penser que

Sabinus, d'un caractère doux, avait de l'éloignement pour le sang et le carnage, et qu'espérant obtenir de Vitellius une cession volontaire, il préféra cette voie pacifique. Il eut avec lui plusieurs entretiens particuliers, et enfin il conclut l'affaire dans le temple d'Apollon, moyennant une pension de cent millions de sesterces<sup>1</sup>, sa maison entretenue, et la liberté de passer tranquillement le reste de ses jours sur la côte délicieuse de Campanie. Cluvius Rufus et Silius Italicus, illustres consulaires, furent témoins et garants de l'accord, et un grand nombre de spectateurs observaient de loin les visages. La bassesse était peinte sur celui de Vitellius : Sabinus n'avait point l'air insultant, et paraissait plutôt attendri par la compassion.

Tout était pacifié, si ceux qui environnaient Vitellius eussent été aussi traitables que lui. Mais ils s'opposaient à l'accommodement, lui en mettant devant les yeux la honte, le danger, et l'exécution incertaine, puisqu'elle dépendait du caprice du vainqueur. Vespasien, disaient-ils, n'aura pas assez d'orgueil pour soutenir la vue de Vitellius réduit à la condition privée. Vos partisans, quoique vaincus, ne pourront supporter cette indignité, et la pitié qu'excitera votre sort vous attirera de nouveaux périls. Vous êtes, il est vrai, dans un âge où la vicissitude de la bonne et de la mauvaise fortune peut vous avoir dégoûté de la grandeur, et vous faire désirer le repos. Mais votre fils Germanicus, que deviendra-t-il ? quel sera son état ? quel rang tiendra-t-il dans la république ? Et vous-même, pouvez-vous compter sur la tranquille retraite que l'on vous promet ? Quand une fois Vespasien aura envahi l'empire, ni lui, ni ses amis, ni ses armées ne se croiront en sûreté, tant que subsistera une maison rivale de la sienne. Fabius Valens, prisonnier et chargé de chaînes, leur a été à charge, et ils ont cru être obligés de s'en défaire, bien loin que Primus, et Varus, et Mucien, l'honneur du parti, ayant d'autre pouvoir par rapport à Vitellius que celui de le poursuivre jusqu'à la mort. César n'a point laissé la vie à Pompée, ni Auguste à Antoine. Vespasien aura-t-il des sentiments plus élevés, lui qui était client de Vitellius, votre père, pendant que Vitellius était collègue de Claude ? Ah, plutôt souvenez-vous d'un père décoré de la censure et trois fois consul ; souvenez-vous des honneurs dont votre maison est comblée, et faites-vous au moins du courage par désespoir. Le soldat vous est inviolablement attaché, le peuple vous témoigne un zèle ardent. Enfin il ne peut rien nous arriver de plus fâcheux que le malheur dans lequel nous nous précipitons par notre propre fait. Vaincus, nous mourrons ; si nous nous mettons à la discrétion de l'ennemi, nous mourrons : le seul choix qui nous reste est la gloire ou la honte d'une mort inévitable.

Les oreilles de Vitellius étaient fermées aux conseils généreux. Il succombait sous le poids de sa disgrâce, et l'inquiétude pour sa famille achevait de l'accabler : il craignait, par une résistance opiniâtre, d'irriter le vainqueur contre sa femme et ses enfants. Il avait aussi une mère respectable par son âge et par sa vertu, mais qui prévint de peu de jours, par une mort arrivée tout à propos, la ruine de sa maison. Elle mourut, n'ayant tiré d'autre fruit de la fortune de son fils que des sujets de larmes et une bonne réputation. Selon Suétone<sup>2</sup>, plusieurs soupçonnaient que la mort de cette dame n'était point naturelle. Quelques-uns disaient que son fils lui avait fait refuser des aliments pendant qu'elle était malade, et cela sur la foi d'une prétendue prédiction d'une femme du pays des Caftes, qui lui promettait un règne long et heureux s'il survivait à sa mère. D'autres racontaient que Sextilia elle-même, ennuyée de la vie, et craignant les

---

<sup>1</sup> Douze millions cinq cent mille livres = 17.693.226 francs selon M. Letronne.

<sup>2</sup> SUÉTONE, *Vitellius*, 14.

maux qui allaient fondre sur sa famille, avait obtenu de Vitellius, sans beaucoup de peine, la permission de hâter sa mort par le poison. La variété de ces témoignages en diminue l'autorité, et le silence de Tacite fortifie le doute. Vitellius a déjà assez de crimes sur son compte, sans y ajouter un parricide, ou commis, ou consenti.

Le 18 décembre, ce prince malheureux, ayant appris qu'il était abandonné des troupes de Narnia, qui avaient été contraintes de prêter serment à son ennemi, sortit du palais en habit de deuil, avec toute sa maison plongée dans la tristesse et dans l'abattement. On portait dans une petite litière son fils en bas âge. Il semblait que ce fut l'appareil d'une cérémonie funèbre. Le peuple lui faisait des acclamations flatteuses, dont le temps était passé : les soldats le suivaient dans un silence d'indignation et de menaces.

Il aurait fallu n'avoir ni sentiments ni entrailles pour n'être point touché de ce spectacle, et ne pas s'attendrir sur le sort d'un empereur romain, peu auparavant maître de l'univers, qui à travers une foule immense allait dans la place publique de sa capitale faire une abdication solennelle du rang suprême. Jamais on n'avait rien vu, rien entendu dire de pareil. Le dictateur César, et ensuite Caligula, avaient péri par une conspiration. La fuite de Néron fut cachée par les ténèbres de la nuit, et sa mort n'eut que peu de témoins dans une campagne inconnue. Galba et Pison furent tués comme dans une bataille. Ici Vitellius, au milieu de son peuple, environné de ses soldats, à la vue même des femmes, que la curiosité d'un événement inouï avait attirées, renonçait tristement à l'empire.

Il lut son acte de renonciation ; par lequel il déclara en deux mots et avec beaucoup de larmes que, pour le bien de la paix et pour le salut de la république, il se démettait de la souveraine puissance ; et qu'il priait ceux qui l'écoutaient de conserver quelque souvenir de lui, et d'avoir compassion de son frère, de sa femme, et de l'âge tendre de ses enfants. En même temps prenant son fils entre ses bras, il le présentait et le recommandait, soit à chacun des grands en particulier, soit à tout le peuple en général. Enfin, les pleurs lui étouffant la parole, il ôta l'épée de son côté, comme pour se dessaisir du droit de vie et de mort, et il voulait la rendre au consul. Cécilius Simplex, qu'il avait pris près de lui. Le consul refusa de la recevoir ; toute l'assemblée, par une réclamation unanime s'y opposa : en sorte que Vitellius prit le perfide se retirer, marchant vers le temple de la Concorde, pour s'y dépouiller des marques du commandement suprême, et de là gagner la maison de son frère. Les cris se renouvelèrent avec plus de force qu'auparavant : on se mit devant lui pour l'empêcher d'aller prendre son logement dans une maison privée : on l'invitait à retourner au palais : on lui fermait tout pitre chemin, et on ne laissait libre que celui qui menait à la rue Sacrée. Vitellius, déconcerté, et n'étant plus maître d'exécuter sa résolution, céda au vœu de la multitude, et se laissa reconduire au Palais.

Avant la cérémonie de l'abdication, le bruit s'était déjà répandu que Vitellius renonçait à l'empire ; et Sabinus avait écrit aux tribuns des cohortes germaniques pour leur recommander de contenir leurs soldats. Dans une révolution, c'est à qui sera des premiers à adorer la fortune naissante. Ainsi les plus illustres sénateurs, un très grand nombre de chevaliers romains, les officiers et les soldats des cohortes de la ville, ceux du guet, s'étaient empressés à venir fondre chez Sabinus. Là on fut bien étonné d'apprendre que l'affaire n'était point terminée, que le peuple s'échauffait en faveur de Vitellius, et que les troupes irritées s'emportaient à des menaces. On était trop avancé pour pouvoir reculer ;

et ceux qui formaient déjà une cour autour de Sabinus, ne croyant pas qu'il y eût sûreté pour eux à se séparer, parce qu'en ce cas ils deviendraient une proie aisée pour les soldats de Vitellius, transformaient leur crainte personnelle en zèle de parti, et exhortaient le préfet de la ville à prendre les anses.

Mais, comme il arrive dans ces sortes d'occasions, tous étaient ardents à donner conseil, peu voulurent partager le péril. Sabinus sortit assez mal accompagné, et bientôt il vit venir à sa rencontre un gros de soldats du parti contraire. Le combat se livra ; et Sabinus, ayant le dessous, ne put rien faire de mieux que de se retirer dans le Capitole, laissant quelques-uns des siens sur la place. Avec lui s'enfermèrent, outre les soldats qu'il commandait, quelques sénateurs, et quelques chevaliers Romains. Mais Tacite observe qu'il ne lui est pas aisé de donner les noms, parce que plusieurs, après la pleine victoire de Vespasien, se firent honneur à faux titre de s'être exposés pour lui en cette omission. Il y eut aussi des dames assez courageuses pour entrer dans une forteresse qui allait être assiégée. Elles y suivirent leurs proches ou leurs maris ; à l'exception néanmoins de Verulana Gracilia, dont le seul attrait fut la guerre, sans aucun autre intérêt.

Les gens de Vitellius, pleins de courage contre les dangers, mais négligents par rapport à la discipline, et mous à supporter les fatigues, ne firent la garde qu'avec très peu d'exactitude autour du Capitole, en sorte que Sabinus eut moyen de retirer auprès de lui ses enfants, et Domitien, son neveu. Il fit aussi passer un courrier chargé de lettres pour les chefs de l'armée victorieuse, qui invertissait de la situation où il se trouvait, et du besoin d'un prompt secours. Du reste il passa la nuit si paisiblement, qu'il aurait pu sortir sans risque, et se mettre en sûreté.

Au point du jour, avant que les hostilités commençassent, il dépêcha Cornélius Martialis, officier distingué, à Vitellius, pour se plaindre de l'infraction de l'accord, du carnage arrivé la veille, et du siège qu'il se voyait obligé de soutenir dans le Capitole. Et pour faire voir combien était injuste le procédé qu'on tenait à son égard, il ajoutait dans la lettre dont Martialis était porteur : *Je n'ai pris aucune part à la guerre, je me suis concentré dans le repos comme un simple sénateur, pendant que la querelle se vidait entre vous et Vespasien par les combats des légions, par les prises des villes, par la désolation de l'Italie. Déjà l'Espagne, la Grande-Bretagne, les Gaules s'étaient révoltées ; et le frère de Vespasien vous demeurait encore fidèle, jusqu'à ce que vous l'avez sollicité le premier pour un accommodement. La paix et la concorde sont utiles aux vaincus, et seulement glorieuses aux vainqueurs. Si vous avez regret aux démarches qu'il vous a plu de faire, ce n'est pas moi que vous devez attaquer par la violence, après m'avoir trompé par la perfidie ; ce n'est pas au fils de Vespasien, à peine sorti de l'enfance, qu'il faut vous en prendre. Que gagnerez-vous par la mort d'un vieillard, et d'un jeune homme de quinze ans ? Allez à la rencontre des légions, disputez vos droits contre elles : l'événement du combat décidera de tout le reste.*

A ces reproches, Vitellius ne répondit que par des excuses, rejetant la faute sur le soldat, dont la trop grande ardeur faisait la loi à sa modestie. Et il avertit Martialis de sortir secrètement par une porte dérobée, de peur qu'il ne payât de sa vie le message dont il s'était chargé pour une paix odieuse aux soldats. Ainsi Vitellius, n'ayant le pouvoir ni de rien ordonner, ni de rien défendre, n'était plus empereur, mais seulement le motif et l'occasion de la guerre.

A peine Martialis était-il rentré dans le Capitole, que les cohortes germaniques vinrent y livrer l'assaut. Elles n'avaient aucun chef qui les exhortât, et chaque soldat ne prenait l'ordre que de lui-même et de sa propre fureur. Sans s'être donné le temps d'amener des machines de guerre, sans avoir fait provision de l'espèce de traits dont on se servait alors dans les sièges, ils s'avancent, armés seulement de leurs épées, jusqu'aux portes de la citadelle, à travers un grêle de tuiles et de pierres dont on les accablait de dessus les toits des portiques qui bordaient la rue des deux côtés. Ils mettent le feu aux portes, et ils allaient pénétrer par le passage que leur ouvraient les flammes, si Sabinus ne se fût fait un rempart des statues en grand nombre qu'il avait sous sa main. Ces monuments de la gloire des héros de l'ancienne Rome, amoncelés les uns sur les autres, arrêtaient les assaillants.

Ils ne se rebutèrent pas, et, ne pouvant forcer cet endroit, ils formèrent deux autres attaques. Du côté de l'asile de Romulus<sup>1</sup>, l'entreprise leur réussit. On avait laissé les particuliers bâtir en ce lieu, parce que, dans la paix dont jouissait Rome maîtresse de l'univers, on ne craignait pas les dangers de la guerre, et les édifices s'élevaient jusqu'au niveau du terrain du Capitole : les soldats de Vitellius, montés sur les toits de ces maisons, combattaient avec tant d'avantage, qu'il n'était plus possible de leur résister. Dans cette malheureuse circonstance, le feu fut appelé au secours et mis en œuvre : si ce fut par les assaillants, qui voulaient se faciliter une entrée, ou, comme on le crut plus communément, par les assiégés, qui se proposèrent de retarder l'effort d'un ennemi trop pressant, c'est ce qui est demeuré incertain. Le fait est que le feu, se communiquant de proche en proche, gagna le temple de Jupiter Capitolin, qui fut entièrement consumé.

Cet événement est déploré par Tacite, comme le plus triste et le plus honteux qui soit jamais arrivé au peuple romain. Sans que les ennemis, dit-il, s'en mêlassent dans un temps où les Dieux nous étaient propices, si nos crimes n'eussent pas mis obstacle à leur protection, la demeure de Jupiter Capitolin, consacrée par la religion de nos ancêtres pour être le gage de la durée de notre empire, cet édifice auguste dont ni Porséna, à qui la ville se rendit, ni les Gaulois, qui la prirent, n'avaient pu violer la sainteté, périt par la fureur de nos princes. Il avait déjà été brûlé dans les guerres de Sylla<sup>2</sup>, mais par la fraude de quelques particuliers. Ici il fut assiégé en forme, on y mit le feu tout ouvertement. Quel était le natif de nos armes ? quel si digne prix se proposait-on<sup>3</sup>, qui pût compenser une perte si funeste ?

Si les assiégés furent les auteurs de l'incendie, ils ne recueillirent pas le fruit de leur crime ; car les cohortes germaniques ne manquaient ni de ruse ni de courage dans les occasions périlleuses. Au contraire dans le parti opposé les soldats étaient déconcertés et tremblants : le chef, naturellement timide, et alors interdit et saisi, ne pouvait plus faire aucun usage ni de sa raison, ni de sa langue, ni de ses oreilles. Il n'était point gouverné par les conseils d'autrui, et il ne savait pas lui-même prendre une résolution. Il courait tantôt d'un côté tantôt de l'autre, selon que les cris des ennemis le frappaient. Il défendait ce qu'il avait ordonné, il ordonnait ce qu'il venait de défendre. Bientôt il y eut autant de

---

<sup>1</sup> Voyez *Histoire de la République romaine*, liv. I.

<sup>2</sup> Voyez *Histoire de la République Romaine*, l. XXVII, § 1.

<sup>3</sup> Le texte de Tacite est ici obscur, et peut-être altéré. J'en ai tiré le meilleur parti que j'ai pu.

commandants que de têtes, et, comme il arrive dans les dangers extrêmes, tous donnaient des ordres et personne n'exécutait. Enfin jetant bas les armes, ils ne cherchent plus que les moyens de se dérober par la fuite. Les vainqueurs entrent furieux, et mettent tout à feu et à sang, ne trouvant aucune résistance, si ce n'est de la part d'un petit nombre de braves officiers, qui se firent tuer en combattant. Flavius Sabinus ne songeait ni à se défendre ni à fuir : il fut pris, aussi bien que Quintius Atticus, actuellement consul, sur qui attira l'attention le vain éclat d'un titre brillant, et la témérité inconsidérée avec laquelle il avait jeté parmi le peuple des ordonnances remplies d'éloges magnifiques pour Vespasien, et de reproches injurieux contre Vitellus. Les autres personnages de marque échappèrent par diverses aventures, quelques uns déguisés en esclaves, plusieurs mis à couvert par de filètes clients, et cachés parmi les bagages. Il y en eut qui, ayant observé le mot auquel les ennemis se reconnaissaient, s'en servirent habilement soit pour répondre lorsqu'ils étaient interrogés, soit pour interroger eux-mêmes ; et leur hardiesse fit leur sûreté.

Domitien, au premier moment de l'irruption des troupes de Vitellius, se cacha chez le sacristain du temple ; et ensuite, un affranchi fidèle et adroit l'ayant revêtu d'une robe de lin telle que la portaient les ministres des choses saintes, il demeura ignoré et confondu parmi eux, jusqu'à ce que le grand tumulte lût passé. Alors il se retira dans la maison d'un client de sa famille, où il attendit la fin de l'orage. Dans la suite il érigea à cette occasion deux monuments : l'un simple et modeste, du vivant de son père, une petite chapelle en l'honneur de **JUPITER CONSERVATEUR**, dans l'emplacement du logement du sacristain, qu'il fit abattre ; un autel, et une inscription sur le marbre, qui contenait le récit de son aventure. L'autre fut temple magnifique qu'il construisit et consacra, étant empereur, à **JUPITER GARDIEN**, et dans lequel il se fit représenter lui-même entre les bras du dieu.

Sabinus et Atticus, chargés de chaînes, furent menés à Vitellius, qui les reçut au haut de l'escalier du palais, sans émotion, sans colère, au grand mécontentement de ceux qui venaient lui demander la permission de les mettre à mort, et la récompense du service qu'ils prétendaient lui avoir rendu. Les plus audacieux : jetèrent des cris d'emportement et de fureur, auxquels se joignit la vile populace qui s'était attroupée. Tous exigent de lui qu'il ordonne le supplice de Sabinus, mêlant les menaces et les flatteries. Vitellius tenta de les fléchir par ses prières, mais enfin il céda à leur opiniâtreté. Aussitôt ils prennent Sabinus, ils le mettent en pièces, ils lui coupent la tête, et traînent son corps aux Gémonies.

Ainsi périt un homme qui n'était point du tout méprisable. Il avait servi la république pendant trente-cinq ans, et il s'était fait honneur en paix et en guerre. On n'eut jamais lieu de l'accuser ni d'avidité ni d'injustice : il parlait trop : c'est le seul reproche que ses envieux aient pu lui faire avec fondement dans les grandes places qu'il occupa, ayant été sept ans gouverneur de la Mœsie, et douze ans préfet de Rome. Dans la catastrophe de sa vie, les uns le jugèrent lâche et timide, les autres modéré et attentif à ménager le sang des citoyens. Quelque motif qu'on veuille lui attribuer, il est certain qu'il s'y : comporta en homme peu capable de conduire en chef une grande affaire ; et s'il est vrai, comme Tacite l'assure, qu'avant l'élévation de Vespasien, à l'empire, Sabinus ait été l'honneur de sa maison, les faits prouvent au moins, depuis cette époque, que Vespasien avait plus de tête et de force de courage que Sabinus. Sa mort fut agréable à Mucien ; et les politiques prétendaient qu'elle avait été avantageuse à la tranquillité publique, parce que la bonne intelligence aurait eu peine à se



maintenir entre deux hommes qui pouvaient prétendre à tout, l'un comme frère de l'empereur, l'autre comme lui ayant donné l'empire.

Le peuple demandait encore le supplice du consul. Mais Vitellius tint ferme à le refuser. Il était fort content de ce que Quintius déclarait à quiconque voulait l'entendre que c'était lui qui avait mis le feu au Capitole. Soit que l'aveu soit sincère, ou que ce fût un mensonge accommodé aux circonstances, il en résultait également que Quintius prenait sur lui la haine de ce déplorable évènement et en déchargeait le parti de Vitellius.

Dans ce même temps L. Vitellius, avec ses six cohortes, menaçait et pressait Termine, où s'étaient renfermée, comme je l'ai dit, les soldats de marine de la flotte de Misène, et un nombre considérable de gladiateurs, les premiers commandés par Apollinaris, les autres par haines. C'étaient deux chefs peu dignes de ce nom, et qui, par leur témérité licencieuse et par leur négligence, eussent mieux mérité d'être rangés parmi les gladiateurs. Ils ne faisaient point la garde, ils ne songeaient point à fortifier les endroits faibles de la place : nuit et jour occupés de leurs plaisirs, ils se donnaient des concerts sur le rivage, et employant les soldats au service de leur luxe, ils ne parlaient de guerre que lorsqu'ils étaient à table. Apinius Tiro, qui s'était uni à eux, avait quitté Terracine pour aller dans les villes du voisinage lever des contributions, qui rendaient le parti plus odieux qu'elles ne pouvaient lui être utiles.

Cependant un esclave passa de la ville dans le camp de L. Vitellius, et lui promit d'introduire furtivement ses troupes dans la citadelle. Son offre fut acceptée : il l'exécuta sans peine, et surprit aisément pendant la nuit une garnison plongée, à l'exemple de ses chefs, dans une molle sécurité. Les soldats de Vitellius, placés par l'esclave au-dessus de la tête des ennemis, descendent l'épée à la main dans la ville. Ce ne fut pas un combat, mais un carnage. Ils trouvent les uns sans armes, les autres sortant subitement du sommeil et commençant à s'armer, tous éperdus et troublés par l'horreur des ténèbres, par le son des trompettes, par les cris menaçants, qui leur portaient la frayeur dans l'âme. Ils les taillent en pièces, n'ayant la peine que de tuer. Seulement quelques gladiateurs se battirent avec courage, et vendirent chèrement leur vie. Les autres courent vers leurs vaisseaux où le désordre ne fut pas moindre. Il y périt beaucoup de bourgeois mêlés avec les soldats qui prenaient la fuite, et massacrés indistinctement par les vainqueurs. Six vaisseaux échappèrent dans le premier commencement du tumulte ; et le commandant de la flotte, Apollinaris, ne s'oublia pas et fut aussi ardent à fuir qu'il avait été peu soigneux de se précautionner. Le reste des vaisseaux fut pris sur le rivage même, ou coula bas par la précipitation de ceux qui s'y jetaient en foule, sans attention à éviter l'inconvénient d'une charge trop forte. Julianus tomba au pouvoir de L. Vitellius, qui le fit maltraiter outrageusement à coups de fouets et égorger en sa présence. Il fut dit dans le temps que Trierai, femme de L. Vitellius, ne voulut point céder en insolence et en cruauté à son mari, et qu'au milieu du désastre de Terracine et des larmes de ses malheureux habitants, elle peuta l'épée au côté, prenant part aux meurtres et aux pillages.

Le vainqueur envoya en diligence à son frère la nouvelle de son exploit, lui marquant en même temps qu'il se déterminerait selon les ordres qu'il recevrait de lui, soit à revenir à Rome, soit à rester dans la Campanie pour achever de la soumettre. Vitellius n'eut pas le temps de lui répondre, prévenu par les entremis, qui dans cet intervalle se rendirent maîtres de la ville et de sa personne, comme je vais le raconter : et ce fut un grand bonheur non-seulement pour le parti de

Vespasien, mais pour la république, que Vitellius ne se fût pas résolu de lui-même à accourir à Rome. Car les troupes qu'il commandait joignaient à une valeur et à une fidélité obstinées la fierté d'une victoire récente. Lui-même tout décrié qu'il était pour l'infamie de sa conduite, il avait de l'activité, et le vice produisait en lui les mêmes effets que le zèle du bien chez les hommes vertueux. Ainsi Prunus, en arrivant à Rome, aurait trouvé de la résistance ; et dans les combats qui se seraient livrés, la ville pouvait périr. Elle eut même sans cela assez à souffrir : et le peu de troupes qui étaient autour de Vitellius, attirèrent à cette capitale de l'univers de grandes disgrâces.

La lenteur et les délais de l'armée victorieuse de Primus y contribuèrent aussi. Si elle se fut hâtée, elle pouvait prévenir, l'embrassement du Capitole et la mort de Sabinus, événements qui rompirent toute espérance de conciliation entre Vitellius et Vespasien. Au lieu de faire diligence, elle célébrait tranquillement, pendant que tout était en combustion dans Rome, les fêtes des Saturnales à Otricoli.

Le motif ou le prétexte d'un retardement si déplacé était la prétendue nécessité d'attendre Mucien. Il se trouva même des soupçonneux qui accusèrent Primus de perdre le temps à dessein, parce qu'il était actuellement en négociation avec Vitellius, qui lui offrait le consulat ; et sa fille en mariage. D'autres réfutaient ces bruits, comme calomnieux, et imaginés par les flatteurs de Mucien. Et en effet il n'est guère probable que dans l'état où étaient les affaires de Vitellius, Primus, qui l'avait détruit, ait pensé à le relever par une trahison tardive, et dont il n'avait à espérer d'autre fruit qu'une ruine infaillible. La couleur la plus favorable, et en même temps peut-être la plus vraie, que l'on puisse donner à un délai qui eut des suites si funestes, c'est que tous les chefs du parti vainqueur avaient dessein d'épargner à la ville les maux de la guerre, et voulaient la menacer sans la frapper. Voyant Vitellius abandonné de ses meilleures troupes, et absolument sans ressource, ils crurent, non sans fondement, que la négociation entamée pour l'abdication réussirait. Mais Sabinus gâta tout, d'abord par sa précipitation à prendre témérairement les armes, et ensuite par son peu de courage à défendre le Capitole, place capable de résister à de grandes armées, et qui ne tint pas vingt-quatre heures contre trois cohortes.

Ces raisons ont sans doute de la force ; mais elles ne disculpent pleinement ni Mucien, ni Primus. Le premier, par les expressions ambiguës de ses lettres, témoignait assez qu'il voulait qu'on l'attendit. L'autre, par une complaisance déplacée, ou plutôt pour rendre son rival responsable de l'évènement, demeura en repos : En un mot, tous les chefs de ce parti, en se persuadant que la guerre était terminée, en marquèrent la fin par de sanglantes calamités. Cerialis même, qui avait de la vivacité et du feu, n'en fit pas usage dans cette occasion, et ayant été détaché avec mille chevaux pour aller à Rome par la terre de Sabine et par le voie salarienne, il marcha lentement et à son aise.

Enfin la nouvelle du Capitole assiégé les tira tous de leur engourdissement, et les obligea de s'évertuer. Il n'était plus temps. Primus, en arrivant par la voie flaminienne au lieu appelé les *Pierres Rouges*, à neuf milles de Rome, apprit l'incendie du Capitole et la mort de Sabinus. Cerialis, qui était plus proche, le devança ; mais il n'eut pas lieu de se louer de sa diligence. Comme il courait sans précaution, comptant avoir affaire à des vaincus, il fut très-étonné de voir les gens de Vitellius en bonne posture, cavaliers et fantassins mêlés ensemble pour se soutenir mutuellement. On se battit non loin de la ville, entre des maisons et des jardins, parmi les contours que faisaient des rues tortueuses. Les

soldats de Vitellius avaient sur leurs adversaires l'avantage de connaître parfaitement les lieux. D'ailleurs la cavalerie de Cerialis ne combattait pas toute avec un zèle bien décidé ; et plusieurs de cette troupe, étant du nombre de ceux qui peu auparavant avaient passé dans le parti vainqueur près de Narnia, conservaient le souvenir de leur premier engagement. Cerialis fut battu ; un officier important nommé Tullius Flavianus, demeura prisonnier ; les autres s'enfuirent en désordre, et furent poursuivis jusqu'à Fidènes par les vainqueurs.

Ce succès échauffa le courage du peuple en faveur de Vitellius : la multitude s'arma, non pas en règle, au moins pour la plus grande partie, mais de tout ce que chacun trouva sous sa main, et elle demandait à grands cris le signal du combat. Vitellius reçut avec joie ces témoignages d'affection, et en marqua beaucoup de reconnaissance. Comme il sentait néanmoins que de pareils soldats étaient une faible ressource contre des légions victorieuses, il assembla le sénat, et fit nommer des députés pour aller inviter les armées ennemies à la paix et à la concorde, en se couvrant du nom de la république, et en présentant pour point de vue le bien de l'empire.

Les députés se partagèrent et éprouvèrent des traitements différents. Ceux qui s'adressèrent à Cerialis coururent le plus extrême danger par l'emportement des soldats, qui ne voulaient point entendre parler de paix. Asulenus Rusticus, actuellement préteur, et personnellement recommandable par son mérite et par sa vertu, fut blessé. Ceux qui l'accompagnaient se dispersent par la fuite : le licteur qui marchait immédiatement devant lui, ayant osé entreprendre d'écarter la foule, est tué sur la place : et si Cerialis n'eût donné aux députés du sénat une escorte pour les mettre en sûreté, le caractère sacré dont ils étaient revêtus n'eût pas été pour eux une sauvegarde ; et des citoyens forcenés, en les massacrant aux portes de la ville, se seraient souillés d'un crime qui eût fait horreur même des étrangers. Ceux qui vinrent trouver Primus furent reçus avec plus de respect, non que le soldat fût plus modeste, mais parce que le chef avait plus d'autorité.

Parmi les députés du sénat s'était mêlé de son propre mouvement Musonius Rufus, chevalier romain, célèbre par l'étude de la philosophie, et autrefois exilé pour ce sujet par Néron, mais qui, selon le goût de Stoïciens, dont il suivait la secte, oubliait la vertu, et gâtait par un zèle indiscret ce qu'il avait de bon. Ce philosophe, comme s'il eût été dans son école au milieu de ses disciples, prêchait des soldats armés sur les avantages de la paix, sur les maux de la guerre. Il se fit moquer des uns, ennuya les autres : quelques impatiens commençaient déjà à le maltraiter. Effrayé de leurs menaces, averti doucement par les plus sensés, il se dispensa enfin d'un vain étalage de sagesse, qui ne convenait ni au lieu, ni au temps, ni aux personnes.

Les vestales vinrent aussi au-devant de Primus, lui apportant une lettre de Vitellius, qui lui demandait un seul jour de délai, pendant lequel on pourrait reprendre la négociation, et convenir de toutes choses. Primus rendit aux vestales tous les honneurs qui étaient dus à leur sacerdoce : mais il répondit à Vitellius que Sabinus tué, et le Capitole brûlé demandaient vengeance et fermaient toute ouverture d'accommodement.

Néanmoins ce général souhaitait de ménager Rome, et, ayant convoqué une assemblée de ses soldats, il tenta de les engager à camper à Pontemole, et à remettre au lendemain leur entrée dans la ville. Il craignait qu'irrités par la résistance qu'ils trouveraient, ils n'épargnassent ni le peuple, ni le sénat, ni les temples des dieux. Il ne fut pas maître de retenir leur ardeur. Tout retardement

leur était suspect, comme nuisible à la victoire ; d'autant plus que les drapeaux qu'ils voyaient briller sur les collines de Rome, quoique suivis d'une méprisable populace, leur offraient l'idée d'une armée nombreuse d'ennemis.

Ils marchèrent donc sur-le-champ : et distribués en trois corps, les uns suivirent leur route commencée par la voie flaminienne, une partie prit à droite le long du Tibre, la troisième division s'avança vers la porte Colline. Ceux qui combattaient pour Vitellius étaient sortis hors des portes. Les milices levées parmi le peuple ne tinrent pas un instant contre la cavalerie

ennemie. Les vieillards firent ferme, et résistèrent avec vigueur. Comme le terrain n'était point libre, mais coupé par les maisons, l'action se partagea en un très-grand nombre de petits combats, dans lesquels les gens de Vespasien, mieux conduits et gouvernés par des chefs plus habiles, eurent toujours la supériorité. Seulement ceux qui s'étaient jetés sur la gauche, trouvant des rues étroites et embarrassées, souffrirent beaucoup. Les soldats de Vitellus, montés sur les murs des jardins, les repoussèrent à coups de pierres et de traits, jusqu'à ce que vers le soir, l'entrée de la porte Colline ayant été forcée par la cavalerie de Vespasien, ils se virent enveloppés. D'un autre côté il se livra une bataille en forme dans le champ de Mars, où les gens de Vitellius, qui n'avaient pour ressource que leur seul désespoir, furent encore vaincus. Mais contraints de rentrer dans la ville, ils s'y ralliaient néanmoins en pelotons, résolus de se défendre jusqu'à la dernière extrémité.

Le peuple jouissait du spectacle : et comme s'il se fût agi de combats destinés à le divertir, il favorisait par ses cris et par ses battements de mains, tantôt les uns, tantôt les autres. Quand l'un des deux partis avait le dessous, les spectateurs demandaient la mort des malheureux qui s'étaient sauvés dans les boutiques et dans les maisons. Le soldat vainqueur ne s'occupait que de sang et de carnage, et le peuple oisif profitait des dépouilles des vaincus.

Comme ce jour de violence et d'horreur concourait avec un des jours des Saturnales, temps consacré par l'usage à des joies folles, semblables à celles de notre carnaval, la face de la ville de Rome était la plus étrange chose qu'il soit possible d'imaginer. D'un côté des combats et des blessures, de l'autre des bains ouverts et des cabarets remplis de buveurs : au milieu des ruisseaux de sang et des monceaux de corps morts, on se livrait aux débauches les plus outrées : tout ce qu'un loisir voluptueux amène de licence, réuni avec tout ce que le sac d'une ville entraîne de cruautés ; en sorte que Rome semblait être en même temps dans un accès de fureur et dans l'ivresse du plaisir.

Elle avait déjà vu des armées de ses concitoyens se battre dans l'enceinte de ses murs. Deux victoires de Sylla, une de Cinna, l'avaient ensanglantée et alors la cruauté ne fut pas moindre. Ce qui caractérisait l'évènement dont je parle ici, c'est une indifférence qui répugne à l'humanité : nulle interruption aux divertissements, comme si ce qui arrivait eût été un nouveau sujet de joie ajouté à celle de la fête. Les danses, les jeux, les ris, étaient les uniques objets qui occupassent les habitants de Rome : sans intérêt pour aucun des deux partis, ils triomphaient des maux publics.

La ville était prise : restait le camp des cohortes prétoriennes, où s'étaient cantonnés les plus braves des vaincus, pour le défendre comme leur dernière espérance. Les vainqueurs s'animent de leur côté à les chasser de cet asile : surtout les anciens prétoriens, cassés par Vitellius, et rétablis par Vespasien, s'y portent avec acharnement. Tout ce que la science militaire avait

jusqu'alors inventé pour l'attaque des plus fortes places, ils l'emploient contre les murs du camp, tortues, machines à lancer des traits, terrasses, torches allumées. S'exhortant les uns les autres, ils criaient qu'il s'agissait de consommer leur ouvrage, et de recueillir enfin le fruit de tant de travaux et de dangers ; qu'ils avaient rendu la ville au Sénat et au peuple, les temples aux Dieux ; mais que le camp était la gloire propre du soldat, qui le regardait comme sa patrie, comme ses Pénates ; que s'ils n'en forçaient à l'instant même l'entrée, il leur faudrait passer la nuit sous les armes. Les assiégés de leur côté, quoique plus faibles en nombre, et déjà tant de fois vaincus, ne veulent point entendre parler de se rendre, et s'opiniâtrent à disputer encore la victoire. Tout couverts de sang, ils embrassaient leurs drapeaux et les autels, dernière consolation des mourants. Plusieurs, luttant contre les approches de la mort, expirèrent sur les tours et sur, les remparts. Enfin, lorsque les portes furent enfoncées, ce qui restait de combattants se présenta aux vainqueurs : et tous, tournés vers l'ennemi, moururent des blessures qu'ils recevaient par devant, curieux de conserver leur gloire jusqu'au dernier moment de leur vie.

Vitellius était bien indigne d'avoir de si braves soldats, et la lâcheté qu'il avait témoignée en tant de rencontres, et dont il donna de nouvelles preuves à sa mort, fait un étrange contraste avec la valeur de ceux qui se faisaient tuer pour sa querelle. Dès qu'il vit la ville prise, il sortit du palais par une porte dérobée, et se fit porter en chaise dans la maison de sa femme sur le mont Aventin, accompagné seulement de deux officiers de sa bouche, un cuisinier et un boulanger. Son plan était, s'il pouvait passer le reste du jour sans être découvert, de gagner Terracine, et d'aller se jeter entre les bras des cohortes commandées par son frère. Il ne demeura pas longtemps dans le lieu qu'il avait choisi pour retraite ; et changeant d'avis, soit par simple légèreté d'esprit, comme le dit Tacite, et parce que dans la peur toute situation paraît meilleure que celle où l'on est actuellement, soit plutôt sur un faux bruit de paix qui se répandit, suivant le témoignage de Suétone, il retourna au palais. Il le trouva désert tous, jusqu'au dernier des esclaves, s'étaient enfuis chacun de leur côté, ou évitaient sa rencontre. Ses deux fidèles compagnons l'avaient lui-même abandonné. La solitude et ces grands espaces muets le remplissent d'effroi. Il tente d'ouvrir les pièces qui étaient fermées, et les voyant vides, il frissonne de tout le corps. Las enfin de courir sans savoir où il allait, il met autour de ses reins une ceinture de pièces d'or, et va se cacher dans la loge du portier, près de laquelle était un chien à l'attache. Suétone ajoute qu'il boucha la porte de cette loge (apparemment en dehors, et pour empêcher qu'on ne la vît) avec le lit et le matelas de l'esclave dont il prenait la place.

Ce honteux asile, comme l'appelle Tacite, ne put le sauver. Ceux qui le cherchaient, ne rencontrant personne dans le palais, faisaient une exacte visite ; et étant venus à l'endroit où il se tenait tapi, ils l'en tirent avec violence, et lui demandent qui il est (car ils ne le connaissaient pas), et où ils pourraient trouver Vitellius. Il les abuse d'abord par un mensonge ; mais il n'était pas possible que l'erreur subsistât longtemps ; et bientôt reconnu, il s'abassa aux prières les plus humbles et les plus pressantes, pour obtenir qu'on lui conservât la vie, et qu'on se contentât de le garder même dans la prison, si on le voulait, alléguant qu'il avait à révéler des secrets qui intéressaient infiniment Vespasien. Ses prières ne furent point écoutées ; et par l'ordre d'un tribun nommé Julius Placidus, on lui lie les mains derrière le dos, on lui met une corde au cou, on lui déchire ses habits, on le traîne vers la place publique, comme un criminel destiné au supplice : triste et affreux spectacle, qui attirait pourtant les insultes, et non les larmes :

l'ignominie de sa lâcheté étouffait la compassion. La populace jetait sur lui du fumier et de la boue : elle le poursuivait avec mille injures, l'appelant incendiaire, à cause de l'embrasement du Capitole, gourmand, ivrogne. On lui reprochait même ses vices corporels, sa taille énorme, la rougeur de son visage enluminé par le vin, son gros ventre, sa démarche chancelante et inégale, parce qu'il lui était resté une faiblesse dans l'une des cuisses, en conséquence d'un coup qu'il y avait autrefois reçu d'un chariot en mouvement, lorsqu'il prêtait son ministère à Caligula, qui faisait le personnage de cocher. Un soldat des armées de Germanie vint alors à sa rencontre ; et tirant son épée, soit par un mouvement d'indignation, ou pour le soustraire à tant d'opprobres, soit que ce fût au tribun qu'il en voulût et non pas à Vitellius, il coupa l'oreille du tribun, et fut sur-le-champ lui-même percé de coups.

On continua de mener Vitellius tout le long de la rue Sacrée, en lui rejetant les cheveux derrière la tête, afin que son visage parût, et lui portant la pointe d'une épée sous le menton, de peur qu'il ne se baissât pour cacher sa confusion : et en cet état on le forçait de considérer tantôt ses statues renversées, tantôt le lieu du massacre de Galba : Enfin on le conduisit aux Gémonies, où avait été traîné le corps de Sabinus. Parmi tant d'indignes traitements, Vitellius témoigna une grande bassesse d'aine, si ce n'est en une seule occasion, où se voyant insulté par le tribun, il lui répondit : **J'ai pourtant été ton empereur**. Les soldats qui s'avaient pris se firent un plaisir barbare de le pointer à petits coups, et de lui déchiqueter tous les membres les uns après les autres, pour lui faire sentir les douleurs d'une mort lente. Et la multitude, toujours emportée, l'accabla d'autant d'outrages après sa mort, qu'elle lui avait prodigué de flatteries pendant qu'il vivait. Son corps fut traîné avec un croc dans le Tibre, et sa tête portée par toute la ville au bout d'une lance. Il reçut néanmoins, par les soins de Galéria, sa veuve, les honneurs de la sépulture.

Telle fut la fin déplorable d'un empereur dans la cinquante-cinquième année de son âge. Vitellius dut tout à des appuis étrangers. Ce ne fut aucun mérite personnel, mais uniquement la gloire et le nom de son père, qui lui procurèrent le consulat, plusieurs sacerdoces, et un rang illustre dans la ville et dans le sénat. Ceux qui l'élevèrent à l'empire ne le connaissaient pas. C'est une singularité remarquable, que, lâche et mou, comme il était, il ait réussi à se faire aimer des troupes en un degré auquel rarement ont pu atteindre les généraux remplis des qualités les plus estimables. Il faut pourtant avouer qu'il avait de la franchise et de la libéralité, vertus qui deviennent aisément ruineuses pour un prince, lorsqu'elles ne sont pas gouvernées par la sagesse et la discrétion. Il crut se faire et se conserver des amis par la grandeur de ses largesses, sans y joindre une égalité constante de mœurs vertueuses : et l'événement lui fit voir qu'il se trompait. Il était sans difficulté, dit Tacite, de l'intérêt de la république que Vitellius fût vaincu. Mais ceux qui l'ont abandonné et trahi en faveur de Vespasien, ne peuvent pas se faire un mérite de leur perfidie, puisqu'ils avaient commencé par trahir Galba.

La ruine de Vitellius entraîna celle de toute sa maison. Son frère à la tête des cohortes avec lesquelles il avait surpris Terracine, s'était mis en marche pour revenir à Rome. Les citoyens, aisés à effrayer, et toujours prêts à flatter le maître actuellement régnant, demandèrent avec instance que l'on allât au-devant de L. Vitellius, et que l'on achevât de détruire ce reste d'ennemis. Leurs vœux furent satisfaits. La cavalerie victorieuse fie envoyée à Aricie, et suivie des légions, qui pourtant ne passèrent pas Bovilles. L. Vitellius ne tenta aucune

résistance ; il se remit lui et ses cohortes à la discrétion du vainqueur : et le soldat, autant par indignation que par crainte, mit bas des armes malheureuses.

Ceux qui s'étaient rendus furent menés comme en triomphe, et traversèrent la ville en une longue file, entre deux haies de gens armés. Aucun n'avait l'air suppliant, mais une tristesse fière, à laquelle les insultes de la populace n'arrachèrent pas une plainte. Quelques-uns même sortirent de leur rang pour réprimer ces langues insolentes, et ils furent tués sur la place : on enferma les autres dans des prisons. Ils souffraient tout sans qu'il leur échappât aucune parole indigne de leur courage, et dans le comble de l'infortune ils soutinrent toute leur gloire.

L. Vitellius fut mis à mort. Il était aussi vicieux que son frère ; mais il montra plus de vigilance dans la bonne fortune, et il partagea moins avec lui les prospérités que les disgrâces.

Le fils de l'empereur Vitellius, quoique extrêmement jeune, et ayant un tel embarras dans la langue, qu'il ne pouvait presque pas articuler ses mots, paya aussi de sa vie le dangereux honneur d'avoir eu un père revêtu de la pourpre des Césars. Mucien ne crut pas devoir laisser subsister le dernier rejeton d'une famille ennemie : et cette cruauté dut paraître encore plus odieuse, par le contraste avec la douceur que Vitellius avait témoignée à l'égard des parents d'Othon et de Vespasien, dont il ne fit mourir aucun ; car la mort de Sabinus ne doit pas être mise sur son compte.

La fille de Vitellius fut pourtant épargnée. Mucien la laissa vivre : et Vespasien, qui ne se gouvernait pas par les principes d'une politique ombrageuse, la maria très-honorablement, et lui donna une riche dot.

Entre ceux qui avaient du crédit auprès de Vitellius, le seul affranchi Asiaticus expia par le supplice des esclaves une puissance dont il avait étrangement abusé. Les deux préfets du prétoire, Julius Priscus et Alphénus Varus furent simplement cassés, et ce fut sans nécessité que le premier se tua lui-même : son collègue jouit tranquillement de la vie et de la liberté.

Avant que de passer au règne de Vespasien, je dois rendre compte ici de quelques mouvements de guerres étrangères qui appartiennent à celui de Vitellius. Il y en eut dans la Mœsie, dans le Pont. Mais surtout la Germanie en deçà du Rhin fut agitée par une guerre très-violente, dont le feu se communiqua à une partie des Gaules, et qui, née des troubles et des divisions intestines des Romains, et leur ayant causé de très grandes pertes mêlées de honte et d'ignominie ne put être terminée que par le rétablissement du bon ordre et de la tranquillité dans l'empire sous l'autorité de Vespasien. Je commence par les secousses légères de la Mœsie et du Pont, qui peuvent être racontées en peu de mots.

### § III. Courses des Daces dans la Mœsie arrêtées par Mucien.

Les Daces, nation toujours inquiète, songèrent à remuer, dès qu'ils se virent affranchis de crainte par le départ de l'armée de Mœsie, qui était allée attaquer Vitellius. Ils se tinrent pourtant quelque temps encore en repos, attentifs à épier les événements. Lorsqu'ils surent que la guerre civile était allumée en Italie, et que les armées des deux partis commençaient à se heurter, ils se mettent en action, forcent les quartiers d'hiver des troupes auxiliaires de cavalerie et d'infanterie que les Romains avaient laissées dans le pays ; et maîtres des deux rives du Danube, ils se préparaient déjà à assaillir le camp des légions, qui n'aurait pas été en état de leur résister. Heureusement Mucien se trouvait alors dans ces régions. Instruit de la victoire remportée par Antonin Primus à Crémone, et n'ayant plus par conséquent de raison pressante de se hâter d'arriver en Italie, il se livra au soin d'arrêter les courses des Daces, et fit marcher contre eux la sixième légion, qui bientôt les eut repoussés au delà du fleuve. Et pour assurer la tranquillité de la province, il y établit commandant Fonteius Agrippa, qui sortait du proconsulat d'Asie, et il lui donna une partie des troupes qui, ayant combattu pour Vitellius en Italie, venaient d'être renvoyées dans l'Illyrie, et qu'il était de la bonne politique de séparer en différents corps, et d'occuper par une guerre contre l'étranger.

Dans le Pont, la guerre s'éleva par l'ambition d'un vil esclave. Il se nommait Anicet, et était affranchi de Polémon, dernier roi de cette contrée, qui avait consenti sous Néron que son royaume fût réduit en province romaine. Anicet, tout-puissant sous Polémon, trouvait sa condition bien changée depuis que le pays obéissait aux Romains. Il profita donc des troubles qui les divisaient ; et feignant un grand zèle pour les intérêts de Vitellius, il gagna les peuples qui habitaient sur les bords du Pont-Euxin ; il s'attacha, par l'espérance du pillage, ceux à qui le mauvais état de leurs affaires ne laissait point d'autre ressource, et il se vit ainsi en peu de temps à la tête d'un petit corps d'armée, qui n'était rien moins que méprisable. Il attaqua Trébizonde, ancienne colonie grecque, et s'en empara, ayant taillé en pièces la garnison, qui consistait en une cohorte, autrefois troupe étrangère, mais dont les soldats, décorés du nom de citoyens romains, avaient pris, dit Tacite, l'armure et les drapeaux conformes à nos usages, et conservaient toute la licence et toute la nonchalance naturelles aux Grecs.

La flotte que les Romains entretenaient sur le Pont-Euxin avait été affaiblie par Mucien, qui en avait envoyé à Byzance les meilleurs vaisseaux et tous les soldats. Anicet porta le fer et le feu dans ce qui restait de cette flotte le long des côtes du Pont : et les barbares, devenus maîtres de la mer, la couraient impunément avec des barques d'une construction particulière. Il n'y entraient ni fer, ni airain. Elles avaient les flancs étroits, le fond large ; et lorsque la mer s'enflait et que les vagues étaient grosses, ils haussaient les bords de leurs petits bâtiments, en y attachant des planches qui, se joignant par en haut, faisaient un toit. Dans ces barques légères, qui ne pouvaient contenir que vingt-cinq ou tout au plus trente hommes, ils roulaient avec intrépidité parmi les flots, abordant indifféremment des deux côtés, parce que les deux extrémités de leurs bâtiments étaient également formées en proues.



Vespasien apprit ces mouvements lorsqu'il était encore en Judée, et il fit partir en diligence un gros détachement de bonnes troupes sous la conduite de Virdius Géminus, brave officier. Celui-ci défit aisément un ennemi qui ne savait observer aucune discipline, et que l'avidité du butin portait à se répandre dans la campagne sans ordre et sans règle. Les barbares trouvèrent un asile dans leurs vaisseaux. Mais Virdius en fit construire de son côté, et il joignit Anicet à l'embouchure d'un fleuve que Tacite appelle Cohibus, où le rebelle se croyait en sûreté sous la protection du roi des Sédochésiens, qu'il avait gagné par de grands présents. Et d'abord ce roi se montra disposé à défendre son suppliant par les armes. Mais lorsqu'on lui eut fait envisager d'une part un salaire assuré, s'il livrait Anicet, de l'autre la guerre, s'il s'obstinait à le défendre, la fidélité, toujours chancelante chez les barbares, l'abandonna, et il se résolut sans beaucoup de peine à vendre, moyennant une somme dont on convint, et le chef et ceux qui l'avaient suivi. Ainsi fut étouffée, presque aussitôt que commencée, la guerre du Pont. Il n'en fut pas de même de celle des Bataves, dont j'ai à parler maintenant. Ces peuples, autrefois partie de la nation des Cattes en Germanie, et chassés de leur pays par une sédition domestique, conservèrent toute la fierté de leur Origine dans la nouvelle habitation où ils se transportèrent, qui fût une fie formée par le bras droit du Rhin, le Vahal et la mer. La face des lieux a changé depuis ces anciens temps. Mais le Bétave ou Bétuve, comme je l'ai remarqué ailleurs, garde encore aujourd'hui leur nom. Alliés plutôt que sujets des Romains, ils ne s'étaient point laissé écraser par une amitié si disproportionnée. Exempts de tout tribut, ils ne fournissaient à l'empire que des soldats, dont la valeur se signala souvent dans les guerres contre les Germains. Ils s'étaient acquis aussi beaucoup de gloire dans la Grande-Bretagne, et j'ai eu occasion de parler plus d'une fois de huit cohortes de Bataves qui, attachées comme auxiliaires à la suite de la quatorzième légion, en étaient devenues rivales et ennemies. Ils entretenaient dans leur pays une florissante cavalerie, accoutumée par un fréquent exercice à passer le Rhin à la nage, sans quitter ni ses chevaux ni ses armes, et sans rompre ses rangs.

Dans cette nation brillait singulièrement au temps dont je parle ici Claudius Civilis, distingué entre tous par sa naissance qu'il tirait du sang royal, par sa bravoure personnelle, par un esprit rusé, inventif, et fécond en expédients. Son nom est peu connu parmi nous : mais il mérite autant de l'être que celui de bien des guerriers fameux dans l'histoire.

Il n'avait pas sujet de se louer des Romains. Son frère Julius Paulus, faussement accusé de trahison, avait été mis à mort par ordre de Fonteius Capito, commandant de la Basse-Germanie avant Vitellus. J'ai dit ailleurs que Civilis lui-même avait couru risque de subir un pareil sort : et le ressentiment qu'il conserva de la mort de son frère, et de son propre péril, le porta à saisir l'occasion de la guerre civile pour se venger. Mais il était trop habile pour agir à découvert, et pour avertir les Romains par une révolte manifeste, de le regarder et de le traiter en ennemi. Il se proposait Sertorius et Annibal pour modèles ; et prétendant les représenter par l'adresse de l'intrigue, de même qu'il portait leur ressemblance sur le visage, ayant comme eux un œil de moins, il résolut de travailler sourdement et de cacher son jeu. Il feignit donc d'épouser la querelle de Vespasien : et il en avait un prétexte très spécieux, et tout-à-fait propre à donner à ses démarches un air de sincérité. Antonius Primus lui avait écrit d'empêcher le départ des secours mandés par Vitellius, et d'occuper les légions qui gardaient le Rhin par l'apparence de quelque trouble en Germanie. Et Hordéonius Flaccus, qui commandait sur les lieux, lui donnait de semblables avis,

tant par inclination pour le parti de Vespasien, que par affection pour la république, qui était en danger de périr, si une nouvelle inondation de troupes nombreuses venait encore fondre en Italie, et y renouveler la guerre.

Civilis voyant donc qu'il pouvait masquer son projet de révolte sous une déférence apparente aux ordres secrets des généraux romains, ne tarda pas à mettre la main à l'œuvre ; et il trouvait le : Bataves actuellement disposés à se soulever par une circonstance particulière. Vitellius avait ordonné des levées de soldats parmi eux ; et cette charge, onéreuse par elle-même, devenait absolument intolérable par les procédés tyranniques de ceux qui faisaient les enrôlements. Avides et concussionnaires, ils prenaient des vieillards, des hommes infirmes, pour les rançonner, et les contraindre d'acheter leur congé. Un motif encore plus infâme les engageait à enlever de jeunes enfants au-dessous de l'âge requis pour porter les armes. Toute la nation fut indignée : et les émissaires apostés par Civilis pour souffler le feu de la sédition persuadèrent sans peine aux Bataves de s'enrôler. Civilis lui-même, sous prétexte d'un grand festin, rassembla dans un bois sacré les premiers de la noblesse, et ceux que la bravoure et l'ardeur signalaient parmi la multitude : et lorsqu'il les vit échauffés par le vin et la bonne chère, il s'ouvrit à eux.

Il commença par relever la gloire ancienne de la nation, qu'il leur représenta ensuite comme dégradée et flétrie par les indignités et les outrages qu'elle souffrait, étant traitée non plus en alliée, mais en esclave. Il ajouta que jamais l'occasion n'avait été si belle de la remettre en liberté. [Les Romains](#), dit-il, [sont affaiblis par leurs divisions. Dans leurs camps sur le Rhin, il ne reste plus que des vieillards, et un butin aussi riche qu'assuré. Osez seulement lever les yeux, et ne craignez point de vaines ombres de légions sans réalité. Nous sommes puissants en cavalerie et en infanterie : nous pouvons compter sur l'appui des Germains, nos voisins et nos frères. Les Romains eux-mêmes seront peu fâchés de la guerre que nous susciterons. Si le succès en est douteux, nous nous en ferons un mérite auprès de Vespasien : la victoire porte avec elle son apologie.](#)

Ce discours fut reçu de tous ceux qui l'entendirent avec de grands applaudissements, et Civilis leur fit prêter serinent selon le rit le plus auguste et le plus redouté parmi ces nations barbares. Il sollicita aussi les Caninéfates, qui, de même origine que les Bataves, et établis dans la même He, ne leur étaient point inférieurs en vertu, et ne leur cédaient que par le nombre. Il agit pareillement auprès des huit cohortes bataves dont j'ai déjà parlé plusieurs fois, et qui renvoyées, comme je l'ai dit, par Vitellius en Germanie, se trouvaient alors à Mayence.

Les Caninéfates se mirent les premiers en action ; et en attendant que Civilis et les Bataves levassent le masque, ils se donnèrent un chef recommandable par une haute naissance, et estimé des barbares pour son audace brutale. Il se nommait Brinno, et était fils d'un père qui ayant attaqué les Romains par plusieurs hostilités, s'était moqué impunément du fantôme de guerre dont Caligula avait voulu effrayer la Germanie. Le nom d'une famille ennemie des Romains plut aux Caninéfates. Brinno fut mis sur le pavois, élevé sur les épaules d'une troupe de soldats, et proclamé solennellement chef de la guerre.

Aussitôt, appuyé des Frisons, qui vinrent du pays au-delà du Rhin se joindre à lui, il commence par enlever un camp établi dans l'île des Bataves, et occupé paisiblement par deux cohortes, qui ne comptaient point du tout sur une attaque si brusque. Elles furent taillées en pièces ou mises en fuite, et un grand nombre de vivandiers et de négociants romains, qui erraient sans précaution dans un

pays qu'ils regardaient comme ami, surpris par une guerre née tout d'un coup, tombèrent entre les mains des vainqueurs. Plusieurs châteaux ou forts auraient subi la même destinée que le camp, si les préfets des cohortes n'eussent mieux aimé les brûler, parce qu'ils ne pouvaient les défendre. Ils se cantonnèrent avec tout ce qu'ils avaient de troupes dans la partie supérieure de Ille, et formèrent ainsi une petite armée, mais bien peu redoutable pour les rebelles ; car c'étaient toutes nouvelles milices, plutôt chargées de leur armes comme d'un poids ; qu'habiles à en faire usage, et qui remplaçaient bien mal les vieux soldats emmenés par Vitellius en Italie. Outre ces troupes de terre, les Romains avaient encore une flotte de vingt-quatre bâtiments, qu'ils prirent soin de rassembler, et qui vint se ranger près d'eux.

Civilis voulut d'abord employer la ruse, et, feignant d'être toujours ami des Romains, il blâma les préfets d'avoir abandonné leurs châteaux : il les exhorta à regagner leurs quartiers d'hiver et à se reposer sur lui du soin de dissiper, avec sa cohorte, une poignée de révoltés. Son dessein était de se préparer une victoire aisée sur des troupes séparées les unes des autres. Les officiers romains sentirent la fraude : et d'ailleurs il leur venait de toute part des avis qui ne leur permettaient point de douter que le vrai chef de la révolte ne fût Civilis, à qui Brinno ne faisait que prêter son ministère et son nom. Les Germains, passionnés pour la guerre, n'avaient pu garder un secret qui leur faisait trop de plaisir.

Civilis, voyant que la ruse ne lui réussissait pas, eut recours à la force ouverte. Il se mit à la tête des rebelles, et vint attaquer les Romains dans leurs postes, suivi des Caninéfates, des Frisons et des Bataves, distribués en corps de nations. Les Romains se préparèrent à les bien recevoir, et mirent en bataille leurs troupes de terre et de mer. Mais à peine en était-on venu aux mains, qu'une cohorte de Tongriens passa du côté de Civilis : et cette trahison déconcerta beaucoup ceux qui se virent abandonnés, et même assaillis tout à la fois par leurs ennemis et par leurs alliés. La flotte usa de la même perfidie. Une partie des rameurs étaient bataves, et d'abord ils embarrassaient la manœuvre des matelots fidèles et les mouvements des soldats, comme sans dessein et par simple impertie. Bientôt, devenus plus hardis, ils leur faisaient résistance, et ils changèrent la direction des vaisseaux, tournant la poupe vers l'ennemi au lieu de la proue. Enfin, ils attaquèrent les centurions et les tribuns, et tuèrent ceux qui ne voulurent pas se réunir avec eux : en sorte que les vingt-quatre vaisseaux qui composaient la flotte, ou se livrèrent aux rebelles, ou furent pris. Les troupes de terre n'avaient pu se remettre du désordre dans lequel elles avaient été tout d'un coup jetées : et la victoire de Civilis fut complète.

Ce premier exploit fut très avantageux aux rebelles, en ce qu'il leur fournit des armes et des vaisseaux, dont ils manquaient : et il y eut un grand éclat dans la Gaule et dans la Germanie, où Civilis et ses associés furent célébrés comme les vengeurs de la liberté commune. Les Germains, plus voisins et plus fiers, lui offrirent à l'envi leur secours. La Gaule était plus difficile à s'ébranler, et il n'y eut rien que Civilis ne mit en œuvre pour s'en procurer l'alliance. Les cohortes qu'il avait vaincues étaient gauloises, aussi bien que leurs commandants. Il renvoya sans rançon les officiers qu'il avait faits prisonniers : il donna aux soldats le choix de rester avec lui ou de s'en aller, promettant à ceux qui s'attacheraient à sa fortune toutes sortes d'agrément et de distinctions dans le service, et ne laissant pas même partir les autres sans les gratifier de quelque portion des dépouilles des Romains.

Ces largesses étaient une amorce pour leur faire mieux goûter les discours par lesquels il les exhortait à se révolter. Il leur représentait les maux extrêmes qu'ils souffraient depuis tant d'années, appelant du nom de paix une misérable servitude. Les Bataves, disait-il, quoique exempts de tributs, ont pris les armes contre les tyrans de l'univers ; et dès la première occasion qui s'est présentée de combattre, ils ont vaincu et mis en fuite les Romains. Que sera-ce, si les Gaules secouent le joug ? Qu'est-ce que les forces qui restent à l'Italie ? C'est par le sang des provinces que les provinces sont asservies. Il citait l'exemple de la Germanie, qui par la défaite et la mort de Varus, s'était rétablie en possession de sa liberté : et cela, dans un temps où il s'agissait d'attaquer Auguste, et non pas un Vitellus. Il observait que la valeur naturelle des Gaulois était encore aidée par la discipline à laquelle ils s'étaient formés en servant dans les armées romaines. Et après les avoir remplis de l'espérance du succès, il les aiguillonnait par le sentiment de l'amour de la liberté. Que la Syrie, disait-il, que l'Asie, que l'Orient, accoutumés à obéir à des rois, supportent la servitude. La Gaule a encore plusieurs citoyens nés avant la date de l'imposition des tributs<sup>1</sup>. Les animaux mêmes sont jaloux de conserver la liberté que la nature leur a donnée. Et des hommes pleins de valeur renonceraient à un bien si précieux ? Profitez de l'occasion favorable que vous offrent les dieux. Vos tyrans sont embarrassés par leurs divisions intestines : vous n'avez qu'une seule affaire. Ils sont fatigués par leurs pertes, et vos forces sont entières. Tandis qu'ils se partagent entre Vitellius et Vespasien, vous pouvez vous délivrer de l'un et de l'autre. C'est ainsi que Civilis, Portant en même temps ses vues sur les Gaules et sur la Germanie, flattait les peuples de ces vastes et puissantes régions de l'idée de la liberté, pour se préparer les voies à s'en rendre le maître.

Hordéonius Flaccus, commandant en chef pour les Romains, dans les deux Germanies, avait, par une connivence dont j'ai exprimé les motifs, favorisé les premiers mouvements de Civilis. Lorsqu'il vit un camp forcé, des cohortes détruites, les Romains chassés de Pile des Bataves, il conçut que l'affaire devenait sérieuse, et il ordonna à Mummius Lupercus, qui commandait le camp appelé *Vetera*, où hivernaient deux légions, de sortir en campagne et d'aller au-devant de l'ennemi. Mummius obéit. Aux deux légions qu'il avait sous sa main, et qui ne faisaient pas ensemble plus de cinq mille hommes, il joignit les secours que fournirent les Ubiens et ceux de Trèves, et un régiment de cavalerie batave qui, gagné depuis longtemps par les rebelles, gardait encore les dehors de la fidélité, afin de rendre sa trahison plus funeste aux Romains, en l'exécutant dans le combat même. Avec ces troupes il marcha contre Civilis, qui ne se fit pas longtemps chercher.

Ce fier Batave se présenta, faisant porter les drapeaux des cohortes qu'il avait vaincues, comme un trophée capable d'animer les siens par le souvenir de leur gloire récente, et d'inspirer la terreur aux ennemis. Il plaça, suivant la pratique

---

<sup>1</sup> Si l'on remonte jusqu'à César, la date est trop éloignée, et la proposition de Tacite excède toute vraisemblance. Car au temps où parle Civilis, il s'était écoulé près de cent-vingt ans depuis la conquête des Gaules. Mais aux guerres de César contre les Gaulois succédèrent immédiatement les guerres civiles entre les Romains, qui pendant vingt on mirent tout l'empire en combustion, et ne laissèrent pas aux vainqueurs de la Gaule le loisir d'en régler les affaires. Ce fut Auguste qui dans son septième consulat réduisit pleinement la Gaule en province romaine, et l'assujettit invariablement aux tributs. La distance est encore assez forte ; car, à compter du septième consulat d'Auguste, c'est ici la quatre-vingt-dix-huitième année.

des Germains, derrière les rangs sa mère et ses sœurs, les femmes et les petits enfants des officiers et des soldats, afin que des objets si chers encourageassent les combattants à vaincre, ou les retinssent par la honte, s'ils lachaient pied.

Au signal donné, tous ensemble, hommes et femmes, firent retentir les airs, les uns de leurs chants de guerre, les autres de leurs hurlements. Les Romains n'y répondirent que par un cri faible et qui dénotait la peur. En effet ils voyaient leur aile gauche mise à découvert par la désertion de la cavalerie batave, qui passa du côté des ennemis, et se tourna tout d'un coup contre ceux qui la regardaient un instant auparavant comme alliée.

Cependant les légions tinrent ferme et gardèrent leurs rangs. Mais les auxiliaires, tant les Ubiens que ceux de Trèves, prirent honteusement la fuite, et se répandirent dans la campagne. Les Germains s'attachèrent à les poursuivre, et donnèrent ainsi moyen aux légions de se retirer dans leur camp.

Claudius Labéo, commandant de la cavalerie batave, embarrassait Civilis. Il y avait entre eux une rivalité ancienne : ils étaient dans le pays chefs de factions opposées. Civilis appréhenda donc, s'il le faisait mourir, de se rendre odieux auprès de ses compatriotes ; s'il lui laissait la vie, d'avoir en lui un auteur éternel de troubles et de discordes. Il prit un parti mitoyen, et le transporta dans la Frise au-delà du Rhin.

Il reçut peu après un puissant renfort par la jonction des huit cohortes bataves qu'il avait, comme je l'ai dit, sollicitées. Elles étaient en marche pour se rendre en Italie, suivant les ordres de Vitellius, lorsque le courrier de Civilis les atteignit. Leur résolution fut, tout d'un coup prise d'embrasser la querelle commune de la nation. Comme néanmoins elles se trouvaient environnées des forces romaines, elles ne se déclarèrent pas d'abord, et pour avoir un prétexte de quitter leurs alliés, elles cherchèrent à faire naître une brouillerie, demandant avec hauteur une gratification générale, double paie et autres avantages que leur avait promis Vitellius. Flaccus leur accorda une partie de leurs demandes, croyant les calmer : mais il ne fit que les rendre plus intraitables, et plus opiniâtres à insister sur ce qu'elles savaient bien qu'il leur refuserait. Enfin, méprisant ses promesses et ses menaces, elles tournèrent vers la basse Germanie pour aller joindre Civilis.

C'était une désobéissance formelle, et dont elles auraient eu lieu de se repentir, si Flaccus eût fait usage des ressources qu'il avait en main ; car à Bonn était campée une légion commandée par Hérennius Gallus. Si donc Flaccus eût poursuivi les cohortes Bataves, elles se seraient trouvées entre lui et Gallus, et elles ne pouvaient échapper. Mais il tint une conduite pitoyable, et qui fortifia beaucoup les soupçons de ceux qui l'accusaient d'être d'intelligence avec les rebelles. Il résolut d'abord de se renfermer dans son camp, comme ne pouvant compter sur la fidélité des auxiliaires, ni sur la force de ses légions, toutes composées de nouvelles levées. Ensuite, dans un moment de courage, il se détermina à marcher sur les pas des Bataves, et il écrivit à Gallus de venir à leur rencontre. Enfin, revenant à sa timidité naturelle, il changea une troisième fois d'avis, et envoya un contre-ordre à Gallus.

Cependant les cohortes approchaient de Bonn, et comme leur intention était de ne manifester leur révolte que lorsqu'elles se verraient jointes à Civilis, elles se firent précéder d'un député qu'elles chargèrent de dire de leur part à Hérennius Gallus qu'elles n'avaient nul dessein de faire la guerre aux Romains, pour qui elles avaient tant de fois combattu ; que, fatiguées d'un service long et infructueux, elles allaient chercher le repos dans le sein de leur patrie : que, si

elles ne trouvaient point d'obstacle, elles passeraient sans commettre aucune hostilité ; mais que si on leur opposait les armes, elles avaient le fer en main et s'en serviraient pour s'ouvrir un passage.

Gallus balançait sur le parti qu'il devait prendre : ses soldats l'enhardirent à hasarder le combat. Trois mille légionnaires, quelques cohortes de Belges levées à la hâte, et une grande multitude de milices et de valets, aussi téméraires avant le combat que lâches dans le danger, sortent impétueusement par toutes les portes du camp, et enveloppent les Bataves, qui étaient inférieurs en nombre. Ceux-ci, vieux guerriers, se forment en épais bataillons, serrent leurs rangs, font face de tous côtés, et bientôt ils eurent enfoncé l'armée ennemie, qui s'était étendue en front et n'avait point de profondeur. Les Belges prennent la fuite : la légion recule et regagne en désordre ses retranchements. C'est là que se fit le plus grand carnage. Les tas de corps morts s'accumulent dans le fossé, et ils ne périssaient pas seulement par le fer des Bataves, mais ils s'étouffaient en tombant les uns sur les autres, et ils se perçaient de leurs propres armes. Les vainqueurs continuèrent paisiblement leur route, tant qu'ils furent sur les terres de l'empire : ils prirent soin d'éviter Cologne, et ils excusaient l'affaire de Bonn comme involontaire de leur part, et occasionnée par l'injustice des Romains, qui leur avaient refusé le passage.

Ils arrivèrent ainsi jusqu'à Civilis, qui, voyant ses forces si considérablement augmentées, n'en conçut point un orgueil de barbare, et ne s'enfla point d'une folle audace. Il connaissait la puissance des Romains ; et sentant qu'il lui était impossible de se mesurer encore avec eux, il persista dans son plan de dissimulation, et il fit prêter le serment de fidélité à Vespasien par toutes les troupes qu'il avait sous ses ordres. Il sollicita même à se ranger au même parti les deux légions qui s'étaient enfermées dans le camp de *Vetera*<sup>1</sup>. Il lui fut répondu que des Romains ne prenaient point conseil d'un traître et d'un ennemi ; qu'ils reconnaissaient Vitellius pour leur empereur, et lui garderaient fidélité jusqu'au dernier soupir ; qu'il convenait mal à un déserteur batave de faire le personnage d'arbitre du sort des Romains, et qu'il devait plutôt s'attendre à subir la juste peine de sa perfidie. Une réponse si fière enflamma la colère de Civilis. Il se mit aussitôt en marche pour aller attaquer le camp avec tous ses Bataves, soutenus des secours qu'avaient envoyés d'au-delà du Rhin les Bructères et les Tencères, et il dépêcha des courriers par toute la Germanie, pour les inviter les peuples à venir avec lui partager la gloire et le butin.

Les commandants des deux légions, Mummius Lupercus et Numisius Rufus<sup>2</sup>, instruits des menaces et du projet de Civilis, se préparèrent à soutenir un siège. Ils détruisirent les édifices qui avaient été construits autour du camp, et qui en faisaient comme les faubourgs ; car ces camps, étant fixes et perpétuels, ainsi que je l'ai remarqué ailleurs, devenaient des espèces de villes. Un article important, celui des vivres, ne fut pas traité par eux avec toute l'attention qu'il méritait. Ils permirent aux soldats de piller les environs : et par cette licence

---

<sup>1</sup> Il serait peut-être plus correct de traduire le *vieux camp*, comme a fait d'Ablancourt. Mais j'ai préféré une expression moins susceptible d'équivoque. *Vétara* était devenu un nom de lieu. C'est maintenant Santen dans le duché de Clèves, comme j'en ai averti ailleurs.

<sup>2</sup> Il n'a été parlé plus haut que de Mummius Lupercus. Il but supposer ou qu'alors Numisius était absent, ou que Mummius a été nommé seul, parce qu'il avait la supériorité sur son collègue, et le commandement général, soit par droit d'ancienneté, soit par une commission particulière.

furent consumées en en peu de jours des provisions, qui, ménagées et mises en magasins, auraient suffi pour un long temps.

Cependant Civilis arrive, occupant le centre de son armée avec l'élite de ses Bataves : les troupes venues de Germanie couvrent la rive du Rhin au-dessus et au-dessous du camp ; la cavalerie battait la campagne ; les vaisseaux remontaient le fleuve. D'une part des figures de loups et d'autres bêtes, qui servaient d'enseignes aux nations germaniques, de l'autre les drapeaux des cohortes qui avaient si longtemps servi dans les armées romaines, présentaient l'image effrayante d'une guerre civile et étrangère tout ensemble. L'étendue du camp, dressé pour deux légions, et qui contenait alors à peine cinq mille hommes, en rendait la défense plus difficile. Mais la multitude des valets et des vivandiers que la crainte y avait fait accourir de toutes parts, comme dans un asile, aidait les soldats et les soulageait pour certains ministères. L'accès de ce camp était aisé, et muni seulement de quelques fortifications légères, parce qu'Auguste, qui l'avait établi, s'était persuadé que la valeur du soldat romain suffisait pour contenir les Germains dans le devoir ; et que jamais on ne se trouverait dans une situation si triste, que les Bataves osassent venir eux-mêmes attaquer les légions.

Le cas arriva pourtant : et les Bataves d'un côté, les Germains de l'autre, s'animant par une émulation nationale, livrèrent au camp un furieux assaut. La défense des Romains fut également vigoureuse et savante, et ils rendirent inutile l'aveugle impétuosité de leurs ennemis. Ces barbares néanmoins voulurent employer des machines dont ils n'avaient aucune idée. Les déserteurs et les prisonniers romains furent leurs ingénieurs, et leur apprirent à dresser, avec des poutres liées ensemble, comme un pont de bois, auquel ils attachèrent des roues pour le faire avancer ; en sorte que des soldats montés dessus combattaient contre les assiégés, pendant que d'autres, mis dessous à l'abri, travaillaient à saper les murailles. Mais l'ouvrage était mal construit, et les grosses pierres lancées par les balistes des Romains l'eurent bientôt mis en pièces. Après plusieurs tentatives infructueuses, les assiégeants désespérant de réussir par la force, convertirent le siège en blocus. Ils savaient qu'il n'y avait de vivres dans le camp que pour peu de jours, et beaucoup de bouches inutiles. Ils se flattaient que la disette, que l'infidélité ordinaire aux esclaves, occasionneraient quelque trahison : ou, après tout, ils s'en remettaient au bénéfice du temps et des circonstances imprévues.

Ce blocus est un événement important dans cette guerre. Il dura un temps considérable, et fut, tant qu'il dura, le centre auquel se rapportèrent tous les mouvements contraires des Romains et des rebelles.

Les Romains avaient sur le Rhin plus de forces qu'il n'en fallait pour faire lever le blocus. Mais l'incapacité du chef Hordéonius Flacius, timide, vieux, goutteux, et plus encore les défiances mutuelles entre les officiers, qui penchaient tous pour Vespasien, et les soldats, qui étaient attachés de cœur à Vitellius ; enfin les discordes éternelles, les séditions violentes, qui étaient les suites nécessaires de ces mauvaises dispositions, amenèrent par degrés la plus malheureuse et la plus honteuse catastrophe.

Flaccus, ayant appris le siège du camp de *Vetera*, donna ses ordres pour lever des troupes dans les Gaules, et, voulant procurer un prompt secours aux assiégés, il fit partir, avec un détachement de légionnaires, Dillius Vocula, commandant de la dix-huitième légion, brave officier, plein de fermeté et de courage. Il le suivit lui-même à peu de distance, toujours en butte aux soupçons

des soldats, qui l'accusaient d'intelligence avec Civilis. Non, disaient-ils, ni Primus Antonius, ni Mucien, n'ont rendu de si grands services à la cause de Vespasien. On est en garde contre les haines découvertes, contre une guerre déclarée : la ruse et la fraude se cachent, et portent ainsi des coups inévitables. Civilis se montre, il se range en bataille contre nous, et Flaccus ordonne de sa chambre et de son lit tout ce qui peut être avantageux à l'ennemi. Tant de braves gens sont arrêtés par un seul vieillard, et les opérations de nos armes dépendent des accès de sa goutte. Prenons le parti de tuer ce traître, et délivrons notre fortune et notre valeur d'un objet sinistre et odieux.

Cependant les séditieux apprennent qu'il est arrivé une lettre de la part de Vespasien. Leur fureur allait se porter à l'extrême, si Flaccus, pour sauver sa vie, n'eût sacrifié la lettre. Il la lut en pleine assemblée, et envoya à Vitellius les porteurs chargés de chaînes. Cette démonstration d'attachement pour Vitellius calma un peu les soldats, et l'on arriva tranquillement à Bonn, où Vocula, qui n'était pas apparemment assez fort pour aller en avant, attendait son général.

La vue de Bonn rappela le souvenir de la défaite d'Hérennius Gallus par les cohortes bataves, et renouvela la sédition. On prétendait trouver dans cet événement la preuve complète de la trahison de Flaccus, qui, disait-on, avait donné ordre à Gallus de combattre en lui faisant espérer qu'il viendrait de Mayence à son secours, et causé la perte de la bataille en n'exécutant point sa promesse. On lui reprochait encore de n'avoir point informé ni les autres armées, ni l'empereur, de ce qui se passait en Germanie, et de laisser ainsi croître le mal, au lieu de l'étouffer dans sa naissance par les forces réunies des provinces voisines. Le faible général, pour se laver sur ce dernier article, lut en pleine assemblée des copies des lettres qu'il avait envoyées dans les Gaules, dans la Grande-Bretagne, en Espagne, pour demander des secours : et il établit un ordre de très dangereuse conséquence, en laissant passer en loi que les lettres qui viendraient de dehors seraient remises aux soldats chargés de porter les aigles des légions, en sorte qu'elles étaient lues aux troupes avant que les chefs en eussent connaissance. Au moyen de cette condescendance, Flaccus, ayant pour le moment actuel apaisé les esprits, fit un acte d'autorité en ordonnant que l'on mit aux fers un des séditieux. Il fin obéi, et l'armée s'avança de Bonn à Cologne, se grossissant sur la route de renforts envoyés par les Gaulois, sur qui les menées de Civilis n'avaient pas encore produit leur effet.

Les soupçons des soldats romains n'étaient pas guéris : et le prisonnier envenimait la plaie en disant qu'il avait été lui-même le messenger de Flaccus à Civilis, et le porteur de leurs paroles réciproques ; et que c'était pour étouffer son témoignage et la voix de la vérité qu'on l'avait chargé de chaînes. Ces discours faisaient impression sur la multitude, et Flaccus n'avait pas la hardiesse d'y remédier. Vocula le remplaça. Il monte sur le tribunal avec une intrépidité admirable, se fait amener le prisonnier, et malgré ses clameurs il ordonne qu'on le mène au supplice. Les méchants étaient intimidés : les bons sentaient la nécessité d'un exemple, et le coupable fut exécuté. Vocula fut récompensé de son courage par l'estime des soldats, qui, d'un vœu unanime le demandèrent pour chef : et Flaccus lui abandonna la conduite de l'entreprise, se retira, et alla rejoindre les troupes restées dans leurs quartiers.

Le général obéissait, comme l'on voit, dans cette armée, et les soldats commandaient. Diverses circonstances contribuaient à les rendre intraitables. Ils n'étaient point payés : les vivres manquaient. Le Rhin, extrêmement bas, était à peine navigable ; ce qui obligeait de disposer des troupes le long de la rive,



d'espace en espace, pour garder les gués et empêcher les Germains de passer le fleuve : et un même inconvénient produisait deux effets qui se nuisaient l'un à l'autre ; les eaux basses causaient la disette en rendant difficile le transport des vivres, et elles donnaient occasion de multiplier le nombre de ceux qu'il fallait nourrir. La sécheresse, accident rare dans ce climat, passait pour un prodige auprès d'une multitude ignorante. Les soldats s'imaginaient que les fleuves même, anciennes barrières de l'empire des Romains, se refusaient à leur service : et ce qui eût été regardé en temps de paix comme un hasard ou un événement naturel paraissait alors un ordre des destins et une preuve de la colère des dieux.

Cependant ils continuaient leur route vers *Vetera* ; et lorsqu'ils furent arrivés à Novésium, aujourd'hui *Nuys*, la treizième légion se joignit à eux ; et Hérennius Gallus, dont j'ai parlé plus d'une fois, fut associé à Vocula pour partager avec lui les soins du commandement. Ils étaient alors fort près de l'ennemi, mais ils n'osèrent pas aller jusqu'à lui, et ils se dressèrent un camp au lieu appelé Gelduba par Tacite, et qui est maintenant le village de *Gelb*. Là les deux chefs s'attachèrent à affermir le courage du soldat, et à l'endurcir à la fatigue, par tous les exercices militaires, et par les travaux nécessaires pour fortifier un camp. Et afin de l'animer encore par l'amorce du pillage et du butin, Vocula mena une partie de l'armée faire le dégât sur des terres des Gugerniens<sup>1</sup>, qui étaient entrés dans l'alliance de Civilis : le reste des troupes demeura dans le camp sous les ordres de Gallus.

Ici survint un nouvel incident. A l'occasion d'un bateau chargé de blé, qui se trouvait engravé, s'engagea un combat entre les Germains qui habitaient la rive droite du Rhin et les soldats de Gallus. Ceux-ci, ayant eu le dessous et perdu beaucoup de monde, s'en prirent, suivant l'usage établi dans cette armée, non à leur lâcheté, mais à la perfidie de leur commandant. Les soupçons contre Flaccus se renouvellent ; on l'accuse d'être l'auteur de la trahison, et Gallus de s'en être rendu le ministre. Posant le fait comme certain, les séditeux n'étaient inquiets que des circonstances ; et, à force de coups et de mauvais traitements, ils prétendaient forcer Gallus à avouer quel intérêt l'avait fait agir, quelle somme il avait reçue, qui avait été l'entremetteur de la négociation. Après qu'il eut eu la faiblesse de charger Flaccus, ils le mirent dans les fers. Vocula à son retour eut assez d'autorité non-seulement pour délivrer son collègue, mais pour faire subir la peine de mort à ceux qui l'avaient si indignement traité. C'est une chose tout-à-fait étrange que cette alternative continuelle de licence et de soumission<sup>2</sup>, de révoltes et de supplices parmi les mêmes troupes. Leurs chefs ne pouvaient parvenir à les rendre dociles, et ils parvenaient à les punir.

Pendant que les Romains gâtaient ainsi leurs propres affaires par leurs divisions toujours renaissantes, Civilis se fortifiait puissamment. Toute la Germanie voisine du Rhin s'était déclarée en sa faveur, et il employa ses nouveaux alliés à faire des courses sur les terres des peuples amis des Romains. Les uns avaient charge de piller et de ravager le pays de Trèves, les autres celui des Ubiens. Quelques-uns passèrent même la Meuse, et vinrent infester les Ménapiens, les Morins, et toute cette lisière septentrionale des Gaules ; mais nul peuple ne fut plus maltraité que les Ubiens. Ils étaient haïs singulièrement, parce qu'ils avaient

---

<sup>1</sup> Les Gugerniens étaient des Sicambres transportés en-delà du Rhin, et qui occupaient l'espace depuis Gelb jusqu'à l'île des Bataves.

<sup>2</sup> TACITE, *Histoires*, IV, 24.

oublié leur origine germanique jusqu'à quitter leur ancien nom pour prendre un nom à la romaine : *Agrippinenses*. Fidèles et malheureux alliés de l'empire, ils furent battus et dans leur propre pays et dans celui des ennemis où ils avaient osé passer ; et leurs défaites réitérées ayant augmenté la fierté de Civilis, il reprit le dessein d'attaquer de vive force le camp qu'il bloquait, d'autant plus que le voisinage de Vocula et de ses troupes lui donnait de l'inquiétude.

Il avait eu grande attention à fermer toute les avenues, afin que les assiégés n'eussent aucune nouvelle du secours qui était si près d'eux. Pour l'attaque qu'il méditait, il distribua les différentes opérations entre les Bataves et les Germains venus des pays au-delà du Rhin. Les premiers furent chargés de faire agir les machines ; les autres, qui demandaient le combat avec une impétuosité de barbares, eurent ordre d'aller à l'assaut, et de travailler à combler le fossé et à détruire le rempart. Ils s'y portèrent avec furie ; et quoique repoussés, ils revinrent à la charge. Ils étaient en grand nombre, et Civilis ne les ménageait point.

Ils savaient si peu se ménager eux-mêmes, qu'ayant allumé de grands feux pendant la nuit, ils allaient à la lueur des flammes livrer l'assaut aux Romains. Ceux-ci les voyaient sans être vus, en sorte que tous les coups des assaillants étaient perdus, pendant que les assiégés au contraire choisissaient leurs ennemis à plaisir, et perçaient de leurs traits tous ceux que l'audace ou des ornements éclatants distinguaient entre les autres. Civilis reconnut l'inconvénient, et il fit éteindre les feux sans discontinuer l'attaque. On se battit donc dans l'obscurité, avec tout l'embarras et toute la confusion des combats nocturnes, et sans autre avantage pour les Germains que celui de fatiguer les assiégés.

A la pointe du jour, les Bataves relevèrent les Germains, et poussèrent en avant une tour de bois à deux étages, qui fut bientôt fracassée par les perches et les poutres dont les Romains la frappaient à coups redoublés. Sa chute consterna les Bataves, et dans ce moment les assiégés firent sur eux une sortie vigoureuse. Ils employèrent aussi une machine dont l'effet est singulier. C'était un harpon suspendu à un levier, qui avait un de ses bras en dedans de la muraille. Ce harpon, lancé d'en haut, saisissait un ou plusieurs des ennemis, et ensuite, par le jeu d'un contrepoids qu'on laissait retomber, il les guindait en l'air, et les jetait dans le camp.

Civilis, rebuté du mauvais succès de tous les assauts qu'il avait livrés, en revint à bloquer la place ; et comme il feignait d'agir pour Vespasien, il sollicitait les assiégés, par des messages secrets et par des promesses, à abandonner le parti de Vitellius, se proposant de les mener plus loin, lorsqu'il leur aurait fait faire ce premier pas.

Tout ce que je viens de raconter de la guerre de Civilis s'était passé avant la bataille de Crémone, dont la nouvelle fut annoncée en Germanie par des lettres d'Antonin Primus, accompagnées d'une ordonnance que Cécina avait rendue en sa qualité de consul. Et le porteur de ces dépêches était, comme je l'ai dit, un officier du nombre des vaincus, nommé Alpinus Montanus, qui, par sa présence et par ses discours, attestait la vérité des faits.

Un événement si important, qui décidait la querelle

entre Vespasien et Vitellius, devait réunir pour le parti du vainqueur les officiers et les soldats de l'année de Germanie, et conséquemment forcer Civilis ou de se soumettre ou de se démasquer, et de se déclarer nettement ennemi des Romains. L'opiniâtreté indomptable des soldats légionnaires empêcha cet

heureux effet, entretint la division, et donna moyen à Civilis de remporter de nouveaux avantages, plus grands que ceux qu'il avait eus jusqu'alors. Ils prêtèrent serment à Vespasien, mais de mauvaise grâce, en évitant d'articuler son nom, et conservant dans le cœur l'attachement à Vitellius.

Vocula, qui, de même que tous les autres chefs, Civilis pour était décidé pour Vespasien, envoya Montanus à Civilis, et lui ordonna de représenter à ce Batave qu'il n'était plus temps pour lui de déguiser une guerre étrangère sous un faux prétexte de dissension civile, et que, si son dessein avait été de seconder Vespasien, il avait rempli ses vues, et devait par conséquent poser les armes. Cet ambassadeur, Gaulois de naissance, et qui avait pour patrie le pays de Trèves, fier et hautain de caractère, disposé par sa façon de penser à entrer dans le plan d'une révolte, était bien peu propre pour la commission dont on l'avait chargé. Civilis, avant que de l'avoir démêlé, s'enveloppa dans des réponses vagues, qui ne signifiaient rien. Mais bientôt il sentit qu'il pouvait se fier à lui, et il s'expliqua sans ambiguïté.

Il commença par se plaindre des fatigues qu'il avait eu à soutenir, des périls sans nombre auxquels il s'était vu exposé pendant vingt-cinq ans de service dans les armées romaines. J'en ai reçu, ajouta-t-il ensuite, une digne récompense, par la mort de mon frère, par les chaînes que j'ai portées, par les cris furieux de l'armée de Germanie, qui demandait mon supplice. Le droit naturel m'autorise à la vengeance, et c'est le juste motif qui m'anime. Et vous aussi, peuples de Trèves, et tout ce que vous êtes de Gaulois soumis au joug, quel prix attendez-vous de votre sang si souvent versé pour les Romains ? Une milice ingrate, des tributs sans relâche, les rigueurs des verges et des haches, et la nécessité d'essuyer tous les caprices des tyrans que l'on vous envoie de Rome, sous le nom de généraux et de gouverneurs. Considérez mon exemple. Je n'étais qu'un simple préfet de cohorte : et avec le seul appui des Caninéfates et des Bataves, nations bien peu nombreuses si on les compare à tout le reste des Gaulois, j'ai humilié nos maîtres, je leur ai enlevé des camps, je les tiens actuellement assiégés. Que risquons-nous à montrer de l'audace ? Ou nous recouvrerons notre liberté, ou, si nous sommes vaincus, nous ne pouvons que retomber dans le même état où nous étions. Ce discours fit impression sur Montanus : il revint entièrement gagné, et, ayant rapporté à Vocula une réponse concertée avec Civilis, il dissimula le reste, se réservant à agir auprès de ses compatriotes, pour exciter parmi eux des mouvements qui ne tardèrent pas à éclater.

Cependant Civilis poussait vivement la guerre, et, bien instruit du peu d'intelligence qui était entre les chefs et les soldats romains, il se crut assez fort pour partager ses troupes en deux corps, dont l'un irait attaquer Vocula au camp de Gelduba, pendant que l'autre continuerait le siège. Peu s'en fallut que l'entreprise ne lui réussît. Vocula n'était point sur ses gardes. Surpris par une attaque imprévue, il sortit pourtant hors de ses retranchements. Mais ses troupes, ayant eu à peine le temps de se ranger, furent tout d'un coup mises en déroutes : ses auxiliaires prirent la fuite. : ses légions, repoussées dans leur camp, s'y défendaient mal contre les vainqueurs, qui y étaient entrés avec elles. Heureusement pour les Romains arrivèrent dans le moment des cohortes de Gascons<sup>1</sup> levées par Galba en Espagne, et depuis envoyées sur le Rhin. Elles

---

<sup>1</sup> Les Vascons ou Gascons habitaient alors en Espagne vers Pampelune et Calahorra. Ce n'est que sur la fin du sixième siècle qu'ils passèrent les Pyrénées, et vinrent s'établir dans la Gaule.

tombèrent sur les Bataves par derrière, et la terreur qu'elles portèrent passe l'effet de leur nombre, parce que le bruit se répandit que c'étaient toutes les forces romaines qui venaient ou de Nuys ou de Mayence. Les légions de Vocula, qui étaient aux abois, reprirent courage, et la confiance en un secours étranger leur fit retrouver leur propre vigueur. Elles rechassent l'ennemi hors du camp avec un grand carnage. L'infanterie batave fut extrêmement maltraitée. La cavalerie se sauva, emmenant les prisonniers et les drapeaux conquis au commencement du combat. Le nombre des morts fut plus grand du côté des Romains : les Bataves perdirent l'élite de leurs meilleures troupes. Les deux chefs, au jugement de Tacite, furent en faute : Civilis, pour n'avoir point envoyé un corps assez nombreux. Si les forces en eussent été plus considérables, il n'aurait pu être enveloppé par les cohortes gasconnes, qui ne faisaient qu'une poignée de soldats ; et les Bataves seraient demeurés maîtres du champ, dont ils avaient forcé l'entrée. Vocula s'était laissé surprendre ; et vainqueur, il ne profita pas de ses avantages. S'il eût poursuivi les ennemis, il faisait lever dans l'instant le siège de *Vetera*. Ce ne fut qu'au bout de quelques jours qu'il se mit en marche pour aller à Civilis.

Le rusé Batave avait profité de cet intervalle pour solliciter les assiégés à se rendre, en tâchant de leur persuader que le secours qu'ils attendaient était détruit, et que les siens avaient remporté une victoire complète. Il étalait à leurs yeux les drapeaux pris sur les Romains : il leur montrait les prisonniers. Mais ce fut ce qui le décela : l'un de ces prisonniers eut le courage d'élever sa voix pour faire connaître aux assiégés la vérité qu'on leur déguisait. Les Germains le massacrèrent sur la place, et accréditèrent ainsi son témoignage.

Enfin Vocula arriva, et, par les ravages et les incendies des villages et des métairies, il annonça ses approches, et convainquit pleinement Civilis de mensonge. Il voulait, selon la discipline romaine, commencer par établir un camp, où son armée, déposant en sûreté les bagages, put combattre ensuite sans embarras. Les soldats ne lui permirent point de suivre cette sage pratique. Ils demandent le combat à grands cris, auxquels, avec leur insolence accoutumée, ils joignent, les menaces. Ils ne se donnèrent pas même le temps de se ranger en bataille. Mal en ordre, et fatigués d'une longue marche, ils vont présenter le combat à Civilis, qui ne recula pas, comptant autant sur les vices des ennemis que sur la bravoure de ses troupes. L'action ne commença pas avantageusement pour les Romains., Les plus séditieux étaient, comme il ne manque jamais d'arriver, les plus lâches : quelques-uns néanmoins, se souvenant de leur gloire récente, tenaient ferme dans leur poste, et s'encourageaient mutuellement à achever dignement leur entreprise. Les assiégés, voyant du haut de leurs murs tout ce qui se passait, firent très à propos une sortie qui troubla beaucoup les Bataves : et la victoire fut déterminée en faveur des Romains par l'accident de Civilis. Il tomba de cheval, et dans les deux armées le bruit courut qu'il était mort ou blessé. Il est incroyable quelle confiance cette nouvelle inspira aux uns, quelle consternation elle jeta parmi les autres. Elle décida pleinement du succès, le siège fut levé, et Vocula vainqueur entra dans le camp de *Vetera*.

Il aurait pu faire mieux. Il devait poursuivre les vaincus, qu'il lui était aisé d'exterminer. Il s'amusa à réparer les brèches du camp, comme se prémunissant contre un nouveau siège : conduite suspecte et bien capable d'autoriser les discours de ceux qui l'accusaient de vouloir la continuation de la guerre, puisqu'il manquait si souvent l'occasion de vaincre.

Il perdit en effet par son inaction tout le fruit de sa victoire. Bornant ses soins à ravitailler la place, comme on y souffrait beaucoup de la disette, il envoya toutes les voitures à Nuys pour en amener des vivres par terre ; car les ennemis étaient maîtres du fleuve. Ce premier convoi arriva heureusement, parce que Civilis ne fut pas en état de le traverser, n'étant pas encore bien remis de sa chute, mais le second n'eut pas le même sort. Civilis, alors rétabli, vint l'attaquer entre *Vetera* et Gelduba, lorsqu'il se mettait en route pour aller prendre de nouvelles provisions ; et s'il ne le défit pas entièrement, parce que la nuit mit fin au combat, au moins il lui coupa le retour. Vocula sortit de la place pour sauver son convoi, et pour l'aider à forcer les passages : et aussitôt le Batave vint remettre le siège devant *Vetera*. Ainsi tous les avantages remportés par Vocula s'en allèrent en fumée, et les choses se retrouvèrent au même état qu'auparavant. Il y eut plus, elles empirèrent. Le commandant romain abandonna Gelduba, et se retira à Nuys : et Civilis se rendit maître du poste abandonné, et livra près de Nuys un combat de cavalerie dont le succès lui fut avantageux.

La sédition entre les Romains se joignit aux disgrâces militaires. Vocula en partant de *Vetera* avait emmené, outre son armée propre, deux détachements des cinquième et quinzième légions, soldats mutins, intraitables, et toujours prêts à se révolter contre leurs chefs. Il en avait commandé mille pour l'accompagner, et ils partirent en plus grand nombre que l'ordre ne portait, déclamant ouvertement pendant la marche, et s'expliquant de la résolution où ils étaient de ne pas souffrir plus longtemps les misères de la famine et les trahisons de leurs commandants. Ceux au contraire qui restaient se plaignaient qu'on les affaiblissait en emmenant leurs camarades. De là était née une double sédition au moment même du départ, les uns voulant retenir Vocula, les autres refusant de revenir sur leurs pas.

J'ai exposé d'avance comment réussit une entreprise dont le début s'annonçait si mal. La suite devint encore plus funeste. Les troupes savaient qu'il était venu de l'argent envoyé par Vitellius, qui avait voulu payer aux gens de guerre son avènement à l'empire, pour s'assurer de leur fidélité. Ces soldats indociles des cinquième et quinzième légions animèrent les autres à demander leur paiement à Flaccus : et il leur distribua, mais au nom de Vespasien, les sommes qu'il avait reçues. L'usage de cette largesse fut de célébrer des fêtes pleines de dissolutions : et dans le vin, dans la débauche, les soldats renouvellent leurs anciennes plaintes contre Flaccus, s'exhortant mutuellement à lui faire enfin porter la peine de ses trahisons. Aucun de leurs officiers n'osa s'opposer à leur fureur, parce que la nuit favorisait la licence et bannissait toute retenue. Flaccus, tiré de son lit, fut tué par les séditeux. Ils auraient traité de même Vocula, si, déguisé en esclave, il n'eût profité des ténèbres pour se sauver. Les images de Vitellius furent remises en honneur dans le camp et dans quelques villes de la Belgique, lorsque Vitellius n'était défia plus.

Après l'accès de frénésie passé, les mutins, se voyant sans chef, commencèrent à sentir ce qu'ils pouvaient craindre : et ils envoyèrent des députés à différents peuples Gaulois, pour leur demander des secours d'hommes et d'argent. Civilis ne leur donna pas le temps de les recevoir. Il vint à eux, et, dans le désordre où il les trouva, il n'eut pas de peine à les mettre en fuite.

L'infortune produisit la discorde. Trois légions se détachèrent des autres, et, s'étant soumises à la conduite de Vocula, qui osa alors reparaître, elles prêtèrent un nouveau serment à Vespasien. Vocula les mena sur-le-champ du côté de la ville de Mayence, qui était actuellement assiégée par une armée composée de.

Caltes, d'Usipiens et de Mattiaques, tous peuples germains. Ce n'étaient que des coureurs plus propres à piller une campagne qu'à pousser un siège. L'approche des trois légions les dissipa, et Vocula ne les trouva plus devant la place.

Mais il courait un bien autre danger de la part des Gaulois, qui, sollicités depuis longtemps à la révolte par les intrigues de Civilis, éclatèrent après la mort de Flaccus. Comme cet événement, qui aggrava le malheur et la honte des légions germaniques, tombe sous le règne de Vespasien, je suis obligé de trancher ici mon récit, pour en reprendre le fil, après que j'aurai exposé ce qui se passa à Rome et dans le reste de l'empire pendant les premiers mois qui suivirent la mort de Vitellius.

# VESPASIEN

## LIVRE PREMIER

### § I. Vespasien, prince digne de notre estime.

SER. GALBA. - T. VINIUS. AN R. 820. DE J.-C. 69.

Enfin après une longue suite de princes ou méchants ou imbéciles, nous trouvons un empereur digne de notre estime, et qui se souvient qu'il est en place pour faire le bonheur des peuples : un empereur sachant la guerre et aimant la paix, appliqué aux soins du gouvernement, laborieux, sobre, zélé de la simplicité, respectant les lois et les mettant en vigueur, trop avide d'argent peut-être, mais en usant avec une sage économie, porté à la clémence, et ne connaissant point ces défiances ombrageuses qui amènent l'injustice et la cruauté. Nous verrons briller les traits de ces différentes vertus dans le gouvernement de Vespasien, mais seulement quand il prendra lui-même les rênes de l'empire. Il était bien éloigné de Rome lorsque son armée s'empara de cette capitale ; et Mucien, qui exerçait en son absence une autorité absolue, ne se gouvernait pas par des maximes aussi humaines et aussi équitables que son prince. D'ailleurs une puissance établie par la guerre civile ne pouvait manquer de se ressentir dans ses commencements des voies violentes qui lui avaient donné l'origine.

La mort de Vitellius<sup>1</sup> avait plutôt fini la guerre que ramené la paix. Les vainqueurs en armes couraient par toute la ville, poursuivant les vaincus avec une haine implacable. En quelque lieu qu'ils les rencontrassent, ils les massacraient impitoyablement. Ainsi les rues étaient pleines de carnage : les places publiques et les temples regorgeaient de sang. Bientôt la licence s'accrut. On se mit à visiter l'intérieur des maisons pour chercher ceux qui s'y cachaient : et malheur à quiconque se trouvait être grand de taille et dans la force de l'âge : il passait pour soldat des légions germaniques, et était sur le champ mis à mort. Jusque-là c'était cruauté : l'avidité du pillage s'y joignit. On pénétrait dans les réduits les plus sombres et les plus secrets, sous prétexte que des partisans de Vitellius s'y tenaient cachés. On enfonçait les portes des maisons : et si l'on trouvait de la résistance, le soldat s'en faisait raison avec l'épée. La plus vile populace prenait part au butin : les esclaves trahissaient leurs maîtres riches, les amis décelaient leurs amis. Partout on n'entendait que cris de guerre d'une part, plaintes et lamentations de l'autre ; et Rome se trouvait dans la situation d'une ville prise d'assaut : en sorte que la violence des soldats d'Othon et de ceux de Vitellius, autrefois détestée, était devenue un objet de regrets. Les chefs de l'armée victorieuse n'autorisaient point ces horribles désordres : mais au lieu qu'ils avaient eu toute la vivacité et tout le feu nécessaires pour animer la guerre civile, ils étaient incapables d'arrêter la licence de la victoire. Car dans le trouble et dans la discorde les plus méchants jouent le premier rôle : la tranquillité et la paix ne peuvent être établies que par la sagesse et la vertu des commandants. Domitien était sorti de son asile lorsqu'il n'y eut plus de danger, et avait été

---

<sup>1</sup> TACITE, *Histoires*, IV, 1.

proclamé César. Mais un jeune prince de dix-huit ans n'était guère en état de se faire respecter, ni même de s'appliquer aux affaires. Les voluptés et la débauche faisaient toute son occupation c'était là, selon lui, le privilège du fils de l'empereur. Le soldat ne fut donc point réprimé par autorité, mais s'arrêta par satiété, par honte, lorsque la fougue fut passée et eut fait place à des sentiments plus doux.

J'ai rapporté d'avance comment les dernières étincelles de la guerre civile furent étouffées par la soumission de L. Vitellius et des cohortes qu'il commandait, par la mort du chef et l'emprisonnement des soldats. Les villes de Campanie s'étaient partagées, comme je l'ai dit, entre Vitellius et Vespasien. Pour rendre le calme au pays, on y envoya Lucilius Bassus à la tête d'un détachement de cavalerie. A la vue des troupes, la tranquillité fut rétablie dans le moment. Capoue porta la peine de son attachement pour Vitellius. On y mit la troisième légion en quartier d'hiver : et les maisons les plus illustres furent accablées de toutes sortes de disgrâces.

Pendant que Capoue était traitée avec cette rigueur, Terracine, qui pour la querelle de Vespasien avait souffert un siège et toutes les horreurs auxquelles est exposée une ville prise d'assaut, ne reçut aucune récompense. Tant, dit Tacite, on se porte plus naturellement à payer l'injure que le bienfait, parce que la reconnaissance coûte, au lieu que la vengeance devient un gain. Ce fut pourtant une consolation pour les malheureux habitants de Terracine, de voir l'esclave qui avait trahi leur ville pendu avec l'anneau d'or dont l'avait gratifié Vitellius, et qu'il portait au doigt.

A Rome le sénat fit un décret pour déférer à Vespasien tous les titres et tous les honneurs de la souveraine puissance : et ce décret fut confirmé par les suffrages du peuple assemblé. J'ai parlé ailleurs<sup>1</sup> du fragment qui nous reste de la loi portée en cette occasion. La ville alors changea de face. La joie avait succédé aux alarmes, et tous les citoyens se livraient aux plus heureuses espérances, qu'ils fondaient, selon Tacite, sur ce que les mouvements de guerres civiles commencés en Espagne et en Gaule, ayant ensuite passé par la Germanie et par l'Illyrie, et s'étant enfin communiqués à la Syrie et à tout l'Orient, avaient fait le tour du monde, et semblaient l'avoir expié. Un motif plus solide de bien espérer était le caractère connu de Vespasien. La confiance fut augmentée par une lettre de ce prince, écrite dans la supposition que la guerre durait encore, et où il prenait néanmoins le ton d'empereur, mais sans hauteur, sans faste, parlant de lui-même avec une dignité modeste, et promettant un gouvernement doux, sage, et conforme aux lois. On le nomma consul avec Titus, son fils aîné, pour l'année suivante : et la préture relevée de la puissance consulaire fut destinée à Domitien.

Mucien avait aussi écrit au sénat : mais sa lettre ne fut point approuvée. On blâmait la démarche en elle-même, comme trop hardie pour un particulier, qui devait savoir que le prince seul écrivait au sénat. On critiquait dans le détail divers articles de la lettre.

On trouva qu'il avait mauvaise grâce à insulter Vitellius après sa défaite. Mais surtout on était choqué de ce qu'il déclarait qu'il avait eu l'empire en sa main ; et

---

<sup>1</sup> J'ai supposé dans une note au tome I, *Auguste*, livre premier, § I, et même j'ai entrepris de prouver que la loi Royale mentionnée dans le droit était un sénatus-consulte. Mais je suis persuadé maintenant que c'était une loi proprement dite, portée dans l'assemblée du peuple. Je me suis corrigé depuis.



que c'était lui qui l'avait donné à Vespasien. Au reste les remarques critiques se faisaient secrètement : tout haut on le flattait, et on lui prodiguait des louanges. On lui décerna les ornements du triomphe, sous le prétexte de cette légère expédition par laquelle il avait réprimé, comme je l'ai dit, les courses des Daces et des Sarmates en Mœsie<sup>1</sup>. Antonius Primus fut décoré des ornements consulaires, et Arrius Varus de ceux de la préture.

Après que l'on se fut acquitté de ce que l'on croyait dû à la maison impériale, et aux principaux chefs du parti victorieux, on pensa à la religion, et l'on ordonna le rétablissement du Capitole.

Toutes ces dispositions sur un si grand nombre d'objets furent comprises dans l'avis du premier opinant, qui passa tout d'une voix, sans autre différence si ce n'est que la plupart y donnaient leur consentement en un seul mot, au lieu que ceux qui tenaient un rang éminent, ou qui avaient de l'usage dans le métier de la flatterie, s'étendaient en discours étudiés. Helvidius Priscus, alors préteur désigné, se distingua en sens contraire, mêlant une liberté républicaine à l'hommage qu'il rendait au prince. Aussi ce jour fut-il pour lui la première époque d'une grande gloire et de grandes inimitiés. C'était un homme singulier que Tacite a pris plaisir à peindre en beau : mais sur le tableau tracé par cet historien il faut jeter quelques ombres pour le rendre entièrement fidèle et ressemblant.

Helvidius était né à Terracine, d'un père qui avait acquis de l'honneur dans le service, et le grade de premier capitaine dans une légion. Cet officier se nommait Cluvius ; ainsi il est nécessaire que le nom d'Helvidius soit venu par adoption à son fils. Je ne trouve rien de plus probable sur ce point que la conjecture de Juste

Lipse, qui suppose qu'Helvidius Priscus, commandant de légion sous Numidius Quadratus, proconsul de Syrie, était oncle maternel de celui-ci, et l'adopta. Né avec un génie élevé, le jeune Helvidius se perfectionna par l'étude de ce qui était appelé chez les Romains hautes sciences, c'est-à-dire, d'une morale épurée et sublime, et la vue qu'il se proposait dans cette étude était, non de couvrir, comme faisaient plusieurs, d'une réputation éclatante de sagesse un loisir d'inaction, mais de fortifier son courage contre les dangers dans l'administration des affaires publiques. L'école stoïque lui plut pour cette raison, et il prit avidement des leçons qui, lui apprenaient à ne regarder comme bien que ce qui est honnête, comme mal que ce qui est honteux, et à ranger parmi les choses indifférentes la puissance, la fortune, l'illustration, et tout ce qui est hors de nous. Il se maria une première fois à une personne dont nous ignorons le nom et la famille, mais qui le rendit père d'un fils, duquel nous aurons occasion de parler dans la suite. Devenu libre, soit par la mort de sa femme, soit par un divorce, Thraséa le choisit pour son gendre, lorsqu'il n'avait encore possédé d'autre charge que la questure. Plein d'estime et de vénération pour un beau-père si vertueux, Helvidius puisa surtout dans le commerce intime qu'il entretenait avec lui le goût d'une généreuse liberté. Uniforme dans toute la conduite de sa vie, il remplit également les devoirs de citoyen, de sénateur, de mari, de gendre, d'ami : plein de mépris pour les richesses, d'une fermeté inébranlable dans le bien, supérieur aux craintes comme aux espérances. On lui reprochait d'aimer l'éclat d'une grande renommée ; et Tacite, qui convient de ce défaut, l'excuse en

---

<sup>1</sup> Ici les Sarmates sont nommés seuls par Tacite. Au livre III, 46, il n'a nommé que les Daces. Je supplée un endroit par l'autre, et ces peuples sont joints ensemble dans le texte de Tacite même, liv. IV, 54.

observant que l'amour de la gloire est le dernier faible dont se dépouille même le sage. Ajoutons qu'il ne sut pas allier la modération avec la générosité, qu'il ne sentit pas assez la différence entre le temps où il vivait et celui de l'ancienne république, et que, par divers traits d'une liberté inconsidérée, il irrita contre lui un prince qui estimait et aimait la vertu.

Ainsi, par exemple, dans la délibération dont il s'agit, son avis fut que la république rebâtît le Capitole, et que l'on priât Vespasien d'aider l'entreprise. C'était là subordonner l'empereur à la république, et le traiter presque comme un particulier. Les plus sages ne relevèrent point cet avis, et l'oublièrent ; mais il se trouva des gens qui s'en souvinrent.

Il opina dans les mêmes principes sur un autre genre d'affaire. Ceux qui avaient la garde du trésor public s'étant plaints qu'il était épuisé, et demandant que l'on avisât aux voies de modérer les dépenses, le consul désigné premier opinant dit qu'il pensait qu'un soin aussi important et aussi délicat devait être réservé à l'empereur. Helvidius voulait que le sénat y pourvût. Cette discussion fut terminée par l'opposition d'un tribun du peuple, Vulcatius Tertullinus, qui déclara qu'il ne souffrirait point que l'on prît aucune délibération sur un objet de cette conséquence, en l'absence du prince.

Helvidius avait eu peu auparavant dans la même assemblée du sénat une prise très vive avec Eprius Marcellus. Dès longtemps ils se haïssaient. Eprius avait été l'accusateur de Thraséa, dont la condamnation à mort entraîna, comme je l'ai rapporté, l'exil d'Helvidius. Ce levain d'animosité s'était aigri au retour d'Helvidius à Rome après la mort de Néron. Il prétendit alors accuser Eprius à son tour : et cette vengeance aussi juste qu'éclatante, avait opéré une division dans le sénat : car si Eprius périssait, c'était un préjugé contre un grand nombre d'autres coupables, qui avaient comme lui exercé l'odieux métier de délateur. Cette querelle fit grand bruit ; et comme les deux adversaires avaient du feu et du talent, il y eut des discours de part et d'autre prononcés dans le sénat, et ensuite donnés au public. Cependant Galba ne s'expliquant point, plusieurs des sénateurs priant Helvétius de s'adoucir, il abandonna son projet, et fut loué des uns comme modéré, Mimé des autres comme manquant de constance.

On conçoit bien qu'en cessant de poursuivre son ennemi, Helvidius ne s'était pas réconcilié avec lui. La haine réciproque était en toute occasion disposée à reparaître, et elle se manifesta au sujet de la députation que le sénat voulait envoyer à Vespasien. Helvidius demandait que les députés fussent choisis par les magistrats, après un serment préalable de faire tomber leur choix sur des sujets dignes de représenter la compagnie. Selon Eprius, qui suivait l'avis du consul désigné, ils devaient être tirés au sort, et l'intérêt personnel le rendait plus vif pour ce sentiment, parce que, s'attendant bien à n'être pas nommé par la voie des suffrages, il ne voulait pas paraître avoir été rebuté. La dispute s'échauffa, et, après quelques altercations, ils en vinrent à haranguer en forme l'un contre l'autre. Pourquoi, disait Helvidius à son adversaire, pourquoi craignez-vous le jugement du sénat ? Vous êtes riche, vous avez le talent de la parole : ce sont là de grands avantages, si le souvenir de vos crimes ne vous rendait timide et tremblant. Le sort est aveugle et ne discerne point le mérite ; mais les suffrages et l'examen du sénat mettent au creuset la conduite et la réputation de chacun. Il est utile à la république honorable pour Vespasien, qu'on lui présente d'abord ce que le sénat a de membres plus vertueux, dont les discours réglés par la sagesse préviennent avantageusement les oreilles de l'empereur. Vespasien a été ami de Thraséa et de Soranus ; et s'il n'est pas à propos de punir les

accusateurs de ceux qu'il regrette avec nous, au moins ne doit-on pas affecter de les montrer dans les occasions d'éclat. Le jugement du sénat, tel que je le propose, sera comme un avertissement qui fera connaître à l'empereur les sujets dignes de son estime, et ceux dont il doit se défier. Pour un prince qui veut bien gouverner il n'est point de secours plus utile que de bons amis. Eprius doit être content d'avoir porté Néron à faire périr tant d'innocents. Qu'il jouisse de l'impunité et des récompenses de ses crimes ; mais qu'il laisse Vespasien à de plus honnêtes gens que lui.

Eprius répondait qu'il n'était point l'auteur de l'avis que l'on attaquait avec tant de vivacité ; qu'il n'avait fait que suivre le consul désigné, qui lui-même se conformait à une coutume anciennement établie pour exclure la brigue, que souvent introduisent dans ces sortes de choix la flatterie pour les uns, la haine contre les autres ; qu'il ne voyait aucune raison de s'écarter des usages reçus, ni de convertir en affront pour les particuliers l'honneur que l'on rendait à l'empereur ; que les distinctions étaient futiles, lorsqu'il s'agissait d'un devoir commun à tous, et pour lequel tous suffisaient également ; que l'attention vraiment nécessaire était bien plutôt d'éviter de blesser par la fierté et l'arrogance l'esprit d'un prince qui, dans un nouvel avènement, observait tout et ne pouvait manquer d'être susceptible de et quelque inquiétude. — Pour moi, ajoutait Eprius, je me souviens de la condition des temps dans lesquels je vis, de la forme du gouvernement établie par nos pères ; j'admire l'antiquité, je me conforme à l'état présent ; je désire de bons princes, je les supporte tels qu'ils sont ; la condamnation de Thraséa ne doit pas plus être imputée au discours que je fis alors qu'au jugement du sénat. Notre ministère était un voile derrière lequel la cruauté de Néron se jouait du public : et la faveur auprès d'un tel prince n'a pas été moins orageuse pour moi, que l'exil peut avoir été triste pour d'autres. En un mot, je laisse à Helvidius la gloire d'égaliser par sa constance et par son courage les Catons et les Brutus. Quant à moi, je fais partie de ce sénat qui a souffert la servitude ; et je conseille même à Helvidius de ne pas prétendre réformer par ses leçons un prince de soixante ans, comblé d'honneurs et père de deux fils qui sont dans la force de l'orge. Si les méchants empereurs veulent une domination sans aucunes bornes, les meilleurs mêmes souhaitent que la liberté se contienne dans une juste mesure.

Quoique Eprius fut un malhonnête homme, les avis qu'il donnait à son adversaire étaient sensés, et ce stoïcien rigide eût très bien fait d'en profiter. Le sentiment qui remettait au sort le choix des députés l'emporta. Le gros des sénateurs inclinaient à conserver l'ancien usage ; et les plus illustres craignaient l'envie, s'ils étaient préférés par voie d'élection.

Une autre querelle, à laquelle ne pouvaient manquer de prendre part Helvidius et Eprius, commença à s'élever dans le sénat. Musonius Rufus, qui doit être suffisamment connu par ce qui en a été rapporté ailleurs, demanda qu'il lui fût permis de poursuivre P. Céler, ami perfide de Baréa Soranus, et coupable de faux témoignage contre celui dont il avait été le maître en philosophie. On sentit que c'était là renouveler le procès des accusateurs, et néanmoins il n'était pas possible de protéger un accusé dont la personne était vile, et le crime également manifeste et odieux. Ainsi le premier jour libre fut destiné à l'instruction de l'affaire. On regarda dans le public cet événement comme devant avoir de grandes suites. On s'occupait moins de Musonius et de Céler que d'Helvidius et d'Eprius, et de plusieurs autres fameux combattants qui allaient amener des scènes intéressantes.

Pendant qu'une fermentation universelle agitait toute la ville, discordes parmi les sénateurs, ressentiment dans le cœur des vaincus, nulle ressource ni dans les vainqueurs qui n'étaient pas capables de se faire respecter, ni dans les lois que l'on ne connaissait plus, ni dans le prince qui était absent ; Mucien arriva, et sur-le-champ il tira tout à lui seul. Jusque-là, Antonius Primus et Arrius Varus avaient brillé. Ce dernier s'était emparé de la charge de préfet du prétoire, Primus ; sans aucun titre nouveau, jouissait de toute la puissance, et il s'en servait pour piller le palais impérial comme il avait pillé Crémone. L'arrivée de Mucien éclipsa totalement et Varus et Primus. Quoiqu'il gardât avec eux les dehors de la politesse, il ne pouvait cacher sa jalousie et sa haine. On eut bientôt démêlé ses véritables sentiments, et toute la ville se tourna de son côté : on ne s'adressait plus qu'à Mucien ; il était le seul à qui l'on fit la cour, et lui-même il avait soin d'affecter tout ce qui pouvait frapper les yeux du public : grand faste, escorte de gens armés, gardes devant sa porte, multitude et variété de maisons et de jardins où il se transportait successivement. Il agissait et vivait en empereur ; il ne lui en manquait que le nom. Il décidait les plus importantes affaires sans attendre les ordres de Vespasien, qui, véritablement, le traitait presque d'égal, jusqu'à l'appeler son frère et le rendre dépositaire de son sceau ; afin qu'il ordonnât en son nom tout ce qu'il jugerait convenable. Mucien abusa de ce pouvoir pour exécuter des violences, opposées sans doute aux inclinations et aux maximes du prince qu'il représentait.

C'est ainsi qu'il ordonna le meurtre de Calpurnius Galérianus, fils de C. Pison, que l'on avait voulu mettre sur le trône en place de Néron. Tout le crime de ce jeune homme était un nom illustre, les grâces brillantes de l'âge, et les vains discours de la multitude, qui avait les yeux sur lui. Comme l'autorité du nouveau gouvernement n'était pas encore pleinement affermie, et qu'il restait dans la ville un levain de trouble et d'agitation, il se trouvait des esprits téméraires qui, dans leurs propos inconsidérés, semblaient inviter Galérianus à aspirer à la souveraine puissance. Il n'en fallut pas davantage pour déterminer Mucien à s'en défaire. Il lui donna des gardes qui l'emmenèrent hors de la ville, où sa mort aurait fait trop d'éclat ; il ordonna qu'on lui ouvrît les veines lorsqu'il en serait à quarante milles, de distance. J'ai parlé d'avance de la mort du fils de Vitellius, encore enfant, qui suivit de près celle de Galérianus.

Ainsi finit à Rome cette année d'affreuses calamités. Le consulat de Vespasien avec Titus, son fils, annonça à l'univers un plus heureux avenir, et la ville en goûta les prémices par le calme qui y fut rétabli.

#### VESPASIANUS AUGUSTUS II. - TITUS CÆSAR. AN R. 821. DE J.-C. 70.

Le 1er janvier, le sénat convoqué par Julius Frontinus, préteur de la ville, qui, en l'absence des consuls, était à la tête de la magistrature, décerna des éloges et des actions de grâces aux généraux, aux armées et aux rois alliés qui avaient aidé la victoire de Vespasien. On priva de la préture Tertius Julianus, dont j'ai rapporté l'aventure et la conduite ambiguë. On lui imputait d'avoir abandonné sa légion, lors-quelle passait dans le parti de Vespasien. La préture vacante fut conférée à Plotius Griphus, créature de Mucien. Peu de jours après on sut que Julianus s'était rendu auprès de l'empereur, et on le rétablit dans sa charge, sans destituer Griphus, qui se trouva, par cet arrangement, préteur surnuméraire.

Dans la même assemblée du premier janvier, Hormus, affranchi de Vespasien, fut élevé à l'état de chevalier romain ; et Frontinus abdiqua la préture pour faire place à Domitien. Le nom de ce jeune prince fut donc mis à la tête des lettres qui

s'écrivaient au nom du sénat : et des ordonnances que l'on publiait dans Rome. Mais le réel du pouvoir restait à Mucien, si ce n'est qu'animé par son caractère inquiet et ambitieux, et par les discours des courtisans, Domitien hasardait souvent des actes d'autorité.

Mucien le ménageait sans le craindre ; mais il redoutait beaucoup Primus et Varus, qui étaient soutenus par la gloire de leurs exploits récents, par l'affection des soldats, et même par celle du peuple, charmé : de la modération qu'ils avaient fait paraître en ne tirant l'épée contre personne depuis la victoire. Mucien aurait bien voulu profiter d'un bruit qui attaquait la réputation de Primus du côté de la fidélité. On disait que ce général avait fait des propositions à Crassus Scribonianus, frère de Pison, adopté par Galba, et qu'il lui avait montré l'empire en perspective en lui offrant son secours et celui de ses amis ; mais que Crassus, peu disposé à se laisser gagner même par des espérances fondées, avait refusé de se prêter à une intrigue d'un succès très incertain. Il n'éclata donc rien dans le public de cette négociation, soit vraie, soit fautive, et Mucien se rabattit à tendre un piège à la vanité de Primus.

Il le combla d'éloges dans le sénat, et il lui fit de magnifiques promesses dans le particulier, lui présentant pour point de vue le gouvernement de l'Espagne citérieure, que Cluvius, mandé, comme je l'ai dit, par Vitellius, régissait par des lieutenants depuis plusieurs mois, et où il ne devait pas retourner. En même temps il donna des charges de tribuns, de préfets, à plusieurs amis de Primus. Lorsqu'il vit que cet esprit léger se laissait flatter par des espérances trompeuses, il travailla à l'affaiblir, en éloignant la septième légion, qui était toute de feu pour lui, et la renvoyant dans ses quartiers d'hiver. La troisième, qui avait un grand attachement pour Varus, fut pareillement renvoyée en Syrie. La guerre de Civilis fut une raison de faire partir pour la Germanie la sixième et la huitième légions. C'est ainsi que cette ville, déchargée de cette multitude de soldats qui y entretenaient le trouble, recouvra sa forme et sa tranquillité ordinaires ; les lois et les magistrats reprirent leur autorité.

Le jour que Domitien entra dans le sénat, il fit une courte harangue sur l'absence de son père et de son frère, parlant convenablement de lui-même et de sa jeunesse. Son discours était relevé par les grâces extérieures : et comme on ne le connaissait pas encore, la rougeur qui lui montait aisément au visage passait pour une marque de modestie.

Il proposa de rétablir les honneurs de Galba, et Cumins Montanus, dont j'ai rapporté l'exil sous Néron, demanda que l'on joignît Pison à son père adoptif. Le sénat ordonna par un décret que l'on honorât la mémoire de l'un et de l'autre : mais l'article qui regardait Pison n'eut point d'exécution.

On érigea ensuite une commission composée de sénateurs tirés au sort, que l'on chargea de plusieurs pour quatre soins importants, savoir de faire restituer aux propriétaires ce qui leur avait été injustement enlevé par la violence des guerres civiles ; de rétablir les monuments des anciennes lois, gravées autrefois sur des tables de bronze, qui avaient péri dans l'incendie du Capitole ; de décharger les fastes d'un grand nombre de fêtes que l'adulation des temps précédents y avaient introduites : enfin de chercher les moyens de diminuer les dépenses de l'État. L'établissement de cette commission respire la sagesse et les meilleures intentions pour le bien public ; mais comme nous avons perdu la plus grande partie de ce que Tacite avait écrit sur le règne de Vespasien, nous ne pouvons

pas dire quels furent les fruits du travail des commissaires, si ce n'est par rapport à un seul des quatre objets qui leur étaient proposés. Suétone<sup>1</sup> nous apprend que Vespasien rétablit trois mille anciens monuments, lois, sénatus-consultes, traités avec les rois et les peuples, et autres actes d'une pareille importance. Il les fit graver sur des plaques de bronze qui furent attachées aux murs du Capitole après sa reconstruction. Pour ce qui regarde la modération des dépenses publiques, il est à croire que Mucien fit ressouvenir les commissaires que cet article avait été proposé, et réservé à l'empereur : et en général il paraît, par l'expression de Suétone, que l'autorité du prince intervint dans l'exécution de ce qui avait été ordonné d'une façon un peu républicaine par le sénat.

L'affaire entre Musonius Rufus et P. Céler fut terminée dans la même séance, dont je rapporte actuellement la délibération. Le faux philosophe subit la condamnation qu'il méritait, ayant fait preuve d'une lâcheté égale à la noirceur de son âme : car dans le danger il ne montra ni courage, ni présence d'esprit ; à peine put-il ouvrir la bouche. Autant que Musonius acquit de gloire en poursuivant la vengeance d'un homme aussi respecté que Soranus, autant Démétrios le Cynique, qui parla pour l'accusé, s'attira-t-il de blâme par son zèle déplacé à la défense d'une si mauvaise cause. On jugea que la vanité et l'intérêt mal entendu de l'honneur de la philosophie avaient bien plus de pouvoir sur son esprit que l'amour de la vérité et de la justice.

La condamnation de Céler donna lieu au sénat de penser que le temps était venu de satisfaire sa juste indignation contre les accusateurs ; et Junius Mauricus demanda communication des registres du palais impérial, afin que l'on pût reconnaître les délateurs secrets. Domitien répondit qu'il fallait consulter l'empereur sur une telle proposition. Alors le sénat imagina un autre expédient pour parvenir, s'il était possible, au même but : ce fut d'obliger tous les membres de la compagnie à prêter dans le moment même un serment solennel par lequel chacun prenait les dieux à témoin qu'il n'avait rien fait qui pût causer la ruine de personne, et ne s'était jamais proposé d'acquérir des récompenses et des dignités aux dépens de la fortune et de la vie de ses concitoyens. Ceux qui se sentaient coupables se trouvèrent bien embarrassés, et lorsque leur tour de jurer arrivait, ils usaient de différents détours ; et pour accommoder leur conscience avec leur intérêt, ils changeaient quelques termes dans la formule du serment.

Le sénat ne fut point la dupe de ces parjures déguisés. Tacite nomma trois délateurs, sur lesquels on tomba avec tant de vivacité, que cette sage compagnie parut même oublier la décence qui lui convenait. Les sénateurs montraient le poing au plus odieux des trois, et ils ne cessèrent de le menacer jusqu'à ce qu'il fût sorti de l'assemblée.

On attaqua ensuite Pactius Africanus, à qui l'on attribuait la mort des frères Scribonius, dont j'ai parlé sur la fin du règne de Néron. Celui-ci, n'osant avouer, et ne pouvant pas nier, eut recours à la récrimination : et comme il était surtout fatigué par les interrogations pressantes de Vibius Crispus, il retourna contre lui le reproche, et, mêlant sa cause avec celle d'un sénateur puissant, il évita la punition de ses crimes.

Mais nul ne donna lieu à une scène plus animée qu'Aquilius Regulus, si fameux dans les lettres de Pline, où il est qualifié le plus méchant et le plus effronté des

---

<sup>1</sup> SUÉTONE, *Vespasien*, 8.

mortels<sup>1</sup>. Jeune encore, il s'était signalé par la ruine de la maison des Crassus, ainsi que je l'ai rapporté ailleurs, et par celle d'Orphitus, sur laquelle nous n'avons pas d'autres lumières. Il s'était porté à ce cruel ministère ; non, comme il était arrivé à quelques-uns, pour éviter un péril qui le menaçât, mais par pure méchanceté, et pour améliorer sa fortune. Sulpicia, veuve de Crassus, et mère de quatre enfants, était disposée à demander vengeance, si on voulait l'écouter. Dans une position si critique, Vipstanus Messala, frère de Regulus, jeune homme qui n'avait pas encore l'âge requis pour entrer au sénat, se fit beaucoup d'honneur. Ne pouvant disconvenir des faits, il employait les prières, il unisse ses intérêts à ceux de l'accusé, et, par un discours où brillaient tout ensemble l'esprit et le sentiment, il ébranla une partie du sénat.

Curtius Montanus renversa par une invective infiniment véhémement tout ce que les douces et tendres insinuations de Messala avaient pu opérer. Il alla jusqu'à imputer à Regulus d'avoir, après la mort de Galba, donné de l'argent au meurtrier de Pison, haïssait parce qu'il l'avait fait exiler, et de s'être porté à cet excès incroyable de déchirer avec les dents la tête de ce jeune et infortuné César. Au moins cette lâche cruauté, ajoutait-il, ne t'a pas été ordonnée par Néron, et ne t'était pas nécessaire pour sauver ta fortune ou ta vie. Pardonnons à la bonne heure à ceux qui ont mieux aimé faire périr les autres que de se mettre eux-mêmes en danger. Mais pour toi, les circonstances où tu te trouvais te promettaient sûreté : un père exilé, ses biens partagés entre des créanciers, un âge encore trop peu avancé pour aspirer aux charges, rien autour de toi qui pût irriter la cupidité de Néron, rien qui pût lui donner de la crainte. Tu n'as eu d'autre motif que la soif du sang et l'avidité des récompenses pour signaler par le meurtre d'un aussi illustre personnage que Crassus les prémices d'un talent qui ne s'était encore fait connaître par la défense d'aucun citoyen. Encouragé par les dépouilles dont t'avait enrichi le malheur public, décoré des ornements consulaires, amorcé par un salaire de sept millions de sesterces, brillant d'un sacerdoce si indignement acquis, tu n'as plus mis de bornes à tes fureurs : tu enveloppais dans une ruine commune des enfants innocents, des vieillards respectables, des dames du premier rang : tu accusais Néron de timidité et de lenteur, et tu lui reprochais de se donner une fatigue inutile à lui-même et aux délateurs en attaquant chaque maison l'une après l'autre, au lieu de détruire par un seul ordre de sa main le sénat entier. Retenez, messieurs, parmi vous, conservez avec soin un homme de si bon conseil et si expéditif, afin que tous les âges aient leur exemple de méchanceté, et que, de même que nos vieillards imitaient Eprius et Vibius Crispus, notre jeunesse prenne Regulus pour modèle. Le vice, même malheureux, trouve des imitateurs : que sera-ce, s'il est en honneur et en crédit ? Et celui qui nous fait trembler n'ayant encore géré que la questure, oserons-nous le regarder en face lorsqu'il aura passé par la préture et le consulat ? Pensons-nous que Néron soit le dernier des tyrans ? Ceux qui survécurent à Tibère et à Caligula avaient eu la même idée. Et cependant il s'en est élevé un plus odieux et plus cruel encore. Nous n'avons rien à craindre de Vespasien : son âge, la modération de son caractère, nous sont de sûrs garants de notre bonheur. Mais les bons princes laissent des exemples souvent peu suivis. Nous sommes affaiblis, messieurs : nous ne sommes plus ce sénat qui après la mort de Néron demandait que les délateurs fussent punis du dernier supplice. Le premier jour qui suit la mort d'un mauvais prince est le plus beau de

---

<sup>1</sup> PLINE LE JEUNE, *Ep.*, I, 5.

tous les jours. Ce discours est une vraie prédiction des maux que Regulus devait faire sous Domitien : et Tacite, qui en avait été témoin, prophétisait à coup sûr.

Montanus fut écouté avec un tel applaudissement, qu'Helvidius espéra réussir à ruiner Eprius. Il prit donc la parole, et, commençant par louer beaucoup Cluvius Rufus, qui, non moins distingué qu'Eprius par ses richesses et par son éloquence, n'avait cherché à nuire à personne sous Néron, il tournait un si bel exemple contre l'accusateur de Thraséa. Le feu de son indignation se communiqua à tous les sénateurs, en sorte qu'Eprius feignit de vouloir se retirer. **Nous nous en allons**, dit-il à Helvidius, **et nous vous laissons votre sénat : réglez ici en la présence du fils de l'empereur.** Vibius Crispus le suivait : tous deux fort irrités, mais avec de la différence dans les airs de visage. Eprius lançait des regards menaçants : Crispus cachait son ressentiment sous un ris forcé. Leurs amis accoururent, et les empêchèrent de sortir. La querelle se ranima : d'un côté le nombre et la justice ; de l'autre le crédit et la richesse. Tout le jour se passa en disputes très vives sans rien conclure.

Dans l'assemblée du sénat qui suivit, Domitien ouvrit la séance par un discours où il exhorta les sénateurs en peu de mots à oublier les anciennes haines, et à excuser la fâcheuse nécessité des temps précédents. Mucien s'étendit davantage, et il plaida ouvertement et longtemps la cause des accusateurs. Il désigna même Helvidius sans le nommer donnant d'un ton de douceur quelques avis déguisés en prières à ceux qui, après avoir tenté, puis abandonné une action, y revenaient encore, et voulaient la faire revivre. Le sénat, voyant que la liberté, dont il avait commencé à faire usage, ne réussissait pas, y renonça.

Mucien voulut néanmoins donner quelque apparence de satisfaction aux sénateurs, et il renvoya en exil deux misérables qui y avaient été condamnés sous Néron, et en étaient sortis depuis sa mort : Octavius Sagitta, coupable du meurtre d'une femme qu'il avait aimée, et Antistius Sosianus, auteur des vers diffamatoires, et ensuite délateur d'Antéius et d'Ostorius Scapula. Mais le sénat prit point le change. Sosianus et Sagitta étaient des hommes à qui personne ne prenait intérêt, et leur retour à Rome eût été sans conséquence ; au lieu que l'on craignait la puissance, les richesses et le caractère malfaisant des accusateurs que Mucien prenait sous sa protection.

Vespasien, plus équitable et plus doux, ne jugea pourtant pas à propos de punir les délateurs ; mais il envoya quelque temps après d'Alexandrie à Rome une ordonnance par laquelle il abolissait l'action de lèse-majesté, cassait toutes les procédures faites sous Néron sur cet odieux prétexte, et conséquemment rétablissait la mémoire de ceux qui avaient été mis à mort, et délivrait les vivants de toutes les peines prononcées contre eux.

Mucien adoucit un peu l'indignation publique, en laissant le sénat user de son autorité pour venger, suivant l'ancien usage, un de ses membres, qui se plaignait d'avoir été insulté et outragé par les Siennois. Les coupables furent cités et punis : et le sénat rendit un décret pour réprimander le peuple de Sienne, et l'avertir de se comporter dans la suite avec plus de modestie.

Les alliés de l'empire furent aussi consolés par le jugement prononcé contre Antonius Flamma, proconsul de Crète et de Cyrène, qui, accusé et convaincu de concussion, fut condamné à réparer les torts qu'il avait faits aux peuples de son gouvernement, et de plus envoyé en exil à cause de sa cruauté.

Dans ce même temps il y eut parmi les troupes un mouvement considérable, qui dégénéra presque en sédition. Les prétoriens cassés par Vitellius, qui avaient



repris les armes pour Vespasien, demandaient à rentrer dans leur corps. Ce service honorable et avantageux avait aussi été promis à un grand nombre de légionnaires. Enfin les prétoriens de Vitellius prétendaient conserver leur état, et il fallait se résoudre à répandre beaucoup de sang si l'on entreprenait de les en priver. Cependant la multitude des contondants excédait le nombre prescrit pour les cohortes prétoriennes.

Mucien, déterminé à faire un choix, vint au camp : et d'abord il rangea en bon ordre les vainqueurs distribués par compagnies avec leurs armes et leurs enseignes. Ensuite furent amenés les prétoriens de Vitellius presque nus, les uns tirés des prisons où on les avait jetés après qu'ils s'étaient rendus avec le frère de cet empereur, les autres ramassés des différents quartiers de la ville et des bourgades voisines. On doit se souvenir que Vitellius, ayant cassé les anciens prétoriens, trop attachés à Othon, les avait remplacés par des soldats pris dans les légions auxquelles il était redevable de l'empire, c'est-à-dire, pour la plus grande partie, dans les légions germaniques, quelques-uns dans celles de la Grande-Bretagne, ou dans d'autres années affectionnées au parti. En conséquence Mucien ordonna, qu'on les partageât selon la différence des corps d'où ils avaient été tirés. Cet ordre excita un tumulte affreux. Ils avaient été tout d'un coup effrayés lorsqu'ils s'étaient vus vis-à-vis de troupes brillantes et bien armées, étant eux-mêmes sans armes, et dans un équipage déplorable, enfermés de toutes parts. Mais au moment que, pour exécuter l'ordre de Mucien, on commença à les séparer les uns des autres, et à les distribuer en divers pelotons, leur crainte redoubla, et ceux de Germanie suri tout s'imaginèrent qu'on les destinait à la mort. Frappés de cette idée funeste, ils se jetaient, au cou de leurs camarades, ils les tenaient étroitement embrassés, ils leur demandaient, le baiser comme les voyant pour la dernière fois, ils les priaient de ne pas souffrir que ceux qui étaient dans une même, cause éprouvassent un sort différent. Tantôt ils s'adressaient, à Mucien, tantôt ils imploraient l'empereur absent : ils appelaient le ciel et tous les dieux à leur secours. Mucien, alarmé de ces gémissements lamentables, auxquels les troupes du parti vainqueur commençaient à s'intéresser par des cris d'indignation, prit soin, de rassurer les esprits troublés, en leur protestant qu'il les regardait tous comme unis par un même serment, comme soldats du même empereur. Ainsi se passa cette journée.

Peu de jours après, Domitien les rassembla pour leur faire des propositions : et c'est peut être alors qu'il leur distribua la largesse dont parle Dion, de vingt-cinq deniers<sup>1</sup> par tête. Ils avaient eu le temps de revenir de leur frayeur, et ils l'écoutèrent avec fermeté. Ils refusent les terres qu'on leur offrait, et demandent à continuer de servir dans les gardes prétoriennes. C'étaient des prières, t mais que l'on ne pouvait rejeter. On leur accorda donc leur demande. Dans la suite on en congédia plusieurs, à qui l'on persuada que leur âge et le nombre de leurs années de service exigeaient du repos. On en cassa d'autres pour cause de contravention à la discipline. Ainsi le gouvernement en vint au point qu'il s'était proposé, en attaquant par parcelles une multitude dont le concert était formidable.

Il fut délibéré dans le sénat que la république emprunterait soixante millions de sesterces (sept millions cinq cent mille livres). Ce décret n'eut point d'exécution, soit

---

<sup>1</sup> Douze livres dix sous. = 17 fr. 79 c. selon M. Letronne.

que le besoin ne fût pas réel, et eût été prétexté par quelque vue de politique cachée, soit que l'on eût trouvé d'autres ressources.

Domitien abrogea, par une loi portée devant le peuple, les consulats que Vitellius avait donnés : vestige remarquable des formes anciennes.

On rendit de grands honneurs à la mémoire de Flavius Sabinus, dont j'ai rapporté la mort cruelle et ignominieuse, et on lui célébra de magnifiques funérailles exemple singulier de la variété des choses humaines.

Vers ce même temps L. Pison, proconsul d'Afrique, devint la victime des ombrages de Mucien. Il est pour tant difficile d'assurer que Pison fût absolument innocent. Mais il n'était point turbulent par caractère, et il se trouva dans une position plus malheureuse que criminelle. L'Afrique, dont il avait le gouvernement, était de longue main, comme je l'ai remarqué ailleurs, mal disposée à l'égard de Vespasien. De plus au commencement de l'année dont je rapporte les événements, les convois qui avaient coutume de venir de cette province à Rome manquèrent par les vents contraires : et le peuple, qui de tous les objets publics n'est sensible qu'à celui des vivres, en murmurait déjà, et s'imaginait que le proconsul retenait les vaisseaux et les empêchait de partir. Ces bruits étaient augmentés par les ennemis secrets du gouvernement actuel : et les vainqueurs eux-mêmes, possédés d'une insatiable cupidité, saisissaient avec joie l'espérance d'une nouvelle guerre, qui leur annonçait de nouvelles occasions de s'enrichir. Dans une telle circonstance, d'anciens amis de Vitellius, qui étaient venus chercher un asile en Afrique, firent quelques tentatives auprès de Pison. Ils lui représentèrent la fidélité chancelante des Gaules, la révolte déclarée de la Germanie, ses propres dangers, tout à craindre pour lui dans la paix, et plus de sûreté dans la guerre. Il n'est pas dit si Pison prêta l'oreille à ces discours : mais Mucien résolut de le prévenir ; et sur de si faibles présomptions, il fit partir un centurion chargé de l'ordre de le tuer.

Cet ordre ne fut pas tenu si secret, qu'un colonel de cavalerie attaché à Pison n'en eût quelques lumières. Cet officier passe la mer, arrive avant le centurion, et instruit Pison de tout. Il le presse de se révolter, en lui citant l'exemple de Calpurnius Galerianus, son cousin et son gendre, qui venait d'être mis à mort. [Une seule voie de salut vous est ouverte, lui dit-il : c'est de tout oser. Vous avez seulement à délibérer si vous prendrez ici sur-le-champ les armes, ou s'il vaut mieux que vous passiez en Gaule, et que vous alliez vous offrir pour chef aux armées sur le Rhin, qui tiennent encore par le cœur à Vitellius.](#) Pison ne se laissa point ébranler par ces représentations, et il se détermina à attendre l'événement.

Cependant le centurion envoyé par Mucien entre dans le port de Carthage : et dès qu'il fut débarqué, il élève la voix, comme chargé d'apporter à Pison la nouvelle de son élévation à l'empire ; il fait des vœux pour sa prospérité, et il invite à se joindre à lui tous ceux qu'il rencontre, et qu'une proclamation si étrange et si imprévue remplissait d'étonnement. La populace s'attroupe, et, habituée à la flatterie, indifférente pour le vrai ou pour le faux, elle court à la place, et appelle Pison avec de grands cris d'une joie tumultueuse. Le proconsul, averti d'avance, et d'ailleurs homme qui savait se posséder, ne sortit point, ne se livra point à la faveur d'une multitude inconsidérée : mais il fit entrer le centurion, et, l'ayant interrogé, lorsqu'il eut su de lui la vérité, il le fit exécuter publiquement, moins dans l'espérance de sauver sa vie, que pour satisfaire sa juste colère. Contre un meurtrier de profession qui avait déjà tué Clodius Macer en Afrique sous Galba. Il rendit ensuite une ordonnance par laquelle il improuvait sévèrement la licence que s'étaient donnée les habitants de Carthage. Du reste il

se tint enfermé dans son palais, ne remplissant pas même les fonctions ordinaires de sa charge, parce qu'il voulait éviter toute occasion de trouble et de mouvement parmi le peuple.

J'ai observé ailleurs que depuis Caligula la légion que les Romains tenaient en Afrique n'obéissait plus au proconsul, mais à un lieutenant de l'empereur. Celui qui occupait alors ce poste se nommait Valérius Festus, homme ambitieux, indigent à cause des folles dépenses de sa jeunesse, et susceptible d'inquiétude dans les circonstances où se trouvaient les affaires, parce qu'il était allié de Vitellius. Si par ces motifs il se porta à des pensées de révolte dont il s'ouvrit à Pison, ou si au contraire il résista aux tentatives par lesquelles Pison le sonda, c'est ce qui est demeuré incertain, parce que nul n'avait été admis à leurs conférences secrètes, et qu'après la mort de Pison Festus eut toute liberté de charger celui qu'il avait tué.

Quoi qu'il en soit, il n'eut pas plus tôt appris l'émotion de la populace de Carthage et le supplice du centurion, qu'il envoya des cavaliers pour tuer le proconsul. Ils vinrent en diligence, et, de grand matin, avant que le jour fût bien décidé, ils entrent avec violence dans le palais de Pison, l'épée nue à la main. La plupart ne le connaissaient pas, ayant été choisis à dessein entre les naturels du pays et les Maures, parce que Festus se fiait mieux pour une pareille exécution à des étrangers qu'à des Romains. Arrivés près de la chambre, ils rencontrèrent un esclave, qu'ils sommèrent de leur faire connaître Pison, et le lieu où il était. L'esclave eut assez de générosité pour répondre qu'il était Pison, et sur-le-champ il fut égorgé. Mais en sacrifiant sa vie, il ne sauva pas celle de son maître. Car à la tête des meurtriers marchait un chef qu'il n'était pas possible de tromper, Bébius Massa, l'un des intendants de l'Afrique, qui faisait dès lors l'essai de l'horrible métier qu'il exerça cruellement sous Domitien, en se rendant l'instrument de la perte des plus honnêtes gens.

Lorsque Festus, qui était resté à Adrumète, fut informé de l'exécution de ses ordres, il courut à sa légion, et il fit mettre aux fers le préfet du camp Cétronius Pisanus, qu'il accusa de complicité avec Pison. pour avoir un prétexte de satisfaire contre lui sa haine personnelle. Il distribua aussi à plusieurs centurions et soldats des peines et des récompenses, sans aucun égard aux mérites, mais dans le dessein de faire du bruit, et pour donner lieu de croire qu'il avait étouffé par sa vigilance une guerre naissante.

Il apaisa ensuite les discordes qui s'étaient allumées entre ceux d'Oëa<sup>1</sup> et de Leptis, et dans lesquelles les plus faibles, c'est-à-dire ceux d'Oëa, avaient intéressé les Garamantes. Un détachement de troupes réglées eut bientôt chassé ces barbares, qui ne savaient que piller, et rétablit la paix entre les sujets de l'empire.

Pendant que tout ceci se passait en Afrique et à Rome, Vespasien était à Alexandrie, où l'avait amené, comme je l'ai dit, le dessein d'affamer l'Italie, qui ne subsistait que par les bleds étrangers. Il n'eut pas besoin de recourir à ce moyen, qui avait en soi quelque chose d'odieux. En arrivant en Égypte, il apprit la victoire remportée par Antonius Primus à Crémone, et peu de temps après il reçut la nouvelle de la mort de Vitellius par plusieurs voies différentes. Car, quoique l'on fût dans la saison de l'hiver, il partit de Rome non seulement des

---

<sup>1</sup> Les trois villes Oëa, Leptis, et Sabrata, avec leurs territoires, composaient le petit pays appelé *Tripolis*, c'est-à-dire, le *pays des trou villes*. La ville de Tripoli en a tiré son nom.

courriers, mais un grand nombre de personnes de tout ordre et de tout état, qui risquèrent une navigation périlleuse, pour s'acquérir le mérite d'être des premières à annoncer au nouveau prince qu'il n'avait plus de rival, et que la capitale de l'empire reconnaissait ses lois. Son premier soin fut de ravitailler Rome soumise à son pouvoir. Par ses ordres se mirent sur-le-champ en mer les meilleurs vaisseaux qu'il y eût dans le port d'Alexandrie, chargés de bleds. Le secours vint à temps. Rome n'avait plus de vivres que pour dix jours, lorsque arrivèrent les provisions envoyées par Vespasien.

Ce prince reçut aussi à Alexandrie des ambassadeurs de Vologèse, qui venait lui offrir quarante mille hommes de cavalerie de la part du roi des Parthes. C'était une belle et glorieuse situation, que de se voir prévenu par des offres si magnifiques, et de n'en pas avoir besoin. Vespasien témoigna sa reconnaissance à Vologèse, lui notifia la paix rétablie dans l'empire romain, et l'exhorta à envoyer une ambassade au sénat.

Au milieu de tant de prospérités, la conduite de son jeune fils le chagrinait. Domitien abusait de la fortune avec une audace qui annonçait tout ce qu'il devint dans la suite. Il se livrait à la débauche la plus outrée : les adultères ne lui coûtaient rien, et il enleva à Elius Lamia Domitia, sa femme, fille de Corbulon, qu'il garda d'abord sur le pied de maîtresse, et qu'il épousa dans la suite. Ambitieux, autant que déréglé dans ses mœurs, il se serait attribué, si l'on n'y eût mis ordre, toute l'autorité. En un seul jour il distribua plus de vingt emplois de la ville et des provinces, en sorte que Vespasien lui écrivit : **Je vous remercie de ce que vous ne m'avez point encore envoyé de successeur, et de ce que vous voulez bien me laisser jouir de l'empire.**

Titus fit preuve à ce sujet d'un excellent naturel. Il avait accompagné Vespasien à Alexandrie ; et en prenant congé de lui pour aller, suivant ses ordres, achever la guerre contre les Juifs, il le pria de ne point ajouter une entière foi aux rapports par lesquels œ l'aigrissait contre son fils, et de réserver une oreille pour un si cher accusé. Il lui représenta **que ni les années ni les flottes n'étaient d'aussi fermes appuis pour les princes que le nombre de leurs enfants ; que les amis changeaient souvent selon les temps et les circonstances ; que la passion ou les préventions les refroidissaient, les détachaient, les faisaient passer dans le parti contraire ; au lieu que le sang formait des liaisons indissolubles, surtout parmi les princes, dont les prospérités se communiquent même aux étrangers, mais dont les disgrâces sont surtout partagées par ceux qui leur appartiennent de plus près. Il ajouta qu'il était impossible que les frères véussent en bonne intelligence, si leur père ne leur donnait le ton et l'exemple.** Vespasien, charmé du bon cœur de Titus, mais sachant à quoi s'en tenir avec Domitien, se contenta de répondre à son fils aîné qu'il l'exhortait à continuer de se bien conduire et à soutenir la gloire des armes romaines ; que, pour lui, il se chargeait du soin de maintenir la paix dans l'état et dans sa famille.

Vespasien séjourna quelques mois à Alexandrie, attendant les vents réglés qui soufflent au commencement de la belle saison. Il avait encore un autre motif de ne se point hâter : il ne comptait pas que le siège de Jérusalem dût longtemps retenir Titus, son fils, et son plan était, après la prise de cette ville, de l'emmener à Rome avec lui. Pendant ce temps, il ne se fit pas beaucoup aimer des Alexandrins. Ils estimaient la magnificence, et Vespasien avait un goût décidé pour la simplicité ; ils s'étaient flattés de recevoir de lui quelque gratification, parce qu'ils l'avaient les premiers reconnu pour empereur ; et au contraire, comme il aimait l'argent, il les fatiguait par des impositions, ou nouvelles, ou

levées avec une nouvelle rigueur. Les Alexandrins s'en vengèrent et cherchèrent à le piquer par des brocards : mais le ciel, si nous en croyons les écrivains du - paganisme, l'illustra par des miracles.

Deux hommes du peuple, l'un presque aveugle, l'autre affaibli d'une main dont il ne pouvait se servir, s'adressèrent à lui, comme avertis par le dieu Sérapis, qui, entre autres attributs dont le décorait la superstition égyptienne, passait pour le dieu de la médecine, que l'empereur les guérirait, l'un en appliquant sa salive sur ses yeux malades, l'autre en lui pressant la main avec son pied. Vespasien, très éloigné du faste et de la forfanterie, se moqua d'eux d'abord et rejeta bien loin de lui une pareille proposition : ensuite, ébranlé par leurs instances, encouragé par la flatterie, il les fit visiter par les médecins. Le rapport des médecins lui donna de l'espérance. Ils dirent que, dans celui qui se plaignait de ne point voir, les organes de la vision n'étaient point détruits ; que la main de l'autre avait souffert une espèce de luxation qu'une pression forte pouvait corriger. A ces observations fournies par leur art ils joignirent le langage de cour, c'est-à-dire l'adulation. *Telle est peut-être, disaient-ils, la volonté des dieux, que le prince soit reconnu manifestement le ministre de leurs bienfaits envers l'humanité. Après tout, la guérison manquée sera la honte de ces misérables ; exécutée, elle tournera à la gloire de l'empereur.* Vespasien se laissa enivrer par ces discours ; et ne croyant rien impossible à sa fortune, d'un air de confiance, il ordonna qu'on lui amenât les malades en présence d'une grande multitude de peuple, que l'attente de l'événement tenait en suspens ; il fit les opérations qui lui étaient prescrites, et le succès répondit : sur-le-champ le jour fut rendu à l'aveugle, et l'usage de la main à l'estropié. Tacite, pour confirmer la vérité de son récit, ajoute que du temps qu'il écrivait, c'est-à-dire sous Trajan, ceux qui avaient été témoins du fait persistaient à l'attester, quoique aucun intérêt ne pût les porter au mensonge.

Il est peut-être difficile de se refuser à ce témoignage, soutenu de celui de Suétone et de Dion. Mais nous devons soigneusement observer que les maux guéris par Vespasien n'étaient point incurables de leur nature, et que, par conséquent, il est permis de penser que leur cure n'excédait point la puissance du démon. On ne peut douter que l'établissement du christianisme, qui détruisait son empire, n'alarmât étrangement ce prince de ténèbres. Il tâchait donc d'obscurcir par des faits qui eussent quelque chose de surprenant l'éclat des vrais miracles opérés par Jésus-Christ, par les apôtres et par leurs disciples. Ici l'affectation d'employer la salive est visiblement copiée d'après la guérison miraculeuse de l'aveugle-né.

Les deux merveilles que j'ai racontées ne sont pas les seules qui aient illustré le séjour de Vespasien à Alexandrie. On en ajoute une troisième, mais qui n'est pas de la même importance, ni également autorisée. On dit que, pendant que Vespasien était dans le temple de Sérapis, pour consulter l'oracle du Dieu, en se retournant il aperçut un des premiers de l'Égypte, nommé Basilide, que la maladie retenait actuellement à plus de vingt-cinq lieues de distance. Comme le nom de Basilide vient d'un mot grec qui signifie Roi, on jugea que le Dieu, par cette apparition miraculeuse, donnait sa réponse, et assurait l'empire à Vespasien. Il est aisé de sentir combien tout cela est frivole. Je ne trouve dans ce récit qu'une merveille absurde, et sans preuve comme sans utilité.

D'Alexandrie Vespasien envoya ses ordres à Rome pour le rétablissement du Capitole, et il chargea de l'intendance de l'ouvrage L. Vestinus, simple chevalier romain, mais d'une considération qui l'égalait aux plus illustres sénateurs.

Vestinus commença par assembler les aruspices, qui, après avoir consulté les entrailles des victimes, déclarèrent qu'il fallait jeter dans des marais les décombres de l'ancien temple, et rebâtir le nouveau sur l'ancien terrain, en conservant les mêmes alignements, la même distribution et le même plan, parce que les dieux n'y voulaient aucun changement. Tacite<sup>1</sup> raconte en détail les cérémonies qui furent observées lorsque l'on posa la première pierre ; et les lecteurs curieux de l'antiquité ne seront pas fâchés de trouver ici cette description.

Le vingt-un juin, le jour étant clair et serein, on environna d'une enceinte de rubans et de couronnes tout l'espace destiné au temple. La marche s'ouvrit par une troupe de soldats que l'on avait choisis avec l'attention superstitieuse de n'admettre que ceux dont les noms étaient d'une heureuse signification : ils portaient à la main des branches d'arbres réputés heureux. Venaient ensuite les vestales, accompagnées de deux chœurs de jeunes enfants de l'un et de l'autre sexe, qui avaient tous père et mère encore vivants. Elles arrosèrent le terrain d'une aspersion d'eau pure puisée dans des ruisseaux, dans des sources, dans des rivières. Comme Vespasien et Titus, alors consuls, étaient absents, aussi bien que Domitien, préteur de la ville, qui, ainsi que nous le dirons bientôt, était parti avec Mucien pour la guerre de Civilis, Helvidius Priscus, se trouvant à la tête du collège des préteurs, présida en cette qualité à la cérémonie : assisté du pontife Plautus Élianus, il offrit un sacrifice solennel, et répandit sur le gazon les entrailles des victimes, adressant une prière à Jupiter, à Junon, à Minerve, et à tous les dieux protecteurs de l'empire, pour leur demander qu'ils accordassent un heureux succès à l'entreprise commencée, et que par leur puissance divine ils élevassent et fissent parvenir à sa juste hauteur l'édifice dont la piété des hommes jetait les fondements. Après avoir prononcé cette prière, il toucha de la main les rubans attachés à l'extrémité des cordes dont on avait lié une grosse pierre. Alors les autres magistrats, les prêtres et un grand nombre de sénateurs, de chevaliers, de gens du peuple, prirent les cordes ; et pleins de joie et d'ardeur, s'efforçant à l'envi, ils tirèrent la pierre jusqu'au lieu où les ouvriers devaient la recevoir pour la placer. Chacun s'empressa de jeter dans les fondations des pièces d'or et d'argent, et de la mine de différents métaux, telle qu'on la tire de la terre, avant qu'elle ait éprouvé l'action du feu. Les aruspices, recommandèrent de ne point profaner l'édifice en y employant des matériaux qui eussent eu auparavant une autre destination. On donna plus de hauteur au bâtiment. C'est le seul changement que l'on crut n'être pas interdit par la religion, et le seul mérite qui avait manqué à la magnificence de l'ancien temple.

Ce que nous avons de Tacite ne nous fournit plus d'autres événements sur le règne de Vespasien que la fin de la guerre de Civilis et le commencement de celle des Juifs. Je vais reprendre le premier de ces deux grands faits à l'endroit où je l'ai laissé.

---

<sup>1</sup> TACITE, *Histoires*, IV, 54.

## § II. Les Gaulois se préparent à se révolter, et à se joindre à Civilis.

La nouvelle de la mort de Vitellius portée en Germanie y augmenta la fureur de la guerre et les forces des rebelles. Civilis, renonçant à la dissimulation dont il avait usé jusqu'alors, se déclara ouvertement ennemi du nom romain. Les légions affectionnées à la mémoire de Vitellius étaient dans la disposition de subir plutôt une servitude étrangère que d'obéir à Vespasien. Les Gaulois, dès longtemps ébranlés par les manœuvres de Civilis, éclatèrent enfin, lorsque de frivoles espérances vinrent fortifier leur penchant à la révolte.

Le bruit s'était répandu en Gaule que les Sarmates et les Daces faisaient des courses en Pannonie et en Mœsie, et qu'ils assiégeaient dans ces deux provinces les quartiers d'hiver des légions. Le bruit n'était pas sans fondement ; et même Fonteius Agrippa, laissé par Mucien pour commander dans la Mœsie, périt dans un combat contre les Barbares<sup>1</sup>. Mais ce ne fut pour eux qu'un avantage passager. Bientôt les Romains, reprenant la supériorité, les rechassèrent au-delà du Danube. Cependant les premiers succès de ces nations ennemies de Rome avaient fait leur impression sur l'esprit des Gaulois, chez qui l'on débitait en même temps de semblables nouvelles touchant la Grande-Bretagne ; et ils en concluaient que partout les Romains étaient aussi maltraités et aussi humiliés que dans la Germanie. Mais rien ne les persuada tant de la ruine prochaine de l'empire romain que l'incendie du Capitole. Ils se forgeaient sur cet événement de flatteuses chimères. Ils disaient que leurs ancêtres avaient pris la ville de Rome, mais que, la demeure du grand Jupiter s'étant alors maintenue saine et entière, l'empire avait subsisté ; au lieu que maintenant la colère céleste s'était manifestée, en livrant aux flammes le dépôt et le gage des destinées de l'empire. Leurs Druides nourrissaient en eux de folles visions, en leur promettant la conquête de l'univers. Enfin les Gaulois s'autorisaient d'un prétendu consentement d'Othon, qui, disaient-ils, n'avait obtenu l'appui des premiers de la Gaule contre Vitellius que sous la condition expresse qu'il leur serait permis de ne pas manquer l'occasion de se remettre en liberté, si les maux des guerres civiles, venant à se perpétuer, abattaient les forces de l'empire romain.

Animés par des motifs si solides, les Gaulois prirent leurs dernières mesures de rébellion aussitôt après la mort d'Hordéonius Flaccus. Alors les négociations se poussèrent avec vivacité entre Civilis et Julius Classicus, né dans le pays de Trèves, et colonel d'un régiment de cavalerie de sa nation au service des Romains. Classicus était distingué entre tous ses compatriotes par son crédit et par sa naissance, qu'il tirait des anciens rois de la contrée. Il comptait une longue suite d'ancêtres qui s'étaient rendus illustres dans la paix et dans la guerre ; mais il se faisait surtout honneur d'être, par son origine, plutôt ennemi des Romains que leur allié. A Classicus se joignirent Julius Tutor et Julius Sabinus, l'un de Trèves, l'autre Langrois. Tutor avait été chargé par Vitellius de garder la rive du Rhin : Sabinus, esprit vain et léger, se disait issu de Jules-César, à qui il prétendait que sa bisaïeule avait plu dans le temps que ce conquérant faisait la guerre dans les Gaules ; et il se glorifiait beaucoup d'être descendu par un adultère de celui qui avait subjugué sa patrie.

---

<sup>1</sup> FLAVIUS JOSÈPHE, *Guerre des Juifs*, VII, 22.

Ces trois chefs travaillèrent, chacun de leur côté, à sonder par des entretiens secrets tous ceux qu'ils crurent capables d'entrer dans leurs vues, et de leur être utiles pour l'exécution. Lorsqu'ils se virent un nombre considérable de partisans, ils les rassemblèrent à Cologne et tinrent conseil avec eux dans une maison particulière ; car les magistrats et le gros des habitants de cette ville étaient affectionnés aux Romains. Il y eut pourtant quelques Ubiens et quelques Tongriens qui entrèrent dans la conspiration. Mais ceux de Trèves et de Langres en faisaient la principale force.

La délibération ne fut pas longue. Tous ceux qui composaient l'assemblée, pleins de feu et d'ardeur, s'écrient à l'envi que jamais l'occasion ne fut si belle d'affranchir la Gaule du joug d'une domination étrangère ; que la rage de la discorde possédait le peuple romain ; qu'ils voyaient les légions s'entre-détruire, l'Italie ravagée, la ville de Rome prise tout récemment par ses propres citoyens ; que toutes les années avaient chacune sur les bras une guerre qui les occupait ; qu'il fallait commencer par fermer les passages des Alpes, et que, quand les Gaulois auraient bien établi leur liberté, ils verraient dans quelles bornes ils voudraient renfermer leur noble audace. Il n'y eut donc ni difficulté ni partage sur la résolution de se révolter.

On se déterminait moins aisément sur le parti que l'on devait prendre par rapport aux restes des légions romaines sur le Rhin. Plusieurs voulaient que l'on fit main-basse sur les troupes séditeuses, infidèles, souillées du sang de leurs chefs ; ceux qui avaient plus de circonspection représentèrent qu'il était à craindre que l'on n'augmentât leur courage en les portant au désespoir. Ce motif prévalut. Il fut arrêté que l'on se contenterait de tuer les commandants, et que, pour les soldats, il fallait s'attacher à les gagner ; que le souvenir de leurs crimes et l'espérance de l'impunité les rendraient plus traitables, et qu'il serait aisé de s'en faire des alliés.

Tel fut le résultat du premier conseil tenu par les chefs des rebelles. Ils envoyèrent des gens affidés dans les différentes parties de la Gaule pour y soulever les peuples, pendant qu'eux-mêmes ils confinaient de garder les dehors de l'obéissance, afin de mieux tremper Vocula, et de choisir le moment pour le surprendre.

Ce commandant fut pourtant averti de la conspiration ; mais il était hors d'état de se faire craindre, parce qu'il n'avait que des légions réduites à un petit nombre de combattants, et sur la fidélité desquelles il ne pouvait pas compter. Se trouvant donc entre des soldats dont il se défiait et des ennemis cachés, il crut devoir user de dissimulation et se défendre par les mêmes voies dont on se servait pour l'attaquer.

Étant veau à Cologne, il y vit arriver peu après Claudius Labéo, qui, relégué, comme je l'ai dit, dès les commencements des troubles dans le pays des Frisons par Civilis, avait corrompu ses gardes, et, plein de ressentiment, se faisait fort, si on lui donnait un petit corps de troupes, de ramener à l'alliance romaine la plus glorieuse partie de la nation des Bataves. Il promettait plus qu'il ne pouvait tenir. Quoique Vocula lui eût accordé le détachement qu'il demandait, il ne réussit qu'à



se faire suivre d'un petit nombre de Nerviens et de Bétasiens<sup>1</sup> ; et ses exploits se réduisirent à des courses furtives sur les Caninéfates.

Vocula ne tarda pas à éprouver les tristes effets de la trahison qui se préparait depuis si longtemps. Il se laissa persuader par les chefs des Gaulois de marcher à Civilis, qui assiégeait toujours *Vetera*. Lorsqu'il en fut peu éloigné, Classicus et Tutor se détachèrent sous prétexte d'aller reconnaître l'ennemi ; et ils conclurent leur traité avec les Germains. En conséquence ils se séparèrent des légions et se firent un camp à part.

Vocula leur reprocha vivement leur perfidie, et, prenant le ton de hauteur, il les avertissait de ne pas croire que la puissance romaine, malgré les divisions des guerres civiles, pût être impunément méprisée par les peuples de Trèves et de Langres. Il nous reste, disait-il, des provinces fidèles, des armées victorieuses, la fortune de l'empire, et la protection des dieux vengeurs des traités violés : notre indulgence vous a gâtés. Jules-César et Auguste connaissaient mieux le caractère des Gaulois. La mollesse de Galba et la diminution des tributs vous ont inspiré la hardiesse de vous révolter. Lorsque vous serez battus et dépouillés, vous redeviendrez nos amis. Les rebelles avaient pris leur parti ; et Vocula, voyant que ses plaintes et ses menaces étaient méprisées, rebroussa chemin et se retira à Nuys. Les Gaulois vinrent se camper dans une plaine à deux milles des Romains.

Là se trama une négociation infâme et inouïe ; et par promesses, par argent distribué entre les centurions et les soldats, une armée romaine se laissa persuader de prêter serment à une puissance étrangère, et de sceller un engagement si honteux par la mort ou la captivité de ses commandants. Dans une circonstance si périlleuse, plusieurs conseillaient à Vocula de se sauver par la fuite. Mais il était d'une intrépidité à toute épreuve, comme je l'ai remarqué ; et préférant le parti de la hardiesse, il rassembla ses soldats, et leur parla en ces termes :

Jamais en vous haranguant je n'ai été ni plus inquiet sur ce qui vous regarde, ni plus tranquille sur mon propre sort ; car la conspiration contre ma vie est une nouvelle que j'apprends avec joie. Au milieu de tant de maux, la mort n'a rien pour moi que de consolant. Au contraire, votre situation me pénètre de compassion et de honte, lorsque je vois que l'on ne se prépare point à employer contre vous la force et les armes (c'est le droit de la guerre), mais que Classicus se flatte d'attaquer par vos bras le peuple romain, et qu'il vous enrôle au service des Gaulois.

Si la fortune et le courage nous abandonnent aujourd'hui, avons-nous aussi perdu la mémoire de tant d'exemples de vertu que nous fournit l'antiquité ? Avons-nous oublié combien de fois les légions romaines ont mieux aimé périr que de lâcher pied devant l'ennemi ? Souvent même nos alliés ont souffert la ruine entière de leurs villes, et se sont précipités dans les flammes, avec leurs femmes et leurs enfants, sans autre récompense que la gloire de la fidélité. Actuellement, les légions enfermées à *Vetera* supportent la disette et toutes les misères d'un siège, et ne se laissent ébranler ni par promesses ni par menaces ; et nous, rien ne nous manque : hommes, armes, bons retranchements, munitions de guerre

---

<sup>1</sup> Les Bétasiens habitaient une partie du pays que nous appelons aujourd'hui le Brabant. Le village de Béets, non loin de Halle en Brabant, semble retenir un vestige du nom de ces peuples.

et de bouche, nous avons tout en abondance. Nous nous sommes même trouvé assez d'argent pour vous faire tout récemment une largesse, qui, soit que vous vous en croyiez redevables à Vespasien ou à Vitellius, au moins vous vient d'un empereur romain. Vainqueurs en tant de guerre, si vous craignez de combattre en bataille rangée contre un ennemi que vous avez mis en fuite à Gelduba, à Vetera, c'est une indignité. Mais dans ce cas même vous avez des murs, des remparts, derrière lesquels vous pouvez traîner les affaires en longueur, jusqu'à ce que vous receviez du secours des provinces voisines.

Je veux que je vous aie donné lieu d'être mécontents de moi, et de me rebuter pour chef, mais n'avez-vous pas des lieutenants-généraux, des tribuns, en un mot un centurion, un soldat, à qui vous déférez le commandement ? au lieu de vouloir qu'à la honte éternelle du nom que vous portez, il soit publié dans tout l'univers que vous aurez prêté votre ministère à Civilis et à Classicus pour faire la guerre à l'Italie. Quoi ! si les Germains et les Gaulois vous mènent au pied des murs de Rome, livrez-vous l'assaut à votre patrie ? L'idée d'un tel forfait me remplit d'horreur : vous monterez donc la garde devant la tente de Tutor ! Un Batave donnera le signal du combat ! Vous serez employés comme recrues pour compléter des corps de troupes de Germains ! A quoi aboutiront enfin tant d'indignités mêlées de crimes ? Lorsque des légions romaines seront rangées en bataille contre vous, quel sera le parti que vous prendrez ? Alors, ajoutant trahison sur trahison, et déserteurs de vos nouveaux amis, ou bien flottant entré les deux serments contraires par lesquels vous vous trouverez liés, vous deviendrez l'exécration des dieux et des hommes.

Grand Jupiter, en l'honneur duquel, pendant une durée de plus de huit siècles, nous avons solennisé tant de triomphes ; Quirinus, père et fondateur de la ville de Rome, je vous invoque en ce moment s'il ne vous a pas été agréable que je conservasse ce camp exempt de tache et d'opprobre, au moins ne souffrez pas qu'il soit souillé par un Tutor et un Classicus. Préservez les soldats romains du crime, ou, sans leur en faire porter la peine, inspirez-leur un prompt repentir.

Un discours si véhément produisit peu d'effet. Quelques mouvements passagers de crainte et de honte en furent l'unique fruit ; et Vocula, ayant perdu toute espérance, voulait se tuer lui-même. Ses affranchis et ses esclaves l'en empêchèrent : en quoi ils ne lui rendirent d'autre service que de le réserver à la vengeance de Classicus, qui l'envoya massacrer par un déserteur romain, nommé Emilius Longinus. Pour ce qui est des deux autres lieutenants-généraux, Hérennius et Numisius, on se contenta de les mettre dans les chaînes.

Après ces préliminaires, Classicus, précédé de licteurs et vêtu en général romain, entra dans le camp. Malgré toute son audace, ce qu'il faisait lui paraissait à lui-même si étrange, qu'il ne put trouver des paroles pour haranguer les troupes, et il récita simplement la formule du serment. Les soldats des légions jurèrent qu'ils combattraient fidèlement pour l'empire des Gaulois. Classicus éleva aux premiers grades de la milice le meurtrier de Vocula. Les autres du service desquels il s'était aidé pour amener les choses au point où elles étaient furent récompensées à proportion de la part qu'ils avaient prise à un si indigne et si lâche ministère.

Ce grand succès des rebelles eut pour eux les suites les plus brillantes, et les rendit maîtres de toute la province et de toutes les troupes que les Romains y tenaient. Tutor, s'étant présenté devant Cologne avec des forces considérables, contraignit les habitants de prêter le même serment que les légions du camp de Nuys. Il l'exigea et le reçut pareillement de tout ce qu'il y avait de soldats du

côté de Mayence et sur le Haut-Rhin. Les officiers qui le refusèrent furent ou tués ou chassés.

Restait le camp de *Vetera*, où les légions assiégées avaient supporté jusque-là les plus affreuses extrémités de la disette. Après avoir mangé leurs bêtes de somme, leurs chevaux de guerre, et même les animaux dont la nature a horreur, et à l'usage desquels la seule nécessité peut réduire, ils s'étaient vus obligés de recourir aux herbes qui pointaient entre les pierres, aux feuillages naissants, au jeune bois ; enfin toutes sortes d'aliments, usités et inusités, leur manquaient. Dans cet état, Classicus leur dépêcha les plus corrompus et les plus lâches de ceux qui s'étaient soumis, pour leur offrir le pardon, s'ils s'accommodaient aux circonstances, et leur déclarer qu'autrement ils ne devaient s'attendre qu'à périr misérablement par le fer ou par la faim. Ces dignes députés alléguèrent pour dernier motif leur propre exemple. Les assiégés hésitèrent quelque temps entre le devoir et les maux extrêmes qu'ils souffraient, entre la gloire et la honte. Qui commence à délibérer en pareil cas est bientôt rendu. Ils se déterminèrent à déshonorer par une conclusion honteuse le courage et le mérite de leur belle défense, et ils envoyèrent une députation à Civilis pour lui demander la vie. On refusa de les écouter, jusqu'à ce qu'ils eussent juré fidélité à l'empire des Gaulois. Après qu'ils se furent liés par cet indigne serment, Civilis leur promit la vie sauve, et la liberté de sortir en armes de leur camp : mais il s'en réserva pour lui et pour les siens tout le butin, et il y fit sur-le-champ entrer des troupes qui avaient ordre de retenir l'argent, les valets et les bagages.

Cette capitulation si honteuse fut encore mal observée. Les Germains qu'on leur avait donnés pour escorte les attaquèrent à cinq milles de *Vetera*. Quoique surpris, les Romains se mirent en défense. Les plus braves se firent tuer sur la place : plusieurs, s'étant dispersés par la fuite, furent poursuivis et massacrés ; les autres s'en retournèrent au camp et portèrent leurs plaintes à Civilis, qui blâma les Germains et leur reprocha leur perfidie. S'il parlait sincèrement, ou s'il se cherchait qu'à garder les dehors, c'est ce que Tacite se décide point. Mais la conduite que tint ce Batave à l'égard des malheureux restes des légions romaines rend sa foi plus que suspecte ; car après avoir pillé le camp, il y mit le feu, et tous ceux qui s'étaient sauvés du combat périrent dans les flammes.

Civilis, qui, suivant un usage reçu parmi les nations barbares, avait fait vœu, au commencement de la guerre, de laisser croître ses cheveux, crut son vœu accompli, lorsqu'il eut détruit les légions de *Vetera*, et il rasa sa chevelure. On lui impute d'avoir fait faire à son fils encore en bas âge l'essai inhumain de ses premières armes, de ses flèches, de ses traits, sur des prisonniers romains, qui lui servaient de but. Ce serait une horrible cruauté.

Il est remarquable que Civilis fut attentif à ne point s'engager lui-même, et à n'engager aucun Batave envers les Gaulois, par la prestation du serment que l'on exigeait des Romains. Il se réservait ses droits et ses prétentions : et s'il lui fallait un jour entrer en contestation avec les Gaulois pour l'empire, il comptait bien que les forces des Germains et l'éclat de sa réputation personnelle lui feraient aisément emporter la préférence.

Il fit hommage de sa victoire à la prétendue prophétesse Velléda, qui l'avait prédite. J'ai parlé ailleurs de cette fille érigée en déesse par la superstition des Germains, et dont le nom déjà célèbre acquit un nouveau crédit par une prédiction que l'événement avait si pleinement vérifié. Civilis lui envoya donc les prémices des dépouilles des Romains, et un prisonnier d'importance, Mummius Lupercus, commandant de l'une des légions détruites à *Vetera*. Mais ceux qui

étaient chargés de le conduire le tuèrent en chemin. Le vainqueur accorda la vie à un petit nombre de centurions et de tribuns nés dans la Gaule, et qui devenaient ainsi un gage de l'alliance entre les deux nations. Il renversa et brûla les quartiers d'hiver des cohortes, des troupes de cavalerie, des légions, excepté ceux qui étaient situés à Mayence et à Vindonissa<sup>1</sup>.

La treizième légion, qui était restée à Nuys, depuis qu'elle avait trahi Vocula pour se soumettre aux Gaulois, reçut ordre de se transporter à Trèves, et on lui fixa le jour du départ. Pendant l'espace de temps qui s'écoula jusqu'à ce jour, les soldats furent agités de diverses pensées. Les lâches craignaient la mort, se rappelant l'exemple des légions de *Vetera*, qui avaient été taillées en pièces par leur escorte. Ceux qui avaient plus de sentiment étaient frappés de la honte de leur état. *Quelle marche, se disaient-ils les uns aux autres, que celle que nous avons à faire ? Qui nous conduira ? Qui sera à notre tête ? Nous ne sommes plus qu'un troupeau d'esclaves, dont la vie et la mort dépendent de la volonté de maîtres orgueilleux.* D'autres, sans s'embarrasser de l'infamie, songeaient à emporter sûrement leur argent, et tout ce qu'ils possédaient de plus précieux. Quelques-uns préparaient leurs armes, comme s'il se fût agi d'aller au combat.

Pendant qu'ils se tourmentaient de ces soins et de ces inquiétudes, arriva le moment du départ, plus triste encore qu'ils ne s'y étaient attendus. Car au dedans des retranchements le spectacle de leur ignominie frappait moins les yeux : la plaine et le grand jour les mirent en évidence. Les images des Césars arrachées ; les drapeaux sales et négligés, dont la difformité paraissait encore davantage par le contraste avec les brillantes enseignes des Gaulois ; une longue file marchant en silence, et représentant comme un lugubre aspect de funérailles. Le chef qu'on leur avait donné pour les conduire avait un œil crevé, la physionomie féroce, et le caractère y répondait.

Arrivés à Bonn, ils furent joints par une autre légion, qui, en doublant leur nombre, augmenta la honte dans la même proportion. Et comme le bruit de cet événement s'était répandu dans le pays, ceux qui peu auparavant tremblaient au nom des Romains accouraient des campagnes voisines pour voir passer les légions captives, et jouissaient avidement d'un spectacle inespéré. On peut juger combien leurs insultes étaient amères pour ceux qui en étaient l'objet. Un grand corps de cavalerie picentine ne put les supporter, et, méprisant les menaces et les promesses de celui qui conduisait la marche, ils s'en allèrent à Mayence. Sur le chemin ils rencontrèrent le meurtrier de 'Simula, et le percèrent de traits, donnant ainsi le premier gage du retour à leur devoir. Les légions continuèrent leur route, et vinrent camper devant Trèves.

Civilis et Classicus, enflés de leurs succès, délibérèrent s'ils livreraient au pillage la ville de Cologne. Le goût de la cruauté et l'avidité du butin les y portaient : la politique les retenait. Ils sentaient que, fondant un nouvel empire, rien ne leur était plus utile que la réputation de clémence. D'ailleurs un motif de reconnaissance agit sur le cœur de Civilis, dont le fils, s'étant trouvé à Cologne dans les commencements des troubles, n'avait éprouvé de la part des habitants que les traitements les plus favorables.

Mais les nations séparées par le Rhin haïssaient cette ville, dont la puissance et les accroissements rapides leur étaient suspects ; et ils voulaient ou en faire une demeure commune pour tous les Germains, ou la détruire, afin que les Ubiens

---

<sup>1</sup> Windisch, dans la Suisse, au confluent de l'Aar et de la Reuss.

dispersés ne pussent plus leur causer d'inquiétude. Les Tencières notifèrent donc leurs intentions à ceux de Cologne par des ambassadeurs, dont le plus fier et le plus audacieux parla en ces termes : Nous rendons grâce aux dieux de notre commune patrie, et surtout à Mars, le plus grand des dieux, de ce que vous êtes rentrés dans le corps de la nation germanique, et nous vous félicitons d'avoir enfin recouvré une liberté qui vous égale à nous. Car jusqu'à ce jour les Romains nous interdisaient l'usage des fleuves, des terres, et presque du ciel même : ils rompaient tout commerce entre nous, ou, ce qui est plus insupportable encore à des hommes nés pour les armes, nous n'obtenions la permission de conférer et de traiter ensemble que désarmés et presque nus, et observés par des surveillants à l'avidité desquels il fallait payer tribut. Mais afin que notre amitié et notre alliance soient éternelles, voici les conditions que nous sommes chargés de vous proposer. Abattez les murs de votre colonie, qui sont le soutien et l'appui de la servitude. Les animaux même les plus courageux, si on les tient sous une clôture, oublient leur fierté. Massacrez tout ce qu'il y a de Romains dans votre pays. La liberté ne peut compatir avec des maîtres accoutumés à vous tyranniser. Partagez entre vous les biens de ceux qui auront été tués, afin que personne ne puisse séparer sa cause de la cause commune. Qu'il nous soit permis aux uns et aux autres d'habiter et de fréquenter indistinctement les deux rives du fleuve, comme au temps de nos ancêtres. Par le droit de la nature la jouissance du soleil et de la lumière appartient à tous les hommes, et toutes les terres sont aux gens de cœur. Reprenez les mœurs et les coutumes de vos pères, et renoncez à ces plaisirs qui amollissent les courages, et qui servent plus aux Romains que leurs armes pour étendre leurs conquêtes. Redevenus vrais Germains, sans mélange d'un sang étranger, sans aucun reste de servitude, ou vous vous maintiendrez dans l'égalité avec les autres peuples, ou même vous leur commanderez.

Ceux de Cologne prirent du temps pour délibérer : et comme d'une part la crainte de l'avenir les empêchait d'accepter les conditions proposées, et que de l'autre la nécessité présente ne leur permettait pas de les rejeter, ils firent une réponse adroite, qui accordait quelque chose aux Tencières, sans trop les commettre avec les Romains. Ils s'expliquèrent donc en ces termes : Dès qu'il s'est offert à nous une occasion de nous remettre en liberté, nous l'avons saisie avec plus d'empressement que de prudence, dans le désir de nous réunir à vous et aux autres Germains nos frères. Pour ce qui est des murs de notre ville, il est plus raisonnable de les fortifier que de les détruire, pendant que les armées romaines s'assemblent pour venir nous attaquer. Si nous avons parmi nous quelques étrangers venus d'Italie ou des provinces, la guerre les a emportés, ou chacun s'est retiré dans son pays. Quant à ceux qui ont été autrefois ici établis en colonie, et qui se sont alliés avec nous par des mariages, eux et leurs enfants ont cette ville pour patrie : et nous ne vous croyons pas assez injustes pour nous contraindre à massacrer nos pères, nos frères, nos enfants. Nous avons secoué le joug des tributs et des impôts. Nous consentons que les passages du fleuve soient libres, pourvu qu'on ne le passe que de jour et sans armes. C'est une précaution nécessaire, jusqu'à ce que le nouvel état des choses ait pris une consistance. Nous nous en rapportons à l'arbitrage de Civilis et de Velléda, et le traité sera dressé et conclu sous leur autorité.

Cette réponse calma les Tencières on envoya des députés à Civilis et à Velléda, qui approuvèrent le plan proposé par les habitants de Cologne.

Civilis, appuyé de ces nouveaux alliés, entreprit de gagner à son parti les peuples du voisinage, ou de réduire par la force ceux qui voudraient faire résistance. Il

s'empara du pays des Suniciens<sup>1</sup>, et enrôla leur jeunesse, qu'il distribua en cohortes. Comme il se préparait à aller plus loin, Claudius Labéo, suivi de troupes levées tumultuairement parmi les Nerviens, les Tongres et les Bétasiens, vint à sa rencontre, et l'arrêta au pont de la Meuse<sup>2</sup>. Par l'avantage de ce poste, il soutint fièrement le combat, jusqu'à ce que les Germains, ayant passé le fleuve à la nage, vinrent le prendre en queue. En même temps Civilis, soit par un trait d'audace subite, soit qu'il eût auparavant concerté cette démarche, s'avança vers les Tongres, et leur dit en élevant la voix : **Nous n'avons point pris les armes pour acquérir aux Bataves et à ceux de Trèves l'empire sur les nations. Une telle arrogance est bien éloignée de notre pensée. Recevez notre alliance : je suis prêt à passer de votre côté, soit que vous me vouliez prendre pour chef ou pour soldat.** Ce discours adroit fit impression sur la multitude, et déjà les soldats à qui il était adressé remettaient leurs épées dans le fourreau, lorsque Campanus et Juvenalis, qui tenaient le premier rang entre les Tongres, vinrent offrir à Civilis les services de toute la nation. Labéo se sauva avant que d'être enveloppé. Les Bétasiens et les Nerviens suivirent l'exemple des Tongres : et Civilis, grossi des troupes de ces trois peuples, se vit au comble de la gloire et de la puissance : tout pliait devant lui, de gré ou de force.

Mite Sabinus avec ses Langrois ne réussit pas également. Après avoir détruit les monuments de l'alliance avec les Romains, soit tables de bronze ou colonnes, sur lesquelles en étaient gravées les conditions, il avait pris publiquement le nom de César : et comme si ce nom, qu'il usurpait à titre ignominieux, lui eût transmis les grandes qualités du conquérant qui l'avait porté, plein de confiance, il mena contre les Séquanais, alliés fidèles des Romains, une grande multitude de ses compatriotes, mal armés, mal disciplinés. Les Séquanais ne refusèrent pas le combat et restèrent vainqueurs. Sabinus montra autant de timidité dans la disgrâce, qu'il avait fait paraître de présomption dans son état florissant. Il s'enfuit dans une maison de campagne, à laquelle il mit le feu, afin de persuader qu'il y avait péri ; et il alla s'enfoncer dans des grottes souterraines, où il passa neuf années avec la fameuse Epponine, sa femme. Nous parlerons de leurs singulières aventures et de leur triste catastrophe, lorsque le temps en sera venu.

Les nouvelles des grands succès de Civilis, que la renommée enflait encore, donnèrent de vives inquiétudes à Mucien. Il avait fait choix de deux illustres guerriers, Annius Gallus, et Pétilius Cerialis, pour la charge de commander l'un dans la haute, l'autre dans la basse Germanie, et il ne laissait pas de craindre qu'ils ne fussent pas en état de soutenir le poids d'une guerre si importante. Il pensait donc à se transporter lui-même sur les lieux, et à mener avec lui Domitien, qu'il se croyait obligé de garder à vue. Mais s'il quittait Rome, il fallait assurer la tranquillité de cette capitale : et il se défiait beaucoup d'Arrius Varus et d'Antonius Primus. Il commença par ôter à Varus le commandement des gardes prétoiriennes, et pour le consoler il lui donna la surintendance des vivres, charge honorable, mais désarmée. Comme il appréhendait que Domitien, qui aimait Varus, ne se tînt offensé de ce changement, il fit préfet du prétoire Arretinus Clémens, qui était allié à la maison impériale, et très agréable au jeune prince. Le père de Clémens avait été revêtu du même emploi sous Caligula : et Mucien alléguait que les soldats obéiraient volontiers au fils de celui qu'ils avaient

---

<sup>1</sup> Cluvier place les Suniciens entre la Ruhr et la Meuse.

<sup>2</sup> Des savants ont pensé que ce pont de la Meuse pouvait être le commencement et l'origine de la ville de Mæstricht.

autrefois vu à leur tête, Clémens, quoique sénateur, fut donc établi préfet des cohortes prétoriennes. Il est le premier de son ordre qui ait possédé cette charge, jusque-là affectée aux chevaliers.

Antonius Primus n'avait point de titre dont il fallût le dépouiller. Mais aimé des soldats, plein d'un orgueil qui ne pouvait supporter d'égaux, bien loin de reconnaître de supérieurs, il était capable d'exciter du trouble dans Rome, dès qu'il n'aurait plus en tête une autorité qui lui imposât. Mucien ne souffrit pas même que Domitien le mît au nombre de ceux qui l'accompagneraient dans son expédition de Germanie. Primus, indigné, se retira auprès de Vespasien, de qui il ne fut pas reçu aussi bien qu'il l'espérait : cependant il trouva le prince très disposé à reconnaître ses grands services, si le reste de sa conduite n'y eût pas mis obstacle. Mais son arrogance, ses plaintes séditieuses, les crimes de sa vie passée, tout cela était remis sans cesse sous les yeux de l'empereur, et par les lettres de Mucien, et par les discours de plusieurs autres. Primus lui-même prenait soin d'autoriser par ses procédés les reproches qu'on lui faisait. Il se vantait sans mesure, il se mettait au-dessus de tous ; il semblait qu'il cherchât à se faire des ennemis, prodiguant indifféremment les noms de lâches et de gens sans cœur, insultant Cécina sur la captivité dont il l'avait délivré. C'est ainsi qu'il parvint à refroidir l'affection de Vespasien à son égard, sans néanmoins encourir une disgrâce manifeste. L'histoire ne nous apprend point ce qu'il devint depuis ce temps-là.

Domitien et Mucien faisaient les préparatifs de leur départ d'une façon toute différente<sup>1</sup>. Le jeune prince, ouvrant son cœur à l'espérance et à la cupidité, était tout de feu, et brûlait d'impatience. Mucien au contraire affectait des lenteurs, saisissait tous les prétextes de différer : craignant que Domitien, lorsqu'il se verrait une fois au milieu d'une armée, ne suivit la bouillante audace de l'âge, n'écoutât les mauvais conseils, et ne formât peut-être en conséquence des projets capables de nuire soit à la tranquillité et à la paix de l'état, soit au bien du service dans la guerre. Cependant il faisait filer de toutes parts des troupes vers le Rhin. Quatre légions furent envoyées d'Italie ; deux furent mandées d'Espagne, une de la Grande-Bretagne : c'était la quatorzième, dont j'ai eu souvent occasion de parler.

Les affaires des rebelles avaient commencé à décliner, aussitôt après la défaite de Sabinus. Cet événement arrêta tout d'un coup les progrès de la révolte, et fit faire de sérieuses réflexions à tous les peuples Gaulois qui ne s'étaient pas encore déclarés. Les Rémois, donnant l'exemple aux autres, convoquèrent dans leur ville une assemblée de toute la Gaule, pour délibérer entre la paix et une liberté qu'il fallait acheter par la guerre. Il est aisé de penser que la nouvelle des forces nombreuses que les Romains mettaient en marche inclina vers la paix les esprits déjà ébranlés. Dans l'assemblée générale des députés de la Gaule qui se tint à Reims, il n'y eut que ceux de Trèves qui opinassent pour la guerre.

Tullius Valentinus, leur orateur, s'épuisa en invectives contre les Romains, et il accumula sur eux avec une éloquence fanatique tous les reproches que l'on a coutume de faire aux grands empires. Au contraire, Tullius Auspex, l'un des premiers du peuple, rémois, exhorta les députés à considérer la puissance romaine et les avantages de la paix. Il fit observer que les lâches sont souvent les plus empressés à entreprendre la guerre, mais qu'elle se fait aux risques et périls de ceux qui ont le plus de bravoure. Enfin il leur représenta les légions déjà

---

<sup>1</sup> TACITE, *Histoires*, IV, 67-68.

presque sur leurs têtes. Et ces différents motifs réunirent presque tous les avis. Les gens sages furent retenus par la fidélité et par le devoir, et la jeunesse par la crainte. Elle se contenta de louer le courage de Valentinus, mais elle suivit le conseil d'Auspex.

La jalousie de peuple à peuple influa aussi dans la détermination de l'assemblée. On commençait à se demander mutuellement à qui appartiendrait le commandement durant la guerre, où l'on placerait le siège de l'empire, supposé que les choses réussissent au gré de leurs vœux. La victoire était encore bien éloignée, et déjà s'allumait la discorde. Chacun alléguait ses titres : l'un s'appuyait sur d'anciens traités, l'autre vantait la puissance ou la noblesse de son peuple et de sa ville. Les inconvénients qu'ils prévoyaient dans l'avenir les fixèrent au présent. On écrivit donc au nom de l'assemblée à ceux de Trèves, pour leur conseiller de mettre bas les armes. On leur représentait que les circonstances étaient favorables pour obtenir leur pardon, et que tous les peuples de la Gaule se rendraient leurs intercesseurs auprès des Romains. Valentinus par ses discours audacieux ferma les oreilles de ses compatriotes à de si salutaires remontrances : grand harangueur, guerrier négligent, et nullement occupé du soin de faire des préparatifs qui répondissent à l'importance de l'entreprise.

Les autres chefs ne pensaient pas davantage à l'intérêt commun de la ligue. Civilis, avide de satisfaire son animosité particulière contre Claudius Labéo, poursuivait un fugitif dans les recoins de la Belgique. Classicus, endormi dans une molle oisiveté, comptait n'avoir qu'à jouir des douceurs de la victoire. Tutor, qui s'était chargé de garder la rive du haut Rhin et les gorges des Alpes, pour arrêter les troupes qui venaient de l'Italie, se laissa prévenir : et la vingt-unième légion, quelques cohortes auxiliaires, et un régiment de cavalerie commandé par Julius Briganticus, neveu et ardent ennemi de Civilis, trouvant les passages ouverts, pénétrèrent dans le pays occupé par les rebelles.

Tutor remporta d'abord un léger avantage : mais bientôt il fut battu et mis en fuite auprès de Bingen. Ceux de Trèves, consternés par un seul échec, perdirent courage. Les troupes se dispersèrent : quelques-uns des chefs de la nation se retirèrent dans des villes demeurées fidèles aux Romains, afin d'avoir le mérite d'être des premiers rentrés dans leur devoir. Valentinus était absent lorsque tout ceci se passait. A ces nouvelles, il accourt furieux : et secondé de Tutor, il fait reprendre les armes à ses compatriotes : et pour serrer par le crime leur engagement à la révolte et leur ôter toute espérance de pardon, il massacre deux illustres prisonniers romains, Hérennius et Numisius, commandants de ces malheureuses légions qui avaient subi le joug des Gaules à Nuys et à Bonn.

Telle était la situation des choses, lorsque Pétilius Cerialis arriva à Mayence. Sa venue augmenta infiniment les espérances des Romains. C'était un général entreprenant, plein de confiance : la fierté de ses discours inspirait l'audace au soldat. Plus capable de mépriser les ennemis que de se précautionner contre eux, il ne parlait que de combattre, et il cherchait l'occasion de décider promptement la querelle. Il commença par renvoyer toutes les troupes levées parmi les différents peuples de la Gaule, leur recommandant d'annoncer partout dans leurs villes [que les légions suffisaient pour soutenir la gloire de l'empire ; que les alliés pouvaient se renfermer dans les soins qui se rapportent à la paix, et, libres d'inquiétude, regarder comme terminée une guerre dont les Romains prenaient sur eux la conduite.](#) Cette hauteur disposa les Gaulois à mieux obéir. Car ayant recouvré leur jeunesse, ils supportèrent plus aisément les tributs ; et le mépris que l'on faisait d'eux les rendait plus souples.



Cérialis ne tarda pas à vérifier par des effets ses magnifiques promesses. Valentinus, averti par Civilis et Classicus de ne point risquer témérairement une action, et d'attendre qu'ils eussent rassemblé leurs troupes, et fussent venus le joindre, s'était enfermé avec ses meilleurs soldats dans un château nommé *Rigodulum*<sup>1</sup>, près de la Moselle, lieu fort par sa situation, et qu'il prit soin de munir encore par de bons ouvrages. Cérialis marcha à lui : et ne doutant point que la valeur et l'expérience ne fussent de meilleures ressources pour les siens que l'avantage du lieu pour les ennemis, il fit donner l'assaut à la place, et l'emporta. La fuite à travers les précipices et les rochers fit périr un grand nombre des vaincus. Valentinus et les premiers officiers furent pris par la cavalerie romaine, qui battait la campagne.

Cet événement fut décisif, et détermina ceux de Trèves à se soumettre. Cérialis entra le lendemain dans leur ville, qu'il eut bien de la peine à préserver du pillage. Le soldat, irrité contre la patrie de Classicus et de Tutor, voulait la mettre à feu et à sang. Ce n'était pas l'avidité de s'enrichir qui l'animait. Il consentait que le butin tournât au profit du fisc, pourvu qu'il satisfît sa vengeance sur une ville remplie des dépouilles des légions et teinte du sang de leurs chefs. Cérialis aurait eu assez de pente à entrer dans ces sentiments. Mais Trèves était une colonie romaine, dont

la ruine l'aurait rendu odieux ; et il craignit de se couvrir d'infamie, s'il paraissait former ses troupes à la licence et à la cruauté. Il s'efforça donc de calmer leur colère, et elles obéirent, ayant appris à devenir plus dociles et plus traitables, depuis que la guerre civile était finie.

Les légions qui avaient prêté serment aux Gaulois n'étaient plus à Trèves depuis un assez longtemps. Dès qu'elles virent renaître les espérances des Romains dans la Germanie, elles revinrent à elles-mêmes, et de leur propre mouvement elles jurèrent fidélité à Vespasien. Après cette démarche elles ne pouvaient plus rester au milieu des rebelles, et craignant surtout les fureurs de Valentinus, elles se retirèrent sur les terres des Mediomatriques, qui sont ce que nous appelions aujourd'hui le pays Messin. Lorsque Cérialis fut 'naître de Trèves, il les manda pour les joindre à son armée.

Rien ne fut plus triste que le moment de leur arrivée. Lorsqu'ils parurent devant les légions victorieuses, pénétrés de honte et de confusion, ces malheureux soldats demeurèrent consternés, immobiles, les yeux baissés en terre, la rougeur sur le front. Point de salutation réciproque. Si on entreprenait de les consoler, de les encourager, ils ne faisaient aucune réponse, ne songeant qu'à s'aller cacher dans leurs tentes, et fuyant la lumière. Ce n'était point la crainte du châtement qui les touchait : le remords de leur crime possédait toute leur âme, et les plongeait dans une espèce de stupidité. A la vue de cette douleur profonde, leurs camarades demeuraient eux-mêmes interdits, et, n'osant ouvrir la bouche en faveur des coupables, ils ne demandaient grâce que par leur silence et par leurs larmes. Cérialis usa de douceur : et c'en était bien le cas. Il rejeta tout ce qui était arrivé sur une fatalité malheureuse, qui avait aveuglé et les chefs et les soldats, qui les avait livrés au démon de la discorde, et ensuite à la fraude des ennemis. *Comptez, dit-il, vous qui rentrez aujourd'hui dans votre devoir, comptez ce jour pour le premier de votre service : l'empereur et moi nous oublions tout le passé.* Il les reçut ensuite dans le même camp avec ses légions : et il fit courir dans toutes les compagnies une défense à tout soldat de reprocher

---

<sup>1</sup> Rigol, village sur la Moselle, en-dessous de Trèves.

jamais à son camarade ou la sédition, ou la honte essayée de la part des ennemis.

Ceux de Trèves étaient vaincus : les Langrois s'étaient soumis, comme nous l'apprenons de Frontin, qui rapporte que ce dernier peuple avait appréhendé de voir ses terres ravagées par les armées romaines, et que, n'ayant éprouvé rien de pareil, il fut tellement touché de cette clémence inespérée, qu'il préféra la soumission à la guerre, quoiqu'il eût actuellement soixante-dix mille hommes en armes ; et il retourna avec joie sous l'obéissance des Romains.

Cérialis, pour affermir dans ces peuples qu'il venait de ramener les sentiments de docilité et d'obéissance qui renaissaient dans leurs cœurs, suivit le même plan de douceur que l'on avait tenu jusque-là ; et sans songer à punir des coupables repentants, il entreprit de leur faire sentir que leur intérêt était de demeurer soumis au peuple romain. Il assembla donc ceux de Trèves et de Langres, et il leur fit un discours dans lequel il commença par leur représenter toutes les guerres que les Romains avaient faites dans les Gaules et sur le Rhin comme autant d'effets, non de la cupidité et de l'ambition, mais du désir qu'ils avaient de délivrer les Gaulois de leurs discordes intestines, et de les protéger contre l'Invasion des Germains. Pour appuyer cette proposition, qui était plus convenable au but qu'il se proposait que fondée en vérité, il leur cita les Cimbres et les Teutons, il leur cita Arioviste : après quoi il ajouta : Pensez-vous être plus chers à Civilis, aux Bataves, et aux nations qui habitent au-delà du Rhin, que vos pères et vos aïeux ne l'ont été à leurs ancêtres ? Les motifs constants et invariables qui amènent les Germains dans les Gaules sont la passion de dominer, l'avidité de s'enrichir, et le désir d'échanger leurs marais et leurs déserts contre ce pays abondant et fertile, et de se rendre maîtres de vos terres et de vos personnes. Ils prétextent la liberté, ils emploient des couleurs spécieuses. Mais ne vous y laissez pas tromper. Jamais personne n'a projeté d'asservir une nation, qu'il n'usât de ce même langage.

La Gaule a toujours été troublée par des guerres domestiques et étrangères, jusqu'à ce que vous fissiez partie de notre empire. Et nous, quoique tant de fois attaqués par les armes de vos pères, nous n'avons usé du droit de la victoire que pour vous imposer ce qui est absolument nécessaire au maintien de la paix. Car il n'est pas possible ni d'entretenir la tranquillité des nations sans des armées, ni d'avoir des armées sans les soudoyer, ni de suffire à payer la solde sans la ressource des tributs. Du reste tout vous est commun avec nous. Vous-mêmes vous commandez souvent nos légions, vous gouvernez ces provinces et les autres de notre empire. Nous ne nous sommes réservé aucun privilège, nous vous avons associés à tous nos droits. Et si l'état se trouve avoir à sa tête un bon empereur, vous jouissez comme nous des douceurs d'un sage gouvernement ; au lieu que les cruautés des mauvais princes tombent principalement sur ceux qui les approchent de plus près. De même que c'est une nécessité de souffrir les stérilités, les pluies excessives, et les autres calamités qui sont des suites des lois de la nature, supportez avec la même patience le luxe ou l'avidité de ceux qui sont revêtus de la puissance. Il y aura des vices tant qu'il y aura des hommes : mais la chaîne n'en est pas continue, et les bons intervalles servent de compensation pour les temps fâcheux. Vous imaginerez-vous que sous la domination de Tutor et de Classicus vous dussiez vous promettre un gouvernement plus modéré ? ou faudra-t-il de moindres tributs pour lever des armées qui vous défendent contre les Germains et les Bretons ? Car telle serait pour vous la suite infaillible de la ruine de l'empire romain. Si ce malheur, dont je prie les dieux d'éloigner le présage, arrivait une fois, vous verriez toutes les

nations de l'univers s'armer les unes contre les autres. Cet immense édifice est l'ouvrage d'une bonne conduite et d'une fortune de huit cents ans : et il ne peut être détruit sans la perte de ceux qui travailleraient à le détruire. Mais nul n'en souffrirait plus que vous, qui possédez beaucoup d'or et de richesses, principales amorces des guerres entre les hommes.

Aimez donc la paix : aimez une ville où les vaincus jouissent des mêmes prérogatives que les vainqueurs. Que les leçons de l'une et de l'autre fortune vous apprennent à ne pas préférer une désobéissance qui vous serait pernicieuse à une soumission accompagnée d'une pleine sûreté.

Les peuples à qui s'adressait ce discours en furent extrêmement satisfaits. Ils s'attendaient à des rigueurs : et la douceur dont usait Cerialis à leur égard les surprit agréablement ; releva leur courage, et les calma. Ainsi toute la Gaule fut entièrement détachée du parti des rebelles, et le général romain n'eut plus à combattre que Civilis et ses Bataves soutenus de quelques nations germaniques tant au-delà qu'en-deçà du Rhin.

Ils persistaient dans leur audace. Cerialis reçut des lettres de Civilis et de Classicus, qui lui mandaient qu'ils savaient que Vespasien était mort, quoique l'on s'efforçât d'en étouffer la nouvelle ; qu'il ne restait plus aucunes forces à la ville et à l'Italie, épuisées par les maux de la guerre civile ; que Mucien et Domitien n'étaient que de vains noms, qu'il suffisait de mépriser. Que si Cerialis voulait prendre l'empire des Gaules, pour eux ils se renfermeraient dans les bornes des territoires de leurs peuples. Que s'il aimait mieux le combat, ils ne s'y refuseraient pas. Cerialis ne fit aucune réponse à Civilis et à Classicus, et il envoya à Domitien le porteur de leurs lettres.

Civilis, comprenant qu'il fallait combattre, ramassa toutes ses forces, et de toutes parts les troupes des peuples qui le reconnaissaient pour chefs se rendirent auprès de lui. Cerialis, dont le vice était la négligence, n'empêcha point la réunion de tous ces pelotons, qu'il lui eût été aisé de battre séparément. Seulement, comme il voyait que l'armée des ennemis grossissait beaucoup, il ajouta des fortifications à leur camp, qui jusque-là n'en avait aucune.

Civilis tint conseil de guerre, et les avis se trouvèrent partagés. Le sien était que l'on attendît les secours qui devaient venir du pays au-delà du Rhin, et dont la terreur écraserait l'armée romaine. Tutor au contraire prétendait que les délais étaient favorables aux Romains, à qui il arrivait de puissants renforts : que la quatorzième légion avait déjà passé la mer : que l'on en avait mandé deux d'Espagne : que celles d'Italie approchaient ; toutes vieilles troupes, et très expérimentées dans la guerre. — Pour ce qui est des Germains, sur lesquels vous comptez, ajouta-t-il, c'est une nation indisciplinable, qui ne prend l'ordre que de son caprice, et qu'il est impossible de gouverner. L'argent seul a du pouvoir sur eux : et les Romains en ont plus que nous. Et certes il n'est point d'homme au monde, si passionné qu'il soit pour la guerre, qui n'aime mieux recevoir le même salaire pour demeurer en repos, que pour courir au danger. Marchons droit à l'ennemi. Cerialis n'a presque autour de lui que les restes infortunés de l'armée germanique, engagés par un serment solennel au service des Gaules. L'avantage même qu'ils ont remporté depuis peu sur cette poignée de soldats mal en ordre que commandait Valentinus est un aliment pour leur témérité et pour celle de leur chef. Ils risqueront encore une action, où ils n'auront plus affaire à un jeune et malhabile ennemi, plus propre à haranguer dans une assemblée qu'à manier le fer et les armes ; mais ils se trouveront vis-à-vis de Civilis et de Classicus, dont l'aspect seul rappellera dans leurs esprits la crainte, la fuite, les misères de

la famine, une honteuse captivité, et la dépendance où ils ont été de leur volonté suprême pour la vie et pour la mort. Cet avis prévalut, parce que Classicus l'embrassa, et on se mit sur-le-champ en devoir de l'exécuter. Les Bataves et leurs alliés vinrent en bon ordre attaquer le camp des Romains.

Cérialis ne les attendait pas : il n'avait pas même passé la nuit dans son camp. On vint lui annoncer, pendant qu'il était encore dans sa chambre à Trèves et dans son lit, que les ennemis avaient surpris le camp, et que les Romains étaient vaincus. Il ne voulut pas croire cette nouvelle ; il accusa de timidité ceux qui la lui apportaient. Mais bientôt il se convainquit par ses yeux de la vérité du fait. En arrivant au camp, il trouva les lignes forcées, la cavalerie mise en déroute, et le pont sur la Moselle, qui joignait la ville à la rive gauche du fleuve, occupé par les ennemis. Cérialis, intrépide dans un si grand danger, saisissant les fuyards par le bras, ne se ménageant point et se jetant au plus fort de la mêlée, par cette heureuse témérité rassembla les plus braves autour de lui, et commença par reprendre le pont, sur lequel il plaça un bon corps-de-garde.

Ensuite étant revenu au camp, il voit dispersées et rompues les légions qui avaient subi le joug des Gaulois à Nuys et à Bonn, leurs drapeaux flottants et mal accompagnés, leurs aigles en danger d'être prises. Enflammé d'indignation, il leur reproche amèrement toute leur honte passée. *Ce n'est point Flaccus, dit-il, ni Vocula, que vous abandonnez. Vous ne pouvez m'imputer aucune trahison. Si j'ai besoin d'apologie par quelque endroit, ce n'est que pour avoir eu trop bonne opinion de vous, et vous avoir crus touchés d'un sincère repentir, et redevenus soldats romains. J'aurai le sort des Numisius et des Hérennius, afin que tous vos commandants périssent ou par vos mains, ou par celles des ennemis. Allez dire à Vespasien, ou, si vous aimez mieux ne pas faire tant de chemin, à Civilis et Classicus, que vous avez abandonné votre chef sur le champ de bataille. D'autres légions viendront, qui ne laisseront ni ma mort sans vengeance, ni votre crime sans punition.*

Ces reproches étaient aussi vrais qu'ils étaient piquants pour ceux à qui ils s'adressaient ; et leurs officiers les répétaient à l'envi. Ils s'arrêtent et se réforment par cohortes et par compagnies ; car ils ne pouvaient s'étendre sur un grand front, vu que l'ennemi les coupait en se mêlant au milieu d'eux, et que d'ailleurs ils étaient embarrassés par les bagages et par les tentes du camp dans l'enceinte duquel ils combattaient. Enfin, la vingt-unième légion, ayant trouvé un plus grand espace où elle se réunit toute entière, fit ferme, soutint l'effort des ennemis, et ensuite gagna sur eux du terrain. Ce commencement d'avantage décida du succès de l'action. En vain Tutor, Civilis et Classicus tentèrent de ranimer les courages de leurs combattants par les exhortations les plus puissantes : vainqueurs un moment auparavant, les Bataves et leurs alliés tournèrent le dos et prirent la fuite. La cause de leur défaite fut leur avidité pour le pillage. Au lieu de pousser les Romains, qu'ils avaient surpris et mis en désordre, ils ne songèrent qu'à se disputer les uns aux autres leurs dépouilles, et ils leur donnèrent ainsi le temps de se reconnaître et de se rallier. Cérialis avait presque ruiné les affaires par son défaut de vigilance ; il les rétablit par son intrépidité, et, profitant de la fortune, il poursuivit les ennemis, força leur camp, et le détruisit.

Les habitants de Cologne n'étaient entrés que malgré eux, comme on l'a vu, dans la ligue contre les Romains : dès qu'ils se virent en liberté de suivre leur inclination, ils résolurent de reprendre leurs premiers engagements ; et pour donner une preuve éclatante de la sincérité de leur retour, ils massacrèrent tout

ce qu'il y avait de Germains répandus dans leur ville. De plus ils envoyèrent offrir à Cerialis de lui remettre entre les mains la mère et la sœur de Civilis, et la fille de Classicus, qui avaient été laissées chez eux comme des gages d'alliance et d'amitié. En même temps ils imploraient son secours contre un ennemi irrité, dont ils craignaient la vengeance, En effet, Civilis avait tourné de ce côté, comptant trouver à Tolbiac<sup>1</sup>, dans le territoire de Cologne, une cohorte de Gauguin et de Frisons, très ardente pour son service ; mais il apprit en chemin que cette cohorte avait péri par la ruse des habitants de Cologne, qui, ayant distribué des viandes et du vin en abondance à ces Germains, les enivrèrent et mirent ensuite le feu à la ville, dont ils fermèrent les portes, en sorte qu'il n'en échappa aucun. Sur cet avis, Civilis changea de route et de dessein, d'autant plus qu'il sut que le général romain accourait en diligence pour sauver des alliés qui avaient besoin de son secours.

Une autre inquiétude survint à Civilis. La quatorzième légion était arrivée de la Grande-Bretagne, et il craignait que, soutenue de la flotte qui l'avait amenée, elle ne tombât sur les Bataves du côté où leur île se termine à l'Océan. Il fut bientôt délivré de cette crainte. Fabius Priscus, commandant de la légion, la conduisit sur les terres des Nerviens et des Tongres, qui rentrèrent sous l'obéissance des Romains. La flotte fut attaquée elle-même et battue par les Caninéfates, qui en prirent ou coulèrent à fond un grand nombre de bâtiments. Et tout de suite d'autres succès relevèrent les espérances de Civilis. Les mêmes Caninéfates mirent en fuite une grande multitude de Nerviens qui, par zèle pour les Romains, s'étaient attroupés, et avaient voulu prendre part à la guerre. Classicus défit un détachement de cavalerie, que Cerialis avait envoyé à Nuys. Ce n'étaient pas là des pertes considérables pour les Romains ; mais venant coup sur coup, elles faisaient tort à l'éclat de la victoire qu'ils venaient de remporter.

Les nouvelles des prospérités militaires de Cerialis arrivèrent à Domitien et à Mucien, avant qu'ils eussent passé les Alpes ; et ils en virent la preuve en la personne de Valentinus, l'un des chefs des ennemis, qui leur fut présenté chargé de chaînes. Ce fier Gaulois n'était point humilié par sa disgrâce, et il portait sur son visage l'expression de l'audace qu'il avait dans l'âme. On l'écouta, seulement par curiosité de connaître son caractère, et on le condamna à mort. Dans le moment même de son supplice, quelqu'un lui ayant reproché par insulte la prise de Trèves, sa patrie, il répondit que c'était une consolation qui lui rendait la mort plus douce.

Mucien profita de l'occasion des heureuses nouvelles que l'on avait reçues de Germanie, pour déclarer comme une pensée qui lui était suggérée par les circonstances ce qu'il roulait depuis longtemps dans son esprit. Il dit que les forces des ennemis étant, par la protection des dieux, tout-à-fait abattues, il ne convenait pas à Domitien de venir, lorsque la guerre était presque terminée, intercepter la gloire d'autrui ; que si la tranquillité de l'empire ou le salut des Gaules eût été en danger, ce prince aurait dû sans doute paraître à la tête des armées ; mais que, contre des ennemis tels que les Caninéfates et les Bataves, des chefs d'un moindre rang suffisaient ; qu'il pouvait, se fixant à Lyon, montrer de près aux Gaulois et aux Germains toute la grandeur de la fortune impériale,

---

<sup>1</sup> Lieu devenu dans la suite fameux dans notre histoire par la victoire que Clovis y remporta sur les Allemands, en invoquant le dieu de Clothilde. Le nom moderne est Zulpick, dans le duché de Julien.

ne se commettant point pour de petites aventures, et prêt à prendre part aux dangers qui seraient de quelque importance.

Domitien pénétrait aisément l'artifice de ce langage ; mais il fallait, pour paraître obéir de bonne grâce, feindre d'en être la dupe. Il vint donc à Lyon, conservant néanmoins si pleinement l'attache à ses projets, que de là il fit sonder Cerialis par des émissaires secrets, qui demandèrent à ce général s'il serait disposé à remettre au prince le commandement de son armée. Quelle était en cela la vue de Domitien, s'il prétendait faire la guerre à son père, ou se fortifier contre son frère, c'est ce qui est demeuré incertain, parce que Cerialis traita ces propositions de fantaisie d'enfant, et n'y fit aucune réponse.

Domitien, voyant que sa jeunesse était méprisée par les personnes d'un âge mûr, prit le parti de dissimuler.

Il renonça même à l'exercice des droits qui appartenaient à son rang, et dont il avait fait usage jusque-là. Comme s'il eût été amateur de la modestie et de la simplicité, il s'enfonça dans la retraite ; il affecta le goût des lettres, et surtout de la poésie, pour laquelle il n'avait jamais eu d'attrait, et qu'il méprisa dès qu'il ne crut plus avoir besoin de jouer la comédie. Il fit des vers qui lui attirèrent les fades adulations non-seulement des poètes de son temps, mais du grave et judicieux Quintilien<sup>1</sup>. Sous ces dehors Domitien voulait cacher l'ambition qui le dévorait, et éviter de donner de la jalousie à son frère, dont le caractère aimable, ouvert, plein de douceur, passait chez lui pour une pure hypocrisie, parce qu'il se sentait lui-même infiniment éloigné de ces vertus.

La guerre n'était pas finie par la victoire de Trèves. Civilis avait trouvé des ressources au-delà du Rhin pour réparer ses pertes ; et avec une armée nombreuse il était venu se camper à *Vetera*, poste avantageux par lui-même, et qui, rappelant aux Bataves les grands succès qu'ils y avaient remportés, pouvait, par ce souvenir, échauffer leur courage. Cerialis l'y suivit, accru d'un puissant renfort par l'arrivée de trois légions et de plusieurs corps de troupes auxiliaires, cavalerie et infanterie, qui, mandés déjà depuis longtemps, avaient redoublé d'activité et de diligence depuis la nouvelle de la victoire.

Ni l'un ni l'autre des deux chefs n'aimait à temporiser ; et ils en seraient tout d'un coup venus aux mains, si la nature du terrain qui les séparait n'y eût mis obstacle. C'était une plaine humide et fangeuse par elle-même, et de plus inondée des eaux du Rhin, que forçait de s'y répandre une digue construite par Civilis, qui gênait le cours du fleuve et le rejetait de ce côté. Un pareil champ de bataille était bien contraire au soldat romain, pesamment armé, et en danger de perdre pied à chaque instant, et d'être obligé de se mettre à la nage ; au lieu que les Germains, accoutumés dès l'enfance à traverser hardiment les fleuves, trouvaient encore dans la légèreté de leur armure et dans la grandeur de leur taille un secours pour s'élever au-dessus des flots.

Les Bataves, qui sentaient leur avantage, harcelaient sans cesse les Romains ; et enfin il s'engagea un combat, plutôt par l'audace des particuliers que par le commandement des Chefs. Les plus impatients de l'armée romaine s'avancèrent contre les ennemis, qui les défiaient ; et bientôt ils se trouvèrent dans une triste position, tombant dans des creux si profonds, qu'ils avaient, hommes et, chevaux, de l'eau par-dessus la tête. Les Germains, qui connaissaient les gués, se portaient aisément de quel côté ils voulaient ; et le plus souvent, au lieu

---

<sup>1</sup> QUINTILIEN, *Institutions oratoires*, X, 1.

d'attaquer les ennemis de front, ils les prenaient en flanc ou en queue. Les Romains, habitués à combattre de pied ferme, ne se reconnaissaient plus au milieu des courants, par lesquels ils étaient emportés et dispersés çà et là, comme il arrive dans un combat naval : et soit qu'ils perdissent terre, ou qu'ils trouvassent un appui solide sur lequel ils cherchassent à s'établir, confondus pêle-mêle, les blessés avec ceux qui ne l'étaient pas, les bons nageurs avec ceux qui ne savaient point nager, ils s'embarrassaient mutuellement, et, loin de se prêter secours, ils nuisaient à leur commune défense. Le carnage ne fut pourtant pas aussi grand que le trouble et le désordre, parce que les Bataves n'osèrent poursuivre les Romains au-delà de l'endroit inondé, et se retirèrent dans leur camp.

L'événement de ce combat engagea les deux chefs, par des motifs opposés, à se hâter d'en venir à une action générale. Civilis voulait pousser sa bonne fortune, Cerialis se proposait d'effacer son ignominie. Les Bataves étaient enhardis par le succès, les Romains aiguillonnés par la honte. Les uns passèrent la nuit dans les cris de joie et les chants de triomphe, les autres dans les sentiments d'indignation et le désir de la vengeance.

Le lendemain les deux armées se trouvèrent en bataille. Cerialis mit en première ligne ses cohortes auxiliaires, accompagnées de la cavalerie sur les ailes ; les légions formèrent la seconde ligne, et il se réserva un corps de troupes d'élite, pour les besoins imprévus. Civilis ne s'étendit point en front, mais distribua ses troupes en bataillons pointus ; les Bataves et les Cugerniens à droite, les secours de la Grande-Germanie à gauche, appuyée au fleuve.

Les généraux, parcourant les rangs, avant que le combat commençât, animaient les soldats par tous les motifs que fournissaient les circonstances. La vue de *Vetera* était un puissant encouragement pour les restes des légions germaniques, et Cerialis leur faisait sentir quel intérêt ils avaient à reconquérir un camp qui leur appartenait, une rive en possession de laquelle ils s'étaient vus si longtemps. Civilis retournait en faveur des siens ce même motif en sens contraire. Ce champ de bataille, leur disait-il, est déjà témoin de votre valeur. Vous êtes postés sur les monuments de votre gloire, et vous foulez aux pieds les cendres et les ossements des légions que vous avez exterminées. Vos ennemis sont dans un cas bien différent ; de quelque côté qu'ils tournent leur regards, stout leur rappelle les idées les plus sinistres : ignominie, désastre, captivité. Ne vous effrayez point du succès peu avantageux de la bataille de Trèves. C'est la victoire des Germains qui leur a nui. Ils se sont trop hâtés de vouloir en jouir, en pillant ceux qu'ils avaient défaits ; et elle leur a échappé. Mais depuis, combien de prospérités ont compensé cet accident ! Toutes les mesures que pouvait prendre l'habileté d'un chef ont été prises. Vous combattez dans des plaines marécageuses dont vous connaissez le sol, et qui forment un périlleux embarras pour les ennemis. Vous avez devant les yeux le Rhin et les dieux de la Germanie. Allez au combat sous leurs auspices, vous rappelant le souvenir de vos femmes, de vos mères, de vos enfants. Ce jour comblera la gloire de vos ancêtres, ou vous couvrira d'ignominie dans toute la postérité.

Les Barbares ayant applaudi à ce discours par des mouvements expressifs à leur manière, par des danses, par un horrible cliquetis de leurs armes, le combat commença, non pas de près. On se lança d'abord des pierres, des balles de fer ou de plomb, des traits de toute espèce. Enfin, les efforts que faisaient les Bataves pour attirer les Romains dans le marais réussirent ; on en vint à se battre au milieu des eaux, et la première ligne des Romains fut culbutée. Il fallut

que les légions relevassent les cohortes auxiliaires, qui ne pouvaient plus tenir. Elles firent ferme et arrêtaient l'ennemi ; mais ce qui décida de la victoire fut un mouvement que fit Cerialis, sur un avis qui lui fut donné par un transfuge batave. Ce transfuge lui indiqua un passage solide et mal gardé sur sa gauche à l'extrémité du marais, et il s'offrit, si on lui donnait quelque cavalerie, d'aller prendre en queue les ennemis. Cerialis détacha deux régiments de cavalerie, qui, conduits par le Batave, tournèrent la droite de l'armée ennemie et l'attaquèrent par derrière. Le cri qui s'éleva en cet endroit, s'étant porté aux légions, les encouragea à presser en front avec une nouvelle ardeur. Les Germains ne purent résister à cette double attaque : enfoncés et rompus, ils s'enfuirent vers le Rhin. La guerre aurait été terminée par ce combat, si la flotte que les Romains tenaient sur le Rhin eût fait diligence pour couper les fuyards : la cavalerie même ne les poursuivit pas loin, parce qu'il survint une grosse pluie, et que la nuit approchait. Ainsi les Germains vaincus se retirèrent à l'aise, et leur armée fut plutôt dissipée que détruite.

Le fruit de cette victoire ne laissa pas d'être considérable pour les Romains. Civilis abandonna tout le pays qu'il tenait hors de l'île des Bataves, et il se renferma dans cette île, sa patrie, mais après avoir pris la précaution de renverser la digue que Drusus avait autrefois construite à l'endroit où le Rhin commence à se diviser en deux bras. Ces bras sont inégaux. La pente des eaux se porte vers le Vahal ; et le bras droit, qui conserve le nom de Rhin, demeure le plus faible. Drusus, aux vues duquel il convenait d'avoir beaucoup d'eau dans ce bras droit, qu'il joignait à l'Issel par un canal qui subsiste encore aujourd'hui, avait dirigé sa digue de façon qu'elle rejetait les eaux vers la droite. Civilis, ayant un intérêt contraire, la ruina : et de cette opération il tira deux avantages. En grossissant le Vahal, il fortifiait la barrière qui le séparait des Romains ; et le bras qui bornait son Be au septentrion, se trouvant réduit presque à sec, lui ouvrait une communication libre avec la Germanie. Il y passa, aussi bien que Tutor, Classicus et cent treize sénateurs de Trèves. L'argent qu'ils distribuèrent parmi les Germains, la commisération, le goût que ces fières nations avaient pour les hasards de la guerre, tous ces motifs concoururent à procurer de puissants secours à Civilis.

Pendant qu'il était occupé à les rassembler, Cerialis profite de son absence pour s'établir dans l'île des Bataves. Il s'y empara de quatre postes importants, *Arenacum*<sup>1</sup> (aujourd'hui Aert), *Batavodurum* (Wick-Durstède), *Grinnès* (Kesteren), et Vade, dont on ne sait pas exactement la situation ; et pour s'assurer la possession de ces lieux, qui étaient les clefs du pays, il y plaça des corps de troupes considérables.

Civilis, avec les forces qu'il avait tirées de Germanie, se crut en état d'attaquer en un seul jour ces quatre places à la fois. Il ne se promettait pas de réussir partout également ; mais en osant beaucoup, il espérait qu'au moins quelque-une de ses tentatives ne serait pas infructueuse ; et comme il connaissait Cerialis pour un général hardi et peu précautionné, il ne croyait pas impossible de le surprendre, et de se rendre maître de sa personne, pendant que, sur les différents avis qu'il recevrait, il courrait de l'un à l'autre des endroits attaqués. Civilis ne força aucun des quatre postes qu'il assaillit ; il courut même risque, en

---

<sup>1</sup> La détermination de ces lieux, fort incertaine parmi les géographes, m'a été fournie par M. d'Anville, que je consulte volontiers sur ces matières, et toujours avec fruit.



voulant retenir les fuyards, d'être fait prisonnier ; mais il ne laissa pas de tuer du monde aux Romains, et il leur échappa en passant le Rhin à la nage.

La Hotte romaine, quoique mandée par Cerialis, manqua encore au besoin, et ne vint point achever la victoire. La plus grande partie de l'équipage avait été envoyée de côté et d'autre pour différents ministères, et ceux qui restaient sur les bâtiments ainsi dégarnis craignirent de s'exposer. La principale faute en était à Cerialis, qui ne savait point prendre de loin ses mesures, qui attendait que le besoin pressât pour donner des ordres dont l'exécution devenait difficile parce qu'elle n'était point préparée. Les succès nourrissaient en lui cette négligence ; et comme la fortune le secondait lors même qu'elle n'était point aidée du conseil et de la prévoyance, il se livrait à son penchant de sécurité, et ne prenait aucun soin de tenir ses troupes alertes, et de leur faire observer une bonne discipline. Par une suite de cette confiance téméraire, il s'en fallut peu qu'il ne tombât entre les mains des ennemis quelque temps après ce que je viens de raconter ; et s'il échappa la captivité, il essuya toute la honte de la surprise.

Étant allé visiter les camps de Nuys et de Bonn, que l'on rétablissait pour les légions qui devaient y passer l'hiver, il revenait par la rivière avec une escorte, mais qui ne gardait aucune forme de discipline. Cette négligence fut remarquée par les Germains, et leur fit concevoir l'espérance d'enlever un général si peu attentif. Ils choisirent une nuit noire, et, descendant le fleuve, ils vinrent subitement attaquer les Romains, qui ne s'attendaient à rien moins et se défendirent fort mal. Les ennemis s'emparèrent de plusieurs bâtiments, et en particulier du vaisseau amiral, où ils croyaient bien trouver Cerialis : mais ce voluptueux général, qui au fort de la guerre était occupé de ses plaisirs et entretenait une intrigue amoureuse avec une femme ubienne de nation, nommée Claudia Sacrata, avait couché à terre. Ils allèrent l'y chercher, et il eut bien de la peine à se sauver à demi nu. Les soldats qui étaient de garde, et qui s'étaient laissé surprendre, excusèrent leur honte aux dépens de leur général, et dirent qu'il leur avait été ordonné de garder le silence pour ne point troubler le repos de Cerialis ; et que les cris ordinaires, par lesquels ils se tenaient éveillés et s'avertissaient mutuellement, leur étant interdits, ce silence forcé les avait conduits au sommeil. Les Germains vainqueurs s'en retournèrent sur les vaisseaux qu'ils avaient pris, et ils firent don à Velléda du vaisseau amiral, qu'ils lui envoyèrent par la Lippe.

Cet avantage passager n'empêchait pas que le gros des affaires n'allât fort mal pour les Germains. Civilis tenta, pour dernière ressource, un combat naval contre les Romains à l'embouchure de la Meuse, et, n'ayant pas réussi, il se découragea entièrement, il abandonna une entreprise malheureuse et se retira au-delà du Rhin. Cerialis ravagea l'île des Bataves, et y exerça toutes sortes d'hostilités, épargnant néanmoins, suivant une ruse souvent pratiquée par les généraux, les terres de Civilis.

Cependant la saison s'avancait ; et les pluies abondantes ayant grossi le fleuve, il se déborda dans l'île et la convertit en un grand étang. Les Romains, qui n'avaient pas prévu cet inconvénient, se trouvèrent fort embarrassés. Leur flotte était loin ; ils n'avaient point de vivres ; et dans un pays plat et uni, qui n'a aucunes inégalités, aucune colline, ils étaient privés de toute ressource pour mettre leur camp à l'abri de l'inondation. Ils pouvaient périr, si les Germains les eussent attaqués en cet état, comme ils en eurent la pensée. Civilis se fit dans la suite un mérite auprès des Romains d'avoir su en détourner ses compatriotes.

Peut-être disait-il vrai ; car il songeait alors à faire sa paix. Cerialis l'y invitait par de secrets messages, lui promettant le pardon, à lui et à sa nation. En même temps, aussi habile politique que brave guerrier, Cerialis travaillait à détacher du parti des rebelles les Germains au-delà du Rhin. Il faisait représenter à Velléda qu'au lieu d'une guerre toujours malheureuse à sa patrie, il lui était aisé de s'acquérir l'amitié du peuple romain ; que, dans la situation où étaient les choses, Civilis, errant et fugitif, ne pourrait être qu'à charge à ceux qui lui donneraient asile ; que les Germains avaient assez irrité les Romains en passant le Rhin tant de fois, et qu'ils devaient craindre de lasser leur patience. Ces discours mêlés de promesses et de menaces firent leur effet sur l'esprit de Velléda ; et les Germains, susceptibles de toutes les impressions que cette prétendue prophétesse voulait leur donner, commencèrent à s'ébranler.

Les Bataves, se voyant en danger d'être abandonnés de leurs alliés, entrèrent aussitôt dans des sentiments de paix. Pourquoi, se disaient-ils les uns aux autres, porter nos maux à l'extrême ? Une seule nation peut-elle briser le joug imposé au genre humain ? Nous en souffrons moins qu'aucun autre peuple. Nos voisins paient des tributs onéreux, et on n'exige de nous que le service militaire et l'exercice de notre valeur. C'est là l'état le plus voisin de la liberté ; et s'il nous faut des maîtres, encore vaut-il mieux obéir aux empereurs romains qu'à des femmes germanes.

Ainsi pensait la multitude. Les chefs allaient plus loin, et ils s'en prenaient à Civilis, dont la rage pernicieuse, disaient-ils, avait, pour l'intérêt de sa vengeance domestique et de sa sûreté personnelle, exposé toute la nation. Pourquoi nous opiniâtrer à soutenir une guerre nécessaire à un seul, funeste pour tous ? C'en est fait de nous, si nous ne rentrons en nous-mêmes, et ne prouvons notre repentir en livrant le coupable.

Civilis, instruit et effrayé du danger, résolut de le prévenir. Il était las de lutter contre la fortune ; et l'espérance de la vie, dit Tacite, amollit souvent même les grandes âmes. Il demanda donc une entrevue à Cerialis, mais avec des précautions singulières pour sa sûreté. On rompit un pont sur une rivière, dont le nom<sup>1</sup>, altéré dans Tacite, paraît devoir être celui d'une des branches du Rhin. Les deux chefs s'avancèrent aux deux extrémités du pont rompu qui se regardaient, et Civilis fit un discours dont nous n'avons que le commencement dans Tacite, parce que cet historien nous manque tout d'un coup. Nous y voyons que Civilis employa la fausse et misérable excuse d'avoir pris les armes pour la querelle de Vespasien, et il finit sans doute par implorer la clémence du vainqueur. La soumission de Civilis fut reçue par le général romain : et l'on doit croire que les autres chefs des rebelles suivirent l'exemple de celui qui tenait entre eux le premier rang. La paix fut rétablie dans ces contrées, et nous n'y verrons de long temps renaître aucun trouble.

L'année où se passa tout ce que je viens de raconter est aussi celle de la prise de Jérusalem par Titus, Ce serait donc ici le lieu de rendre compte de ce grand événement. Mais comme il fait un morceau presque détaché de tout le reste, et que d'ailleurs je m'imagine que le lecteur est impatient de connaître le détail du gouvernement de Vespasien, dont nous n'avons pu faire jusqu'ici qu'une très légère mention, je vais exposer de suite tout ce que l'histoire nous apprend sur ce dernier article, et je remets après la fin du règne de Vespasien à traiter la guerre des Juifs.

---

<sup>1</sup> *Nabalia*.

## AVIS.

Jusqu'ici j'ai eu Tacite pour guide, et moyennant son secours j'ai pu distribuer les faits suivant les années ; en sorte que, si je me suis écarté quelquefois de l'ordre chronologique, ç'a été de dessein formé, et parce que la liaison des choses me paraissait préférable à l'observation exacte des temps. En perdant Tacite, je suis obligé de changer de méthode. Depuis l'endroit où il nous quitte, nous n'avons plus, à proprement parler, d'historiens de l'empire, mais de simples écrivains des vies des empereurs : et ces écrivains, plus ou moins attentés- à peindre l'esprit et les mœurs du prince dont ils traçaient le tableau, ont tous été également négligents - à fixer les dates des faits qu'ils ont racontés. Ce sera donc pour moi une nécessité de me conformer aux monuments qui nous restent, et de laisser sans date le gros des faits que j'emploierai dans mon ouvrage. Cependant, pour jeter, autant qu'il me sera possible, de la clarté dans mon récit, je placerai à la tête de chaque règne, en m'aidant de M. de Tillemont, comme un esquisse et un canevas, ou, si l'on veut, des fastes, contenant la notice des années, et les noms des consuls, avec l'indication des faits dont on connaît la date avec quelque certitude : après quoi viendra l'histoire du règne, aussi étendue et aussi détaillée que j'aurai pu la recueillir dans les minces auteurs auxquels je me trouve maintenant réduit.

## FASTES DU RÈGNE DE VESPASIEN<sup>1</sup>.

### VESPASIANUS AUGUSTUS II. - TITUS CÆSAR. AN R. 821. DE J.-C. 70.

Vespasien part d'Alexandrie sur un vaisseau marchand, pendant que le siège de Jérusalem dirait encore. Il vient à Rhodes, où ayant trouvé des galères à trois rangs de rames, il continue son voyage en côtoyant l'Asie mineure et visitant les villes qui se trouvaient sur sa route, reçu partout avec une joie vive et sincère. D'Ionie, il passe en Grèce, vient à Corcyre, où s'étant embarqué pour Brindes, il arrive heureusement en cette ville, et de là par terre à Rome. Il n'y était pas encore le vingt et un juin, jour auquel Helvidius Priscus posa la première pierre du Capitole.

La ville de Jérusalem est prise le sept septembre, et Titus y entre le lendemain.

Vespasien prend la qualité de censeur, qu'il garda jusqu'à la mort.

### VESPASIANUS AUGUSTUS III. - COCCEIUS NERVA. AN. R. 822. DE J.-C. 71.

On croit que Nerva, collègue de Vespasien dans le consulat, est le même qui dans la suite fut empereur après Domitien.

Vespasien associe Titus, son fils, à la puissance du tribunat, et triomphe avec lui des Juifs et de Jérusalem. Il fait fermer le temple de Janus. Cette clôture est

---

<sup>1</sup> Ces fastes demanderaient beaucoup de citations. Pour ne point trop charger les marges, j'aime mieux renvoyer à M. de Tillemont.

comptée pour la sixième par Orose. Vespasien bâtit un temple magnifique à la Paix.

#### VESPASIANUS AUGUSTUS IV. - TITUS CÆSAR II. AN R. 823. DE J.-C.

72.

Antiochus, toi de Commagène, est rendu suspect à Vespasien, comme entretenant des intelligences avec les Parthes dans le dessein de se révolter. Césennius Pétus, gouverneur de Syrie, attaque ce prince et le dépouille de ses états. La Commagène est réduite en province romaine, quoique Antiochus eût deux fils, Épiphane et Callinique, qui, aussi bien que lui, après diverses aventures, se retirèrent à Rome, et y vécurent honorablement, mais dans une condition privée. Cette époque est le dernier terme de la puissance des Séleucides, s'il est vrai, comme on le conjecture avec beaucoup de probabilité, que les rois de Commagène descendaient des anciens rois de Syrie. Voyez *Histoire Romaine*.

Vologèse, roi des Parthes, inquiété par les Alains, nation scythique, qui courait toute la Médie et l'Arménie, demande, en vertu de l'alliance entre les deux empires, du secours à Vespasien, et l'un de ses fils pour commandant des troupes qu'il lui enverra. Domitien sollicite vivement cet emploi. Vespasien refuse le secours demandé par Vologèse, déclarant qu'il ne veut point se mêler des affaires d'autrui.

#### DOMITIANUS CÆSAR II. - VALERIUS MESSALINUS. AN. R. 124. DE J.-C. 73.

Domitien avait déjà été consul une fois, mais subrogé. Le consulat qu'il exerça cette année est le seul ordinaire que son père ait voulu lui donner : encore ne le lui accorda-t-il qu'à la prière de Titus.

Vespasien, en conséquence de quelques troubles arrivés dans la Grèce, la prive de la liberté que Néron lui avait rendue, disant que les Grecs avaient désappris à être libres ; et il les assujettit de nouveau aux tributs et au gouvernement d'un magistrat romain.

Il traite de même Rhodes, Samos, et les îles voisines, dont il fait une province, sous le nom de Province des lies où des Cyclades, qui avait Rhodes pour métropole.

La Cilicie<sup>1</sup> rude ou montueuse, qui paraît avoir fait, partie des états d'Antiochus de Commagène, est aussi réduite en province. Cependant Vespasien en accorda un petit canton, avec le titre de roi, à Alexandre, fils de Tigrane, et gendre d'Antiochus. Tigrane, père de cet Alexandre, est celui que nous avons vu quelque peu de temps roi d'Arménie sous Néron.

On peut croire que c'est en ce même temps que Vespasien mit des troupes dans la Cappadoce, et qu'il donna à cette province un consulaire pour la gouverner, au lieu d'un simple chevalier romain. Nous verrons dans la suite que Titus, dès l'an

---

<sup>1</sup> Je suis la leçon de l'*Épitomé* d'Aurelius Victor, *Tracheam Ciliciam*. Cette leçon est approuvée de plusieurs savants, convient à l'histoire, et découvre la faute qui s'est glissée dans les éditions de Suétone, d'Aurelius Victor, et de la Chronique d'Eusèbe, *Thraciam, Ciliciam*.

de Jésus-Christ 71, avait envoyé la douzième légion dans la Mélitène, petit pays, ou voisin ou même faisant partie de la Cappadoce.

**VESPASIANUS AUGUSTUS V. - TITUS CÆSAR III. AN. R. 825. DE J.-C.**

74.

Vespasien, qui avait associé Titus, son fils, à la censure, célèbre avec lui la cérémonie de la clôture du lustre, ou dénombrement des citoyens. Ce dénombrement est le dernier qui ait été fait, selon le témoignage de Censorin.

Je ne sais si l'on doit ajouter une entière foi à ce que Pline assure de la multitude d'exemples de longues vies que fournit ce même dénombrement. Dans la seule région de l'Italie qui est renfermée entre l'Apennin et le Pô il compte quatre-vingt-un hommes ou femmes au-dessus de cent ans, dont cinquante-quatre avaient cent ans accomplis, quatorze allaient jusqu'à cent dix, deux à cent vingt-cinq, quatre à cent trente, quatre à cent trente-cinq ou cent trente-sept, trois à cent quarante. J'avoue que je serais tenté de soupçonner que la plupart de ces personnes, par une inclination qu'inspire assez naturellement le grand âge, et par goût pour le merveilleux, se donnaient plus d'années qu'elles n'en avaient réellement.

**VESPASIANUS AUGUSTUS VI. - TITUS CÆSAR IV. AN R. 826. DE J.-C.**

75.

Dédicace du temple de la Paix.

Vespasien y plaça les vases d'or du temple de Jérusalem, et de plus un nombre prodigieux de chefs-d'œuvre des plus grands maîtres en peinture et en sculpture ; en sorte que ce seul temple réunissait toutes les merveilles qui, auparavant dispersées par tous les pays, attiraient en divers lieux la curiosité des voyageurs.

Le colosse que Néron s'était fait élever dans le vestibule du Palais d'or est consacré par Vespasien au Soleil.

Vespasien fait mesurer le circuit et l'étendue de la ville de Rome. Pline nous a laissé ces mesures. Mais il a dispute entre les savants sur les nombres que portent les éditions de cet auteur. Quelques-uns pensent qu'il s'y est glissé des fautes : d'autres en soutiennent l'exactitude. Je n'entre point dans ces discussions.

**VESPASIANUS AUGUSTUS VII. - TITUS CÆSAR V. AN R. 827. DE J.-C.**

76.

L'île de Chypre est affligée d'un tremblement de terre qui renverse trois villes.

**VESPASIANUS AUGUSTUS VIII. - TITUS CÆSAR VI. AN R. 828. DE J.-**

**C. 77.**

Peste si violente, que l'on comptait dans Rome jusqu'à dix mille morts par jour.

L. CEIONIUS COMMODUS. - D. NOVIUS PRISCUS. AN R. 829. DE J.-C.  
78.

Il paraît assez probable que le premier des deux consuls ici nommés fut bisaïeul de L. Vérus, collègue de Marc-Aurèle.

Agricola est envoyé dans la Grande-Bretagne, où il commande pendant sept ans.

VESPASIANUS AUGUSTUS IX. - TITUS CÆSAR VII. AN R. 830. DE J.-  
C. 79.

Julius Sabinus et Epponine sont découverts dans leur retraite, amenés à Rome, et mis à mort.

Aliénus Cécina, qui, après avoir beaucoup contribué à mettre Vitellius sur le trône, l'avait ensuite trahi, comme je l'ai rapporté, et Marcellus, qui paraît être l'insigne et odieux délateur Eprius Marcellus dont j'ai fait mention plus d'une fois, tous deux comblés de bienfaits par Vespasien, conspirent contre lui. Titus fait poignarder Cécina. Marcellus, condamné par le sénat, se coupe la gorge avec un rasoir.

Vespasien meurt le 24 juin.

### § III. Bonheur singulier de Vespasien dans la manière dont il est parvenu à l'empire.

Entre les princes qui sont parvenus au souverain pouvoir par la force des armes, et sans y être appelés par le droit de la naissance, il n'en est aucun dont l'avènement ait été plus heureux et plus honorable en toutes façons que celui de Vespasien. Il fut porté sur le trône, et proclamé empereur, sans qu'il lui en coûtât ni intrigue, ni effort, et sans y avoir presque d'autre part que de consentir aux vœux empressés de ceux qui voulaient son élévation. Il eut des ennemis à vaincre, mais il les vainquit sans être obligé de tirer lui-même l'épée. Des chefs et des armées qui le connaissaient à peine combattirent pour sa querelle avec un zèle admirable et avec le succès le plus brillant. Tous les obstacles étant aplanis, il vint tranquillement prendre possession de l'Italie et de Rouie, où il était attendu et désiré de tous les ordres de l'état, comme le restaurateur et le sauveur de l'empire.

Le sénat, occupé du bien général, et sachant combien la république avait souffert des fréquentes et violentes secousses que lui avaient données coup sur coup les dernières révolutions, regardait avec vénération un prince sage qui n'userait de sa prééminence sublime que pour l'avantage de ceux qui devaient lui obéir<sup>1</sup>. Le peuple, fatigué cruellement par les maux des guerres civiles, se promettait de la bonté de Vespasien le rétablissement solide de la paix et de l'abondance. Les gens de guerre connaissaient mieux que les autres son mérite dans les armes. Ils le comparaient avec les lâches et malhabiles empereurs dont il leur avait fallu recevoir les ordres, et ils comptaient recouvrer par lui leur ancienne gloire.

Ce ne fut donc point la flatterie, ni même le seul devoir, mais les sentiments du cœur, qui attirèrent à Brindes, lorsqu'on sut qu'il était près d'y arriver, un concours infini de personnes de toute condition, de tout sexe et de tout âge. Mucien et les premiers du sénat s'étaient rendus dans cette ville ; et Vespasien les confirma dans la bonne opinion qu'ils avaient de lui par la facilité de son abord, par la douceur de ses manières, ne montrant point le faste d'un empereur, mais plutôt la modération d'un particulier, ou du moins d'un prince qui se souvenait qu'il n'était pas né pour l'empire, et que ceux dont il recevait les respects avaient été longtemps ses égaux.

Toute la route depuis Brindes jusqu'à Rome fut bordée d'une foule incroyable de peuple, qui lui prodiguait les plus douces et les plus glorieuses acclamations ; et la capitale, lorsqu'il s'en approcha, devint presque déserte par l'empressement extrême qu'avaient tous les habitants pour venir au-devant de celui qu'ils appelaient le bienfaiteur et le sauveur de la république, le seul empereur digne de Rome. Il eut une peine infinie à traverser les flots de cette immense multitude pour arriver à son palais ; et pendant qu'il y offrait des sacrifices d'actions de grâces, toute la ville était en réjouissances et en festins. Chacun à l'envi mêlait aux libations qu'il faisait aux dieux des vœux pour la prospérité du prince. On pria le ciel de conserver longtemps Vespasien pour le bonheur public, et de perpétuer à jamais dans sa famille la jouissance de l'empire.

---

<sup>1</sup> FLAVIUS JOSÈPHE, *Guerre des Juifs*, VII, 22.

Domitien fut le seul qui prit peu de part à cette joie universelle, agité d'inquiétudes trop bien fondées sur sa conduite passée, et roulant encore actuellement dans son esprit des projets contraires à son devoir. Il avait quitté la Gaule, pour se trouver à l'arrivée de son père en Italie. Vespasien le vit à Bénévent, et lui fit un accueil sévère, pendant qu'il distribuait à tous les marques de sa bienveillance et de son amitié.

Ce sage prince, en prenant les rênes de l'empire. Vespasien remplit parfaitement les hautes espérances que l'on avait conçues de lui. Laborieux et appliqué, persuadé que la vie d'un empereur est une vie de travail, il se livra tout entier aux soins du gouvernement, tous les jours éveillé de grand matin, et commençant sa journée par donner plusieurs heures au règlement des affaires qui se présentaient. Au moyen de cette application assidue, il parvint à rétablir toutes les parties de l'état qu'il trouvait ébranlées et altérées par les convulsions des guerres civiles.

Nous avons vu à quels excès s'était portée la licence des gens de guerre. On ne rentre pas tout d'un coup dans l'ordre, et l'esprit séditieux fermente longtemps avant que de se dissiper. Les uns étaient fiers de leur victoire. Les vaincus conservaient le ressentiment de leur défaite. Vespasien, qui avait toujours été ferme à l'égard des soldats, n'eut garde de se démentir lorsqu'il se vit empereur. Parmi les vaincus, il cassa les plus intraitables, et réduisit les autres à l'observation, exacte de la discipline. Pour ce qui est des troupes qui l'avaient élevé à la souveraine puissance, bien loin de les flatter par une molle complaisance, il leur fit même attendre longtemps les récompenses qu'ils pouvaient se promettre légitimement.

Il rendit au sénat et à l'ordre des chevaliers leur antique splendeur. Ces deux ordres étaient et diminués pour le nombre par la cruauté des princes, et avilis par les indignes sujets que la négligence des temps précédents y avait laissés entrer. Vespasien, en sa qualité de censeur, fit la revue et dressa un nouveau tableau du sénat et des chevaliers. Il chassa ignominieusement ceux qui étaient souillés de quelque opprobre, et il les remplaça par les plus honnêtes gens de l'Italie et des provinces. A peine avait-il trouvé deux cents familles sénatoriales, et il en augmenta le nombre jusqu'à mille. Il créa aussi de nouveaux patriciens, parmi lesquels les quatre qui nous sont connus font grand honneur à son choix : le célèbre Agricola, le père de Trajan ; Arrius Antonius, aïeul maternel de l'empereur Antonin, et Annius Verus, aïeul paternel de Marc-Aurèle.

Au reste, en relevant la dignité des sénateurs, Vespasien ne prétendit point nourrir en eux une fierté tyrannique, qui préjudiciât à la liberté commune. Il voulait que chacun jouît de ses droits ; et à l'occasion d'une querelle entre un sénateur et un chevalier, qui fut portée devant lui, il prononça en ces termes. : **Il n'est point permis d'attaquer un sénateur par des propos injurieux, mais le droit naturel et les lois autorisent à lui rendre injure pour injure.**

Il remédia à la multitude des procès, qui s'était prodigieusement accrue pendant les troubles. Le cours de la justice ayant été interrompu, les anciens procès subsistaient sans être jugés, et il en était né un nombre infini de nouveaux à l'occasion des violences que ne manque pas d'entraîner après soi la guerre civile. Il érigea une commission pour faire rendre à chacun ce qui lui avait été enlevé injustement pendant la guerre, et, pour juger sans délai les affaires pendantes devant les centumvirs. Cette chambre fit si bien son devoir, qu'en très peu de temps fut vidée une foule de procès qui semblait devoir durer plus que la vie des plaideurs, et les tribunaux se trouvèrent au courant. Pendant tout son règne,



Vespasien tint la main à l'exacte administration de la justice, et souvent il la rendait lui-même.

Le luxe des tables était un mal invétéré, et plus fort que toutes les lois. Vespasien le proscrivit par son exemple, et sous un empereur ami de la simplicité les particuliers rougirent de donner dans de folles dépenses. Cette réforme fut de durée, et elle subsistait encore sous Trajan au temps que Tacite écrivait.

Pour ce qui est des désordres qui blessent l'honnêteté des mœurs, il ne faut pas s'attendre sans doute à trouver dans un prince païen des idées sur cet article aussi épurées que les maximes du christianisme. Vespasien lui-même n'était pas chaste, comme je l'ai déjà remarqué. Mais il témoigna néanmoins du zèle contre les grands excès. Il renouvela le sénatus-consulte rendu sous Claude, qui condamnait à la servitude les femmes libres qui se prostitueraient à des esclaves. Comme rien n'est plus capable de jeter la jeunesse dans la débauche que la facilité qu'elle trouve à emprunter, il remit en vigueur les anciens réglemens contre les usuriers qui prêtaient aux fils de famille, et il les priva du droit d'exiger jamais leur paiement, après même que le débiteur serait devenu maître de sa personne et de ses biens par la mort de son père.

Tout ce qui marquait de la mollesse lui déplaisait si fort, que, se voyant abordé par un jeune homme bien parfumé, qui, nommé récemment à un emploi militaire, venait lui en faire son remerciement, il fit un geste d'indignation, auquel il ajouta cette sévère réprimande : *J'aimerais mieux que vous sentissiez l'ail* ; et il révoqua les provisions de la charge qu'il lui avait donnée.

Sa douceur, sa modération, son goût pour la simplicité, se soutinrent uniformément depuis le commencement de son règne jusqu'à sa mort. Il ne dissimula jamais la médiocrité de son origine, et il semblait même affecter de la mettre en évidence par son attachement pour certains meubles de famille, et pour une petite maison de campagne, qu'il conservait soigneusement, comme je l'ai déjà dit, dans l'état où son aïeule l'avait laissée. Il se trouva des flatteurs qui voulurent lui fabriquer une généalogie, qu'ils faisaient remonter jusqu'aux fondateurs de Rieti, sa patrie, et jusqu'à un compagnon d'Hercule, dont on montrait un monument sur le grand chemin qui traversait le pays des Sabins. Vespasien se moqua d'eux, et ce fut toute la récompense qu'ils eurent de leur adulation.

Il était si éloigné de rechercher le faste et l'éclat extérieur, que le jour qu'il triompha des Juifs, fatigué et ennuyé de la longueur, de la cérémonie, il ne put s'en taire, et dit avec une franchise tout-à-fait aimable : *Je suis puni comme je le mériter. Il me sied bien, à l'âge où je suis, d'avoir voulu me décorer par le triomphe, comme si cet honneur était dû à mes ancêtres, ou que, j'eusse jamais été à portée de l'espérer.* Quelques-uns jugeront peut-être qu'il porta trop loin le dédain de ces vains dehors, lorsque, ayant reçu une lettre de Vologèse avec cette inscription fastueuse, *ARSACE, ROI DES ROIS, À FLAVIUS VESPASIEN*, il suivit, en répondant, la même étiquette, et, sans prendre aucune qualité, lui donna celle de *roi des rois*. Selon les idées reçues parmi nous, Vespasien paraîtrait en ce point mal soutenir vis-à-vis de l'étranger la majesté impériale. Mais son esprit, tourné déterminément au solide, traitait de petitesse tout ce qui était de pur cérémonial.

Il vivait familièrement avec les sénateurs, les invitant à sa table, et allant manger chez eux. En un mot, il n'était empereur que par son attention vigilante au bien public. Du reste il se conduisait en simple citoyen.

Il témoignait au sénat en corps une considération et une déférence dont le souvenir était perdu depuis Auguste. Il se rendait assidu aux assemblées de la compagnie, il la consultait sur toutes les affaires ; et lorsque quelque indisposition ou la fatigue l'empêchait de s'expliquer lui-même, ce n'était point le ministère d'un questeur qu'il employait pour y suppléer : ses fils lui servaient d'interprètes.

Rien ne me paraît plus estimable dans tout le gouvernement de Vespasien que l'union parfaite qui régna toujours entre lui et Titus, son fils. Il ne tint pourtant pas aux esprits amateurs de la discorde qu'il ne s'élevât quelque nuage, quelque commencement d'altération. Lorsque Titus eut pris Jérusalem, les soldats, transportés de joie, le proclamèrent Imperator ou général vainqueur ; et quand il voulut partir, ils employèrent non-seulement les prières, mais les menaces, pour l'engager à rester au milieu d'eux, ou à les emmener avec lui. De là quelques-uns soupçonnèrent une manœuvre secrète de la part de Titus, et un projet de se faire en Orient un établissement indépendant de son père. Il vint en Égypte, et, en faisant la cérémonie de la consécration du bœuf Apis, il porta le diadème suivant le rit ancien : mais cette marque de la royauté prise par Titus donna lieu à de malignes interprétations. Il fut informé de ces bruits, et il résolut de les détruire par la diligence de son retour en Italie. Elle fut telle, qu'il se présenta à son père sans être attendu ; et en l'abordant, il lui dit, comme pour réfuter les soupçons téméraires qui avaient couru sur son compte : **Me voici venu, mon père, me voici.**

Il est douteux si ces soupçons avaient frappé Vespasien lui-même. Ce qui est certain, c'est qu'il n'y parut pas dans sa conduite. Il partagea avec son fils l'honneur du triomphe : il l'associa à la censure, à la puissance tribunitienne ; il le fit son collègue dans sept consulats. Titus lui tenait lieu de premier ministre. Il écrivait des lettres, il dressait des édits au nom de son père. Enfin il prit la charge de préfet du prétoire, ou commandant général de la garde du prince. Ainsi Vespasien confiait à son fils et successeur le soin de sa sûreté et de sa vie ; et il est difficile de dire auquel des deux une cordialité si pleine de franchise faisait le plus d'honneur.

Cette magnanime confiance de Vespasien s'étendait, toute proportion gardée, à tous ceux qui lui obéissaient. Comptant sur leur affection, parce qu'il savait qu'il la méritait, il abolit, dans le temps même que la guerre durait encore, l'indigne coutume de visiter et de fouiller ceux qui voulaient aborder l'empereur. Les portes de son palais étaient toujours ouvertes, et Dion dit positivement qu'elles n'étaient point gardées ; ce qui signifie au moins que les gardes avaient ordre de n'en refuser l'entrée à personne.

Jamais ces ombrages sinistres qui avaient causé la mort à tant d'innocents sous les précédents empereurs n'entrèrent dans l'esprit de Vespasien. Il était si peu susceptible, que, ses amis l'exhortant à se donner de garde de Métius Pomposianus, né, disaient-ils, sous une position des astres qui lui promettait l'empire, bien loin de chercher à s'en défaire, il l'éleva en dignité, et le fit consul, disant : **S'il devient empereur, il se souviendra que je lui aurai fait du bien.** Il est pourtant à propos d'observer que chez Vespasien la confiance en son horoscope et en celle de ses enfants partageait et obscurcissait un peu la gloire de cette conduite généreuse. Il y comptait si pleinement, qu'il osa déclarer en plein sénat

qu'il aurait ses enfants pour successeurs, ou que personne ne lui succéderait. Mais il n'en est pas moins vrai qu'il n'aimait point le sang. Les spectacles inhumains des combats de gladiateurs, quelque autorisés qu'ils fussent par la coutume, lui paraissaient ce qu'ils étaient, et ne lui faisaient aucun plaisir. A plus forte raison ménageait-il le sang illustre ; et s'il se trouve quelques exemples de personnes punies de mort sous son règne sans l'avoir mérité, ou il faut s'en prendre à Mucien, qui gouverna pendant quelque temps avec un pouvoir absolu en son absence, ou le consentement donné par Vespasien lui-même aura été l'effet de la surprise. Les supplices les plus justes tiraient des larmes de ses yeux.

Il ne fut point vindicatif, et le souvenir même des injures ne put altérer sa douceur. Il maria splendidement la fille de Vitellius, son ennemi, et il lui donna une riche dot. Un misérable affranchi de Néron l'avait autrefois insulté dans une circonstance où l'offense était très sensible. L'impatience avec laquelle Vespasien supportait la honte qui rejaillissait sur tout l'empire des procédés de Néron, travesti en acteur et en musicien de théâtre, lui ayant attiré, comme je l'ai remarqué d'ailleurs, une disgrâce et une défense de paraître à la cour, il demandait à Phébus, qui remplissait l'office d'huissier de la chambre, où il se retirerait, où il irait ; et l'insolent affranchi lui répondit par un terme qui revient à ce que nous dirions, A la potence. Quand Vespasien fut devenu empereur, Phébus fut étrangement alarmé : il se présenta pour lui faire d'humbles excuses, et lui demanda grâce. Vespasien se contenta de répéter son expression : **Va-t-en**, dit-il, **à la potence**.

S'il laissait impunie l'insolence d'une esclave, on peut juger avec quelle indulgence il supportait la liberté de ses amis. Sa patience fut mise à l'épreuve par Mucien, qui, prétendant lui avoir donné l'empire, agissait presque avec lui d'égal à égal. Vespasien le souffrait, et jamais il ne lui en fit que des reproches secrets entre amis communs. Dans le public, il continua de lui donner toutes les marques possibles de considération et de reconnaissance ; il l'éleva en dignité, et le fit une seconde et une troisième fois consul.

Il ne s'offensait point des plaisanteries, et il y répondait sur le même ton. Si l'on affichait des pasquinades contre lui, comme c'était dès lors l'usage dans Rome, il en faisait afficher de contraires, se défendant comme il était attaqué, et moins curieux de garder son rang que d'éviter le soupçon même de hauteur.

Les philosophes seuls le contraignirent d'user à leur égard d'une sévérité opposée à son inclination. Le stoïcisme avait fait de grands progrès à Rome depuis un temps ; et les maximes orgueilleuses de cette secte, reçues dans des esprits étroits et faciles à s'échauffer<sup>1</sup> inspiraient à plusieurs un amour de la liberté fort voisin de la révolte et une aversion décidée pour la monarchie. La tyrannie des derniers Césars avait prêté une belle matière à leur zèle ; et sans considérer que les circonstances étaient bien changées, ils abusaient de la douceur du gouvernement de Vespasien pour saper par leurs discours les fondements d'une autorité qu'ils auraient dû apprendre aux peuples à respecter et à chérir. Quelques-uns s'en expliquaient ouvertement, et faisaient des leçons publiques d'indépendance. Cette licence pouvait avoir de fâcheuses suites ; et néanmoins Vespasien eut besoin d'être pressé par Mucien pour prendre contre ces docteurs de sédition un parti de rigueur. Il les bannit de Rome par une ordonnance, exceptant le seul Musonius, à qui son rang de chevalier romain, et apparemment plus de retenue, méritèrent une distinction.

Deux d'entre eux, plus fougueux que les autres, furent condamnés à être enfermés dans les îles ; et ils prouvèrent par leur conduite la justice de la sentence prononcée contre eux. Hostilius déclamaït actuellement contre la monarchie lorsqu'il apprit sa condamnation, et ce fut pour lui un motif de continuer son invective avec encore plus de véhémence. Démétrius le cynique n'obéït point, et il affecta même de se montrer à Vespasien avec insolence, ne se levant point pour le saluer, et ne lui rendant aucune marque de respect. Vespasien se contenta de lui faire dire : **Tu fais tout ce qui est en toi pour que je t'ôte la vie ; mais je ne tue point un chien qui aboie.**

Il fut pourtant obligé quelque temps après de punir de mort un de ces cyniques, dont l'audace ne pouvait être réprimée par une moindre rigueur. Deux de ces prétendus philosophes, qui, par leur folie, déshonoraient un si beau nom, rentrèrent furtivement dans Rome malgré la défense ; et l'un d'eux, nommé Diogène, vint dans le théâtre et invectiva outrageusement contre Titus, à l'occasion de ses amours avec Bérénice. On arrêta ce téméraire, et on le battit de verges. Son compagnon, qui se nommait Éras, crut en être quitte pour la même peine, et il imita l'insolence de Diogène, ou même la surpassa. Il fut trompé dans son attente. On le jugea plus criminel que son camarade, de l'exemple duquel il n'avait point profité, et il eut la tête tranchée.

On ne peut s'empêcher d'être fâché qu'un homme un et Mort aussi recommandable par bien des endroits qu'Helvidius Priscus ait irrité par ses procédés sauvages des mai-tees si peu dignes de lui servir de modèles. Il eût dû bien plutôt se régler sur Thraséa, son beau-père, qui, en évitant de prendre aucune part aux crimes de Néron, ne lui manqua jamais de respect. Helvidius, dont j'ai rapporté des traits d'indiscrétion par rapport à Vespasien, sembla par une témérité soutenue prendre à tâche de l'irriter. Lorsque tous les ordres allèrent au-devant de ce prince nouvellement arrivé en Italie, seul il ne le salua point du nom de César, mais il le traita comme simple particulier. Dans tous les édits qu'il donna durant le cours de sa préture, il ne fit aucune mention de l'empereur. Enfin, il lui résista souvent en face dans le sénat avec une audace qui passait toute mesure ; en sorte qu'Vespasien non- seulement se trouva excédé, mais soupçonna qu'il y avait du dessein dans ces grands éclats d'Helvidius, et qu'il cherchait à se faire un parti. On peut croire que Mucien aigrit encore ces soupçons, et que ce fut lui qui détermina Vespasien à livrer Helvidius à la justice du sénat.

Ainsi à la première scène que renouvela ce hardi sénateur, les tribuns du peuple se saisirent de sa personne et le mirent entre les mains de leurs huissiers. Nous sommes peu instruits de la procédure qui fut faite en conséquence : nous savons seulement que Vespasien le relégua, et ensuite envoya ordre de le tuer.

Il s'était fait violence pour en venir à cette extrémité ; et bientôt il s'en repentit. Il voulut révoquer l'ordre, et faire courir après ceux qui en étaient porteurs ; mais on le trompa ; on lui fit croire qu'il était trop tard, et qu'Helvidius ne vivait plus.

C'est une tache sur le règne de Vespasien que la mort d'Helvidius. Il suffisait d'éloigner de la ville et des affaires un homme d'un esprit trop républicain, mais qui d'ailleurs faisait honneur à son siècle par la sublimité de sa vertu. Ce n'est pas néanmoins que je prétende justifier son audace imprudente et sa liberté intraitable. Je m'imagine même que Tacite ne l'approuvait pas, et qu'il a fait la censure de la conduite d'Helvidius sans le nommer, lorsque, après avoir loué la douceur et la sagesse d'Agricola, qui calmait l'humeur farouche de Domitien, il

ajoute cette belle et judicieuse réflexion : que ceux qui ne savent admirer que les excès apprennent que même sous les mauvais princes il peut se trouver de grands hommes<sup>1</sup>, et que la modestie et la déférence envers ceux qui jouissent de l'autorité, pourvu qu'elles soient accompagnées d'activité et de vigueur, méritent plus d'estime que les incartades violentes de ces glorieux qui, sans aucune utilité pour la république, ont cherché à faire par leur mort du bruit dans le monde.

On ignore la date précise de l'exil et de la mort d'Helvidius. M. de Tillemont place ces événements et l'expulsion des philosophes vers les années que nous comptons 826 et 827 de Rome.

Un des grands objets de l'attention de Vespasien fut le rétablissement de la ville dans son ancienne magnificence. Lorsqu'il parvint à l'empire, Rome se ressentait encore de l'incendie de Néron. La face en était défigurée par les mesures, par de grands espaces vides de bâtiments. Vespasien, pour accélérer l'achèvement de l'ouvrage, abandonna au premier occupant les emplacements vides que les propriétaires n'auraient point rebâti dans un certain terme qu'il fixa. Il reconstruisit lui-même plusieurs édifices publics qui avaient péri ; et toujours ennemi de la vanité et du faste, il y fit graver, non pas son nom, mais celui des premiers auteurs. Il montra surtout un zèle très-vif pour le rétablissement du Capitole, qui avait été commencé avant son retour, comme je l'ai dit d'après Tacite. Helvidius Priscus, alors préteur, en posa la première pierre. Mais on réserva sans doute à Vespasien une portion à laquelle personne n'avait mis la main. Il donna l'exemple d'en emporter lui-même les démolitions sur son dos, et il en fit faire autant aux premiers du sénat, afin qu'aucun citoyen ne se crût dispensé de prêter son ministère à un ouvrage qui avait pour objet la religion et le culte du plus grand des dieux.

Non content d'avoir réparé les ruines de Rome, il voulut aussi l'embellir par de nouveaux édifices, tels que le temple de la Paix, dont j'ai déjà parlé ; un temple en l'honneur de Claude, à qui il était redevable de l'agrandissement de sa fortune ; et un vaste et magnifique amphithéâtre, qui subsiste encore en partie aujourd'hui sous le nom de Colisée. Il n'acheva pas ce dernier édifice, et ce fut l'empereur Titus, son fils, qui le dédia.

Un prince si bon et si sage ne pouvait pas manquer de protéger les lettres et les arts. Il est le premier qui ait stipendié les professeurs d'éloquence grecque et latine, leur assignant sur le fisc une pension annuelle de cent mille sesterces<sup>2</sup>. Il récompensa aussi et encouragea par des gratifications les meilleurs poètes de son temps, qui tiennent le second rang, mais à une grande distance, après ceux du siècle d'Auguste. Saléius Bassus, dont le talent poétique est fort vanté dans un ouvrage composé sous Vespasien, reçut de sa libéralité en une seule fois cinq cent mille sesterces<sup>3</sup>. Il ne nous reste rien de ce poète ; mais Valérius Flaccus, Martial et Stace, quoique ces deux derniers aient fleuri principalement sous Domitien, vérifient le jugement que j'ai porté de leur mérite, d'après les plus grands connaisseurs.

Suétone cite aussi avec éloge les récompenses distribuées par Vespasien à des architectes, à des mécaniciens, à des musiciens ; et il est juste de louer une

---

<sup>1</sup> TACITE, *Agricola*, 44.

<sup>2</sup> Douze mille cinq cents livres = 17.693 fr. 97 c. selon M. Letronne.

<sup>3</sup> Soixante-deux mille cinq cents livres = 88.466 fr. selon M. Letronne.

munificence si bien placée, pourvu que nous estimions encore davantage la bonté du même prince envers les simples manouvriers. Un ingénieur avait imaginé un moyen de transporter à peu de frais au Capitole des colonnes d'une grandeur énorme. Vespasien loua l'invention, et il accorda une gratification considérable à l'inventeur ; mais il le dispensa d'en venir à l'exécution. **Il faut**, lui dit-il, **que le menu peuple puisse gagner sa vie**.

Parmi tant de bonnes qualités de ce prince, il est pourtant un endroit faible : c'est l'amour de l'argent. Il a été blâmé d'avoir rétabli les impôts abolis sous Galba, d'en avoir ajouté de nouveaux et très onéreux, et d'avoir surchargé certaines Provinces, jusqu'à doubler les tributs qu'elles payaient avant lui. On ne peut excuser dans un empereur des trafics qui auraient été honteux même pour des particuliers, et qu'il exerçait tout ouvertement, achetant des marchandises précisément pour les revendre plus cher. Bien plus, il vendait les charges aux candidats, les absolutions aux accusés, innocents ou coupables. Cénis, sa concubine, négociait ces sortes d'affaires, dont le produit était si grand, qu'on ne doutait point qu'elle ne le partageât avec l'empereur. On imputait encore à Vespasien d'employer à dessein dans les finances les hommes les plus avides, pour les condamner lorsqu'ils se seraient enrichis, se servant d'eux, disait-on, comme d'éponges, qu'il pressait, après les avoir laissées se remplir.

Divers motifs pouvaient influencer dans cette conduite de Vespasien ; mais il est constant que son inclination naturelle l'y portait. Ayant longtemps vécu à l'étroit, il avait appris à connaître le prix de l'argent. C'est ce qui lui fut reproché par un vieil esclave, qui, le voyant devenu empereur, lui demanda avec les prières les plus humbles et les plus pressantes d'être mis gratuitement en liberté. Comme Vespasien le refusait, et exigeait de l'argent, **Je le vois bien**, dit l'esclave, **le renard change de poil, mais non de caractère**. On ne peut disconvenir qu'il n'ait aimé l'argent.

Vespasien ne se cachait point de sa cupidité pour l'argent. On peut même dire qu'il en faisait trophée, sans aucune attention à garder la dignité de sa place. Les députés d'une ville ou d'un peuple étant venus lui annoncer que, par délibération publique, on avait destiné un million de sesterces<sup>1</sup> à lui dresser une statue colossale : **Placez-la ici sans perdre de temps**, leur dit-il en présentant sa main formée en creux ; **voici la base toute prête**. Les traits de cette espèce sont fréquents dans sa vie. Un de ses officiers qu'il considérait et aimait le sollicitant de donner une intendance à quelqu'un qu'il disait être son frère, le prince se douta qu'il y avait un marché : il manda secrètement le candidat lui-même, et, s'étant fait compter par lui la somme promise à celui qui l'appuyait, il lui donna sur-le-champ l'emploi souhaité. Cependant le solliciteur, sans rien savoir de ce qui s'était passé, étant revenu à la charge : **Je te conseille**, lui dit Vespasien, **de te pourvoir d'un autre frère, car celui que tu croyais ton frère est le mien**. Dans un voyage qu'il faisait en litière, il remarqua que, son muletier s'étant arrêté comme pour ferrer ses mules, un plaideur avait profité de l'occasion pour lui présenter une requête : **Combien as-tu gagné à ferrer la mule ?** dit Vespasien au muletier ; et il l'obligea de lui donner la moitié de la somme. L'expression de Vespasien a passé, comme tout le monde sait, en proverbe parmi nous. Il avait mis un impôt, que nos auteurs n'ont pas jugé à propos d'expliquer, sur les urines ; et Titus, son fils, qui avait l'âme grande, lui témoigna désapprouver une exaction si sordide. Lorsque Vespasien reçut le premier argent de cet impôt, il le

---

<sup>1</sup> Cent vingt-cinq mille livres = 176.932 fr. 26 c. selon M. Letronne.

porta au nez de son fils, et lui ayant demandé s'il sentait mauvais : **Eh bien, ajouta-t-il, vous savez pourtant de quelle origine vient cet argent.**

On voit qu'il s'étudiait à couvrir par des railleries, souvent assez heureuses, la honte et la bassesse de son penchant. Mais il n'en est pas moins convaincu d'une cupidité indécente ; et c'est à juste titre qu'il s'attira, de la part des Alexandrins, le surnom de *Cybiosactes*, dont ils s'étaient autrefois servis pour taxer la basse avidité d'un de leurs rois. Les Romains en firent aussi des farces dans ses funérailles. Ils avaient l'usage comique de faire représenter la personne du mort par un bouffon qui en exprimait le caractère par ses gestes et par ses discours. Celui qui faisait ce ridicule personnage dans les obsèques de Vespasien demanda à quoi se montait la dépense de la cérémonie ; et comme on lui répondit qu'elle allait à dix millions de sesterces<sup>1</sup> : **Donnez-moi cette somme, s'écria-t-il, et jetez mon corps, si vous le voulez, dans le Tibre.**

Mais plusieurs considérations d'un très grand poids doivent, sinon disculper Vespasien — car, parmi les traits que j'ai rapportés, il en est d'entièrement inexcusables —, du moins empêcher que l'on ne conçoive de lui une opinion méprisante, et réhabiliter en grande partie sa réputation.

Premièrement, s'il vendit des absolutions, il ne fit jamais condamner un innocent pour envahir sa dépouille ; et après les Caligula et un Néron, c'était un mérite. Il ne confisqua pas même les biens de ceux qui étaient morts les armes à la main contre lui, et il laissa passer leur succession à leurs enfants ou autres héritiers.

En second lieu, il trouva les finances tellement épuisées par les prodigalités de ses prédécesseurs, par les déprédations de leurs ministres, par les dissipations inséparables des guerres civiles, qu'eu arrivant à l'empire il déclara que la république avait besoin de quarante mille millions de sesterces<sup>2</sup>, qui font cinq mille millions de nos livres tournois, pour pouvoir subsister. Dans une si étonnante détresse, il lui était impossible de soulager les peuples, et c'était même une nécessité pour lui d'augmenter les impositions.

Enfin, un moyen d'apologie très puissant en sa faveur, c'est qu'il fit un excellent usage des sommes qu'il amassait par des voies souvent odieuses. Simple et économe dans sa dépense personnelle, il était magnifique dans celles qui avaient le public pour objet. Je ne parle point ici des édifices dont il orna la capitale ; mais il exerça de très grandes libéralités envers tous ceux qui se trouvèrent dans le cas de les mériter. Il facilita à plusieurs l'entrée du sénat, en remplissant ce qui leur manquait du côté de la fortune. Il secourut des consulaires pauvres par une pension annuelle de cinq cent mille sesterces<sup>3</sup>. Il répara les dommages que plusieurs villes avaient soufferts, soit par des tremblements de terre, comme Salamine et Paphos dans l'île de Chypre, soit par des incendies, et il y ajouta même de nouveaux embellissement Il fit des travaux et des dépenses considérables pour les grands chemins, sans vexer les habitants des pays par lesquels ils passaient. J'ai fait mention de sa munificence à l'égard de ceux qui cultivaient avec succès les lettres et les arts. Un si digne usage des richesses publiques montre assurément un grand prince. Si Vespasien eût assouvi l'avidité des courtisans par des largesses inconsidérées, il leur aurait paru libéral, et ils lui

---

<sup>1</sup> Douze cent cinquante mille livres = 1.769.322 fr. 60 c. selon M. Letronne.

<sup>2</sup> Cette somme a paru trop forte à Budé, et il la réduit, par le changement de *quadrings* en *quadragies*, à la dixième partie.

<sup>3</sup> Soixante-deux mille cinq cent livres = 88.466 fr. selon M. Letronne.

eussent aisément passé ce que pouvaient avoir de répréhensible les moyens par lesquels il faisait venir l'argent dans ses coffres.

Pour achever le portrait de Vespasien, je dois dire un mot de sa conduite privée, où régnaient la simplicité et des manières pleines d'une aimable familiarité. Il se mettait de grand matin, comme je l'ai dit, au travail ; et ce n'était qu'après avoir lu ses lettres, et l'état de sa maison jour par jour, qu'il admettait ses amis à son lever. Pendant qu'ils lui faisaient leur cour, il se chauffait et s'habillait lui-même. Ensuite venaient les affaires publiques, où il fallait représenter. Lorsqu'elles étaient terminées, le reste de la journée était donné au délassement, et partagé entre la promenade, un intervalle de repos, le bain, et enfin un souper modeste, mais pourtant honnête, auquel il invitait toujours plusieurs illustres convives. Alors il se livrait à sa gaieté naturelle, et c'étaient là les moments favorables qu'épiaient avec grand soin ses officiers pour lui demander des grâces. IL aimait beaucoup à plaisanter, comme on l'a vu par plusieurs bons mots de lui rapportés ci-dessus, et il se permettait en ce genre non-seulement l'urbanité et l'enjouement, mais encore la licence.

Après cet exposé du caractère et du gouvernement de Vespasien, et les fastes que j'ai dressés de son règne, il me reste peu d'événements à raconter.

Mucien mourut avant lui, après avoir été trois fois consul. Nous ne savons aucun détail de ce que fit sous le règne de Vespasien cet homme plus célèbre que solidement estimable : j'observerai seulement qu'il fut auteur. Pline le cite souvent pour des observations surtout d'histoire et de géographie orientale ; et nous apprenons par un autre témoin qu'il compila et donna au public tout ce qu'il put trouver dans les anciennes bibliothèques de monuments de l'esprit et de l'éloquence des illustres Romains qui avaient fleuri pendant les derniers temps de la république. Pline ne nous a pas laissé ignorer une attention superstitieuse de Mucien, qui, pour se préserver du mal d'yeux, portait sur soi une mouche vivante enveloppée dans un linge blanc.

La mort du Gaulois Sabinus et d'Epponine, sa femme, fut précédée et accompagnée de circonstances extrêmement touchantes. J'ai dit comment Sabinus, ayant pris part à la révolte de Civilis, fut vaincu par les Séquanais. Il lui était aisé de s'enfuir en Germanie ; mais il était retenu par sa tendresse pour une jeune épouse, la plus vertueuse et la plus accomplie de toutes les femmes, qu'il ne lui était possible ni de laisser, ni d'emmener avec lui. Il avait des grottes souterraines, fort profondes, fort amples, qui lui servaient d'asile pour cacher ses trésors, et dont personne n'avait connaissance, sinon deux de ses affranchis. Résolu de s'y cacher lui-même, il renvoya tout son monde, comme s'il eût eu dessein de s'ôter la vie par le poison, et il ne garda auprès de sa personne que les deux affranchis, sur la fidélité inviolable desquels il comptait. Avec eux il mit le feu à sa maison de campagne, pour faire croire que son corps aurait été consumé par les flammes ; et s'étant retiré dans sa caverne, il dépêcha l'un d'eux à sa femme, pour lui annoncer qu'il n'était plus. Il savait quel cruel coup ce serait pour elle, et sa vue était de persuader dans le public la vérité du bruit de sa mort par la sincérité de la douleur d'Epponine. C'est ce qui arriva en effet. Epponine, désespérée, se jeta par terre, s'abandonna aux cris, aux pleurs, aux gémissements, et passa dans cet état trois jours et trois nuits sans manger. Sabinus, instruit de sa situation, en craignit pour elle les suites, et il la fit avertir secrètement qu'il n'était point mort, qu'il se tenait caché dans une sûre retraite ; mais qu'il la priait de continuer ses démonstrations de douleur, pour entretenir une erreur qui lui était salutaire.



Epponine joua parfaitement la comédie ; elle allait voir son mari pendant la nuit, et ensuite elle reparaisait, sans donner aucun soupçon d'un si étrange mystère. Peu à peu elle s'enhardit, ses absences furent plus longues, et elle s'enterra presque toute vive avec Sabinus, ayant seulement attention d'aller de temps en temps à la ville. Bien plus, étant devenue grosse, elle se délivra elle-même comme une lionne dans son antre, et elle nourrit de son lait deux fils qu'elle mit au monde dans ce triste séjour, et dont l'un mourut dans la suite en Égypte ; l'autre avait voyagé en Grèce, et pouvait être encore en vie lorsque Plutarque écrivait. Epponine passa dans cette ténébreuse retraite neuf ans consécutifs, si l'on en excepte un intervalle de sept mois, pendant lesquels, sur quelques espérances qu'on lui avait données, de conduisit son mari à Rome, après l'avoir si bien déguisé, qu'il n'était pas reconnaissable ; et n'ayant rien trouvé de solide dans ce qu'on lui avait fait espérer, elle le ramena dans sa caverne.

Enfin, Sabinus fut découvert. On le prit avec sa femme et ses enfants, et on les mena tous prisonniers à Rome. Ils parurent devant l'empereur, et Epponine, dans cette extrémité, vérifia encore merveilleusement son nom, qui, en langage celtique, signifiait *Héroïne*. Elle parla à Vespasien avec courage ; elle tâcha de l'attendrir, et, lui présentant ses enfants : *César*, lui dit-elle, *j'ai mis au monde ces tristes fruits de notre disgrâce, et je les ai allaités dans l'horreur des ténèbres, afin de pouvoir vous offrir un plus grand nombre de suppliants*. Vespasien versa des larmes, mais il ne laissa pas d'envoyer Sabinus et Epponine au supplice, et il ne fit grâce qu'à leurs enfants. Une raison d'état mal entendue, et les maximes romaines, de tout temps cruelles à l'égard des étrangers, l'endurcirent contre des prières si touchantes et contre sa propre clémence. Epponine, outrée, ne garda plus de mesures, et, insultant audacieusement un prince qu'elle ne pouvait fléchir, elle se reprocha à elle-même les humbles prières auxquelles elle s'était abaissée, lui déclarant qu'elle avait vécu dans l'obscurité d'un tombeau avec plus de satisfaction que lui sur le trône. Le supplice de cette généreuse Gauloise fit frémir Rome entière, et Plutarque attribue à la vengeance que les dieux en tirèrent la chute de la maison de Vespasien, qui s'éteignit dans ses deux fils.

La conjuration de Cécina et d'Eprius Marcellus est le dernier fait que Dion raconte avant la mort de Vespasien ; et je n'ai rien à ajouter à ce que j'en ai dit dans les fastes, sinon que Titus eut grande raison de se hâter de prévenir un danger très pressant, et que, lorsqu'il fit poignarder Cécina, il avait la preuve manifeste de son crime dans un discours séditieux écrit de sa main, et destiné à engager les soldats à la révolte. C'est donc à tort que quelques-uns ont accusé Titus d'avoir voulu venger sur Cécina sa jalousie au sujet de Bérénice, et de s'être défait d'un rival aimé.

Vespasien était parvenu à l'âge de près de soixante-dix ans, sans autre incommodité que quelques attaques de goutte, et sans avoir besoin d'autre régime que de la diète qu'il observait régulièrement un jour chaque mois. Son humeur gaie contribuait sans doute beaucoup à sa bonne santé. Il ne s'inquiétait pas aisément ; et même les prétendus présages qui effrayaient les autres à son sujet, étaient pour lui matière à plaisanterie. On débita que le mausolée des Césars s'était tout d'un coup ouvert. *Ce prodige ne me regarde point*, dit Vespasien ; *je ne suis point de la race d'Auguste*. Une comète ayant paru au ciel avec une chevelure, il dit à ceux qui s'en entretenaient : *Si cet astre menace quelqu'un, c'est le roi des Parthes, qui a de longs cheveux, et non pas moi, qui suis chauve*.

Sa maladie commença par de légers mouvements de fièvre, qu'il ressentit étant en Campanie. Il revint aussitôt à Rome, d'où il alla, suivant sa coutume, à une campagne voisine de Rieti, qui était son séjour ordinaire pendant les chaleurs de l'été. Il y fit grand usage des eaux minérales de Cutilies<sup>1</sup>, qui sont extrêmement froides. L'usage de ces eaux ne convenait point à son état ; et la maladie s'augmentant considérablement, il connut lui-même le danger et dit : **Je m'imagine que je deviens Dieu**. Il faisait allusion par ce mot à l'apothéose qui devait suivre sa mort. Il s'affaiblissait de jour en jour, et cependant il n'interrompait en rien ses occupations accoutumées ; il vaquait aux affaires, il donnait audience dans son lit. Enfin, se sentant défaillir, il fit un effort pour se lever, en disant : **Il faut qu'un empereur meure debout** ; et il expira entre les bras de ceux qui le soutenaient, le vingt-quatre juin de l'an de Rome que nous comptons 830, ayant vécu soixante-neuf ans, sept mois, sept jours, et régné dix ans, moins six jours : car nous avons remarqué, d'après Tacite, qu'il datait le commencement de son règne du premier juillet, jour auquel il avait été proclamé empereur à Alexandrie.

Vespasien est le premier des empereurs depuis Auguste qui ait pu réconcilier le peuple romain avec la monarchie. Après cinquante-six ans de tyrannie, il fit éprouver à Rome et à l'univers les douceurs d'une bonne et sage administration. On peut hardiment le comparer à Auguste, qu'il surpasse par la légitimité des voies qui l'élevèrent à l'empire, et qu'il égale dans la manière dont il en usa.

Avant que de passer au règne de Titus, fils aîné et successeur de Vespasien, je dois enfin rendre compte au lecteur de la guerre des Juifs et de la prise de Jérusalem.

## **FIN DU TOME QUATRIÈME**

---

<sup>1</sup> Cotigliano, au duché de Spolète.